

Physiologie et Évolution

DE

L'AMOUR SEXUEL

A TRAVERS LES AGES ET LES RACES HUMAINES

Par le Dr H.-C. REYMOND

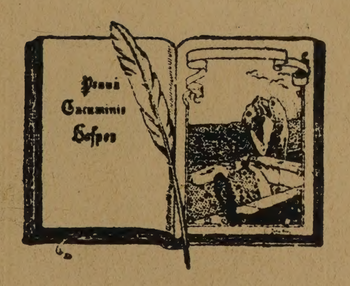
Ancien Directeur des Travaux à la Faculté

Préface du Dr L. MAGON

« Je reconnais qu'il fallait pour l'entreprendre plus de savoir que je n'en ai, mais les honnêtes gens me sauront gré de mes efforts. »

DANIEL LECLERC.

(Histoire de la Médecine 1696).



PARIS

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION

5, Rue de Savoie, VI°

MCMIII

C'est une extrême inconvenance que d'étaler ses titres et fonctions sur la couverture d'un livre. En littérature la supériorité de l'esprit a seule cours ; ceux qui veulent en faire valoir d'autres révèlent qu'il leur manque celle-là. (Sch.)

PREFACE

En 1867 la révélation faite par Hepworth Dixon dans sa « Nouvelle Amérique » des nouvelles conditions de l'union des sexes dans le nord du Nouveau-Monde, causa une stupéfaction universelle.

Dans un des chapitres les plus originaux sur la pantagamie, M. Dixon raconte qu'un des sectateurs d'Oneida lui a fait des confidences singulières.

« *Et cependant, dit-il, Cragen a fait de bonnes études et conquis ses grades de docteur en médecine et de docteur en droit; il est religieux, il est poétique, il est amoureux, il est scientifique.*

« *C'est ce mélange, dit le père Bolle, qui servira de base à la Société future.* »

Il semble que cette prédiction, qui paraissait si lointaine, soit en voie d'accomplissement. Le sentiment religieux, vieille relique du passé, la poésie, dont les hymnes ont toujours accompagné les manifestations religieuses, l'amour, qui est toujours le produit d'une éducation délicate et distinguée, ont seuls jusqu'ici présidé à l'Union des sexes.

Depuis quelques années, sous l'influence toute puissante des idées de 89, il semble que la science doive prédominer dans le mariage. Nous n'en citerons qu'une preuve, c'est l'idée soutenue par les

hygiénistes contemporains, que l'examen médical de conjoints doit précéder l'accomplissement des formalités civiles. Et ce n'est pas un vain desideratum de quelques savants, puisque certains Etats de l'Amérique ont mis au jour des dispositions législatives tendant à empêcher la procréation d'aliénés ou d'épileptiques.

En France même, les livres publiés récemment, (Ch. Letourneau, M. J. Reynaud, etc...) indiquent cette nouvelle évolution des idées sur le mariage.

D'autre part, notre faible natalité, due à des causes d'ordre général sans doute, mais quelque peu influencée par notre volonté particulière, appelle l'attention de tous les économistes et de tous les patriotes sur la nécessité d'adapter les vieux éléments à la nouvelle constitution de la société future.

On peut dire que c'est cette dernière considération qui est l'idée maîtresse et originale de cet ouvrage.

L'*Union toujours féconde*, la description absolument nouvelle du *Vrai Coït de fécondité*, les chapitres II, IV, c'est, avec l'*Affinité Mondiale*, une partie scientifique de cet ouvrage qui, par ses expressions médicales, devance l'avenir. A ce point de vue-là, l'œuvre peut paraître prématurée, dans sa forme, devant l'antique pudibonderie des pharisiens et des hypocrites.

Et avant tout, une explication catégorique. Le style médical, avec son vocabulaire net et précis, ses épithètes exactes, adéquates aux faits, n'a pas encore

pénétré dans le domaine littéraire. Les lourdes périphrases des Delille et des Casimir Delavigne pèsent encore sur notre éducation rhétoricienne. Si les déviations sexuelles qui se révèlent fréquemment par les procès typiques, comme celui de la rue de Marbœuf, ont montré que les classes élevées de la diplomatie et de magistrature subissent le contact de certaines dépravations, nul n'a jamais incriminé la correction de langage et la tenue distinguée de la haute société. En d'autres termes, si la pudeur de conduite leur a fait défaut, on ne peut leur reprocher de n'avoir pas eu la pudeur des mots et du langage.

Les théologiens, comme Saint-Alphonse de Liguori dont la conduite n'a jamais été effleurée de l'ombre d'un soupçon ont au contraire montré la candeur de leur âme par une crudité d'expressions que le latin seul paraissait pouvoir supporter.

Jusque dans ces dernière années, les médecins éminents, tels que Guéneau de Mussy, mêlés à la corruption ambiante, ont cru devoir gazer leurs conseils médicaux sous la forme antique des théologiens. De nos jours seulement Tardieu avait essayé, en un latin parsemé de mots français typiques, de rompre avec l'ancienne tradition. Nos savants de laboratoire, en Allemagne d'abord, en Itatie ensuite, ont suivi cette voie en employant le terme technique et précis.

Evidemment, cette méthode qui évite des longueurs inutiles tend à prévaloir, mais elle aura à lutter quelque temps encore contre l'hypocrisie ambiante.

Sachons gré à l'auteur d'avoir carrément rompu

en visière avec ce préjugé. On ne pouvait en effet résumer en 300 pages la somme immense de documents historiques, de faits encyclopédiques et de considérations scientifiques, sans un choix rigoureux d'expressions nettes rappelant non pas l'*imperatoria brevitas*, mais la précision scientifique. C'est là un des mérites de cette œuvre originale, mais ce n'en est pas le seul.

En effet, devant s'adresser non pas seulement aux savants, mais à la foule dont les plaisirs (1) président aux destinées de la patrie, ce livre devait tenir compte de tous les états d'âme. De là l'importance donnée à a Théologie de l'union sexuelle et aux Unions rituelles.

C'est en même temps la réhabilitation d'une forme scientifique un peu trop négligée dans nos recherches actuelles, je veux parler de l'érudition qui s'éclaire de nos connaissances présentes pour tout expliquer et tout comprendre et apporte ainsi un faisceau de confirmations parfois indirectes aux trouvailles de nos jours.

C'est en même temps le charme particulier de ce livre si touffu et si précis dans sa condensation, que de relier les erreurs et les crimes éhontés du passé avec les espérances et les confiances de l'avenir et de sanctifier en quelque sorte les monstruosités de nos pornographes, devant ce but supérieur de l'Union féconde, comme on raconte que les excès de nos bal-

(1) « Une nuit de Paris réparera cela », avait dit Napoléon sur le champ de bataille de la Moskowa.

lerines de l'Opéra servent à mettre quelquefois en branle les ardeurs nécessaires à la conservation de quelques-uns de nos grands noms.

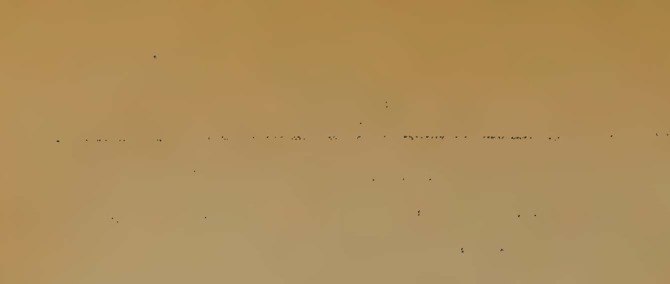
C'est à la lueur de ces considérations qu'il faut juger ce livre, résultat d'un travail immense, où le fardeau des preuves n'a pas empêché l'originalité des conceptions, la nouveauté des découvertes et le précieux enseignement des déductions.

Puisse-t-il avoir, objet ardent et désir violent de son auteur, l'immense portée sociale que méritent ses conseils scientifiques.

Quant à nous qui savons que le nombre peut être un facteur suprême dans les luttes prochaines, nous souhaitons ardemment au nom de la civilisation que les doctrines de ce livre se répandent bientôt chez tous pour la plus grande gloire et pour le meilleur avenir de la France et de la République prolétarienne.

Dr L. MAGON.





UN MOT D'INTRODUCTION

Quand on voit, dit Schopenhauer, *que le dernier but que les hommes poursuivent infatigablement toute leur vie, avec des efforts incessants et mille dangers et difficultés, est de s'élever dans l'opinion d'autrui ; quand on observe que non seulement des fonctions, des titres et des décorations, mais aussi la richesse, et même la science et l'art seront désirés au fond et principalement dans le but d'obtenir le respect et la considération des autres, tout cela montre malheureusement la grandeur de la folie humaine.*

Quoi de plus exact vraiment ? Et cependant aussi, quelle folie à laquelle vraiment l'on cède davantage ?

Le sujet de notre ouvrage sous d'autres plumes, peut-être, aurait pu se prêter à la flatterie de la masse et souvent de ses plus basses passions.

A ces considérations, lucratives et profitables sans doute, mais ni scientifiques, ni médicales, ni sociales, en rien et nulle part nous n'avons voulu nous soumettre.

Notre but, la procréation générale, le bonheur universel, mondial, était trop net, trop précis et trop beau, trop jaloux aussi de lui-même, pour céder à tout esprit étranger de matérielle routine.

... *Vitam impendere vero*,,ces mots de Juvénal furent la devise de Rousseau. Nous la fîmes nôtre en écrivant ce livre.

L'avenir juge toute personne et toute chose.

Sous l'égide de la belle devise, allons avec confiance à ce jugement de l'avenir.

D^r. Henry C. Reymond.



PREMIÈRE PARTIE

DES COÏTS





CHAPITRE I

AFFINITÉ MONDIALE

Attraction — Affinité — Cohésion

Dans la nature, dite organisée, vivante, tout se recherche et s'associe, tout féconde et reproduit. *L'homme cherche la femme, le lion rugit après la lionne, pour l'oiselle roucoule l'oiseau... et dix, vingt, trente étamines entourent, embrassent, enlacent, étreignent et fécondent le pistil de la fleur...*

Dans la nature, dite inorganique, c'est le petit ruisseau, au murmure follet, courant vers la rivière, que le fleuve en toute hâte conduit et fait se fondre in gurgite vasto. *C'est le gaz, fou d'espace, se diluant, se dilatant,* s'expansant, *pour tout remplir, pour être partout.*

C'est le charbon amoureux de l'oxygène. C'était l'acide se jetant sur toute base, en proie à détruire, à absorber; c'est le radical composé dévorant des atomes et des atomes encore de corps simple. Ce sont tous les atomes en perpétuelle course vers d'autres atomes, en continuel échange, en éternelle recherche de nouvelles associations, de compositions inédites ou inconnues.

C'est, dans le même corps, molécules et atomes s'associant, s'attrayant, s'adhérant *entre eux, se rapprochant,*

s'enlaçant davantage sous l'étreinte du froid, s'écartant au contraire, se donnant de l'espace, plus de liberté, sous la poussée de la chaleur... Toujours en accord, en concord, cependant, toujours unis, tant et si bien, que, même sous la toute-puissance de l'étincelle électrique, si le corps solide devient liquide, si le liquide devient gazeux, les actions et réactions caractéristiques du corps sont toujours conservées, toujours les mêmes. le corps est toujours lui-même, pondérable ou atome.

Dans l'Univers, c'est l'infinité de planètes autour de l'infinité de soleils, d'étoiles sans nom, sans nombre, sans limites, en éternelle course échevelée les unes autour des autres, derrière les autres, au milieu des autres, dans un lacis d'orbites plus que complexe, dans un enchevêtrement de courbes inimaginable, en perpétuelle diversité de position, jamais les unes ou les autres passées deux fois au même point de l'Espace, et cependant en perpétuelle aussi, en inconcevable, en toujours fatale et toujours merveilleuse Harmonie.

Attraction universelle des astres, de la matière ; affinité, tendance des corps à s'unir ; cohésion, adhérence des parties constitutuantes d'un corps... Force inconnue, force mystérieuse, puissance formidable, guidant les astres dans leur course, les atomes dans leurs réactions... Vibration, énergie, vie, oui vie, puisque force, puisque, ici physique, ailleurs morale, sympathie partout...

Cohésion, *force inconnue dans son mode d'action, dans son essence, dans sa nature, force manifestée cependant par l'existence même des corps, leur résistance au choc, à la pression, à la température. Quelles que grandes que soient les découvertes contemporaines de la physique et de la chimie, la science est impuissante, est*

arrêtée devant cette forme, devant la constitution intime des corps. On est toujours réduit à une hypothèse. On ne parle plus des corps eux-mêmes, ni même des molécules. On étudie les atomes.

Et si l'esprit voulait bien se dégager des entraves classiques, en dernière analyse ou en dernière conception, on admettrait, — nous le concevons parfaitement — l'existence d'un seul corps simple, d'une seule qualité d'atomes, d'un unique atome, *formant toute la variété —d'ailleurs, pour nos connaissances, assez limitée — de corps simples formant les différents corps simples uniquement, exclusivement par la variété de ses modes de position, de juxtaposition, d'adhérence, c'est-à-dire en somme*, par la variété simplement d'action de cette force de cohésion sur l'atome. . .

Attraction, «*adhérente à la matière, selon Bernardin de Saint-Pierre,* » *venant expliquer, grâce à Newton, les mouvements planétaires, soumis aux lois de Képler. Attraction, explication ainsi, aussi bien de tous les effets de la pesanteur, que des si merveilleux et si complexes mouvements du système solaire, de tous les sgstèmes stellaires.*

Quelle que soit la distance qui les sépare, infinitésimale ou astronomique, deux molécules quelconques, d'un corps, de deux corps ,de deux planètes, de deux astres quelconques, exercent l'une sur l'autre une attraction, dont une formule des plus simples donne immédiatement la mesure.

Attraction universelle, force qui retient les molécules d'un même corps, qui anime les molécules et dirige la combinaison de corps différents, qui pousse aussi deux êtres l'un vers l'autre.

Et c'est l'affinité physique (1) et c'est l'affinité naturelle (plantes et animaux), et c'est l'affinité sexuelle dont le but est la génération et le Coït le moyen.



(1) Sur les affinités chimiques, Verdet dit : « Ces forces mystérieuses qui semblaient échapper à toute mesure précise, rentrent dans l'empire de la mécanique générale et deviennent accessibles aux évaluations numériques ». Depuis, Geffroy et Bergmann, Newton, Berthollet, Davy, Berzélius, tous les savants ont voulu approfondir cette étude.

Berthelot enfin paraît avoir jeté le plus grand jour dans la question par ses multiples travaux sur la Thermochimie.

I

Genèse

a.—Généralités de Reproduction

Après la différenciation de plus en plus complète des êtres, des organismes, la diversité sans cesse accrue des fonctions, entraînant la complexité des organes, était la voie fatale de la Nature.

La fonction de Reproduction ne pouvait échapper à cette loi.

Simple dédoublement d'abord ; bourgeonnement, adhérent ou libre, ensuite ; la Reproduction d'un être, ne se fit plus bientôt que par la coopération de deux individus distincts, *séparés, mais identiques.*

Ce mode de Reproduction était à peine transitoire. Quasi de suite la Procréation des êtres dans les classes supérieures des séries animale ou végétale, exigea la conjugaison, la pénétration, la fusion de deux cellules, parallèles sans doute, mais absolument *différentes*, de deux êtres *différents* aussi.

D'ailleurs tous ces divers modes de Reproduction d'êtres, de Procréation d'individus, de Perpétuation des espèces, toutes ces différentes Reproductions existent pa-

rallèlement et identiques dans la série végétale et dans la série animale.

*

A la base de chaque série se trouvent des êtres, unicellulaires, composés d'une seule cellule. Protozoaires, Champignons, Infusoires, Ferments, Bactéries... les actions, fonctions, réactions de ces êtres sont tellement semblables, si souvent identiques pour eux, et tellement différentes des fonctions et réactions des types plus élevés de chacune des séries animale ou végétale, que des naturalistes, et non des moindres, ont proposé la classification et l'étude d'un nouvel embranchement, celui des *Protistes*, comme liaison, transition, passage entre les *Animaux* et les *Végétaux*.

Cela était d'autant plus justifié, en dehors des caractères communs de ces Unicellulaires, de ces Protistes, que par la richesse des formes (1), par la diversité des types, par l'infinité d'individus, les *Protistes* étaient bien supérieurs à la fois et aux Végétaux et aux Animaux.

*

Au simple point de vue qui nous occupe, la Reproduction, les Protistes offrent le mode le plus simple de reproduction asexuelle.

La cellule, noyau d'abord (2), protoplasme ensuite,

(1) A côté des bactéries si simples de forme comme la virgule du choléra, la spirille du charbon, le bâtonnet de la pneumonie, ou le point de la tuberculose, il faut voir sous le champ du microbe le fini et la délicatesse de structure, la merveilleuse beauté d'architecture, la richesse incomparable d'ornementation, des Radiolaires, par exemple, ou de la série des Infusoires, Holotriches, Hétérotriches, Péritriches...

(2) Yves Delage vient de publier le résultat d'expériences véritablement étonnantes, et dont l'esprit ose à peine envisager les conclusions ; des cellules, dans certaines conditions particulières, morcelées

se dédouble, les deux segments de cellules se séparent et forment deux nouveaux êtres.

Disons tout de suite un mot sur deux modes plutôt de *multiplication* des êtres que de *reproduction,* modes appelés : *Scissiparité* ou *fractionnement,* et *Gemmiparité* ou *bourgeonnement.*

Chacun a planté ou a vu planter des boutures de rosiers par exemple. C'est de la reproduction par fractionnement, mode d'ailleurs très répandu pour les Plantes.

Les pépiniéristes exploitent encore beaucoup le *bourgeonnement.* En mettant à nu par exemple, ou sous une couche très mince de terre, une racine d'arbre ou d'arbuste (prunier, cerisier...) il se produit des bourgeons, des tiges, des arbustes nouveaux qui vivent parfaitement lorsque l'on coupe la racine porte-bourgeon entre le premier arbre et le jeune arbuste.

Mais ce mode de reproduction des plantes, évidemment n'est pas normal, est accidentel, tenant autant de la reproduction que de la simple *régénération.*

Chez les Animaux on a vu les *Infusoires* compléter tout fragment nucléé. De simples fragments d'*Actinie* pourvu qu'ils contiennent du tissu des trois feuillets, reforment des individus entiers.

Citons surtout l'*Hydre* qui, quasiment hachée, reproduit autant d'individus que de morceaux.

Parmi les Vers, les *Planaires* coupés jusqu'en dix morceaux, donnent dix nouveaux animaux, en 12 à 15 jours

en fragments avec ou SANS NOYAU ont donné autant d'autres cellules semblables à la première que de fragments.

Les éléments figurés du noyau que l'on croyait jusqu'ici indispensables au développement, à la procréation des cellules, seraient parfois inutiles. Quels horizons nouveaux à la science du chercheur !

en hiver et 4 à 5 jours en été. Le *Lombriculus* fait de même.

« Chez les *Naïs*, les *Myrianides*, on voit en un point du corps du Ver un groupe d'anneaux se transformer en tête avec ses yeux, ses tentacules, une bouche s'ouvre et se munit de ses appendices, puis la scission s'opère entre les deux individus » (1).

D'ailleurs le *bourgeonnement* est beaucoup plus répandu que la *scission* chez les animaux, comme chez les végétaux.

Arrivons maintenant à la vraie Reproduction chez les végétaux, chez les animaux.

b. — Reproduction des Végétaux

Origine *et Reproduction de la Forme* : Quels que soient sa forme et le groupe auquel cette forme le rattache, le corps de la plante dérive toujours d'un corps antérieurement constitué dont il n'est qu'une partie détachée.

Il se reproduit toujours comme il est né : par dissociation.

Il y a donc continuité corporelle entre les générations successives.

En d'autres termes : La plante ne naît pas, elle ne fait que continuer.

Cette continuité constitue l'Hérédité.

Origine et Reproduction de la Structure : Quand la structure est continue, il s'opère un cloisonnement avec dissociation.

(1) Pour la régénération des animaux nous conseillons le livre si documenté de Y. Delage sur « L'Hérédité ».

Chaque portion détachée est quelquefois un article (Vaucherie), le plus souvent une cellule.

Lorsque la structure est cellulaire associée, elle passe à une structure cellulaire dissociée.

Dans tous les cas, le germe est un article ou une cellule détachée d'un végétal antérieur.

Toute plante passe donc tour à tour par la cellule continue et par la structure cloisonnée.

Considérée par rapport à la plante ancienne qu'elle perpétue, la cellule détachée en est la cellule reproductrice.

Considérée par rapport au végétal nouveau qu'elle va produire, elle en est la cellule primordiale ; on l'appelle habituellement *Spore.*

Origine et Reproduction Monomère : Toutes les fois que le végétal nouveau provient d'un simple fragment détaché d'un corps antérieur son origine est *simple ou monomère.*

Souvent la membrane de la spore, au moment de sa mise en liberté est déjà recouverte d'une couche cellulosique ; *la spore est alors immobile.* (Floridées).

Chez un grand nombre d'*Algues,* elle est encore tout entière albuminoïde et porte des cils vibratiles. La spore se meut alors pendant un certain temps dans le milieu ambiant : *Zoospore.*

Plus tard la membrane perd ses cils, produit une couche cellulosique et la spore devient immobile.

Origine et Reproduction dimère ; œuf, sexualité.

C'est encore au début une dissociation de cellules reproductrices dont la membrane ne produit pas de couche cellulosique et qui peuvent être mobiles.

Ces cellules isolées demeurent stériles, ne se revêtent

pas d'une couche cellulosique et ne tardent pas à se détruire : *Gamètes.*

Il faut qu'elles s'associent deux par deux, qu'elles se pénètrent pour former une cellule nouvelle dont la membrane se recouvre d'une couche cellulosique, cellule capable d'un développement ultérieur : *Œuf*

La multiplication par spores est localisée dans le groupe des *Thallophytes* ; mais elle est loin d'appartenir à tous ses représentants.

Les spores se forment par deux procédés différents ;

1. *Spores exogènes* et immobiles ;

2. *Spores endogènes* naissant dans une cellule mère qui multiplie ses noyaux.

Le développement des spores n'est pas lié nécessairement à l'état adulte du thalle. Quand les conditions de nutrition sont défavorables, les spores peuvent prendre naissance aux divers degrés où s'arrête le développement du thalle aux dépens des réserves antérieurement constituées.

Ainsi l'embryon des *Mucorinées* germant dans un milieu non nutritif, développe non un thalle mais un sporange pédicillé.

Les spores peuvent même, si elles sont endogènes, se former directement dans l'œuf. L'œuf d'un *Œdogonium*, ou d'un *Cystopores* germe de la sorte en un Zoosporange.

La multiplication de la plante s'opère alors au sortir de l'œuf.

De pareilles spores précoces ressemblent assez aux spores de passage des Muscinées et des Floridées.

Algues n'ont qu'une seule sorte de spores. De même, parmi les *Champignons* chez les *Myxomycètes*.

Mais dans les autres divisions des Champignons on voit fréquemment le thalle produire, suivant les conditions de nutrition où il se trouve placé, diverses sortes de spores.

Formation de l'œuf chez les Mousses.

Les organes concourant à la formation de l'œuf sont des *Anthéridies* (mâle) et des *Archégones* (femelle).

Ils sont portés soit au sommet de la tige principale, soit sur des rameaux secondaires, entremêlés de poils stériles, entourés d'un involucre constitué par des feuilles spiralées allant en diminuant de l'extérieur à l'intérieur.

Quelquefois l'involucre renferme à la fois des anthéridies et des archégones, il est *Hermaphrodite*, (Funaria, Bryums). Le plus souvent il ne renferme que l'un ou l'autre ; il est *mâle ou femelle* (Polytricum, Mnium).

A partir des *Mousses* la reproduction se fait nécessairement par conjugaison *d'éléments mâles* et *d'éléments femelles*.

Examinons donc de préférence le phénomène chez un végétal supérieur.

Tout se passe sur la FLEUR. Les *Étamines* d'une fleur sont les *organes mâles* portant le *pollen*, *élément mâle*.

Le *Pistil* est *l'organe femelle* contenant, portant ou surmontant *l'ovaire*, *les éléments femelles*.

Le Pollen des étamines, porté par le vent, tombe sur le Pistil. Généralement visqueux, le Pistil retient des éléments mâles du pollen qui vont féconder les éléments femelles.

La conjugaison des éléments mâles et femelles donnera des œufs, les *Graines*.

Telle est, dans sa plus succinte expression, le phénomène initial de la Reproduction, la Fécondation, chez la Plante.

c. — Reproduction des Animaux

Nous avons vu que, animal ou végétal, chez les *Protistes*, le noyau de la cellule se divise en deux par un étranglement circulaire. Puis, « les deux jeunes noyaux s'écartent l'un de l'autre et agissent alors sur la masse albuminoïde qui les entoure, sur la matière cellulaire *(protoplasma)*, comme deux centres d'attractions distincts. Il en résulte, à la fin, que cette masse cellulaire se divise aussi en deux moitiés, et, à partir de ce moment, il y a deux nouvelles cellules, semblables à la cellule mère. » (1)

Tous les animaux, autres que les *Protistes*, sont composés de cellules.

« Les cellules captives, composant les communautés, les états organiques et par conséquent les corps des organismes supérieurs, se reproduisent exactement comme les organismes unicellulaires indépendants

La cellule est le point de départ de l'existence individuelle des animaux... Quand un animal se développe à partir de l'œuf, ce mode de développement débute toujours par la division persistante et successive de la cellule, qui finit par engendrer un groupe cellulaire. »

(1) Histoire de la création des êtres d'après les lois naturelles. Conférences sur la doctrine de l'évolution par Ernest Haeckel (d'Iéna)

Le noyau de l'œuf se divise par scissiparité en deux noyaux, puis en quatre, huit, seize... en un amas de noyaux qui formera un amas de cellules, l'organisme polycellulaire.

Et cela, identiquement, chez tous les animaux. A telle enseigne qu'à l'examen des premières formes évolutives de l'œuf on ne peut dire si cet œuf appartient à un homme, à un singe, à un cheval ou à tout autre mammifère placentaire par exemple, homme, singe, cheval, ayant parcouru, exactement et identiquement, les mêmes phases de développement au début de leur existence individuelle.

Chez les Unicellulaires, dit Haeckel, sous le rapport de la forme, de la matière aussi bien que de celui des phénomènes de la vie, les deux cellules-sœurs ne diffèrent ni de l'une ni de l'autre, ni de la cellule-mère. Cette dernière leur a légué la même nature.

Or, ce mode si simple de reproduction par division existe non senlement chez les cellules isolées, mais aussi chez des organismes polycellulaires haut placés dans la série, par exemple chez les coraux. Beaucoup de ces coraux, qui pourtant sont doués d'une organisation compliquée, se reproduisent par division simple. Chez eux, c'est l'organisme tout entier qui se scinde en deux moitiés égales, dès que, par la croissance, il a atteint un certain volume. Puis chacune des moitiés s'accroît et devient un individu complet. Là encore, les deux produits partiels possèdent les propriétés de l'organisme générateur, puisque chacun d'eux représente simplement l'une des moitiés de la substance.

A la reproduction par division ou sissiparité se rattache de très près la reproduction par bourgeonnement

Nous avons déjà étudié ce mode de reproduction à propos des végétaux.

Citons encore ces deux passages du savant professeur d'Iéna, dont avec Virchow et d'autres encore, nous n'admettons sans doute pas intégralement la théorie vitale de la *Monère*, mais qui n'en a pas moins, et considérablement, apporté sa vaste collaboration à l'édifice de la Science.

« Dans la division spontanée, où l'organisme entier se subdivise en deux moitiés dans la gemmation, où une notable partie du corps, une partie déjà plus ou moins développée se sépare de l'organisme producteur, nous trouvons très simple que les formes et les phénomènes vitaux du générateur et du produit soient les mêmes. On comprend déjà plus difficilement dans la génération par bourgeons germinatifs, et plus difficilement encore dans la génération par cellules germinales, comment une parcelle du corps extrêmement minime, point développée, groupe de cellules ou cellule isolée, non seulement conserve certaines propriétés du générateur, mais encore devient, après sa séparation, un corps polycellullaire, reproduisant les formes et les phénomènes vitaux de l'organisme prodncteur. Cette dernière forme de reproduction monogénique, la génération par cellules germinales ou spores, nous conduit d'emblée au mode le plus obscur de reproduction, à la génération sexuelle.

La génération sexuée *(amphigonia)* est le procédé habituel de reproduction chez l'ensemble des végétaux et des animaux supérieurs. C'est sûrement à une époque bien tardive de l'histoire de la Terre que cette forme de

reproduction est enfin sortie, par voie de perfectionnement, de la reproduction asexuée et sans doute de la génération par cellules germinales.

.... Durant les périodes les plus anciennes de l'histoire de la Terre, tous les organismes se reproduisaient asexuellement, comme le font encore actuellement nombre d'organismes inférieurs, particulièrement ceux qui, placés au plus haut degré de l'échelle, ne sont ni des animaux, ni des végétaux : on doit par conséquent les en séparer sous le nom de *Protistes*. Actuellement la génération sexuée est de règle pour la plupart des individus, chez les animaux et les végétaux supérieurs.

« Dans tous les modes principaux de génération asexuée précédemment indiqués, dans la division spontanée, le bourgeonnement, la génération par bourgeons germinatifs et celle par cellules germinales, les cellules isolées ou les groupes de cellules possèdent par eux-mêmes la faculté de produire un nouvel individu, au contraire, dans la Reproduction sexuée, il faut que ces cellules soient fécondées par une autre matière génératrice. Il faut que la semence masculine imprègne la cellule germinale féminine, l'œuf, avant que ce dernier puisse devenir le point initial d'un nouvel individu. Ces deux substances génératrices, la semence mâle et l'œuf femelle, ou bien sont produites par un seul et même individu (hermaphroditisme) ou par deux individus distincts (séparation des sexes, gonochorisme). (*Morph. gén.*, II 58-59)

La forme la plus simple et la plus ancienne de la reproduction sexuée est l'Hermaphroditisme. Elle existe

dans la grande majorité des Plantes, et seulement chez une grande minorité des animaux, par exemple chez le colimaçon des jardins, la sangsue, le lombric et beaucoup d'autres vers. Dans l'hermaphroditisme, tout individu isolé produit les deux substances génératrices, l'œuf et la semence.

Chez la plupart des Végétaux Supérieurs, chaque fleur renferme aussi bien les organes mâles, filets et étamines, que les organes femelles, style et ovaire. Tout limaçon des jardins possède en un point de ses glandes génératrices les œufs, en un autre la semence. Beaucoup d'hermaphrodites peuvent se féconder eux-mêmes ; chez d'autres, une copulation, une fécondation réciproque de deux individus est nécessaire pour que les œufs se développent. Ce dernier cas marque évidemment déjà le passage à la séparation des sexes.

« La reproduction par sexes séparés *(gonochorismus)*, la plus parfaite des deux formes de génération sexuée, est évidemment provenue de l'hermaphroditisme à une époque moins reculée de l'histoire organique de la Terre. Actuellement c'est là le mode de reproduction le plus général des animaux supérieurs ; au contraire, peu de végétaux le possèdent, par exemple, nombre de plantes aquatiques : *Hydrocharis, Vallisneria,* et des arbres, les saules, les peupliers, etc. Tout individu organique non hermaphrodite *(gonochoristus)* produit seulement l'une des deux substances génératrices, la substance mâle ou la substance femelle.

Chez les Animaux aussi bien que chez les Plantes, les individus femelles produisent des œufs ou des cellules ovulaires. Les œufs de plantes sont ordinairement appelés « vésiculesembryonnaires » chez les végétaux à fleurs

(Phanérogames), et « sphères de fructification » chez les végétaux sans fleurs (Cryptogames). Les mâles sécrètent, chez les animaux, une substance fécondante (le sperme), et, chez les végétaux, il se forme des corpuscules correspondant au sperme, savoir : le grain de pollen, poussière fécondante des phanérogames, le sperme des cryptogames, qui, comme celui de la plupart des animaux, est constitué par des cellules brillantes, nageant dans un liquide (zoospermes, spermatozoaires, cellules spermiques).



« Il est une intéressante forme transitoire de génération sexuée qui se rapproche beaucoup de la reproduction asexuée par cellules germinales, c'est la génération virginale *(parthenogenesi)*, maintes fois constatée de notre temps, chez les insectes notamment, par les précieuses recherches de Siebold.

« Nous voyons ici des cellules germinales, d'ailleurs tout à fait analogues aux cellules ovulaires et capables comme elles d'engendrer un nouvel individu, sans intervention de la semence fécondante. Les cas les plus curieux et les plus instructifs des diverses modes de parthénogenèse sont ceux dans lesquels les cellules germinales produisent de nouveaux individus avec ou sans le concours de la fécondation Chez nos abeilles communes, les œufs de la reine donnent naissance à des individus mâles (faux bourdons), s'ils n'ont pas été fécondés,

et à des femelles, ouvrières ou reines, s'ils l'ont été.

Haeckel ajoute : « On voit par là que la génération sexuée et la génération asexuée ne sont pas séparées par un abîme, que ce sont même deux procédés très analogues. D'ailleurs, il faut voir seulement dans la parthénogenèse un retour de la génération sexuée, que possédaient les ancêtres primitifs des insectes, à l'antique mode de génération asexuée(*Morph. gén.*, II, 56.) Quoi qu'il en soit, chez les végétaux aussi bien que chez les animaux, la génération sexuée, quelque merveilleuse qu'elle paraisse, est provenue, à une époque récente, de l'antique génération asexuée. Dans l'un comme dans l'autre cas, l'hérédité est une conséquence secondaire et nécessaire de la génération »...

« C'est un phénomène naturel et mécanique, dont Virchow, l'ingénieux fondateur de la « pathologie cellulaire, » a dit à bon droit : « Si, à l'imitation de l'historien et du prédicateur, le naturaliste aimait à exprimer par un vain étalage de grands mots retentissants des phénomènes prodigieux et uniques dans leur espèce, ce serait ici l'occasion de le faire ; car nous sommes en présence de l'un des plus grands mystères de la nature animale.

...... Là est le secret de la situation de l'animal vis-à-vis du monde phénoménal tout entier. La question de la formation des cellules, celle de la mise en branle d'un mouvement homogène persistant, enfin la question de l'autonomie du système nerveux et de l'âme, tels sont les vastes problèmes que l'homme ose aborder. Déterminer les rapports de la cellule ovulaire avec l'homme et la femme, c'est expliquer presque tous ces mystères.



L'origine et le développement de la cellule ovulaire dans le corps maternel, la transmission à cette cellule des particularités corporelles et morales du père par le moyen de la semence : voilà des faits qui touchent à toutes les questions que l'esprit humain s'est posées au sujet de l'essence de l'homme. »...

d. — La Copulation chez les Animaux

Phénomène des plus simples à son début, chez les Protistes, la Génération, la Reproduction, par la différenciation même des individus, et chez les individus par la complication progressive des organes, la Reproduction, disons-nous, a exigé la coopération de deux cellules distinctes, puis de deux individus distincts.

Il faut donc qu'il y ait un rapprochement quelconque entre ces deux cellules ou ces deux individus coopérant à la formation d'un nouvel être.

Ce rapprochement sexuel a reçu le nom de Coït chez l'Homme, de copulation chez les Animaux.

« Il y a dans la génération mille secrets tout à fait curieux. Newton disait que la nature se ressemble partout : *Natura est ubique sibi consona*. Cela est faux en amour, les poissons, les reptiles, les oiseaux ne font pas l'amour comme nous ; c'est une variété infinie. » (Voltaire).

Au point de vue de la physiologie générale, il est intéressant de jeter un rapide coup d'œil sur les divers modes selon lesquels s'accomplit le rapprochement sexuel dans quelques types de la série animale.

« Chez les mammifères, il y a copulation complète, fécondation interne, c'est-à-dire que l'organe érectile du mâle (pénis) va porter la liqueur fécondante jusque dans l'intérieur des organes femelles (vagin, utérus).

Si nous sautons brusquement au degré inférieur de l'échelle des vertébrés, nous voyons que chez les poissons, du moins chez la très grande majorité des poissons osseux, il n'y a pas même de rapports directs entre le mâle et la femelle ; celle-ci évacue spontanément ses œufs à la surface de l'eau ou contre les herbes aquatiques, les abandonne, et c'est alors seulement qu'un mâle quelconque, attiré sans doute par l'odeur de ce frai, vient passer à plusieurs reprises contre la masse d'œufs pondus, en émettant sa liqueur séminale dont il les arrose.

Aussi, au point de vue pratique rien n'est-il plus facile aux pisciculteurs que d'imiter par la fécondation dite artificielle le mode naturel de fécondation des poissons osseux. Il suffit de prendre une femelle prête à frayer, de comprimer son abdomen de façon à faire sortir les œufs par le pore génital, puis, renouvelant une semblable opération sur le mâle, de lui faire excréter sa laitance sur la masse d'œufs, fraîchement pondus.

Comme intermédiaire entre ces types de fécondation interne et de fécondation externe, citons le mode de copulation des batraciens anoures (grenouilles). Chez ceux-ci, à l'époque des amours, qui ne se produisent qu'une fois par an, le mâle se place sur le dos de la femelle qu'il tient étroitement embrassée entre ses deux membres an-

térieurs. A cela se borne le rapprochement sexuel, c'est-à-dire, qu'il n'y a rien qui rappelle l'intromission d'un pénis dans un canal vaginal.

Cependant des sensations voluptueuses très intenses paraissent accompagner cet accouplement.....elles ont pour siège, chez le mâle, des papilles cutanées alors très développées occupant la région de la racine du pouce (membre antérieur); la compression de ces papilles, par le mouvement énergique au moyen duquel le mâle tient la femelle embrassée, est sans doute le mode particulier d'excitation des terminaisons nerveuses correspondantes. Toujours est-il qu'à un moment donné, la femelle émet ses œufs par son orifice anal, ou pour mieux dire, cloacal ; au même instant, le mâle laisse échapper sa liqueur séminale par son orifice homologue, et les œufs sont ainsi arrosés de sperme au fur et à mesure qu'ils sont émis à l'extérieur. »

*

Toute cette étude préliminaire, longue sans doute, mais intéressante à coup sûr, était selon nous absolument nécessaire, indispensable, pour comprendre d'abord, pour justifier ensuite, et la conception et l'utilité de notre ouvrage.

Dans ses « Rapports du Physique et du Moral de l'Homme », Cabanis (1793) déjà, accorde une grande, et d'ailleurs justifiée, importance à la génération et aux effets directs ou indirects. Tout le cinquième mémoire de son étude philosophique et physiologique, est consacré à : *De l'influence des sexes sur le caractère des idées et des affections morales.*

« Le plus grand acte de la nature, dit-il, est la

REPRODUCTION DES INDIVIDUS ET LA CONSERVATION DES RACES » (1).

(1) Citons toute la table analytique de ce mémoire :

CINQUIÈME MÉMOIRE

De l'influence des sexes sur le caractère des Idées et des Affections morales

Le plus grand acte de la nature, est la reproduction des individus et la conservation des races.

Elle y emploie une multitude de moyens divers : et toutes les qualités d'un être animé dépendent, en très grande partie, des circonstances de sa production, et des dispositions des organes qui y sont destinés.

Cela est vrai, surtout de l'homme, l'être le plus éminemment sensible, et le seul dont il sera question dans ce Mémoire.

§ I.

L'homme naît capable de vivre de sa vie propre : il n'a pas besoin d'incubation comme les ovipares ; mais il a longtemps besoin de secours : l'époque où il peut se reproduire est tardive.

Toutes ces circonstances ont la plus grande influence sur ses facultés et sur ses habitudes.

Dans l'espèce humaine, les deux sexes diffèrent en outre, dans toutes les parties de l'organisation.

§ II.

Mais ces différences sont faiblement marquées dans la première enfance : elles ne se prononcent distinctement qu'aux approches de la puberté.

La faiblesse musculaire porte les femmes à des habitudes sédentaires, et à des soins plus délicats : les hommes ont besoin de plus de mouvement et d'un plus grand exercice de leur vigueur.

§ III.

Pour concevoir comment ces dispositions diverses peuvent dépendre de l'influence des organes de la génération, il suffit de remarquer :

1. Que les parties animées par des nerfs venant de différents troncs, sont plus sensibles et plus irritables, et que les parties génitales sont éminemment dans ce cas ;

2. Que l'action de tout le système nerveux est puissamment et diversement modifiée, lorsque quelques-unes des parties avec lesquelles il correspond, commencent ou cessent d'agir, ou éprouvent des affections insolites ;

Le phénomène de la Reproduction a pu se compliquer dans ses diverses phases, la fonction progressivement a pu se spécialiser par telles ou telles cellules, en tel organe, — toujours et sans cesse dans la nature entière, à tra-

3. Que les parties essentielles des organes de la génération, sont de nature glandulaire ; et l'on sait combien l'état des glandes influe sur celui du cerveau ;

4. Que ces organes préparent une liqueur particulière. qui, refluant dans la circulation générale, lui donne une énergie nouvelle :

5. Qu'apparemment, les dispositions primitives inconnues, qui sont cause que l'embrion est mâle, ou femelle, le sont aussi des différents effets des deux sexes.

§ IV.

Chez les femmes, la pulpe cérébrale est plus molle, et le tissu cellulaire plus muqueux et plus lâche, tandis que chez les hommes, la vigueur du système nerveux et celle du système musculaire s'accroissent l'une par l'autre.

§ V.

Aussi, à l'époque de la puberté, les organes de la génération agissent diversement chez les unes et chez les autres ; leur développement rend la différence des sexes plus marquée : mais ce développement a des effets communs dans tous deux.

Il produit un mouvement général dans tout l'appareil lymphatique, et cause le gonflement des glandes, le sang commence à prendre certaines directions nouvelles et une plus grande activité : des dispositions intérieures particulières se manifestent.

§ VI.

Si cette évolution échoue, il s'ensuit une maladie propre à cet âge, connue sous le nom de « pâles couleurs. »

Tous ces effets sont plus sensibles chez les jeunes filles, à cause de la contexture molle de tous leurs organes : cependant, ils existent de même chez les garçons.

§ VII

Mais l'homme et la femme jouent un rôle différent dans ce grand acte de la reproduction, dont la nature leur a fait un besoin pressant et le premier de leurs intérêts.

La femme peut y être contrainte : l'homme ne peut qu'y être excité.

Par cela seul, leur existence est déterminée ; toutes leurs habitudes morales sont, pour ainsi dire, obligées.

vers toute la série des Êtres Animés, Plante ou Animal, nons avons vu tout concourir, tout se diriger, se canaliser, se concentrer, fonctions et organes, vers le but primordial et constant, but *summum* et unique, la perpétua-

La perfection de l'homme est la vigueur et l'audace ; celle de la femme est la grâce et l'adresse ; et cela est vrai au jugement de tous deux; car tous deux ont le même but.

Aussi, partout où les appétits brutaux prédominent, la femme est tyrannisée.

Elle parvient à l'égalité, à proportion que les besoins moraux se développent.

Et si ces derniers, en se développant, prennent une direction fausse, l'adresse et la grâce peuvent, même pour le malheur commun et pour le leur propre, faire arriver les femmes jusqu'à la supériorité.

La sensibilité vive et la faiblesse musculaire de la femme sont de plus, nécessaires à ses fonctions ultérieures dans l'association, la conception, la gestation, l'accouchement, la lactation, le soin des enfants : elles le sont aussi pour qu'elle puisse se prêter aux dérangements perpétuels de sa propre santé.

§ VIII.

L'homme agit sur toute la nature, par sa force : la femme agit sur l'homme sensible par sa grâce : elle est propre à remplir ses propres fonctions, par son extrême mobilité.

Le développement de l'embryon dans l'utérus, les soins qu'elle donne à l'enfant, au malade, etc., en sont les effets.

§ IX.

Le caractère des idées et des sentiments dans les hommes et dans les femmes, correspond à leur organisation, et à leur manière de sentir

Ce qu'ils ont de commun, est de la nature humaine ; ce qu'ils ont de différent est du sexe.

L'un et l'autre ont également tort de sortir de leur rôle : leurs rapports sont rompus dans l'association, et leurs efforts sans objets.

§ X.

Ces différences originelles dans l'organisation de l'homme et de la femme, sont cause que le premier développement des organes de la génération fait naître dans l'un, l'instinct d'audace et de timidité ; dans l'autre, celui de pudeur et de coquetterie ; mais dans tous deux, une exaltation de la sensibilité et des facultés intellectuelles, qui souvent se ralentit bientôt.

tion de l'espèce, la continuation de l'individu identique, semblable ou transformé, la continuation de l'Individu dans sa descendance.

But unique et exclusif de l'individu, l'homme aussi ne pouvait échapper à cette loi fatale de la nature.

C'est aussi à cette époque seulement, que commence à se manifester la folie.

Chez les femmes, l'exaltation de la sensibilité se renouvelle souvent dans le temps des règles et dans celui de la gestation. C'est encore une conséquence de leur organisation plus mobile, qui est cause aussi de la plus grande influence qu'ont chez elles, les organes de la génération.

§ XI.

La puberté est encore l'époque de la cessation de plusieurs maladies et de l'apparition de plusieurs autres : par suite, elle donne naissance à diverses affections.

La privation ou l'abus des plaisirs vénériens en peuvent être l'origine. En général, dans ce genre, les femmes supportent moins la privation, et les hommes l'excès.

§ XII.

Il y a des rapports entre les affections de la gestation et de la lactation, et celles de la génération.

L'individu entre dans un nouvel ordre de choses, quand il perd la faculté d'engendrer, comme quand il l'acquiert. Ces deux passages sont plus marqués chez les femmes.

§ XIII.

Chez elles, ce second passage laisse souvent place à des retours pénibles. Quand il s'opère d'une manière naturelle, elles redeviennent pour les inclinations, ce qu'ont été les filles restées filles.

§ XIV.

Chez les hommes, la mutilation, ou le développement imparfait des organes de la génération, dégrade également le physique et le moral. L'un et l'autre engendrent la pusillammité de tous les genres.

La perte de la faculté d'engendrer par l'effet de l'âge, n'entraîne pas les mêmes conséquences, parce que la nature a reçu toute son empreinte.

CONCLUSION.

Il n'est pas question ici, de ce qu'on appelle communément l'amour

La faculté de reproduction dans l'espèce humaine est moins puissante que dans toute autre, dit F. Bastiat. Raison de plus vraiment pour mieux en étudier la fonction, et avant tout le phénomène initial et principal, le Coït.

parce que l'amour, tel que le peignent presque toutes les pièces de théâtre et presque tous les romans, n'entre point dans le plan de la nature. C'est une création de la société compliquée.

Mais, à mesure que la raison s'épure, et que la société se perfectionne, l'amour devient plus réel et moins fantastique, et par conséquent plus heureux et moins théâtral.





CHAPITRE II

LE COÏT CHEZ L'HOMME

I

Le Coït et la Médecine

ON *appelle* Coït *chez l'homme, dit A. Dechambre* (1), *et plus habituellement* Copulation *chez les animaux, l'acte par lequelle le membre du mâle est introduit dans les organes génitaux de la femelle.*

Chez l'homme, l'introduction du pénis, devenu plus volumineux et plus dur par l'érection, est facilitée par la lubréfaction du vagin qu'amène, par le seul fait de l'excitation sensuelle, la sécrétion plus ou moins active des glandes vulvo-vaginales ; sécrétion si rapide parfois, que le liquide visqueux s'échappe de ces glandes par une sorte d'éjaculation.

Les frottements du pénis contre le vagin, la pression que lui font subir les parois élastiques du vagin lui-même et surtout l'appareil érectile situé à l'extrémité de ce conduit, déterminent un degré suprême de sensation voluptueuse, auquel on donne le nom d'*orgasme*, qui se termine, du côté de l'homme, par l'éjaculation du sperme, et du côté de la femme par une nouvelle et plus abondante sortie de liquide glandulaire.

Le Coït, source de plaisir, est aussi une soure de mala-

(1) A. Dechambre. Article Coït. Dictionnaire Encyclopédique des Sciences Médicales.

dies, non seulement par ses excès ou comme moyen d'infection, mais encore par simple traumatisme. C'est ce qui arrive par exemple dans les cas de disproportion entre la grosseur du Pénis et la largeur ou la profondeur du Vagin, ou dans l'abaissement et les diverses versions de l'Utérus.

C'est ce qui arrive par les abus de répétition ou de prolongation du coït ; c'est ce qui arrive encore dans toutes les malformations congénitales ou acquises, etc.

D'ailleurs, par son but même, la fécondation, la génération, la perpétuation de l'espèce, le Coït devait essentiellement faire l'objet des études et des recherches du médecin.

Aussi les « médecins », les « chirurgiens », les « guérisseurs », les « matrones », les « sacrificateurs », les « prêtres », de toutes les époques, dans tous les pays, se sont occupés du « mariage », de l' « union, du « sacrifice », en un mot de la Génération et du Coït.

Des lois, des usages, des rites spéciaux établis étaient religieusement suivis, observés. De tout temps et quasi partout, le « mariage », a été une solennité soumise à des règles fixes invariables.

Dans sa « Princesse Obéira, » Voltaire (1), toujours documenté, écrit sur le Coït :

« *Je suis persuadé que c'est la première fête que les hommes aient jamais célébrée, et je ne vois pas pourquoi on ne prierait pas Dieu lorsqu'on va faire un être à son image, comme nous le prions avant les repas qui servent à soutenir notre corps. Travailler à faire naître une créature raisonnable est l'action la plus noble et la plus sainte.*

(1) Voltaire, tome XXXIV.

C'est ainsi que pensaient les premiers Indiens, qui vénérèrent le Lingam, *symbole de la génération ; les anciens Egyptiens, qui portaient en procession le* Phallus *; les Grecs qui érigèrent des temples à* Priape.

S'il est permis de citer la petite nation juive, grossière imitatrice de tous ses voisins, il est dit dans ses livres que ce peuple adora Priape, *et que la mère du roi juif Asa fut sa grande prêtresse.* »

Le *Lingam* des Hindous, le *Phallus* des Egyptiens, le *Priape* (nom du dieu à l'organe immense appliqué ensuite à l'organe lui-même) des Juifs, le *Dkeur* des Musulmans, c'est ce que Dionis définit ainsi, dans ses *Démonstrations au Roy :*

« *La peine que la nature s'est donnée pour faire une semence qui eut toutes les qualités nécessaires pour former un homme, aurait été inutile, si elle ne lui avait donné quelque partie de la matrice : c'est par le moyen de la verge qu'elle est conduite et versée dans ce lieu où la nature, de quelques gouttes de semence, en produit un homme. La verge est appelée assez communément membre viril, par ce que c'est elle qui distingue l'homme d'avec la femme ; on lui donne encore plusieurs autres noms que la bienséance ne nous permet pas de rapporter.*

« *La verge est placée à la partie inférieure et externe du bas-ventre ; elle est adhérente et attachée à la racine de l'os pubis ; cette situation lui est d'autant plus avantageuse qu'elle n'incommode pas les autres parties dans les embrassements* » (1).

(1) L'Anatomie de l'homme suivant la circulation du sang, et les dernières découvertes : démontrée au jardin royal par M. Dionis, premier chirurgien de Madame la Dauphine, chirurgien ordinaire de la Reine et Juré à Paris, chez Laurent d'Houry, Rue Saint-Jacques. M. D C.XCVI

Ces vieux auteurs, — que l'on démarque, sans y changer un iota, si souvent dans beaucoup de traités scientifiques, didactiques, et classiques (1) — ces vieux auteurs, s'ils donnent parfois des notions fausses aujourd'hui, vraies à l'époque, n'en devaient pas moins, par leurs formules, par leurs comparaisons, par leur style, faire aimer et faire retenir à leurs auditeurs, les notions qu'ils enseignaient.

Oyez plutôt. Pour Dionis :

« *Le pénis est un peu élevé, parce qu'il est fait de graisse, qui sert de petit coussin, pour empêcher que la dureté des os ne blesse dans l'action...* »

Raisons peut-être peu scientifique comme la suivante :

« *On observe que le poil des femmes est plus frisé que celui des filles (2) ; ce poil empêche que les parties de l'homme ne se froissent contre celles de la femme dans les embrassements...* »

Fantaisie, mais faisant retenir le nom comme :

« *En écartant les cuisses et ouvrant les deux lèvres on découvre deux productions ou excroissances charnues,*

(1) Il y a une vingtaine d'années, tout s'inspirait de Broussais en pathologie. Aujourd'hui encore, en anatomie, il en est, sans doute, mais on les compte les traités vraiment sérieux qui ne sont pas de simples extraits de Sappey, de Cruveihier, de Bichat, voire même de Hunter, etc., et pour cette partie spéciale des organes génitaux, surtout de Kobelt.

Au sujet de ces inspirations ou de ces copies, lire les si intéressantes « Lettres bibliographiques et critiques du Dr Bee ».

(2) Carus, dans sa Physiologie (vol. III, p. 54,55 et suivantes) est le premier, croyons-nous, à avoir indiqué sinon le but, du moins le rôle physiologique de ces poils garnissant le mont de Vénus et dont « le chatouillement et le frottement réciproque augmentent la sensibilité de cette partie... »

molles et spongieuses que l'on appelle les nymphes, parce qu'elles président aux eaux en conduisant l'urine dehors... »

D'ailleurs la description pure reprend bientôt ses droits :

« *On voit à la partie interne de la grande fente, au-dessus des nymphes, un corps glanduleux, rond, long, et un peu gros à son extrémité, que l'on appelle le clitoris : il est inutile de rapporter tous les noms que l'on a donné à cette partie que l'on dit être le siège principal du plaisir dans les embrassements* (1) *; il est vrai qu'elle est fort sensible, et il y a des femmes qui sont d'un tempérament si amoureux, que par la friction de cette partie, elles se procurent du plaisir qui supplée au défaut des hommes, c'est ce qui l'a fait appeler par quelques-unes, le mépris des hommes.*

« *Le clitoris est pour l'ordinaire assez petit, c'est ce qui fait qu'il ne paraît presque point aux femmes mortes ; il commence à paraître aux filles à l'âge de quatorze ans environ, et grossit à mesure qu'elles avancent en âge, et selon qu'elles sont plus ou moins amoureuses : il enfle et devient dur dans l'ardeur des approches, ce qui se fait par le moyen du sang et des esprits dont il se remplit dans cette action, de la même manière que fait la verge de l'homme dans l'érection ; c'est pourquoi on l'appelle aussi la verge de la femme parce qu'elle lui res-*

(1) « Lieutaud, » dans ses « Essais anatomiques » (volume 4, page 310 et suivantes) fait justement remarquer que « le clitoris n'a point la direction de la verge, et se porte dans un sens contraire, c'est-à-dire de haut en bas, sans qu'il puisse se relever dans son action. » Cette dispositon ne peut qu'augmenter les frottements dans l'action et en accroître ainsi les sensations voluptueuses.

semble en beaucoup de choses ; il y a des femmes qui l'ont extrêmement gros, et à qui il sort hors des lèvres. Il y en a d'autres qui l'ont si long, qu'il a la grandeur de la verge d'un homme (1) *et celles-là peuvent en abuser avec des femmes* » (2).

(1) Ici se pose la question de l'hermaphrodisme, que nous n'avons en rien l'intention de traiter. D'ailleurs, si complexes en apparence, ces phénomènes sont d'une explication toute simple avec les données de l'Embryologie.

En effet, les organes génitaux ou sexuels (internes ou externes) constituent chez le fœtus, les glandes génitales qui dérivent d'une « ébauche commune aux deux sexes » jusque vers la fin du 2e mois de la vie intra-utérine...

C'est à ce moment que se différencient extérieurement les sexes.

Dans le SEXE FÉMININ, le bourrelet génital complètement séparé latéralement donne naissance aux « grandes lèvres de la vulve », entre lesquelles fait saillie supérieurement le « tubercule génital ». Puis, dit le professeur Gegenbaur, le sinus uro-génital reste peu profond et forme le « vestibule du vagin ». Dans le fond du vestibule se trouve l'entrée du vagin ; au-dessus, l'orifice de l'urètre ou méat urinaire, qui se présente sous forme d'une fente allongée. Les deux replis génitaux qui délimitent latéralement le vestibule et qui s'élèvent jusqu'au tubercule génital, deviennent les « petites lèvres de la vulve », encore appelées « nymphes ». Enfin le tubercule génital devient le « clitoris ».

Beaucoup plus profondes, sont les modifications que subit l'ébauche indifférente dans le SEXE MASCULIN. Disons simplement que les replis génitaux se soudent, transformant ainsi le sinus en un « canal uro-génital ». Le tubercule génital, avec le canal uro-génital, fermé à sa face postérieure, devient le « pénis ».

Souvenons-nous enfin que les testicules, (développés d'ailleurs comme les ovaires, tout à fait en dehors et presque indépendamment de ces organes externes) les testicules sont encore tout à fait internes, et ne descendront à l'extérieur que longtemps après.

Dès lors l'explication de l'hermaphrodisme est des plus simples.

Si les testicules demeurant internes, les replis génitaux se soudent incomplètement, on aura en apparence une femme en réalité un homme.

Si au contraire, il y a à l'intérieur des ovaires, mais qu'à l'extérieur les replis génitaux se soient largement soudés et unis au tubercule fortement développé, on aura en apparence un homme, en réalité une femme, etc.

(2) Dans les « Ephémérides » des curieux de la nature ont été consignés trois cas d'erreur de sexe ou d'hermaphrodisme fort étranges :

Mais nous ne trouvons dans aucun ouvrage de Dionis aucune règle sur le Coït.

Et cependant l'importance de cet acte primordial, principal de la procréation, n'échappe à personne.

Combien de « pleurs et de grincements de dents » dans plusieurs ménages où manque simplement l'enfant tant souhaité !

Combien plus de sourires sur les lèvres des mères, dans les yeux des pères, combien plus d'union et de bonheur, si certaines règles physiologiques de l'amour étaient sues, la médecine du coït mieux connue !

Un soldat hongrois, dont le sexe avait été reconnu et certifié masculin, à sa naissance, et sur la virilité duquel on n'avait jamais élevé aucun doute, accoucha d'une fille, dans une tente, au milieu du camp, au grand étonnement (?) de ses compagnons d'armes.

Un Russe forcé d'épouser une jeune fille, parce que les parents de celle-ci croyaient qu'il en avait abusé, accoucha le même jour que sa femme, après cinq mois de mariage ; lui d'une fille, elle d'un garçon !

Un troisième cas, non moins désopilant, et des plus rares est celui d'un moine d'Issoire, dont le bedon augmentait si visiblement chaque jour, qu'on le crut hydropique. Point n'était... car un beau matin, on le trouva guéri... le ventre avait repris son état naturel... Un enfant en était sorti... à terme et bien conformé.

Se non e vero...

II

Généralités sur le Coït

Deu de Prade, prêtre et poète, assurait qu'il *refuserait sa place au ciel, si le Tout-Puissant ne lui accordait la faveur de la partager avec la femme qu'il aimait*

Puissant Amour! Et non seulement l'amour du cœur, mais encore, mais aussi, mais beaucoup l'amour des sens !

L'amour est grossier sans l'union des âmes, dit *Debay, mais il est stérile sans la participation des sens ; l'amour purement platonique doit être relégué dans le monde des chimères, car la dualité humaine, âme et corps, doit avoir deux impulsions, l'attrait physique et l'attrait moral* (1).

N'est-ce pas l'amour charnel, l'amour sensuel, la volupté du coït qui inspira au charmant Ovide sa belle *Elégie cinquième* (Liv. 1), où il dit sa joie d'avoir obtenu les faveurs de sa maîtresse :

« Il faisait chaud ; le soleil avait fourni la moitié de sa carrière : je me jetai sur mon lit pour me reposer. Mes fenêtres n'étaient ouvertes qu'à demi ; le jour de mon appartement ressemblait à celui des bois, ou bien au cré-

(1) A. Debay — Physiologie descriptive des trente beautés de la femme.

puscule qui suit le coucher du soleil, ou bien encore à celui qu'on distingue lorsqu'il n'est plus nuit et qu'il n'est pas encore jour. Telle est la clarté qui convient aux filles qui ont de la retenue : leur timide pudeur peut s'abriter sous ce jour mystérieux.

« Voici venir Corinne, la tunique retroussée, les cheveux flottants de chaque côté sur sa gorge si blanche. Telle la belle Sémiramis s'offrait aux caresses de son époux ; telle encore Laïs accueillait ses nombreux amants. Je lui enlevai sa tunique, dont le fin tissu n'était d reste qu'un faible obstacle. Corinne, toutefois, résistait à s'en dépouiller : mais sa résistance n'était point celle d'une femme qui veut vaincre ; bientôt elle consentit sans peine à être vaincue.

« Quand elle fut devant mes yeux sans aucun vêtement, pas une tache n'apparut sur son corps. Quelles épaules, quels bras, il me fut donné et de voir et de toucher ! Quel plaisir de presser ce sein fait à souhait pour les caresses ! Quelle peau douce et unie sous sa belle poitrine ! Quelle taille divine ! quelle cuisse ferme et potelée ! Mais pourquoi dire ici tous ses appas ? Je n'ai rien vu que de parfait ; et pas le moindre voile entre tre son beau corps... » (1)

Amour, femme, coït, des mots, des mots sans doute, mais des mots qui se tiennent, qui se suffisent à eux-mêmes.

Le nez de Cléopâtre a changé la face du monde, dit un historien. Par la lecture de ses lettres aux *Inséparables dans la Mort*, on voit que le triumvir Antoine ne s'était pas arrêté au nez. On connaît d'ailleurs les fameu

(1) Ovide. Les Amours (Edition Félix Lemaistre).

ses orgies de cette reine aussi lettrée que voluptueuse, aussi instruite des secrets de Vénus que des beautés de la Science.

Le peintre Appelles se contentait-il des bouquets de Glycères? Démétrius Poliorcétes ne caressait-il que des yeux les contours d'Aphrodite? A Condé suffisait-il le parfum troublant de Ninon de Lenclos?

Laïs, Hélène, Sapho, Cléopâtre, Ninon de Lenclos, ces noms, ces mots, n'évoquent-ils pas immédiatement à l'esprit avec la Femme et l'Amour, le Coït, oui le Coït. Nous n'insistons pas...

Dans l'historique de cette science faut-il remonter à l'antiquité, jusqu'à l'homme préhistorique des cavernes? Revoir ce qu'enseignaient Hippocrate et Galien sur la Génération et sur le Coït? ...

L'opinion des médecins a vraiment pendant trop longtemps, trop peu varié, trop peu évolué vers les théories physiologiques que la science contemporaine croit pouvoir estimer exactes.

Dans sa merveilleuse visite à l'Enfer, Dante a connu les secrets de la génération. Et l'exposé qu'il en fait a reproduit si exactement l'état de la science à ce sujet et à cette époque, que les Italiens affirmèrent toujours Dante s'être montré « aussi grand médecin que sublime philosophe » (1).

(1) Dante. Traduction en vers de Louis Ratisbonne.

Puis il me dit: « Mon fils, pour peu que tu m'écoutes
Et retiennes ce que je dirai, sur tes doutes
Tu verras à flots clairs la lumière jaillir.

Le sang pur qui n'est pas absorbé par les veines
Demeure à part: ainsi sur des tables trop pleines
Se conservent intacts les reliefs du festin :

D'ailleurs Dante, par la nature même de son voyage, avait dû forcément délaisser le coït naturel, rituel, vrai.

Ce sang prend dans le cœur la force informative
Pour aux membres humains donner leur forme vive,
Puis des veines il suit le conduit intestin :

Encore élaboré, descend dans une gorge
Qu'il sied ne pas nommer, et de là se dégorge
Sur le sang d'un autre être, en un vase vivant.

Là l'un et l'autre sang confondent leur substance,
L'un passif, l'autre actif et tirant sa puissance
De ce siège parfait du cœur qui le répand.

Le sang générateur son œuvre alors commence,
D'abord coagulant, et puis, par sa semence,
Vivifiant le fruit condensé seulement.

La force active alors devient âme et végète,
Plante inerte, excepté que la plante s'arrête
Et que l'âme poursuit son développement.

Le voilà qui se meut, existence indécise,
Comme un fungus marin, et puis elle organise
Tous les sens virtuels qui dorment dans son sein.

Et tour à tour, mon fils, s'étend ou se replie
Cette force qui vient du cœur, foyer de vie,
D'où la nature veille à tout le corps humain,

Mais comme elle devient animal raisonnable,
Tu ne le vois encor : c'est un point redoutable
Où plus sage que toi s'est déjà fourvoyé.

Car il a séparé de notre âme sensible
Un autre entendement, un intellect possible,
N'y trouvant pas pour lui d'organe approprié,

Ouvre à la vérité ton cœur : qu'elle t'éclaire !
Sache que du cerveau lorsque l'articulaire
Se parachève à peine au crâne du fœtus,

L'universel moteur, se tournant plein de joie
Vers cet œuvre étonnant de la nature, envoie,
De son souffle, un esprit nouveau plein de vertus.

Cet esprit sur-le-champ absorbe en sa substance
Ce qu'il trouve d'actif et crée à l'existence
L'être qui vit, qui sent, qui pense, une âme enfin !

Les médecins, surtout dans les siècles qui suivirent, s'entretinrent d'avantage de la génération et du coït.

Il est vrai de dire, ce n'est pas là opinion universelle : nous pensons assez comme Guinguené (1).

Sagement, l'excellent Ambroise Paré, toujours si instructif à consulter, s'était étendu sur ce sujet.

Nous citons avec plaisir les 4 premiers chapitres de son :

VINGTQVATRIESME

Liure, traittant de la Generation de l'homme, recueilly des Anciens et Modernes

PAR AMBROISE PARE DE LAVAL,

CONSEILLER ET PREMIER CHIRVRGIEN DV ROY.

PREFACE

DIEV le Créateur de toutes choses, au commencement du Monde, par vn conseil indicible & prudence inestimable, a créé non seulement en l'espèce humaine, mais aussi en toutes autres espèces d'animaux, deux sexes : l'vn malle, l'autre femelle : lesquels par certains allechements de volupté se conioindroyent ensemble pour la generation

(1) Guinguené dans son « Histoire littéraire de l'Italie » dit sur Dante : « Sa théorie sur la partie du sang destiné à la reproduction de l'homme, sur cette reproduction, sur la formation de l'âme végétative puis sensitive dans l'enfant avant sa naissance ; sur son développement lorsqu'il est né, sur ce que devient cette âme après la mort, emportant avec elle dans l'air qui l'environne une empreinte et comme une image du corps qu'elle animait sur la terre : tout cela n'est ni d'une bonne physique, ni d'une métaphysique saine : mais dans ce morceau de plus de soixante vers, on peut, comme dans plusieurs morceaux de Lucrèce admirer la force de l'expression, la poésie

de leur semblable, à cause de la condition ineuitable de mort à tous les indiuidus animaux, que la volonté diuine leur avoit ordônee. En ceste coniôction voluptueuse l'hôme & la femme, principalemêt au sacré Mariage, iettent leurs semences, lesquelles iointes l'vne auec l'autre, sont recües & conseruees en la matrice de la femme. Or la semence est vn humeur escumeux, plein d'esprit viuifiant, qui la faict boüillôner & accroistre en la matrice : & sont les dites semences, la matière & forme naturelle de l'enfant, faict du sang le plus pur de la masse sanguinaire. La virile estant iettee en la matrice, se fait principe & cause effectiue de la generation de l'animal. Icelle semence doit estre blanche, splendide et claire, glutineuse, globulente, & d'odeur de sureau, ou de palme, & appetee des mousches, descendante au fond de l'eau : car si elle nage dessus, elle sera infeconde.

Or la plus grande partie d'icelle vient du cerueau, mais le total procede de tout le corps vniuersel, & de chacune partie, tant solide que molle. Car c'est chose manifeste que si elle ne venoit de tout le corps, les parties de l'enfant n'en pourroyent estre faictes, parce qu'il faut que toutes les parties soient faictes de leur semblable. Et ceci est prouvé par la similitude ou semblance des enfans, aux pere & mere,& par l'imbecillité de certains membres : car si le pere ou mere ont le cerueau ou foye, poumon, estomach, ou autre partie debile, l'enfant le plus souuent tient de cette debilité, & mesme est subiect à certaines maladies hereditaires, tant du corps que de l'esprit. Or il faut icy entendre, que lors que les anciens onct dict la semence venir de toutes les parties du corps : il ne faut entêdre de la matière ; car elle est tirée de

du style et l'art de rendre avec clarté en beaux vers, les détails les plus difficiles d'une mauvaise philosophie et d'une physique pleine d'erreurs. »

la masse sanguinaire,mais auec icelle l'esprit animal, vital, & naturel, & les idees de la vertu formatrice d'vne chacune des parties sont tirees de tout le corps en general, & parties d'iceluy. Et qu'il ne soit ainsi, nous voyons ceux ausquels on a coupé vn bras ou vne iambe, ou autre partie, auoir toutesfois des enfans bien formez. Or la semence attize & allume le désir d'habiter, & cause vn plaisir delectable, & principalement a l'emission d'icelle,de crainte que l'homme de foy braue & fier, ne desdaignast vn acte tel que semble l'accouplemêt charnel, & par ce moyen ne se souciast de perpetuer son nom à la posterité par lignee procreée de son corps, & de peur que la semence ne fust iettée en autre lieu qu'en la matrice. Et à fin que la generation fust faicte, les masles ayans côpagnie de la femelle, les parties genitales de l'vn et de l'autre s'estêdent de toutes parts : aux masles la verge, pour ietter droict la semence en la capacité de la matrice : & aux femelles et col d'icelle, qui pour la receuoir souure & eslargit & se tient droit pour aussi vuider la semence qui est enuoyee par les vaisseaux spermatiques aux testicules, tant de l'homme que de la femme : lesquels vaisseaux font plusieurs retours & reuolutions & replis comme capreoles de vignes, à fin que dans ces entortilleures & anfractuositez, le sang & esprit enuoyez aux testicules soyent cuits & digerez par si long chemin, & partant elaborez & blanchis en substance seminale : & se terminent ces dernieres entortilleures aux testicules, qui sont de substance rare, laxe & spongieuse, receuans cest humeur qui ja commencé d'estre cuist aux vaisseaux,& l'acheuent de cuire de plus grande perfection, luy donnant les qualitez, forme & essence requise pour la generation de l'animal. Or la semence est rendue blanche par la faculté des testicules qui sont blancs. Le masle iette la semence hors de son corps, & la femelle dedans le sien, par les vaisseaux spermatiques qui sont implantez dans la capacité interne de sa matrice.

Pourquoy les parties generatiues sont accompagnees d'un grand plaisir

CHAP. I.

L'USAGE des parties generatiues est accompagnee d'un tresgrand plaisir, & aux animaux qui sont en la fleur de leur aage, certaine rage et cupidité furieuse procede dudit vsage : ce que Nature a ordonné, à fin que l'espece demeure à iamais incorruptible & eternelle, par la multiplication de ses indiuidus : & partant nature a voulu que les animaux fussent aiguillonnez d'vne ardeur & enuie extreme de se coupler ensemble, & qu'à ce desir fust côioincte vne grande & chatoüilleuse volupté, à fin, de tât qu'ils n'ont point de raison, ils fussêt néâtmoins par l'aiguillô du plaisir incitez à se mettre en deuoir pour côseruer & maintenir leur gêre & espece. Pline dit que tous les animaux ont certains temps limitez de charger & porter leurs petits, toutesfois l'homme seul n'a aucun temps ni terme presix ou definy, mais vient au monde en tout temps. Outre que Nature a donné aux parties genitales vn grand sentiment plus aigu & vif qu'à nulle autre partie, par le moyen des nerfs qui y sont dispersez : partant nul ne se doit esmerueiller pourquoy a leur action elles sentent plus grande délectation & plaisir. Or d'abondant il y a vne certaine humeur sereuse semblable à la semence, mais plus liquide & subtile, contenue dedans les prostaces, qui font deux glandules situees au commencement du col de la vessie, & aux femmes au fond de la matrice par les vaisseaux spermatiques. Icelle humeur a vne petite acrimonie picquante, & aiguillonnante, auec un petit prurit & demangeaison, qui irrite les parties à faire leur action, en donnant volupté et plaisir, parce qu'elle est accompagnee de grande quantité d'esprits qui s'eschauffent et desirent à sortir hors. Et pour exemple, comme lors-

qu'il y en vne partie de nostre corps quelques humeurs aigres ou âcres, demâgent, inuitent à se gratter, et en se grattant on a vn grand plaisir. Dauantage les parties génitales ont vu plus grand sentiment que celles de la peau lesquelles estans aiguillaunnees de cet esprit, sentent vu plus grand plaisir, principalemeut à l'heure du coït, Pareillement lorsque la dite humeur sort auee la semence on se sent vn extreme & incomparable plaisir & volupté : & telle chose a esté faicte par dame Nature, de peur que la semence ne fust iettee hors matrice pour le désir qu'elle a à faire generation. D'auange ceste humeur outre qu'elle donne enuie de s'assembler, & s'assemblant donne vn grand plaisir elle arrouse et moüille le canal de l'vrine contre l'acrimonie d'icelle : Autrement qui côsidereroit le conduit du champ de nature humaine, & les immôdices qui passent par iceluy, & ses deux voisins le boyau cullier & la vessi, iamais lhôme ne voudroit s'accoupler auec la femme ; de l'autre costé : si la femme auoit esgard au mal qu'elle doit auoir de porter l'enfant neuf mois en son ventre, & l'extreme douleur d'enfâter, iamais ne désireroit d'avoir compagnie d'hôme. Néatmoins tout cela, il y des hômes qui vsent intêpestiuement du coït pour l'appetêce excitee pour la memoire du plaisir & de la volupté, & n'estant detenuë de la ractiocination, enflâme, & allume le sang & les esprits, lesquels eschauffez excitent ce plaisir lubrique, tellement que plusieurs en vsent sans reigle et immoderément : bien souuent au lieu de semence iette vn humeur demy-cuit & sanguinolent, voire le sang tout pur, dont la mort s'ensuit ; ear la concupiscence & l'appetit désordonné sont si grands, que bien souuent ils contraignent Nature de sortir hors de ses bornes et limites. Or il aduient quelsquefois difficulté duriner pour auuoir trop vsè du coït, pour la consomption de ceste humeur glaireuse, dont les parties dediees à l'vrine ont esté trop desseichees : à tels pour les faire vriner, faut ietter de l'huile auec le syringue dedans la verge. Et pour

retourner à nostre propos, pour bien habiter auec les femmes, il faut que la verge de l'homme soit bien fermement tendue, à fin que la semence par son canal soit iettee au loing dedans la matrice : & estoit necessaire qu'à l'emission d'icelle, ledict canal demeurast fort droict & fort large, afin que promptement & sans intermission, elle fust iettee au profôd de la matrice : car si elle tardoit en chemin, elle se refroidiroit, & par euaporation de ses esprits seroit rendue infecôde. Or la verge se dresse par le moyen du sang & des esprits flatulens, & pour ceste cause est composee d'vne partie nerueuse, spongieuse & caue : la matrice a vne faculté propre d'attirer la semence du masle à elle par son conduit ou emboucheure : & par deux autres conduits qui sont ses cornes (où sont les vaisseaux spermatiques) elle iette la semence de la femme en la cavité de sa matrice : lesquelles cornes ont esté faictes pour tirer la semence de ses propres testicules, lesquels sont fort petits, & beaucoup moindres que ceux des hômes : à ceste cause ne sont si chauds ne vigoureux, & ainsi leur semence est plus froide & humide que celle de l'hôme, & partât meslee auec celle de l'hôme, se têpere : aussi l'orifice de la matrice s'ouure à l'emission de sa semêce pareillement à fin que celle de l'hôme entre sa cauité : & iamais la côseption ne se fait, que les deux sesemences ne côcurêt ensemble en vn mesme instant, & que la matrice ne soit bien disposee, & que les deux semences de l'vn & de l'autre ne soyent bien elabourees par bône concôctiô. Et s'il y a plus grande quâtité & qualité plus vigoureuse de semence de l'homme, il se fera vn masle : au contraire, si la semence de la femme surmonte celle de l'homme, tant en quantité qu'en vertu, il se fera vne femelle ; car comme vne grande lumiere obscurcist la petite, pareillement la vertu estant plus forte & plus grande des semences, la moindre cesse : toutesfois & en l'homme & en la femme il y a geniture, tant pour engendrer masle que femelle. Qu'il soit vray, il y a plusieurs femmes qui n'ont eu

de leurs premiers maris que des filles seulemēt: lesquels depuis estant remariees à d'autres maris, n'ont faict que des fils. Et aussi mesmes les maris, desquels les femmes ne faisoyent que des filles & estant remariez à d'autres femmes, ont engendré des masles: & autres qui ne faisoyent que des masles, ont engendré des filles estant remariez à d'autres femmes. Et pour le dire en vn mot, tant en la femme qu'en l'homme, est contenue semence massuline & féminine. Toutesfois il faut entendre, qu'il ne produit pas tousiours en vn mesme homme, vne semence pour engendrer vn fils, n'y aussi pour faire vne fille: mais cela varie selon la variété de l'aage & façon de viure: ce qu'on void presque ordinairement: ainsi est-il de la femme. Parquoy nul ne se doit esmerueiller, de ce qu'vn mesme homme auec vne mesme femme, engendrent tantost vn enfant masle, & tantost vne femelle.

De quelle qualité est la semence dont est engendré le masle & la femelle.

CHAP. II.

IL est certain que la semence plus chaude & plus seiche engēdre le masle, & la plus froide & humide la femelle: car il y a beaucoup moins de vertu au froid qu'au chaud? ainsi l'humidité est de moindre efficace que la siccité: & c'estpourquoy la femelle est plus tard formee que le masle. En la semence gist la vertu creatiue & formatrice: Exēple, en vne graine de melon, potētiellement est le tronc, les branches, les fueilles, les fleurs, le fruict, la forme, la couleur, l'odeur, la saueur, & semence: ainsi est-il de toutes autres semences. Ce qu'on cognoist aussi aux greffes entees sur sauuageons, retenans la nature du fruict de l'arbre

d'où elles sont tirees. Semblablement quand la semence du pere surmonte celle de la mere, lors l'enfant ressemble au pere : & quand celle de la femme surmonte celle de l'homme, l'enfant ressemble à la mere. Toutesfois on voit le plus communément les enfans ressembler plus au pere qu'à la mere, pour la grande imagination & ardeur qu'a la mere en la copulation charnelle : tellement que l'enfant attire la forme & couleur de ce que si fort elle cognoist & imagine en son entendement : comme il aduint de la Royne d'Ethiopie, laquelle en la copulation de son mary, imaginant vne couleur fort blanche, enfanta vn fils blanc. Telle chose se peut encore prouuer par l'artifice de Iacob, qui meit des verges de diuerses couleurs dans l'eau, au temps de la conionction de ses brebis : ce qui sera cy après declaré plus au long parlant des Monstres. Il aduient aussi quelquesfois (mais rarement) que l'enfant ne ressemble à pere ny mere; mais à quelques vns de leurs parents, comme à leur pere et mere grands & ayeuls : par-ce que naturellement la vertu des ayeuls est fichee & enracinee aux cœurs de ceux qui engendrent. En quoy Nature ressemble à vn peintre, qui pourtrait vne chose sur le naturel, s'efforçant de faire ressembler les enfans aux parents le plus qu'il luy est possible. Les enfants ne ressemblent seulement à leurs pere & mere de corsage (comme en ce qu'ils sont grands ou petits, gros ou deliez, camus ou bossus, boiteux ou tortus) de parler & de manière de cheminer : mais aussi des maladies, ausquelles lesdits peres & mere sont subjets, qu'on appelle hereditaires, côme il se voit aux lepreux, goutteux, epileptiques, lapidaires, splenetiques, asthmatiques, & autres semblables : par-ce que la semence suit la côplexion & têperament de celuy qui engêdre, en sorte qu'vn hôme & vne femme bien temperez produiront vne semence bien côplexionnee. Au contraire s'ils sont intêperez, produiront vne semence mal côplexiônee, & non propre pour engêdrer vn enfant sain & de bonne habitude, suiuant la sentence de

Catulle, Vn chacun tousiours suit l'origine & semence de sa nature propre. Parquoy celuy qui sera goutteux, lepreux, ou en autre disposition susdite, s'il engendre vn enfant, à grande peine pourra-t-il euader qu'il ne soit suject aux maladies du pere & de la mere: ce que toutesfois n'aduient pas tousiours, comme l'experience le monstre, ainsi que i'ay escrit aux liures des Gouttes. Car on voit plusieurs estre vexez des gouttes & d'autres maladies, desquelles les pere & mere n'en auoient esté malades & d'autres n'en estre iamais affligez, desquels toutesfois les pere & mere en estoient grandement tourmentez. Laquelle chose se fait par la bonté de la semence de la femme, & temperature de la matrice, corrigeant l'intemperature de la semence virile, tout ainsi que celle de l'homme peut corriger celle de la femme. De là vient qu'on voit souuent par experience des enfans n'estre point goutteux, ou sujects à autres maladies hereditaires, encore que leur pere ou mere furent sujects à telles dispositions: laquelle correction si elle defaut à la semence du pere ou de la mere, à grand' peine les enfans peuuent-ils eschapper qu'ils ne soient sujects ausdites maladies, lesquelles ne se peuuent parfaictement guarir, quelque grande diligence qu'on puisse faire: par-ce qu'elles on pris leur habitude auec les principes de la generation de l'enfant.

Plutarque au liure intitulé, Pourquoy la Justice diuine differe quelquefois la punition des malefices, dit, que Hesiode conseille de n'engendrer point enfans quand l'on a esté aux obseques & funerailles des trespassez, mais bien après auoir esté en quelque magnifique bâquet, & comedies ioyeuses : car côbien que la semence & geniture reçoiue non seulement la bonté ou malice de sa matiere, mais aussi elle trâsfere la ioye, la tristesse, & semblables affections en la procreation des enfans, les faisans gais, ioyeux & gaillards, ou melâcholiques, selon la disposition de la semence, & de la vertu imaginatiue.

Pourquoy les femelles des bestes brutes, apres estre empreintes, ne desirent plus de s'accoupler aux masles.

CHAP. III.

C'EST qu'elles s'adressent seulement à ce qui s'offre, & qui est de present en leur chaleur & rut, n'ayant aucune recordation du plaisir apres estre empreintes : mesmes abhorrent le coït apres la conception : par-ce que leur imagination ne leur est donnee de nature que pour leur espece, & non pour volonté & delectation. Or les masles les vont chercher lorsqu'elles sont en rut, à cause qui s'esleue de leur matrice vne certaine exhalation vaporeuse, qui s'espand en l'air, & sentant ceste odeur entrent en amour, qui fait qu'ils désirent pour s'accoupler ensemble. Le contraire est aux femmes : car elles desirent pour la délectation, & non seulement pour l'espece : et aussi qu'elles abondent en sang qui les eschauffe, quand elles s'en recordent, & que la vertu imaginatiue procedante du cerueau, & la concupiscible ou desireuse du foye, (qui est l'une des principales causes d'habiter) s'en ressentent, ayans recordation de ce plaisir delicieux qu'elles ont receu au coït : & faut entendre que la vertu expulsiue du cœur, lequel lors enuoye la chaleur aux parties genitales par les arteres, & le foye par les veines, & icelle chaleur accompagnee d'esprits vaporeux font enfler & tendre les parties genitales, tant aux hommes qu'aux femmes, puis par le coït la semence est expulsee. Les bestes sauuages sont grãdement furieuses quand elles demãdent les femelles : ainsi nous voyons le cerf estant en rut bramer & crier après les biches : aussi les asnes en deuiênent à peu pres enragez, par-ce que leur membre sort alors fort eschauffé d'vn désir des femelles :& tel désir de s'accoupler les dispose à telle ire & fureur, mais aussi apres l'accointãce des femelles, sont rendus doux et

paisibles. Or côme i'ai dict cy dessus, il y a vne tres-grande delectation en la copulation du masle & de la femelle, parce que c'est vn acte si abject & ïmunde, que s'il n'estoit accôpagné d'un tel plaisir delicieux, tous animaux naturellement le fuiroient & l'auroient en horreur, ce que reuiendroit en briefue consommation dec especes mais nature s'exerçant volontiers en telle voluptueuse titillation, faict que chacune espèce est conseruee, & de plus en plus augmentee.

Les choses necessaires à la generation

Trois choses sont necessaires à la generation : la premiere, l'excrement humide & benin, qui vient la plus grande part du cerueau ; la seconde, ventositez pleines d'esprits vitaux, qui procedent du cœur, qui causent distension & erection des parties genitales : la troisiesme, est vne concupiscence & appetit naturel, lequel prend sa source du foye : de la s'espand par les parties genitales. D'abondant faut que l'object plaise, & soit desiré tant de la part de l'homme que de la femme : si l'une de ces choses manquent, les personnes sont impuissantes.

La maniere d'habiter & faire generation
CHAP. IIII

L'homme estant couche auec sa compagne & espouse la doit mignarder, chatouiller, caresser & esmouuoir, s'il trouuoit qu'elle fust dure à l'esperon : & le cultiueur n'entrera dans lechamp de Nature humaine à l'estourdy, sans que premierement n'aye faict ses approches, qui se feront en la baisant, & luy parlant du ieu des Dames rabatües : aussi en maniant ses parties genitales, & petits mamelons, à fin qu'elle soit aiguillônee & titillee tant qu'elle soit esprise des desirs du masle (qui est lors que sa matrice lui fretille) à fin qu'elle prenne volôté & appetit d'habiter & faire

vne petite creature de Dieu, & que les deux semences se puissent rencôtrer ensêble : car aucunes fêmes ne sont si promptes a ce ieu, que les hômes. Et pour encore auancer la besogne, la femme fera vne fomêtation d'herbes chaudes, cuites en bon vin ou maluoisie, à ses parties genitales, & mettra pareillement dedans le col de sa matrice vn peu de musc & ciuette & lors qu'elle sêtira estre aiguillônee & esmeuë, le dira à son mary : a donc se ioindront ensemble, & accompliront leur ieu doucement, attendant l'vn l'autre, faisant plaisir à son compagnon. Quand les deux semences seront iettees, l'homme ne doit promptement se desjoindre, à fin que l'air n'entre en la matrice, & n'altere les semences, & qu'elles se mixtiônent mieux l'vne auec l'autre : & subit que l'homme sera descendu, la femme se doit tenir coy, & croiser & oindre les cuisses & iambes, les tenant doucement rehaussees, de peur que par le mouuement & situation decline de l'amarry, la semence ne s'escoule hors : pour lesquelles mesmes raisons il faut qu'elle ne parle, ne tousse, ny eternuë, & qu'elle dorme promptement apres s'il luy est possible. Ainsi Dieu donna à l'homme la femme pour son aide & compagnie, & meist à l'vn & l'autre vne vertu d'amour, & vn desir d'engendrer lignee, ayant preparé en eux vn humeur & esprit inflatil, auec instrumens conuenables à tel vsage. Et à celle fin que l'vn ne desdaignast l'attouchement de l'autre, il adiousta en eux certains allechements & façons de faire attractives, auec vn appetit & mutuel embrassement, à fin que quand ils conuiendroient, il leur aduint de receuoir vn souef & delicieux plaisir. Car de vray si cela n'estoit infus de nature en toutes especes d'animaux, de pouruoir à la posterité, & attendre à generation : veritablement tout le genre humain periroit & viendroit à neant, & ne pourroit longuement subsister. Puis donc que telle affection est si forte, & difficile à dompter, Dieu a permis à ceux qui ne peuuent moderer leurs conuoitises, & ceux qui sont despourueus du don de côtinence, le

lict de mariage : à fin qu'ils puissent se côtenir dedans les bornes d'iceluy, et ne se point côtaminer par vne paillardise çà & là vagabonde.

*
* *

Il est sans doute dans les lignes précédentes de Paré des inexactitudes scientifiques. Mais quelle exactitude de remarques, d'enseignements, de déductions auxquelles la médecine moderne n'a pu rien ajouter.

Et d'ailleurs sur la semence de la femme, par exemple, est-ce que cette croyance n'est pas aujourd'hui encore religieusement conservée dans les traditions populaires ?

Dans la science même, avant les si complètes études de Ch. Rouget, il a fallu les recherches de J. V. Coste et de A. Desprès pour détruire cette idée fausse.

La confusion s'explique d'ailleurs très bien par le fait de « l'*éjaculation de la femme* destinée, dit Duval (1) à fournir un véhicule aux zoospernes pour leur permettre d'arriver sûrement dans le col de l'utérus ».

Exactement la femme n'émet pas de semence.

Chaque mois, tous les 28 jours environ, au moment des *menstrues*, des *règles* de l'un des deux ovaires de la femme, se détache une cellule particulière appelée *ovule*. Cet ovule est recueilli par la trompe de Fallope correspondant à l'ovaire d'où vient l'ovule, et peut glisser par elle jusqu'à l'utérus, où il demeure assez longtemps avant d'être expulsé au dehors.

L'ovule est l'élément femelle.

D'autre part, la liqueur séminale qu'émet l'homme au moment de l'éjaculation, le SPERME, est formé par un liquide albumineux, visqueux, contenant en très grande

(1) Mathias Duval. — Physiologie. J. B. Baillière éditeur.

quantité des filaments ondulants, vibratiles, terminés à une extrémité par un très gros renflement. Ces filaments sont appelés SPERMATOZOÏDES.



Le spermatozoïde est l'élément mâle.

Lorsque un élément mâle rencontre un élément femelle, lorsque un spermatozoïde pénètre dans un ovule, il y a fécondation, il y a formation d'un ŒUF.

L'œuf est donc la conjugaison d'un spermatozoïde et d'un ovule.

CET ŒUF SE DÉVELOPPANT, VA FORMER L'EMBRYON, LE FŒTUS, L'ENFANT.

Lorsque l'homme a éjaculé dans le vagin de la femme, des spermatozoïdes pénètrent jusqu'à l'utérus, suivent la trompe et vont même jusqu'à l'ovaire, à moins qu'auparavant, sur le parcours suivi, ils n'aient rencontré un ovule

La fécondation a donc lieu soit dans l'Utérus, soit dans la Trompe, soit directement sur l'Ovaire.

C'est généralement dans l'Utérus que va se produire la grossesse, c'est-à-dire se développer l'ovule fécondé, L'ŒUF. Mais cet œuf peut aussi se développer dans la trompe, ou même tomber dans le péritoine. *Il y a alors grossesse extra utérine.*

Tels sont les faits de la génération, reconnus aujourd'hui scientifiquement exacts grâce à l'étude et aux données, principalement, de l'histogénèse.

*
*

Au chapitre « *sur la qualité de la semence, dont est engendré le masle et la femelle* », Paré présente là une pure hypothèse. Avons-nous avancé depuis?

A peine une remarque peut-être, que la fécondation quelques jours avant les règles donne généralement un embryon mâle ; et la fécondation quelques jours après les règles, un embryon féminin. Mais il n'y a de cela aucune explication scientifique.

Le fait d'ailleurs d'observation courante, et certainement les femmes accouchées par Paré devaient dire alors comme les femmes d'aujourd'hui, que « *les garçons avancent et les filles retardent.* »

Nous ne sommes guère plus avancés.

Oh ! pardon. Nous allions oublier ce médecin viennois qui affirmait la naissance, à volonté, de garçons ou de filles, suivant que l'on mangeait lentilles ou haricots, pistaches ou morue.

Hélas, l'Académie de médecine de Vienne en déclarant non scientifique ce mode de traitement, vient d'enlever à d'illusionnés parents combien de doux rêves et de chers espoirs !

Et cependant, avec un peu moins de croyance, un peu plus de doute, combien encore doivent se dire : CHI LO SA?





CHAPITRE III

L'INSTINCT SEXUEL

I

Université organique du désir et du besoin sexuels

NOTRE travail serait vraiment incomplet, si, avant d'étudier la physiologie et l'évolution du *Coït*, nous n'expliquions, ou cherchions à expliquer avant le *comment*, le *pourquoi* du Coït.

Dans toute la série des êtres vivants, chaque animal est porté, sans avoir à peu près aucune notion du but de cet acte, chaque animal est porté à l'acte du Coït.

Idée innée de Descartes, *Réminiscence d'une vie antérieure* de Platon, c'est là, évidemment de l'Instinct. Et nous trouvons excellente cette appellation d'*Instinct sexuel* aujourd'hui définitivement admise.

Déjà, chez les *Infusoires*, Balbiani dit :

« Un instinct supérieur semble dominer tous ces petits êtres ; ils se recherchent, se poursuivent, vont de l'un à l'autre en se palpant à l'aide de leurs cils, s'agglutinent pendant quelques instants dans l'attitude du rapprochement sexuel, puis se quittent pour se reprendre bientôt de nouveau. Ces jeux singuliers, par lesquels ces animaux semblent se provoquer mutuellement à l'accouplement, durent souvent plusieurs jours avant que celui-ci devienne définitif. »

La conjugaison ici est une pénétration, une agglutination totale.

Historiquement (1) la génération a pu être comparée à une digestion mutuelle, née d'un besoin de nutrition, d'une faim (2).

La génération n'est qu'une croissance plus ou moins discontinuée (3), le résultat d'un excès de nutrition. Les organismes inférieurs, en absorbant dans leur milieu plus d'éléments qu'il n'en faut pour réparer leurs pertes, augmentent de volume; quand cette augmentation dépasse une certaine limite, l'individu se fragmente pour former des êtres nouveaux.

Le procédé est plus complexe chez les animaux supérieurs, mais il est au fond le même, et Hæckel a pu appeler la reproduction une ex-croissance de l'individu.

Avec justesse, le besoin sexuel a été comparé à la faim.

Comme la faim, le besoin sexuel s'accompagne « de phénomènes périphériques caractéristiques qui ont pour siège les organes génitaux » (4).

Sans doute, « il y a corrélation intime entre le fonctionnement des glandes génitales et le besoin sexuel » (5).

Et Montaigne a pu dire :

« *L'amour n'est autre chose que la soif de cette persistance en subiect désiré, ni Vénus autre chose que le plaisir de décharger ses vases.* »

(1) Ch. Féré. L'instinct sexuel, évolution et dissolution. Paris. F. Alcan 1899.

(2) S. V. Clevenger. Comparative physiologq and psychologq, 1885.

(3) P. Geddes et A. Thompson. L'Évolution du sexe, trad. H. de Varigny 1992.

(4) (5) Ch. Féré. L'instinct sexuel, évolution et dissolution. Paris. F. Alcan 1899.

Spallanzani et Tarchanoff ont fait à cet égard des expériences concluantes, comme aussi les observations d'azoospermie et d'atrophie ovarique chez des aliénés, notées par Mantegazza et Venturi, comme les cas de précocité d'instinct sexuel, toujours liés à un développement exagéré (pour l'âge des individus) des organes génitaux. (Cas de M. Leprince, de T. Woods, de R. K. Stone, de Lopez...)

De même les castrations accidentelles ou opératoires, comme les atrophies testiculaires, comme les castrations ovariques si nombreuses, (si *à la mode* ces dernières années), ont montré nettement la diminution d'abord, l'abolition ensuite, mais non toujours totale, des désirs sexuels.

Il est vrai de dire que dans ces cas, l'instinct sexuel s'était doublé, augmenté, perfectionné par *l'habitude.*

Cette habitude déjà, sans faire intervenir la persistance des règles souvent notée, servirait seule à expliquer les « *dames vieilles*, de Brantôme, *qui aimaient autant à faire l'amour comme les jeunes.* »

Aussi, malgré toutes ces observations, ou plutôt à cause et d'après toutes ces observations, la conclusion s'impose de l'*universalité organique du besoin sexuel.*

D'une façon bien analogue, J. Roux (1) écrit : Sans doute les sensations qui ont leur point de départ dans les organes génitaux ayant acquis leur plein développement sont de la plus haute importance pour l'évolution *normale* de l'instinct sexuel. *Elles ne sont pas indispensables* pour l'apparition de ce désir obscur, mais ingénieux, qui s'empare de l'adolescent, de cette impulsion irrésistible des sexes l'un vers l'autre.

Psychologie de l'instinct sexuel par Joanney Roux. Paris, 1899.

Dans le besoin sexuel, il y a autre chose qu'un organe qui demande à fonctionner, que des vésicules séminales qui veulent être vidées.

« Aimer, selon Stendhal, c'est avoir du plaisir, à voir, oucher, sentir par *tous les sens* et d'aussi près que possible un objet aimable et qui vous aime. »

La nature disait Chamfort, ne songe qu'au maintien de l'Espèce ; et pour la perpétuer, elle n'a que faire de notre sottise... A ne consulter que la raison, quel est l'homme qui voudrait être père et se préparer tant de soucis pour un long avenir ? Quelle femme pour une épilepsie de quelques minutes, se donnerait une maladie d'une année entière ?

Même idée plus longuement développée par Delbœuf.

« Voici, d'un côté, des milliers de jeunes gens en quête d'une femme, de l'autre des milliers de jeunes filles en quête d'un mari. Ils se coudoient dans la rue, ils se pressent dans les salons, s'enlacent dans les bals, et de tous ces contats que le hasard amène, un seul réussit à les enflammer. Pourquoi ? Que sont la sympathie et l'antipathie ? Qu'est-ce qui sollicite cette jeune fille à attirer ce jeune homme et qu'est-ce qui le précipite vers elle ?

De même que le peintre est inspiré par son œil, le musicien par son oreille, de même ce jeune homme, cette jeune fille obéissent à la volonté, chez l'un et l'autre obscure, d'un spermatozoïde, d'un ovule. Mais tenez-le pour certain, cette volonté n'est pas obscure dans le spermatozoïde ni dans l'ovule. Ils savent tous deux ce qui leur manque et ils le recherchent. A cet effet, ils donnent leurs ordres à leur cerveau respectif par l'intermédiaire du cœur, et le cerveau obéit sans savoir pourquoi. Quelquefois il se figure avoir raisonné, il s'explique à lui-même son

choix. Au fond, il n'a été qu'un instrument inconscient dans la main d'un imperceptible ouvrier qui savait ce qu'il voulait, ce qu'il faisait. Une société dont les mœurs ou les lois entravent par trop le choix intelligent dicté par le spermatozoïde et l'ovule est vouée à la dépopulation et à la mort » (1)

Il y a choix sous la poussée de l'instinct sexuel, sous la direction consciemment imprécise de sensations vagues, et, vagues précisément parce que tous les sens y contribuent, tous les sens, tous les organes.

Rousseau, dans ses *Confessions* écrit :

« J'étais inquiet, distrait, rêveur ; je pleurais, je sou pirais, je désirais un bonheur dont je n'avais pas d'idée dont je sentais pourtant la privation.... »

Il sentait, où ? *Partout.*

Ce qui démontre surabondamment cette *universalite organique du besoin sexuel*, (selon notre définition), ce sont précisément les observations sensorielles spécialisées aboutissant exclusivement à l'excitation sexuelle.

Sensation spécialisée tantôt au toucher, tantôt à la vue, ou à l'olfaction, ou au goût.. , *mais toujours condition* SINE QUA NON *du besoin sexuel,* chez une infinité de névropathes.

Ramberg, cité par Féré, a observé un jeune homme ui éternuait chaque fois qu'il avait une pensée érotique.

Inversement, un malade de Féré avait de l'excitation génitale permanente, à chaque coryza.

« Le doux parfum d'un cabinet de toilette, dit J.-J. Rousseau, n'est pas un piège aussi faible qu'on pense, et je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage

(1) Delbœuf. Pourquoi mourrons-nous ? Revue philosophique, 1891.

que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter. » On a signalé un grand nombre de fois l'influence qu'exerce l'odeur de la sueur, des parties génitales, des aisselles. « Alexandre était aimé des dames plus que les autres princes parce que sa sueur était plus odoriférante » (1). Henri III devint amoureux fou de Marie de Clèves après s'être essuyé la figure avec la chemise (!) de celle-ci (2). Féré (3) rapporte plusieurs observations analogues. Une dame, citée par Mantegazza (4), disait : « J'éprouve tant de plaisir à sentir une fleur qu'il me semble que je commets un péché » « Les rapports étroits, dit Krratff-Ebing (5), qui existent entre la vie sexuelle et le sens olfactif font supposer que la sphère sexuelle et la sphère olfactive se trouvent à la périphérie du cerveau, très près l'une de l'autre, ou du moins qu'il existe entre elles des liens puissants d'association. »

Henri IV qui usait et abusait tant du « *droit de jambage, cuissage et culage,* » adorait l'odeur d'une vulve jamais lavée.

Il faillit un jour pourfendre son grand écuyer qui avait cru devoir faire prendre un bain à une jeune beauté envoyée de province, pour le... service du roi.

La musique, le chant, le timbre de la voix ont de même une influence considérable sur les désirs sexuels. Troubadours et poètes en font assez foi.

(1) Jacques Ferrand, Traité et guérison de l'amour. Toulouse 1712, p. 49.

(2) Voy. Krafft-Ebing, *Loc cit.*, p. 36.

(3) Féré, Path. des émotions.

(4) Mantegazza, Phys. de l'amour, p. 151.

(5) Krafft-Ebing, *Loc cit.*

Entrez dans une église, écrit Roux, comme dans un théâtre, comme dans un music-hall, vous y trouverez des chants d'amour, s'adressant à l'instinct sexuel, depuis ses formes les plus élevées jusqu'à ses manifestations les plus basses (1).

Ce serait ici quasiment le lieu de dire avec Schopenhauer :

(1) Citons, au hasard, quelques extraits de cantiques où domine bien la matérialité de l'Epoux et du Corps.

Quel doux penser me transporte et m'enflamme.
O mon Jésus c'est vous que j'aperçois !
Trois jours encore, et je vais dans mon âme
Vous posséder pour la première fois !
Quoi ! dans trois jours vous viendrez dans mon âme
La posséder pour la première fois !
....
O saint autel qu'environnent les Anges,
Qu'avec transport aujourd'hui je te vois !
Ici, mon Dieu, l'objet de mes louanges,
M'offre son Corps pour la première fois.
O mon Sauveur, mon trésor et ma vie,
Epoux divin dont mon cœur a fait choix !
Venez bientôt couronner mon envie,
Venez à moi pour la première fois.
....
Oui, je le sens, Jésus vit dans mon âme ;
En roi suprême il possède mon cœur ;
Il me console, il m'instruit, il m'enflamme,
Me fait goûter déjà le vrai bonheur.
....
Quel noble feu vient enflammer mon cœur !
Quel doux objet me fait sentir ses charmes !
Seigneur, c'est toi qui descends en vainqueur,
Pour me communiquer ta gloire et ton bonheur :
Aimable sort !
Quel doux transport
....
Je t'aperçois, ô divine beauté !
Quoique à mes yeux tu voiles ta présence !
Pardon, Seigneur, si ma légèreté

Si l'antiquité nous apparaît revêtue de tant d'innocence, c'est que le christianisme lui fut inconnu...

De même pour les sensations tactiles, de même aussi pour les sensations gustatives.

Mantegazza (1) n'écrit-il pas :

« Dans l'île de Ponapé (Carolines occidentales), on allonge artificiellement les petites lèvres et le clitoris des jeunes femmes pour accroître la volupté, et les amants saisissent avec les dents ces organes délicats pour les exciter et les allonger graduellement. Kubary dit que quel-

Méconnut si longtemps tes dons et ta bonté :
A ton aspect,
Quel saint respect
Vient à mes sens commander le silence ?
Tu fais céder la crainte à l'espérance :
Dieu d'amour, mon cœur vole vers toi,
Comble ses vœux en t'unissant à moi.
Tu veux bien, aimable et tendre Epoux,
T'unir à moi par les nœuds les plus doux.
....
O cœur divin, Cœur tout brûlant d'amour !
Embrassez-nous de vos célestes flammes :
Puissent célébrer en ce jour
Le tendre Cœur de l'Epoux de nos âmes !
....
Quel signe heureux, quel mystère ineffable
Vint appeler notre amour et nos vœux ?
Cœur adorable !
Bonheur des cieux !
C'est lui ; je sens, je reconnais ses feux ;
Cédons, mon cœur, à son empire aimable.
....
Souffrir pour vous, c'est ma joie et ma gloire !
Vous seul pouvez dissiper mon ennui :
Dans mes combats, vous êtes ma victoire :
Dans mes langueurs, vous êtes mon appui.

(1) Mantegazza. L'amour dans l'humanité p. 93

ques-uns placent dans la vulve de leurs femmes un morceau de poisson qu'ils lèchent. Ils font cela surtout quand ils veulent avoir un fils de la femme préférée. Elle est tellement excitée par cette manœuvre qu'elle laisse échapper son urine ; le mari la prend alors et la féconde.

Sur ce terrain, des hommes de la race aryenne la plus pure et du plus bas degré ethnique se donnent la main dans une animalité fraternelle. Si le poisson mis dans la vulve à Ponapé vous fait horreur, je vous dirai qu'en Europe un officier plantait dans le vagin de sa maîtresse des quartiers d'orange avant de les manger, et que beaucoup aiment à recevoir sur leur ventre un des derniers produits de la digestion de leur femme.

Dans la folie de la luxure, les hommes en sont arrivés à manger le sperme congelé (les Priapolithes, suivant Borel) et à manger du pain pétri sur les fesses des femmes.

Keiffer (de Bruxelles) explique (1) l'instinct sexuel, le besoin sexuel organique, par des sécrétions internes spéciales :

« L'ovule et le spermatozoïde, possédant à un haut degré l'activité nutritive et l'activité reproductrice, transmettent vraisemblablement ces activités à tous les éléments cellulaires issus de leur fusion nucléaire.

« Il s'ensuit que, *dans l'organisme tout entier*, ce n'est pas seulement l'appareil génital qui est le dépositaire exclusif de la fonction sexuelle, mais *tous les tissus interviennent dans la succession des phénomènes* dont la fécondation est le but essentiel.

(1) Keiffer (de Bruxelles). Essai de physiologie sexuelle générale. Société de biologie. Janvier 1897.

« Quel est le mécanisme de cette intervention des appareils autres que l'appareil générateur ?

« Dans notre conception de la physiologie sexuelle, nous admettons qu'à chaque groupe de tissus, à chaque organe, sont dévolues deux fonctions.

« La première serait une fonction nutritive, spéciale pour chaque organe, musculaire, hépatique, etc.

« La deuxième serait générale, déterminant l'activité fonctionnelle de l'appareil génital.

Ces deux fonctions, d'ordre chimique, donneraient naissance chacune à une sécrétion de substance spécifique caractérisant chaque organe, et à une sécrétion interne génésique dont l'action retentirait sur tout l'organisme en général et sur l'appareil reproducteur en particulier.

Chez les Vertébrés supérieurs, les Mammifères, ces fonctions sécrétoires atteindraient la plus grande intensité.

L'une, réalisant la nutrition générale, éléminerait ses produits excrémentiels par l'intestin et les reins.

L'autre, excitant l'activité reproductrice, éliminerait ses *excreta* par l'utérus chez la femelle, par la prostate chez le mâle.

Le liquide menstruel et le liquide prostatique seraient l'expression ultime de la sécrétion d'une substance génésique interne et de son excrétion par les émonctoires sexuels, utérus et prostate.

Cette conception peut se baser :

1° Sur les homologies embryogéniques de ces deux organes ;

2° Sur leurs analogies de structure anatomique.

Peut-être les phénomènes sympathiques de la gros-

sesse, l'éclampsie et certains troubles de la lactation sont-ils liés aux conditions de sécrétion et d'excrétion de cette substance génésique toxique.

Quoi qu'il en soit, cette conception paraît conforme aux données de l'embryologie, de l'anatomie et des lois de la physiologie générale.

L'auteur se rencontre avec nous, dit Joanny Roux, en admettant que « ce n'est pas seulement l'appareil génital qui est le dépositaire exclusif de la fonction sexuelle, mais tous les tissus interviennent dans la succession des phénomènes dont la fécondation est le but essentiel » (1).

C'est ce qu'écrivait déjà Proudhon, il y a quelque cinquante ans, sous une forme idéaliste :

Chez les âmes d'élite, l'amour n'a pas d'organes.

(1) Joanny Roux. Loc. cit.

II

Amour et Beauté

(AVIS DE PROUDHOM & DE SCHOPENHAUER)

CHEZ *les âmes d'élite, l'amour n'a pas d'organes.*

Et merveilleusement, dans ses « Evangiles annotés », Proudhon, dans la même forme, s'étendait sur l'amour, l'amour indéfinissable (1) et éternel.

Une page de philosophie nous reposera des descriptions purement scientifiques précédentes.

L'amour dont la virtualité est dans la génération, a sa cause plastique et motrice dans l'idéal. Par l'idéal, il s'élève au-dessus de l'instinct organique et s'empare de l'âme, que tantôt il ravit, sur les ailes du désir, au troisième ciel, tantôt il précipite, par la fatigue de la possession, dans une frénétique impudicité. Voilà en six lignes la physiologie de l'amour.

Espérer le retenir et le fixer à cet apogée où le porte l'idéal est une illusion que dément toute expérience, et que la nature des choses explique. Toute réalisation de

(1) L'amour est indéfinissable.

Aussi, comme les traitements du coryza, les définitions de l'amour abondent-elles.

Quelle est la meilleure ? Les faut-il citer toutes ?

l'idéal est nécessairement incomplète, partant fausse ; et cela, parce que le réel ne peut jamais reproduire qu'un rayon fugitif de l'idéal ; parce que l'absolu et le réel sont contradictoires, et que, si celui-ci nous donne la notion de celui-là, tout effort que nous faisons pour saisir l'idéal ou l'absolu dans un objet qui le réalise en entier n'aboutit qu'à l'épuisement de l'esprit, souvent à une déception douloureuse.

Jouir de l'amour dans l'infini de son aspiration, posséder l'idéal, est donc, comme la pénétration de l'absolu, par la pensée, chose impossible. D'un autre côté, combattre l'amour, de même que de se dérober à la concep-

Assurément non.

Il en est cependant qui longuement ont fait épiloguer ; ainsi :

L'amour est l'échange de deux sympathies et le contact de deux épidermes.

Ainsi cette autre sinon plus exacte, du moins plus affirmative :

Qui que tu sois, voici ton maître !
Il est, le fut, ou le doit être !

Philosophes et médecins, écrivains, penseurs, mathématiciens, sociologues, g[illegible]res et courtisanes, chacun a dit son mot.

Une bibliographie complète serait par trop fastidieuse, et d'ailleurs en dehors de notre sujet.

Aussi avons-nous, le plus possible et pour le mieux, restreint notre choix.

Amour, substantif des deux genres : échange de deux fantaisies privilège pour toutes les folies que l'on peut faire, pour toutes les sottises que l'on peut dire. — On a de l'amour pour les fleurs, pour les oiseaux, pour la danse, pour son amant, quelquefois même pour son mari : jadis on languissait, on brûlait, on mourait d'amour ; aujourd'hui on en parle, on en jase, et le plus souvent on l'achète. — E. Jouy.

C'est l'égoïsme à deux. — Antoine de la Salle.

L'amour est une passion aveugle qui fait porter son bandeau à tous ceux qu'elle assujettit. Senèque.

tion de l'absolu n'est pas moins impossible, puisque nous ne pouvons pas nous empêcher de trouver beau ce qui est beau et de l'aimer; je dirai même que c'est chose immorale : sur ce point, la religion est d'accord avec la raison, la théologie ascétique avec la philosophie épicurienne. Le christianisme n'a fait que déplacer l'amour en le rapportant à Dieu ; il s'est bien gardé de le vouloir détruire.

Mais, si nous ne pouvons ni nous rendre maîtres de l'amour ni nous soustraire à son influence, il est une chose qui dépend de notre libre arbitre et à laquelle la religion et la poésie érotique n'ont pas songé : c'est de balancer l'amour par l'amour, de sorte que nous usions de sa vertu en restant maîtres de notre cœur.

L'amour décroît quand il cesse de croître.

Châteaubriand.

Les poètes sont des fous d'avoir donné au fils de Vénus un flambeau, un arc et un carquois ; la puissance de ce Dieu ne réside que dans son bandeau ; tant que l'on aime, on ne réfléchit point ; dès que l'on réfléchit, on n'aime plus.

L'amour est un commerce orageux qui finit toujours par une banqueroute ; et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

Chamfort.

Une fille qui n'a que sa beauté pour tout mérite, n'a que deux partis à prendre ; l'un d'être excessivement sage, l'autre de donner sans ménagement dans la galanterie. Il ne faut point d'esprit pour conquérir beaucoup d'amants et pour en changer souvent; mais il en faut beaucoup plus que beaucoup de femmes n'en ont pour en fixer un seul.

Mme de Rieux.

La beauté qui charme si fort n'est point dans la femme que l'on admire, mais dans la faiblesse de ceux qui la regardent.

Le P. Joly.

Je sais tout ce qu'il y a de paradoxal dans ce que je vais dire ; mais il faut que je le dise, parce que telle est la vérité philosophique et la raison des choses, parce qu'il n'y a pas d'autre préservatif contre les éclats et les aberrations de l'amour, et que telle est en définitive la pratique de l'immense majorité des hommes : le secret, pour échapper aux tribulations de l'amour et en conserver le bonheur, consiste, pour chacun de nous, à aimer d'esprit et de cœur toutes les personnes du sexe opposé, et à n'en posséder conjugalement qu'une seule.

C'est impossible ! s'écrie-t-on encore... Je réponds que c'est facile, excepté peut-être aux novices dont l'imagination est pour la première fois séduite, et aux égoïstes qui prennent pour de l'amour la férocité de leur passion.

Une belle attachera plus de prix à la conservation de sa beauté qu'à celle de son amant, parce qu'elle est moins tendre pour un cœur assujetti, que vaine et glorieuse de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet amant ; mais elle se résoudra plutôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime, que de ruiner ce qui la fait aimer.

Rochebrune.

L'amour plait plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

Chamfort.

On doit juger de la beauté d'une femme, non par les proportions du corps, mais par l'effet qu'elle produit.

Mme de Lambert.

L'amour a sur nous cette divine influence que tout ce qu'il y a de beau au monde étant devenu partie de la femme que nous aimons, nous nous trouvons disposé à faire tout ce qu'il y a de beau au monde. Stendhal.

Rien n'est plus contagieux que le je ne sais quoi ; avant qu'on ait eu le temps de s'en défendre, il se fait sentir, et la tête bientôt n'est plus maîtresse du cœur. Wieland.

Au moral comme au physique, l'amour débute par une crise dont la fin est tout autre que ne le disent le cœur et les sens, et qu'il est stupide de présenter à la jeunesse comme le dernier mot de la félicité. Pourquoi ne pas plutôt saisir cette occasion de lui inculquer avec force, de par la Justice et le sens commun, que, la fin de l'amour, chez l'être raisonnable, étant autre que la possession, et cette fin se réalisant le plus souvent sans attendre la possession, l'amour ne tient pas nécessairement à la possession ; qu'au contraire il est prudent de se garder de ses premières émotions, attendu que toute inclination contient plus ou moins d'illusion, tout amoureux régal, plus ou moins de honte ; attendu surtout que le beau moral en tant qu'il dépend de notre volonté, devant être pour nous le plus précieux bien, si dans un mariage tou-

La beauté, comme l'aimant, a une vertu secrète qui attire l'admiration des mortels, et particulièrement du sexe, qui considèrent rarement ce que le vase contient, pourvu qu'il soit d'une belle porcelaine. Oxenstiern.

Vous qui de l'amoureuse ivresse
Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle jeunesse.
Ecoutez-moi ;
Votre cœur a beau se défendre
De s'enflammer,
Le moment vient, il faut se rendre,
Il faut aimer.
Hier, au bois, ma chère Annette
Prenait le frais :
Elle chantait sur sa musette :
« N'aimons jamais. »
M'approchant alors par derrière,
Sans me nommer,

tes les convenances sont respectées, si le devoir et la vertu y figurent comme élément principal, alors même que le penchant amoureux serait presque nul, l'union est accomplie dans les meilleures conditions possibles?

Les anciens étaient entrés dans cette voie, lorsqu'ils faisaient de l'amour l'âme universelle ; le christianisme y est entré à son tour, lorsqu'il a identifié Dieu et l'amour pur et proposé à ses vierges le Christ pour époux. Le Christ, c'est la personnification du sexe masculin, de même que la Vierge est la personnification du sexe féminin : que toute jeune fille, avant de se marier, apprenne donc à aimer le Christ ; que tout jeune homme soit fait chevalier de la Vierge.

Voilà ce que nos romanciers et dramaturges, s'ils avaient étudié le cœur humain, s'ils se souciaient le moins du monde de la félicité publique et de la morale, enseigneraient à la jeunesse. Au lieu que, dans leurs absurdes et immorales peintures, c'est toujours l'amour d'inclination qui triomphe, ils feraient voir qu'un pareil sentiment, s'il n'est acheté par une forte dose de vertu,

Je dis : « Vous vous trompez, ma chère,
Il faut aimer. »
En rougissant, la pastourelle
Me répondit :
« D'amour la flèche est bien cruelle,
On me l'a dit.
A treize ans, le cœur est trop tendre
Pour s'enflammer.
C'est à vingt ans qu'il faut attendre
Pour mieux aimer. »
Lors je lui dis : « La beauté passe
Comme une fleur ;
Un soufle, bien souvent, l'efface

est presque une garantie d'infortune. Pour le poète comique, comme pour le chansonnier, l'amour offre une source inépuisable de ridicule : il y a toute une révolution littéraire dans ce revirement...

Si accomplie que paraisse une fiancée, il n'est pas de mari, à moins que ce ne soit un imbécile, à qui une possession de trois mois n'ouvre l'œil sur d'autres charmes que ceux de son épouse ; j'en dis autant de celle-ci à l'égard de son mari. Et si, malgré l'imprévu de la découverte, ce mari et cette femme restent fidèles l'un à l'autre, leur fidélité, que la jeunesse le sache, vient de leur conscience, nullement de leur prédilection

Puis donc que par la possession l'idéalisme érotique se détruit aussi rapidement qu'il s'est allumé, et que dans la nuit conjugale toutes femmes sont grises, comme dit le proverbe, que reste-t-il à faire, sinon de traiter l'amour comme la raison prescrit de traiter tout idéal, c'est-à-dire de le cultiver dans l'universalité de son objet, en s'abstenant de tout ce qu'il peut offrir d'individuel, au moins jusqu'au jour du mariage ?

Dans sa fraîcheur ;
Rien ne peut, quand elle est flétrie,
La ranimer :
C'est quand on est jeune et jolie
Qu'il faut aimer. »
« Belle amie, à si douce atteinte
Cédez un peu ;
Cet amour dont vous avez crainte
N'est rien qu'un jeu. »
Annette soupire, et commence
A s'alarmer :
Mais ses yeux m'avaient dit d'avance :
Il faut aimer.

L'Apôtre a dit : *Que chacun parmi vous ait sa chacune.* J'ajouterais, si je pouvais m'arroger l'autorité d'un apôtre : Que chaque homme aime toutes les femmes dans son épouse, et que chaque femme aime tous les hommes dans son époux. C'est ainsi qu'ils connaîtront le véritable amour et que la fidélité leur sera douce. Car l'amour, universel par essence, tend à se réaliser dans l'universalité : si l'homme et la femme qui s'épousent paraissent sortir de l'indivision, c'est seulement quant à la cohabitation et aux devoirs qu'elle impose ; pour le surplus, c'est-à-dire pour l'idéal, ils restent dans la communauté. Le mariage qui les unit n'est point une appropriation mutelle de leurs corps et de leurs âmes, comme le dit ailleurs le même saint Paul ; c'est la représentation de l'amour infini, qui vit au fond de leurs cœurs. C'est pourquoi l'homme qui manque à sa femme manque à toutes les femmes, et la femme qui manque à son mari est à juste titre méprisée de tous les hommes. (Proudhon).

D'un rigorisme de fidélité, sinon étrange, du moins parfois excessif, les conseils des lignes précédentes de-

L'air était frais, l'instant propice,
Le bois touffu.
Annette fuit, le pied lui glisse,
Tout est perdu.
L'amour, la couvrant de son aile,
Sut l'animer.
Hélas ! je vois trop me dit-elle,
Qu'il faut aimer. »

Les oiseaux, témoins de l'affaire,
Se baisaient mieux ;
L'ombre, plus tard qu'à l'ordinaire,
Quittait ces lieux ;

meurent superbes de philosophie, de haute portée morale et sociale.

Dans son « Amour et Mariage », Proudhon s'était étendu et nous le citons, avec un même plaisir, sur la beauté !

La femme est belle. J'ai regretté, je le confesse, de n'avoir pas pour la peindre le style d'un Lamartine : regret indiscret. Assez d'autres célèbreront celle que l'univers adore, que l'enfance ne peut regarder sans extase, la vieillesse sans soupirer. Après ce que j'ai dit de ses misères, la seule chose qui me soit permise en parlant de ses allégresses, c'est la simplicité, surtout le calme.

Quand l'Eglise nous représente la Vierge dans son mmortalité radieuse, entourée des anges, et foulant aux pieds le serpent, elle fait le portrait de la femme telle que la pose la nature dans l'institution du mariage.

Elle est belle, dis-je, belle dans toutes ses puissances : or, la beauté devant être chez elle tout à la fois l'expression de la Justice et l'attrait qui nous y porte, elle sera meilleure que l'homme : l'être faible et nu, que nous n'avons trouvé propre ni au travail du corps, ni aux spéculations du génie, ni aux fonctions sévères du gouverne-

Les roses s'empressaient d'éclore
Pour embaumer ;
Et l'écho répétait encore :
Il faut aimer. Parny.

On s'attache à l'amour lorsqu'on est maltraité ; on le quitte lorsqu'on est content. Dorat.

Le bandeau de la présomption est bien plus épais que celui de l'amour. Mme de Graffigny.

S'il est vrai que la beauté se fane et meurt comme la rose de nos jardins, fais-moi jouir de ta beauté, ma Néréa, fais m'en jouir avant qu'elle ne s'éclipse pour toujours. Mais si la beauté résiste

ment et de la judicature, va devenir, par sa beauté, le moteur de toute Justice, de toute scienee, de toute industrie, de toute vertu.

D'où vient d'abord, la beauté de la femme? Notons ceci : de la délicatesse même de sa constitution.

On peut dire que chez l'homme la beauté est passagère ; elle n'a rien pour lui d'essentiel ; elle n'est pas dans sa destinée ; il la traverse vite, pour arriver au plus tôt à la force. L'homme à seize ans n'est pas encore homme ; la jeune fille au contraire est déjà femme et les années ne lui apporteront rien, si ce n'est peut-être de l'expérience.

La beauté est la vraie destination du sexe : c'est sa condition naturelle, son état. En principe, il n'y a pas de femme laide ; *toutes jouissent, plus ou moins, de cette beauté indicible que le peuple appelle* beauté du diable, *et il dépend de nous que les moins favorisées se*

aux outrages du temps, pourquoi donc hésiterais-tu, ma belle maitresse, à prodiguer à ton amant ce qui ne doit jamais périr.

Méléagre.

Otez à l'amour son bandeau,
Vous rendrez le repos au monde.

Prenez de l'amour ce qu'un homme sobre prend de vin, mais ne devenez pas un ivrogne. Alfred de Musset.

Quand on aime tout arrive à l'amour. Balzac.

L'amour est un enfant qui veut être conduit ;
L'espérance est son guide, en aveugle il la suit ;
Il veut qu'on le séduise, et non pas qu'on l'éclaire ;
Voilà de son bandeau la cause et le mystère.

Marmontel.

Tout péché veut sa pénitence. Dès qu'ils n'ont plus le bandeau de l'amour sur les yeux, la plupart des maris ont le croissant de la lune sur le front. Fous ou ridicules ils n'échappent guère à cette alternative. Adolphe Ricard.

rachètent toujours par quelque charme. Qui ne sent, d'ailleurs, que dans une société civilisée la beauté de chacune profite à toutes comme si elles n'étaient toutes, à des points de vue divers, que des représentantes de ce qu'il y a de plus divin parmi les hommes, la beauté? Ce sont nos misères sociales, nos iniquités et nos vices qui enlaidissent, qui meurtrissent la femme.

La nature pousse donc rapidement le sexe à la beauté, ce but atteint, elle l'y arrête. Tandis, que l'homme passe outre, elle semble dire à la femme: Tu n'iras pas plus loin, car tu ne serais plus belle.

La vie de la femme, selon le vœu de la nature, est donc une jeunesse perpétuelle: l'efflorescence, sitôt passée chez l'homme qui court à grand pas à la virilité, dure chez la femme autant que la fécondité, souvent au delà. L'exemple de Diane de Poitiers, de Marie de Stuart, de

Qu'est-ce donc que l'amour, ce besoin d'être deux, ce mal qui nous gagne à jour fixe de la vie, on ne sait pourquoi, par un certain fluide échangé d'un coup d'œil, au hasard, sans volonté, entre deux êtres qui ne se sont jamais vus, étrangers l'un à l'autre, blanc et noir, d'Athènes et de Sinope, les plus éloignés de nature, les plus opposés, même de goût, d'état, de caractère? L'homme, cet être borné qui a besoin de l'infini, cherche toujours ce qui lui manque, son extrême contraire. Ainsi les contraires s'attirent et les extrêmes se touchent... Les grands aiment les petites : les blonds, les brunes; les poètes, des cuisinières : les philosophes, des courtisanes... Amour, amour! énigme éternelle, le Sphinx qui te garde ne trouvera-t-il pas un Œdipe pour t'expliquer? Félix Pyat.

La beauté est une lettre de recommandation dont le crédit n'est pas de durée. Ninon.

Qu'est-ce que la beauté? demandait-on un jour au philosophe Arioste. — Laissons faire cette question à des aveugles répondit-il.

Ninon de Lenclos, de Mme de Maintenon et de bien d'autres, en qui l'âge semble impuissant contre la beaute, nous est un signe de la mission de la femme et un avertissement de notre devoir.

Les femmes veulent être toujours jeunes, toujours belles; elles ont le sentiment de leur destinée. La laide, dans les conditions de la vie civilisée n'existe pas plus que la sale : c'est un être hors nature, qui s'appelle compassion, non châtiment.

La femme, transparente, lumineuse, est le seul être dans lequel l'homme s'admire ; elle lui sert de miroir, comme lui servent à elle-même l'eau du rocher, la rosée, le cristal, le diamant, la perle; comme la lumière, la neige, les fleurs, le soleil, la lune et les étoiles.

J'aime ! voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit !
Sombre et dernier soupir que poussera la terre,
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit !
Oh ! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Etoiles du matin, ce mot triste et charmant !
La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
A voulu traverser les plaines éthérées,
Pour chercher le soleil, son immortel amant
Elle s'est élancée au sein des nuits profondes,
Mais une autre l'aimait elle-même : — et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament.

Alfred de Musset.

Le véritable objet de l'amour est assurément la beauté : on n'aime jamais rien qui ne soit beau ou du moins qu'on ne croie tel, quand on l'aime ; et dès que l'esprit se détrompe de cette agréable erreur qui le fait aimer, il n'aime plus, et sa passion s'en va dès que sa raison revient.

Mme de Sarory.

La beauté est un bien pour les autres. Bion

On la compare à tout ce qui est jeune, beau, gracieux, luisant, fin, délicat, doux, timide et pur: à la gazelle, à la colombe, au lis, à la rose, au jeune palmier, à la vigne, au lait, à la neige, à l'albâtre. Tout paraît plus beau par sa présence ; sans elle toute beauté s'évanouit: la nature est triste, les pierres précieuses sans éclat, tous nos arts, enfants de l'amour et de la beauté, insipides, la moitié de notre travail sans valeur.

En deux mots, ce que l'homme a reçu de la nature en puissance, la femme l'a obtenu en beauté.

Mais prenez-y garde, la puissance et la beauté sont des qualités incommensurables entre elles: établir entre elles une comparaison, en faire la matière d'un échange, payer des produits de la force la possession de la beauté, c'est avilir cette dernière, c'est rejeter la femme dans la servitude et l'homme dans l'iniquité. Le beau et l'utile se touchent par d'intimes rapports, sans doute; mais ce sont deux catégories à part, qui ne sauraient donner

Une femme dont la grande beauté éclipse celles des autres femmes, est vue avec des yeux différents par autant de personnes qu'elle est regardée ; les jolies femmes la voient avec envie : les jeunes gens avec transport. D'Argens.

Se livrer tout entier sans rien garder de soi, renoncer à sa possession et à son libre arbitre, remettre sa volonté entre les bras d'un autre, ne plus voir par ses yeux, ne plus entendre avec ses oreilles, n'être qu'un en deux corps, fondre et mêler ses âmes de façon à ne plus savoir si vous êtes vous ou l'autre, absorber et rayonner continuellement, être tantôt la lune et tantôt le soleil voir tout le monde et toute la création dans un seul être, déplacer le centre de vie, être prêt à toute heure, aux plus grands sacrifices et à l'abnégation la plus absolue, souffrir à la poitrine de la personne aimée, comme si c'était la vôtre ; ô prodige, se doubler en se donnant. — Voilà l'amour. Théophile Gautier.

lieu, dans la société, à une similitude de droits, et quant à ce qui concerne l'homme et la femme, à une égalité de prérogatives.

Constatons seulement que si, sous le rapport de la vigueur, l'homme est à la femme comme 3 est à 2, la femme, sous le rapport de la beauté, est aussi à l'homme comme 3 est à 2 ; que cet avantage ne lui est pas donné sans doute pour la laisser dans l'abjection, et qu'en attendant la loi qui doit régler les rapports des époux, la beauté de la femme est le premier de ses droits comme elle est la première de ses pensées.

Que la jeune fille soit modeste autant que belle, je le veux, la modestie ajoutera à sa beauté ; mais il n'est pas bon qu'elle s'ignore. Aussi je blâme les pédagogues qui à l'exemple de madame Necker de Saussure, combattent et répriment chez les jeunes filles la joie qu'elles éprouvent de leur beaute ; j'aimerais autant qu'on fit un re-

Les beautés médiocres ne sont communément bien louées que par les belles femmes.

Il est difficile de définir l'amour : ce qu'on peut en dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner ; dans les esprits, c'est une sympathie, et dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères. La Rochefoucauld.

Sitôt que l'on se trouve aimable, dit Saint-Evremont, on cherche à donner de l'amour :

Lorsqu'une femme se croit belle,
Elle veut se montrer et faire parler d'elle.
Il semble qu'on pourrait douter de sa beauté
Si l'amour par un trait de ses yeux emprunté,
N'inspirait à quelqu'un le dessein de lui plaire :
Et c'est pour elle une nécessité
D'avoir une amoureuse affaire,
Ne fût-ce que par vanité.

proche au citoyen de l'orgueil que lui inspire sa liberté, un crime au soldat de la fierté que lui donne son courage. La beauté de la femme n'appartient-elle pas d'ailleurs à tous ceux qui lui sont unis par le sang, l'amitié ou la cité ? Elle réjouit la famille, la vieillesse et l'enfance, et relève jusqu'à la disgrâce de ses compagnes que la nature inclémente a moins favorisées. Comment répondrait-elle dignement à sa fin, si elle ne se connaît pas ?

La première femme, mère d'amour, fut nommée Héva, Zoé, Vie, selon la Genèse, parce que la femme est la vie de l'humanité, plus vivante que l'homme en toutes ses manifestations. La seconde femme a été dite Eucharis, pleine de grâces, gratiâ plena, *fille d'Anna (la gracieuse) celle-ci est l'auxiliaire, l'épouse... Les descriptions amoureuses ne vont point à ma plume : qu'on me permette de m'en tenir à la symbolique chrétienne, qui est, après*

Une femme ne trouve rien de si difficile à faire que de s'accoutumer à n'être plus belle, quand on l'a été parfaitement. Rochebrune.

Ce n'est pas d'un saint dont un dévot sait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. La Bruyère.

La beauté est le premier présent que la nature donne aux femmes, et le premier qu'elle leur enlève. Méré.

Celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il toujours ? non ; car la petite vérole, qui ôtera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Contemnunt spinam cum cecidere rosœ. Pascal.

Quand bien même, comme Psyché, nous allumerions la lampe, nous ne pourrions connaître la cause et la nature de l'amour. C'est un je ne sais quoi, qui vient de je ne sais où, se forme je ne sais comment, et nous enchante par je ne sais quelles choses. Le P. Du Bosc.

tout, ce que je connais de mieux sur cette question délicate.

Une seule force dans la nature : l'attraction ;

Une seule loi : l'équilibre ;

Une seule idée : la notion d'équilibre, en autres termes la connaissance des rapports ou de la raison des choses, à laquelle se ramène tout une philosophie ;

Un seul sentiment : l'amour, enfanté par l'idéalisation des rapports et leur division qualitative (séparation des sexes) ;

Une seule religion : le respect de la vérité et de l'intégrité des rapports personnels et réels, la Justice.

Partout et toujours le même principe : ce que l'équilibre est à l'attraction et à la matière, l'équation à l'esprit, l'amour à l'âme, l'idéal à la liberté, la Justice l'est à la société humaine. Et comme toute loi se fait un orgueil de chaque existence qu'elle est appelée à régir,

L'ÉTOILE DE L'AMOUR

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant ;
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine ?
La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère,
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.
Que cherches-tu sur la terre endormie ?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser,
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
Etoile qui descends sur la verte colline,
Triste lame d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,

nous avons vu la Justice, après s'être réalisée, à l'appel de l'amour, dans le couple conjugal, se réaliser avec plus d'ampleur dans le groupe familial.

Un pas de plus, et notre théorie du mariage, ou de l'organisme juridique, est complète.

Telles sont largement et bellement exposées les idées du puissant sociologue et philosophe Proudhon. C'est noble, grand et beau, réconfortant et sain à lire, à méditer, à pratiquer.

Il nous a paru curieux et intéressant de citer en regard l'opinion du philosophe et sociologue Schopenhauer.

L'amour est, avec l'instinct vital, le plus puissant de tous les ressorts. Si l'on songe qu'il absorbe sans trêve

Tandis que pas à pas son long troupeau le suit ;
Etoile ou t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un nid dans les roseaux ?
Ou t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête :
Etoile de l'amour ne descends pas des cieux.

Alfred de Musset.

Peu de gens savent ce que c'est que l'amour, et parmi ceux qui le savent, il en est bien peu qui le disent.

Mme Guizot.

On ne peut être née pour devenir belle, mais la beauté ne commence qu'à l'âge où le cœur est capable d'aimer.

La Bruyère.

C'est être deux et n'être qu'un ; un homme et une femme qui se fondent en un ange : c'est le ciel. V. Hugo.

C'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. Gorges Sand.

les forces de la jeunesse qu'il est le but suprême de presque tout effort humain, qu'il jette la pertubation dans les affaires les plus sérieuses, qu'il met les plus grands esprits à l'envers, qu'il lance ses frivolités au travers des complications diplomatiques et des travaux des savants, qu'il glisse ses billets doux dans les porte-feuilles des ministres et ses petites mèches de cheveux dans les manuscrits des philosophes, qu'il rompt les relations les plus précieuses, brise les liens les plus solides, prend pour victimes la vie, la santé, la richesse, le rang, le bonheur, qu'il fait de l'honnête homme un coquin, et de l'ami fidèle le pire des traîtres, démon malfaisant qui s'efforce de tout bouleverser, de tout embrouiller, de tout détruire, alors on est prêt à s'écrier : Pourquoi

En vérité, toutes les vertus sont, je crois, contenues dans un seul mot : aimer ! Ernest Legouvé.

Non, l'amour n'est point une passion. Le mot passion n'est que le synonyme du mot besoin. Aussi doit-on être plus touché du plus petit sentiment qu'on inspire que de la plus violente passion qu'on allume. La fin de toute passion est une satisfaction égoïste et personnelle. La fin des plus légers battements d'un cœur amoureux est une pensée de dévouement. L'amour qui n'embellit pas l'âme n'est pas de l'amour. Aimer, à côté du beau et du bon, c'est avilir son goût et sa personne. Si la femme que tu aimes n'est pas pour toi une création immaculée, si dans tes rêves elle n'a pas la blancheur des séraphins ; si tu ne lui vois pas d'ailes comme aux anges ; si tu ne l'aimes pas jusqu'à l'adorer ; si tu lui connais une tâche, tu n'as pas d'amour pour elle. J'ajoute que, si elle n'est pas pour toi une seconde conscience devant laquelle il te soit impossible de faillir, elle n'est pas digne d'être aimée. L'amour, c'est le double respect de soi-même et de l'être que l'on aime. Avec de la passion, on aime Manon Lescaut au beau milieu de ses vices, et l'on est Desgrieux. Avec de l'amour, ou aime Juliette, et l'on est Roméo. Stahl.

tout ce tintamarre ? ces efforts ? ces emportements ? tant de misère et d'anxiété ?

Il s'agit pourtant d'une chose bien simple. Il s'agit que chaque Jean puisse effeuiller sa Marguerite.

Mais pour le penseur sérieux, la vérité se dévoile. L'importance de l'affaire est égale à l'emportement de la poursuite.

Qu'est-ce que l'amour ?

La volonté qui aspire à vivre dans un être nouveau et distinct.

L'amour est un stratagème employé par la nature pour arriver à son but, qui n'est en réalité que la création d'un être nouveau, déterminé dans sa nature.

La preuve ?

La voici : L'amour platonique est une sottise, l'amour ne se contente pas même d'un sentiment réciproque, —

L'abbé de La Mousse, janséniste fort sévère, reprochait à Mademoiselle de Sévigné, sa parente, l'orgueil que lui inspirait son extrême beauté : — Comment pouvez-vous être si fière lui disait-il, de tout cela qui doit pourrir un jour ? — Voilà qui est fort bien, reprit la jeune fille ; mais en attendant ; Monsieur, cela n'est pas pourri. A. R.

La femme qui se fait un mérite de sa beauté, annonce elle-même qu'elle n'en fait pas de plus grand.

Mlle de Lespinasse.

C'est un mal contagieux qui rend frénétiques ceux qu'il possède. Hamilton.

Qu'est l'amour ? Ah ! prêt à le nommer,
Ma bouche, en le niant, craindrait de blasphémer,
Lui seul est au-dessus de tout moi qui l'exprime ;
Eclair brillant et pur de feu qui nous anime...
.... Inextinguible flamme,
Il est... il serait tout, s'il ne devait finir,
Si le cœur d'un mortel pouvait le contenir ;

ce qu'il veut, ce qu'il cherche, ce qu'il exige, c'est la possession même, c'est de sentir l'être aimé, désiré, en sa puissance d'homme, d'éprouver en le possédant la plénitude de la joie des sens.

Le but unique, véritable, le but réel de toute union d'amour est qu'un enfant soit engendré, — bien que les amants ne se doutent guère de la trahison de la nature qui sait se couvrir d'un masque en ces occasions-là.

La jouissance, la volupté de la possession réciproque n'est qu'un piège. La nature ne songe qu'à remplir les vides, à se refaire, à engendrer des individus nouveaux.

Examinez deux êtres qui cherchent à satisfaire cet instinct impérieux qui s'appelle l'amour ; dans leurs regards chargés de désirs on voit s'allumer la vie d'un être nouveau ; dans l'union sexuelle à laquelle ils aspirent, il y a la passion de deux être en un seul ; et cet individu qu'ils vont créer dans leurs enlacements et au

Ou si, semblable au feu dont Dieu fit son emblême,
Sa flamme en s'exhalant ne l'étouffait lui-même.

Lamartine.

Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies. La Rochefoucauld.

Publier qu'une personne sage ne l'est pas, c'est calomnie. Dire qu'une laide n'est pas belle, ce n'est ni médisance ni calomnie, mais c'est un crime atroce que les femmes ne pardonnent jamais. La plupart sont encore plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur : et telle qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes, serait plus fâchée d'être surprise à sa toilette que d'être surprise avec un galant. Cela ne m'étonne pas ; la première vertu, selon les femmes, c'est de plaire ; et, pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse. Dufresny.

L'amour ressemble beaucoup à un jardin au bout duquel on arriverait en trois pas, si le chemin à faire n'était prolongé par une

milieu de leurs voluptueuses jouissances, aura en lui les qualités héréditaires des parents, qui revivront en lui.

L'amour n'est donc que le « vouloir vivre » de l'espèce, le besoin de se perpétuer aux dépens des illusions et des joies éphémères qu'éprouve l'homme.

Quel est l'amant qui, une fois sa passion satisfaite, n'éprouve pas un profond désenchantement ? L'espèce seule a profité de ce contact amoureux de deux êtres, de la satisfaction de ce brûlant désir d'amour, mais l'individu n'en a pas conscience ; poussé par le génie de l'espèce, il s'impose tous les sacrifices, toutes les privations, sans soupçonner que son amour a servi à un but autre que le sien.

Les animaux sont aussi dupes de cette mystification de la nature qui, par l'appas de la jouissance, leur fait

foule de petites allées tournant caprisieusement, fleuries et embaumées. Alphonse Karr.

Un jeune homme qui aime n'est plus libertin, ni dissipé, ni ambitieux ; ses passions sont suspendues, une seule remplit tout son cœur ; il ne se pique plus que d'être bon. Heureux sont ceux qui ont des passions qui les rendent moins insensibles et plus humains ! Vauvenargues.

C'est une satisfaction bien touchante que d'être possesseur d'une belle femme ; mais la nature semble avoir voulu réprimer l'orgueil des sens, en mettant beaucoup de danger là où elle a mis beaucoup de plaisir. Pope.

Quand on a aimé, un sentiment douloureux, inquiet, je ne sais quels regrets se mêlent à l'incertitude de n'aimer plus et livrent notre âme au danger d'aimer encore.

Mme Riccoboni.

Les femmes qui ont perdu leur beauté s'efforcent en vain de la faire renaître ; tous leurs efforts se bornent à faire voir quelles

croire qu'ils travaillent pour leurs plaisirs individuels, tandis qu'ils ne travaillent en réalité que pour les besoins de la perpétuité de l'espèce.

Ce qui prouve aussi que l'amour est un instinct dirigé vers la reproduction de l'espèce, c'est que l'homme, par sa nature, est porté à l'inconstance, tandis que la femme est plus portée à la fidélité.

L'homme est polygame. Le nombre des peuples polygames est quatre fois plus nombreux que celui des peuples monogames. Le but de la nature, dirigé vers le maintien de l'espèce, pousse l'homme à rechercher plusieurs femmes. Il peut engendrer aisément cent enfants par année s'il a autant de femmes à sa disposition.

Le goût pour les femmes n'est chez l'homme qu'un instinct masqué, le désir inconscient de maintenir le type de l'espèce

étaient belles, et à faire dire qu'elles ne le sont plus. Mme Dunoyer.

Tout reconnaît l'amour ; et les nymphes des ondes
Ont brûlé de ses feux dans leurs grottes profondes ;
L'on entend dans les airs soupirer les oiseaux,
Et la vigne amoureuse embrasse les ormeaux.

Richer.

La réputation qui vient de la beauté est quelque chose de si délicat parmi les femmes, qu'encore qu'elles aient la plus grande indifféreuce du monde pour quelqu'un, jamais pourtant cette indifférence n'ira jusqu'à vouloir que ce quelqu'un porte ailleurs ses hommages et ses soupirs. Tant de fierté qu'on voudra, une belle personne regarde toujours la fuite d'un amant, sans mérite si l'on veut, et qu'elle n'estime pas, comme autant de diminué sur son empire.

Rochebrune.

Amour ! désir inné ! âme de la nature ! principe inépuisable d'existence ! puissance souveraine qui peut tout et contre laquelle

Et, plus loin, développant la pensée spéciale qui nous occupe :

La constitution sexuelle est une constitution incomplète, car dans l'un et l'autre sexe, il y a une partie qui cherche l'autre pour se compléter en s'unissant.

Chaque individu trouve son complément naturel dans un individu de l'autre sexe qui représente la portion qui lui manque et qui est nécessaire, indispensable au type complet, et qui produit le type accompli de l'humanité dans la nouvelle créature qui doit naître, car tout aboutit, tout concourt, tout tend à la constitution de cet être futur. Les physiologistes nous apprennent que chez l'homme et chez la femme la sensualité se trouve a des degrés innombrables : parmi les

rien ne peut, par qui tout agit, tout respire et tout se renouvelle ! divine flamme ! germe de perpétuité répandu dans tout avec le souffle de la vie ! précieux sentiment qui peut seul adoucir les cœurs féroces et glacés en les pénétrant d'une douce chaleur ! cause première de tout bien, de toute société, qui réunit sans contrainte et par tes seuls attraits les natures sauvages et dispersées ! source unique et féconde de tous plaisirs, de toute volupté ! Amour ! comment ne t'aurait-on pas divinisé ! Buffon.

S'il n'y a du mal aux belles, au moins il y a du malheur, le danger y est, si le péché ne s'y trouve. « On garde malaisément, dit Théophraste, ce que plusieurs aiment, et il n'y a pas grande assurance dans la possession d'une chose où tout le monde aspire. » Le P. du Bosc.

Aimez, il n'y a que cela de bon dans la vie.

George Sand.

L'amour est le roi des jeunes gens et le tyran des vieillards.

Oxenstiern.

La beauté est comme les odeurs dont l'effet est de peu de durée : on s'y accoutume, on ne les sent plus.

Mme de Lambert.

femmes on trouve de gracieux androgynes ; l'hermaphodisme féminin et masculin donne des individus impuissants qui tiennent le juste milieu entre les deux sexes et n'appartiennent à aucun.

Pour que deux individualités trouvent leur complément naturel, il faut que le degré déterminé de sexualité corresponde chez l'homme et chez la femme. Ainsi l'homme le plus homme recherchera la femme la plus femme. D'instinct les amants mesurent cette part proportionnelle nécessaire à chacun d'eux. Au fond de toute grande passion, il ya ce calcul inconscient ; et quand les amants parlent poétiquement de l'union des âmes, il faut toujours sous-entendre l'harmonie des qualités physi-

L'amour habite dans les plus belles âmes, comme le ver dévorant s'attache au bouton de la plus belle rose.

Shakespeare.

Une femme ne prêche jamais si bien, au nom de son honneur et de son repos, l'amour platonique à son amant, que lorsqu'elle est tentée de remplacer celui-ci par un autre, si déjà le tour n'est joué. Adolphe Ricard.

La grande beauté me paraît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes ; et quand elle serait un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? J.-J. Rousseau.

Breuvage empoisonné, serpent couvert de fleurs,
Sophiste injurieux, artisan de malice,
Passagère fureur, exempte de tout vice,
Plaisir mêlé d'ennuis de regrets et de pleurs,
Amour ! que n'es-tu pas ?... C'est une frénésie ;
Que les fous ont fait dieu selon leur fantaisie :
Un mal, une fureur, un fort enchantement,
Par ses charmes cruels troublant l'entendement...

ques, car ce ne sont pas les âmes qui se cherchent, ce sont les corps, afin de procréer l'être le plus accompli.

Le but définitif de toute entreprise amoureuse qu'elle tourne au drame ou à la comédie, est réellement le plus grave, le plus important de la vie humaine : dans tout être capable de la procréation le génie de l'espèce médite la génération de l'avenir.

C'est le grand œuvre que Cupidon, sans cesse actif ou méditatif, accomplit. Comparés à l'importance des intérêts de l'espèce, les intérêts individuels dans leur existence éphémère sont insignifiants. Aussi le dieu est toujours prêt à les sacrifier sans pitié.

Car le génie de l'espèce est, relativement aux indivi-

Enfin, coquin d'amour, tu n'es rien que misère,
Travail, perte de temps, fureur, trouble, souci...

Philippe Desportes.

L'amour a plus de fiel que de miel. Ovide.

Aimer, c'est être porté à prendre du plaisir dans la perfection.
Leibnitz.

En amour, il n'y a guére d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés. La Bruyère.

Le jour ou M. de Falkenstein fut voir le pavillon de Luciennes, comme il était question de se promener et de visiter les jardins, il offrit le bras à madame Dubarry qui parut tout étonnée de cet excès d'honneur : « Madame lui dit M. de Falkenstein, qui s'en aperçut, la beauté est toujours reine. » A. R.

Vivons pour nous aimer, ô ma chère Lesbie, sans nous embarrasser des vains murmures de la vieillesse chagrine ! Le soleil se couche, et le lendemain il se lève ; mais quand nos jours rapides se sont envolés, nous sommes ensevelis dans une nuit éternelle. Donne-moi mille baisers, Lesbie ; ensuite cent, mille autres ensuite, encore cent, encore mille, et puis cent autres encore. Lorsque tu m'en auras accordé plusieurs milliers, nous les mêlerons

dus, ce qu'un immortel est aux mortels, et ses intérêts sont à ceux des hommes comme l'infini est au fini.

Pour soigner des intérêts d'une plus haute nature que tout ce qui concerne le bonheur et le malheur individuels, le dieu les poursuit avec une constance sublime, au milieu du fracas de la guerre ou du tumulte des affaires, pendant les horreurs d'une peste, à travers les solitudes et l'enceinte sacrée des cloîtres.

Le désir d'amour que les poètes de tous les temps décrivent sous toutes les formes et dont ils ne peuvent épuiser le sujet, ce désir qui attache à la possession d'une certaine femme l'idée d'une félicité inexprimable et des douleurs infinies à la crainte de ne pouvoir l'obtenir, ce désir et ce tourment sans borne de l'amour ne peuvent avoir pour cause les besoins d'un individu ephémère.

Ils sont, au contraire, l'aspiration du génie de l'espèce qui ne voit là qu'un incomparable moyen d'action. L'es-

ensemble, de peur d'en connaître le nombre, ou qu'un jaloux ne nous porte envie en apprenant que nous nous sommes baisés tant de fois! Lucrèce.

L'amour a des dédommagenents que l'amitié n'a pas.

Montaigne.

Qui a une belle femme, un château sur la frontière, une vigne sur le chemin, jamais de guerre ne verra la fin.

Proverbe.

Il n'y a personne qui soit tellement mauvais que l'amour n'en fasse un dieu par la vertu. Platon.

L'amour naît brusquement sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse. La Bruyère.

Aimer ou n'aimer pas n'est point à notre choix.

Corneille.

Une belle femme est le paradis des yeux, l'enfer de l'âme et le purgatoire de la bourse.

pèce seule a une vie infinie et seule peut créer des désirs, des satisfactions et des douleurs infinies. Mais, emprisonnée qu'elle est dans l'étroite poitrine d'un mortel, il n'est pas étonnant que cette poitrine semble parfois vouloir éclater et ne trouver aucune expression pour le pressentiment d'une volupté ou d'une torture infinie.

C'est cette exaltation surhumaine qui fait le fond de toute poésie amoureuse, qui la pousse à s'exprimer par des métaphores sans mesure et sans réalité. C'est là ce qui fit les Pétraque, les Saint-Preux, les Werter, les Jacopo Ortis. On ne peut autrement se les expliquer.

Non seulement l'amour inassouvi peut conduire à des fins tragiques, mais encore l'amour satisfait. Car les exi-

De l'amour et de tout ce qui touche à l'amour, on peut tout dire, le pour et le contre, le oui et le non, sans avoir jamais tout à fait tort ou raison. C'est la chose indéfinissable par essence.

Stahl.

Si les femmes soignent tant leur leur beauté, c'est que les hommes ne les aiment guère qu'à cause de cela.

L'Amour est en effet un puissant potentat :
Le guerrier courageux, le grave magistrat,
Le doucereux abbé, le procureur avide
L'avocat babillard, et l'usurier perfide,
Le vautour son confrère, et tous les animaux,
Jeunes, vieux, doux, cruels, sur terre et dans les eaux,
Tout est, bon gré, mal gré, soumis à son empire.

Destouches.

Une belle femme n'a pas moins à craindre d'une laide, qu'un homme d'esprit d'un sot. Pope.

Il n'y a pas de belles prisons ni de laides amours.

Proverbe.

C'est comme un appétit déréglé qu'on se sent pour un mets plutôt que pour un autre, sans en pouvoir rendre la raison. Ninon de l'Enclos.

gences de la passion sont souvent dans tels conflits avec le bien-être personnel, si incompatibles avec les autres circonstances de la vie, qu'elles sont obligées de tout détruire pour se maintenir.

L'amour peut être en opposition avec toutes nos relations sociales, avec la personne même de l'amant, s'attachant à un être qui, en dehors du penchant sexuel, n'est plus qu'un objet d'horreur ou de mépris.

Mais la volonté de l'espèce est tellement supérieure à celle de l'individu qu'il ferme les yeux sur tous les vices et se lie éternellement à l'objet de sa passion.

Sitôt la volonté de l'espèce satisfaite, elle disparaît, et la joie de l'individu se dissipant, il ne voit plus auprès de lui qu'une compagne détestée.

C'est ainsi qu'on peut voir des hommes pleins de sens,

C'est le plus orgueilleux des despotes ; ou il est tout, ou il n'est rien. Stendhal.

L'amour triomphe de tout. Virgile.

« Lorsque je lis de belles phrases sur l'amour, disait un jour le docteur Lallemand, de Montpellier, j'en lève les épaules. L'amour ajoutait-il, n'est pas du tout dans le cœur ; c'est tout bonnement l'attraction de deux muqueuses. » A. R.

La beauté n'est qu'un piège tendu par la nature à la raison. Lévis.

Une belle personne est ordinairement bienveillante, mais il est rare qu'elle soit sensible. On est peu occupé des autres quand on on a tant de plaisir à se contempler soi-même ; on ne se hâte guère d'aimer, quand on a tant de plaisir à se contempler soi-même ; on ne se hâte guère d'aimer, quand on est sûre de plaire. Mme de Rémusat.

S'il est un fruit qui puisse se manger cru, c'est la beauté.

Alphonse Karr.

Quand la beauté est l'empreinte d'une âme vertueuse, elle est un miroir dont le poli embellit le modèle.

Mme Necker.

de génie même, épouser de vraies harpies. Aussi l'amour est-il justement peint aveuglé par un bandeau.

Post coïtum omne animal triste, dit-on, sous une autre forme.

Ce ne sont pas là généralités, mais anomalies.

D'ailleurs, au point de vue physiologique pur, combien d'autres plus intéressantes.

Les femmes dont le seul mérite est la beauté, sont comme les petits pâtés tout chauds dont on se dégoûte dès qu'ils sont refroidis. Ségur.

La beauté est une foi et une prière : si Dieu a mis de si belles femmes sur la terre, c'est afin que les hommes crussent en lui pour l'amour d'elles. Alphonse Esquiros.

III
Fétichisme sexuel

Chez les Indiens des îles Philippines, (Jagor) les amants, au moment des adieux, échangent des morceaux de linge qu'ils portent, et pendant leur séparation ils respirent l'odeur de l'être bien-aimé, en couvrant leurs reliques de baisers.

Chez la peuplade de Chittatong Hill, (Spencer, Principes de sociologie) le baiser est remplacé par l'acte de flairer la joue.

J'avais un ami, dit Mantegazza, qui pleurait de joie et d'attendrissement durant des heures en contemplant et en baisant un fil de soie qu'ELLE avait tenu dans ses mains, et qui était pour lui son unique relique d'amour.

Il y en a qui ont dormi pendant des mois (Physiologie de l'amour) et des années avec un livre, une robe, un châle.

Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour,

dit Molière.

Ce sont-là divers exemples, diverses manifestations de fétichisme.

Le fétichisme, ce que M. Max Müller appelle dédaigneusement « *le culte des brimborions,* » a joué dans le développement des religions un rôle capital. (A. Binet). La grande querelle des images qui a été agitée dès les

premiers siècles de l'ère chrétienne, qui a passé à l'état aigu à l'époque de la réforme et qui a produit non seulement des discussions et des écrits, mais des guerres et des massacres, prouvent assez la généralité et la force de notre tendance à confondre la divinité avec le signe matériel et palpable qui la représente. Le fétichisme ne tient pas une moindre place dans l'amour.

Le fétichisme religieux consiste dans l'adoration d'un objet matériel auquel le fétichiste attribue un pouvoir mystérieux...

Des dégénérés éprouvent une excitation génitale intense pendant la contemplation de certains objets inanimés qui laissent complètement indifférent un individu normal.

Tels sont les fétichistes sexuels.

Nous sommes tous plus ou moins fétichistes d'ailleurs.

J'entends que la préférence ou un souvenir de tel trait de visage... se fixe quasiment toujours dans notre esprit. Et si cette préférence ou ce souvenir ne sont pas assez puissants pour nous faire choisir exclusivement les personnes présentant ces particularités de caractère ou de visage... du moins une préférence marquée demeure très communément, ou le souvenir tout au moins longtemps persiste en nous.

Déjà qui n'a une préférence marquée pour les brunes, les blondes, ou les rousses ?

Qui ne préfère tel dessin d'oreille, tel contour de nez, telle fente de l'œil particulière, tel timbre de voix, telle forme de main, telle taille de robe, telle couleur de costume ?

Ces préférences ne sont pas exclusives de la personne ;

notre choix de la femme n'est pas décidé exclusivement à cause de la teinte des cheveux ou du lobe de l'oreille.

Le fétichisme pur au contraire, choisit la femme *exclusivement* à cause de ce lobe d'oreille ou de cette teinte de cheveux.

Quelle que soit la femme jeune ou vieille, horrible ou jolie, c'est d'elle, les cheveux seuls qu'il a choisis, qu'il aime, qui l'excitent génitalement.

Par une plus extrême aberration encore, quelques fétichistes en arrivent à ne plus tenir compte du sexe. C'est l'oreille, c'est l'œil...

C'est la main seule qui leur procure l'excitation génitale, cette main, cette oreille, cet œil appartenant aussi bien à un garçon qu'à une fille.

Nous avons, entre d'assez nombreuses, une observation personnelle de fétichisme (amant de l'œil), très curieuse par la personnalité atteinte. Un ami, jeune conseiller municipal de Marseille, d'une intelligence remarquable, poète à ses moments, chez qui le choix de l'amante est, sinon complètement subordonné, du moins toujours guidé, par le souvenir demeuré ineffaçable des yeux noirs merveilleux d'une fière fille de Cyrnos.

Enfin, par dernière bizarrerie, l'excitation génitale proviendra chez quelques-uns de l'attouchement ou de la vue non plus d'une partie de personne, mais simplement *d'un objet*, par exemple d'un *tablier blanc, de clous de bottines, d'un bonnet de nuit !...*

Nous avons l'observation personnelle d'un dégénéré chez qui l'érection était produite par la vue d'un *préservatif* (capote anglaise commune) roulée et qui « éjaculait voluptueusement, me disait-il, en la déroulant de son enveloppe de papier fou. »

L'adoration de ces malades pour des objets inertes comme des bonnets de nuit ou des clous de bottines, dit A. Binet (le fétichisme dans l'amour), ressemble de tous points à l'adoration du sauvage ou du nègre pour des arêtes de poissons ou pour des cailloux brillants, sauf cette différence fondamentale que, dans le culte de nos malades, l'adoration religieuse est remplacée par un appétit sexuel.

Ball a donné (Encéphale 1887) une classification des folies érotiques.

Erotomanie ou folie de l'amour chaste.

Excitation Sexuelle	1· Forme Aphrodisiaque; 2· » Obscène, 3· » Hallucinatoire; 4· » Satyriasis ou Nymphomanie
erversion Sexuelle	1· Sanguinaires; 2· Nécrophiles; 3· Pédérastes; 4· Intervertis;

auxquels Binet propose d'ajouter :

5. Fétichistes.

Cette classification nous paraît excellente. C'est ce qui nous l'a fait citer. Mais notre sujet est autre, et nous ne la développerons pas.

Pas plus que les classifications des fétichistes :

Amants de l'œil;
Amants de la main;
Amants des cheveux;
Amants de l'odeur...

conseillant d'ailleurs au lecteur curieux et intéressé l'excellent volume de Alfred Binet « Le Fétichisme dans l'Amour » (Paris, O. Doin, 1891).

G. Macé, « Mes lundis en prison, » écrit:

« Dans notre visite au Grand Bazar, nous avons vu des aberrés passionnels se contentant d'embrasser le cou des femmes ou d'enlever leur mouchoir pour en respirer le parfum ; autour des amoureux de frisettes ou de mouchoirs, s'agitent les peloteurs, les frôleurs, les coupeurs de robes, de chevelures, et tous sont satisfaits, au milieu de ce mouvement onduleux de la foule qu'ils recherchent, comme d'autres aussi déséquilibrés préfèrent la *solitude publique*. »

J. J. Rousseau était un de ces *exhibitionistes*. Etant encore chez Mademoiselle Lambercier, il raconte (Binet) qu'en 1728 il allait chercher des allées sombres, des réduits cachés, où il put s'exposer de loin aux personnes du sexe dans l'état où il aurait voulu être auprès d'elles.

« Ce qu'elles voyaient, dit-il n'était pas l'objet obscène, je n'y songeais même pas, c'était l'objet ridicule. Le sot plaisir que j'avais de l'étaler à leurs yeux ne peut se décrire. Il n'y avait de là plus qu'un pas à faire pour sentir le traitement désiré, et je ne doute pas que quelque résolue ne m'en eût, en passant, donné l'amusement, si j'eusse eu l'audace d'attendre. »

L'*amusement*, dont parle Rousseau, était une bonne fessée donnée par Mademoiselle Lambercier, châtiment où il avait trouvé, disait-il, « dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver de rechef de la même main. »

Jean-Jacques aimait la flagellation.

On connaît assez les cordes, les cilices, les fouets, les disciplines, voire même les chaînes de fer dont se ser-

vaient les mystiques, tirant d'ailleurs de la flagellation de leur corps, toute la *volupté de la douleur.*

Inversion sexuelle ici, là *sublimes puérilités de l'amour*, selon le mot de Mantegazza, *habitude*, *souvenir* persistant ou morbide..., l'étude raisonnée et méticuleusement attentive de tous ces cas de fétichisme, démontre toujours la liaison, l'association, ou plus communément *la réminiscence d'une excitation violente antérieure*, ou simplement *de la* PREMIÈRE *excitation génitale.*

La première affection de Descartes va à une femme louche. Toute sa vie sa préférence alla aux femmes atteintes de ce défaut.

Villemin, je crois, cite le cas d'un officier de dragons qui, ayant eu un premier rapport avec une femme vêtue de soie, ne pouvait plus obtenir d'érection qu'avec des femmes vêtues de soie.

Comme le malade de Roubaud dont l'érection exigeait une femme vêtue et chaussée.

Comme l'observation personnelle d'un névropathe qui » *même* avec sa femme, » (l'expression est de lui) obtient érection seulement si le pied et la jambe de la partenaire sont chaussés de bas, et dont « *le jaillissement précieux qui*, selon Cockburn, *fait connaître toute l'étendue de la volupté* » est d'autant plus abondant et doux *que le bas monte plus haut!* (sic).

C'est ici un des cas que je caractériserais plus haut par « *la réminiscence d'une excitation violente antérieure.* » Cet homme avait été *pris* de force par une écuyère en maillot, hystérique qui avait déchiré (plus commode et plus vite) la partie supérieure de son léger costume, et qui l'avait grisé « à en mourir, dit-il, d'une volupté si violente et si suave! »

Dans « l'Art de penser » Condillac avait noté :

« Les liaisons d'idées influent infiniment sur toute notre conduite. Elles entretiennent notre amour ou notre haine, fomentent notre estime ou notre mépris, excitent notre reconnaissance ou notre ressentiment, produisent ces sympathies, ces antipathies et tous ces penchants bizarres dont on a quelquefois tant de peine à rendre raison. »

Descartes analysant son cas lui-même, écrivait dans son « Traité des Passions » :

Art. 136. — D'où viennent les effets des passions qui sont particulières à certains hommes.

Au reste, afin de suppléer ici en peu de mots à tout ce qui pourrait y être ajouté touchant les divers effets ou les diverses causes des passions, je me contenterai de répéter le principe sur lequel tout ce que j'en ai écrit est appuyé, à savoir qu'il y a telle liaison entre notre âme et notre corps, que lorsque nous avons une fois joint quelque action corporelle avec quelque pensée, l'une des deux ne se présente point à nous après que l'autre ne s'y présente aussi, et que ce ne sont pas toujours les mêmes pensées ; car cela suffit pour rendre raison de tout ce qu'un chacun peut remarquer de particulier en soi ou en d'autres, touchant cette matière, qui n'a point été expliqué. Et, pour exemple, il est aisé de penser que les étranges aversions de quelques-uns qui les empêchent de souffrir l'odeur des roses, ou la présence d'un chat, ou chose semblable, ne viennent que de ce qu'au commencement de leur vie ils ont été fort offensés par quelques pareils objets, ou bien qu'ils ont compati au sentiment de leur mère qui en a été offensée étant grosse : car il est

certain qu'il y a du rapport entre tous les mouvements de leur mère et ceux de l'enfant qui est en son ventre, en sorte que ce qui est contraire à l'un, nuit à l'autre. Et l'odeur des roses peut avoir causé un grand mal de tête à un enfant lorsqu'il était encore au berceau, ou bien un chat le peut avoir fort épouvanté, sans que personne y ait pris garde ni qu'il en ait eu après aucune mémoire bien que l'idée de l'aversion qu'il avait alors pour ces roses ou pour ce chat (1) demeure imprimée en son cerveau jusques à la fin de sa vie.

Ce sont là, à notre avis, les meilleures explications du fétichisme.

D'ailleurs, ainsi que nous le disions au début, nous sommes tous plus ou moins fétichistes.

L'amour normal, dit même Binet dans sa conclusion du Fétichisme, apparaît comme le résultat d'un fétichisme compliqué ; on pourrait dire, — nous nous servons de cette comparaison dans le but unique de préciser notre pensée, — on pourrait dire que dans l'amour normal le fétichisme est polythéiste : il résulte, non pas d'une excitation unique, mais d'une myriade d'excitations : c'est une symphonie. Où commence la pathologie ? C'est au moment où l'amour d'un détail quelconque devient prépondérant, au point d'effacer tous les autres.

L'amour normal est harmonieux ; l'amant aime au même degré tous les éléments de la femme qu'il aime, toutes les parties de son corps et toutes les manifesta-

(1) Un homme tout d'actualité, le général lord Roberts, commandant en chef des troupes anglaises au Transvaal, est, selon les journaux, atteint précisément de cette peur instinctive (?) du chat.

Il y a à cet égard quantité d'exemples célèbres. Le plus connu est certainement celui de Henri IV.

tions de son esprit. Dans la perversion sexuelle, nous ne voyons apparaître en somme aucun élément nouveau ; seulement l'harmonie est rompue ; l'amour au lieu d'être excité par l'ensemble de la personne, n'est plus excité que par fraction. Ici, la partie se substitue au tout, l'accessoire devient principal.

Au polythéisme répond le monothéisme. L'amour du perverti est une pièce de théâtre où un simple figurant s'avance vers la rampe et prend la place du premier rôle

IV

Abstinence et Continence sexuelles
Le Célibat

Presque toutes les religions ont prescrit l'*abstinence* soit comme moyen hygiénique, soit comme moyen de mortifier les sens et de dompter les passions (Larousse).

Bien que explications de deux pratiques différentes, les deux expressions abstinence et continence sont fort souvent confondues, employées, à tort d'ailleurs, l'une à la place de l'autre.

C'est de la continence pure que nous avons voulu nous occuper.

La continence est, à proprement parler, l'abstention de l'union des sexes (Larousse).

On peut donc être chaste sans être continent, c'est-à-dire dans le mariage, comme on peut être continent sans être chaste ; la chasteté comportant aussi la pureté de l'âme.

La continence, d'après la loi de Moïse, devait être observée temporairement par les prêtres et les lévites, pendant la durée de leurs fonctions sacrées.

Dans l'église d'Occident, elle fut toujours imposée aux évêques et aux prêtres, tant qu'on leur permit de conti-

nuer à habiter avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination.

Dans l'église d'Orient, il n'est pas permis aux prêtres mariés d'offrir le sacrifice de la messe, s'ils n'ont auparavant, pratiqué la continence pendant un laps de temps fixé par les canons.

Enfin, la continence a été observée, soit par vœu, soit à titre de pratique de vertu, par plusieurs saints engagés dans le mariage et en particulier par Saint Edouard le confesseur, roi des Anglo-Saxons et par Saint Henri, empereur d'Allemagne.

Mais, aux yeux même de l'Eglise cela ne peut être qu'une exception rare qu'on ne saurait se permettre que dans des circonstances tout à fait spéciales et pour de très graves motifs, le mariage imposant des devoirs que la conscience défend d'éluder.

Aussi quel ne vient pas d'être notre étonnement de voir tout un volume consacré à la continence et au célibat, tout un volume d'un médecin, niant complètement la physiologie.

« Imposé par la loi chrétienne, dit-on, le célibat est aussi nécessaire à la société civile, parce qu'il respecte et défend les familles qui en sont la base. *Sans le célibat*, il faut le dire bien haut, *il n'y a pas de mariage.*

« L'institution du mariage est l'élément premier et essentiel de la famille, celui dont dépendent l'avenir et la prospérité de la société : elle n'est assurée qu'autant que le célibat lui-même en garde les abords et en maintient l'honneur. Il y a mieux encore, l'union matrimoniale n'est possible qu'au prix de cette réserve intime des époux qui a reçu le nom de *chasteté conjugale*. Or, cette chasteté est le fruit et la récompense de la conti-

nence observée préalablement dans le célibat : elle comporte une contrainte pénible, angoissante même parfois et fait payer douloureusement des joies, bien éphémères. *Il est plus facile de s'abstenir complètement de la chair que d'en user modérément.* »

Vraiment, Kant lui-même n'allait pas si loin. Et je ne vois pas le coït pratiqué, *au nom de la chasteté conjugale*, exclusivement pour la fécondation.

Sans doute, je suis le premier à prôner le coït avec fécondation. Mais de là à ne pratiquer le coït que pour avoir un enfant, Kant lui-même, je le répète, n'osait exiger pareille abstinence.

C'est nier toute physiologie, non pas seulement sexuelle, mais toute physiologie, toute psychologie, tout amour vrai.

C'est une hérésie, à notre avis, comme dit Protogène dans « L'Amour de Plutarque », de n'approuver le mariage que parce qu'il entretient la population ; mais pour un véritable amour, dit Protogène, il n'en existe pas même l'apparence parmi les femmes ; elles n'ont que des appétits.

Plutarque combat cette doctrine. Le mariage, selon lui, n'est pas seulement le moyen de perpétuer la société humaine ; si le mariage n'était qu'une union sans amour et sans amitié, ce serait la dégradation de la nature humaine.

Mais le christianisme vint et l'on vit répandre de ces préceptes :

« Puisque saint Pierre veut qu'on honore sa femme, c'est l'honorer que de s'en abstenir (?) et lui faire outrage (!) que de s'échapper avec elle à d'autres libertés. » (Saint Jérome).

ou:

« Celui qui ne marie pas sa fille fait mieux que de la marier. » (SAINT PAUL. I CORIN., VII, 38), et plus loin :

« Je crois qu'il est avantageux à l'homme de ne se point marier. Etes-vous lié à une femme? Ne cherchez point à vous délier. N'êtes-vous point lié à une femme? Ne cherchez point de femme. Si vous épousez une femme, vous ne péchez pas ; et si une fille se marie, elle ne pèche pas davantage; mais ces personnes sentiront dans la chair des afflictions et des maux. » Encore l'apôtre des Gentils se montre-t-il passablement débonnaire : il ne nous interdit pas le mariage, il nous avertit seulement « des afflictions et des maux » qui nous attendent (1) Le concile de Trente, bien plus affirmatif déclare ceci : Si quelqu'un dit que l'état de mariage doit être préféré à celui de la virginité et du célibat, et que ce n'est pas quelque chose de meilleur et de plus heureux de demeurer dans la virginité et le célibat que de se marier, qu'il soit anathème. » Voilà l'infamie que 250 individus, parce qu'ils étaient habillés de rouge et de violet, et soi-disant inspirés par l'esprit divin, ont sérieusement proclamée : excommunication, anathème, contre celui qui prêchera l'union légitime de l'homme et de la femme, contre celui qui désobéira à ces chapons enjuponnés pour qui le concubinat est sans doute le comble du bonheur.

Combien est plus conforme à la dignité et aux besoins physiques de l'homme, la fameuse déclaration de Luther :

« Comme il ne dépend pas de moi que je ne sois pas homme, il ne dépend pas plus de moi que je ne sois sans femme ; et de même comme il n'est pas en votre pou-

(1) P. Marrin. Le mariage théorique et pratique.

voir que vous ne soyez pas femme, il n'est pas en votre pouvoir que vous ne soyez sans homme... La parole que Dieu a dite dès le commencement du monde: « Croissez et multipliez », n'est pas simplement un précepte, c'est quelque chose de plus; c'est une action toute divine qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher ou d'admettre... Que si quelqu'un veut s'opposer à cet ordre de Dieu et à cette nécessité de la nature, on ne peut dire les infamies et les impuretés honteuses qu'il est obligé de commettre pour suppléer à ce défaut du mariage. Car, comme je l'ai dit, c'est une nécessité indispensable de la nature, qui ne dépend nullement de la liberté de notre volonté et de notre arbitre. »

C'est ce que Balzac dit autrement:

L'amour physique est un besoin semblable à la faim, à cela près que l'homme mange toujours, et qu'en amour son appétit n'est pas aussi maintenu, aussi régulier qu'en fait de table.

Plus sérieusement:

La continence, selon Montesquieu, est, chez beaucoup d'Européens, la vertu par excellence; en quoi je ne les comprends pas, ne sachant ce que c'est qu'une vertu dont il ne résulte rien.

Et, plus vigoureusement:

La continence est la vertu des eunuques, dit Cabanis.

Cette continence n'était pas non plus la soi-disant vertu que prêchait le pourtant vertueux Franklin, quand il écrivait:

Le célibataire est *une paire de ciseaux dépareillés*, qui ne sert de rien sans la moitié qui lui manque, que l'on jette dans la rue ou dans le tas des vieux fers.

Aussi caustique, La Bruyère affirmait:

L'homme qui vit dans l'indifférence est celui qui n'a point encore vu l'objet qu'il doit aimer.

Jean-Jacques affirmait de même :

L'homme n'est pas fait pour le célibat, et il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amène pas quelque désordre public ou caché.

C'est bien là, la conclusion unanime des physiologistes et des médecins.

Roubaud dans son excellent « Traité de l'Impuissance » écrit :

Le sens génital, comme tous les appareils de l'économie animale, est appelé à remplir une mission, à laquelle sauf quelques cas exceptionnels, nous ne pouvons nous soustraire. C'est en vain que l'homme essaie de se révolter contre l'empire de cette loi ; la nature, plus forte, brise la résistance de sa volonté, ou lui impose des maux infinis comme châtiment de sa désobéissance. Buffon raconte les souffrances du curé de la Réole, victime de la chasteté, et dont l'histoire trop connue ne saurait ici trouver place.

Dans l'intérêt de l'harmonie physiologique, qui n'est pas autre chose que l'énergie relative de toutes les fonctions, la nature a établi pour chacune d'elles un type normal, différent, il est vrai, selon les individualités, mais basé sur l'ensemble de toutes les fonctions, et en deçà et au delà duquel apparaît le désordre, la maladie.

La fonction génitale ne fait pas exception à cette règle immuable, et son abstention ou son service immodéré, que l'on désigne sous les noms de *Continence* et d'*Incontinence*, entraînent à leurs suites des désordres nombreux, dont je ne dois ici considérer que ceux dont l'action néfaste s'exerce sur la puissance virile.

1. *Excès de continence.* — Les excès de continence, et même la continence absolue, n'ont pas chez tous les hommes la même influence sur le sens vénérien : chez les uns, cetle continence irrite les désirs, tandis qu'elle les abat chez les autres. C'est affaire de tempérament et de constitution.

Chez les individus d'un tempérament énergique, chez ceux dont l'imagination a des élans irrésistibles, les désirs vénériens ont une puissance étrange qui s'alimente de rêves incessants dans le silence de la solitude, et qui trouve, dans les combats mêmes que la raison livre à *la folle du logis,* comme dit Montaigne, des excitants nouveaux à l'œuvre de la chair. L'histoire de toutes les religions nous montre de ces martyrs de leur foi, et, dans l'Iliade chrétienne, saint Jérôme est resté comme type des tristes victimes de la continence et de la chasteté.

Cependant les constitutions les plus vigoureuses ne sont pas toujours une garantie contre les atteintes anaphrodisiaques de la continence ; Galien avait déjà remarqué que les chanteurs et les athlètes, qui, de son temps, se vouaient à la chasteté pour conserver leurs forces, avaient les parties génitales *exilia et rugosa* comme les vieillards. « Un de mes amis, dit-il, étant venu me consulter à l'occasion d'un priapisme, suite d'une continence prolongée, s'étonna de ce qu'un athèle se trouvait placé, par la même cause, dans une circonstance tout opposée. *Miror, inquit, quod huic (atlhetam indicans) ob cotinentiam rugosus, collapsusque penis evaserit : mihi vero ex quo cotinentiam servare studui, evenerit contrarium.* Galien ajoute que ceux, au contraire, qui, dans leur jeunesse, s'étaient abandonnés sans réserve aux

jouissances de l'amour, avaient les parties génitales extrêmement développées »(1).

Le médecin de Pergame ne fait qu'affirmer une loi physiologique dont la vérité n'est contestée par personne et qui fixe l'intime corrélation existant entre le développement d'un organe et l'exercice de sa fonction. Cette loi, dont un exemple frappant est le défaut de symétrie parfaite entre les deux parties latérales du corps par suite du plus grand usage d'un côté que de l'autre, peut se traduire de la manière suivante :

Plus un organe ou un appareil d'organes fonctionne, plus il possède une nutrition active, et plus, par conséquent, il s'accroît en volume et en énergie ; *vice versâ*, moins un organe ou un appareil d'organes fonctionne, et moins il jouit d'une nutrition abondante, et plus, par conséquent, il est exposé au dépérissement et à l'atrophie.

Si cette loi physiologique n'est pas un mensonge, on comprend que l'on en puisse faire l'application à l'appareil génital, et que, chez les individus dont l'imagination paralysée n'éveille pas le feu sacré des désirs dont la présence supplée, jusqu'à un certain point, l'exercice de la fonction en entretenant dans les organes l'excitation et la vie, on comprend, dis-je, que chez ces individus lâches de corps et d'esprit, l'appareil génital, par suite du repos forcé auquel il est condamné, éprouve une sorte d'arrêt de développement, et reste, comme chez les enfants, à l'état embryonnaire.

J'ai raconté ailleurs un exemple de petitesse extrême de la verge, à laquelle je parvins cependant à donner un

(1) Dictionnaire des Siences Médicales, art. Chasteté.

volume convenable par le seul exercice de la fonction copulatrice, grâce à la persistance chez le malade des désirs vénériens. Mais cette circonstance heureuse ne se rencontre pas toujours, et il est assez ordinaire que dans l'espèce d'impuissance qui m'occupe, on ait à réveiller tout à la fois l'activité génésique du moral et la force annihilée de l'organe copulateur...

Chez l'adulte, l'impuissance succède parfois à une continence prolongée, quoique la chose semble bizarre du premier abord (1). Un jeune homme absorbé par des études arides ou des travaux manuels qui prennent tout son temps, un mari qui voyage au loin et reste d'une scrupuleuse fidélité à l'égard de sa femme, passent un certain temps sans se livrer à des rapprochements sexuels d'aucune sorte; puis débarrassés de leurs occupations ou revenus au foyer conjugal, ils se souviennent que leur sixième sens existe et a besoin d'être satisfait; ils se délectent d'avance à l'idée de la petite fête qui se prépare, et qui, pensent-ils, sera d'autant plus complète qu'ils sont restés chastes plus longtemps. Mais, une fois assis à la table du festin, ils restent cois; ce n'est pas l'appétit qui leur manque, c'est la possibilité de le contenter.

Pourquoi ? Parce que les organes laissés sans action ont perdu l'habitude de fonctionner, de même que les bras ou les jambes perdent leur vigueur quand leur propriétaire cesse tout exercice.

Ils sont impuissants; mais heureusement cette impuissance est passagère, avec un peu de patience on en vient à bout ; il suffit de se représenter deux ou trois

(1) P. Marin. — Les maladies de l'Amour.

fois à la porte du temple pour que l'entrée en redevienne possible, les excitations génitales ne tardant pas à devenir assez fortes pour que les érections retrouvent leur intégrité.

On sera plus heureux que M. Denis, à qui sa vieille moitié disait :

Encor votre beau discours
Ne finit-il pas toujours !

De même encore (1) : Il ne faut pas se dissimuler en effet que sauf de rares exceptions et des conditions phy siques particulières, l'homme ne peut se soustraire à remplir la fonction du sens génital, comme toutes celles de l'économie animale. Son rôle élevé, destiné à transmettre la vie, la rend d'autant plus impérieuse. La sécrétion spermatique s'opère à son insu, même contre sa volonté, comme celle-ci, force est de lui frayer la voie ordinaire.

C'est en vain que l'homme essaie de se révolter contre l'empire de cette loi inéluctable : la nature, plus forte, brise la résistance de sa volonté ou lui impose des maux infinis, comme châtiment de sa désobéissance ou de son infraction

Les prêtres et les religieux qui gardent une continence absolue — au lieu de cette tranquillité d'esprit et du corps, cette douce paix de l'âme et du cœur attribuée à la vertu du célibat ecclésiastique, comme une condition nécessaire de l'accomplissement des devoirs sacrés — sont exposés à des pertes séminales intermittentes, des pollutions nocturnes s'opérant au milieu de rêves ou de songes lascifs, d'idées lubriques et d'images amou-

(1) Garnier. Impuissance physique et morale chez l'homme et chez la femme.

reuses. Forcés d'admettre et de reconnaître ce fait, des médecins systématiques, pour justifier le célibat religieux de l'Eglise catholique, ont été obligés d'assimiler ces exonérations matérielles immondes à la menstruation de la femme, comme une excrétion providentiellement ordonnée pour favoriser la chasteté et la virginité. « Dieu n'a pas voulu dit le docteur Duffieux, que la maladie ni la mort fussent la punition de ceux qui observent le célibat autorisé par la nature elle-même, puisqu'elle débarrasse ainsi l'économie des matériaux de la génération, en prévenant les accidents pléthoriques de la continence, » *(Nature et virginité*, Lyon 1854). Mensonge physiologique et blasphème religieux! dit Garnier (1) car, pour adopter cette interprétation sacrilège, il faut taxer de vile décharge cette multitude d'œufs que la femelle des poissons épanche annuellement sur le sable. N'y voir qu'une précaution providentiellement ordonnée pour faciliter la continence, c'est méconnaître que le mâle y passe aussitôt après elle pour accomplir instinctivement l'œuvre divine de la reproduction, ordonnée par Dieu même pour quiconque croit en lui.

L'harmonie physiologique n'est que l'exercice de toutes les fonctions suivant leur type, leurs exigences différentes selon les individus. En deçà ou au delà, le désordre organique se manifeste et la maladie apparaît fatalement. L'abstention de la fonction génitale ou son exercice immodéré, c'est-à-dire la Continence et l'Incontinence, entraînent à leur suite des désordres nombreux.

Aux effets précités de la continence s'en ajoutent

(1) Loc. cit.

bien d'autres. Si la continence abat les désirs chez quelques-uns, elle les excite, les augmente chez la plupart, selon la constitution et le tempérament. Ce sont des rêves incessants, des élans irrésistibles de l'imagination qui livre de nouveaux excitants à l'œuvre de la chair par des visions, des hallucinations lubriques. *Chi vive piu castamente*, a dit Maffei, *è piu sotto-posto all' amore.*

La continence, dit Garnier (1), provoque surtout le symptôme morbide du priapisme, à l'âge mûr, par la rétention du sperme. Les hommes d'un tempérament nervoso-sanguin y sont les plus exposés. L'un des grand tourments secrets, ou plutôt le supplice des prêtres et des religieux chastes, est d'être réveillés spontanément plusieurs fois la nuit par des érections violentes et douloureuses qu'ils ne peuvent calmer, éteindre que par des lotions ou des aspersions locales d'eau froide. D'où la règle instituée dans la plupart des ordres religieux de se lever plusieurs fois la nuit pour aller prier ensemble à la chapelle.

L'un de nos meilleurs confrères, devenu médecin après avoir été séminariste, fut ainsi victime de sa foi et de sa chasteté. Malgré sa taille de géant, il vivait célibataire dans une continence absolue, et se trouvait cruellement tourmenté d'insomnies par ces réveils répétés chaque nuit. Son tempérament nerveux en fut si exalté que, après une atteinte de choléra en 1849, son existence ne fut qu'un long martyre jusqu'à la fin de sa vie en 1873 âgé de 55 ans. Des douleurs névralgiques, augmentées encore par les privations du siège de Paris, le tinrent pendant plus de vingt ans dans un état continu de su-

(1) Loc. cit.

rexcitation et de souffrances qui n'avaient d'égales que sa patience et sa résignation chrétiennes.

Sans doute, il faut bien le dire :

Les grands hommes ont presque toujours été des chastes (1). Le travail, surtout le travail intellectuel est incompatible avec une vie sexuelle intense. Le chaste, au contraire, est capable d'efforts extraordinaires. Mais il faut pour cela qu'il n'ait jamais eu qu'à un très faible degré, ou qu'il ait dompté le besoin sexuel. Sans cela, celui-ci, grandi par la continence, envahira sa conscience, y délogera toutes les autres préoccupations, y éveillera des représentations lascives, le rendra incapable de tout travail jusqu'à ce qu'il ait accordé la satisfaction demandée. *Voilà pourquoi le chaste absolu sera toujours une exception.* C'est que l'Espèce conserve toujours ses droits et ne permet jamais qu'une émancipation relative de l'Individu.

Le développement individuel a donc pour condition une chasteté *relative*. Est-ce à dire que la chasteté absolue soit une vertu? Nullement; elle n'est *excusable* que lorsque le chaste, par ses œuvres, est plus utile à l'espèce qu'il ne l'aurait été par la procréation. La chasteté impose donc des obligations considérables ; sans cela elle n'est que de l'égoïsme. C'est un *moyen* pour arriver à de plus grandes choses ; c'est une erreur d'en faire un *but* et surtout une vertu.

Il est vrai de dire que, selon C. Lombroso, beaucoup de grands hommes furent stériles.

Chez eux, la stérilité tenait-elle à la continence ou la continence à la stérilité?...

(1) Joanny Roux. Psychologie de l'Instinct sexuel. Paris, J.-B. Baillère 1899.

Beaucoup de grands hommes (1) furent célibataires; d'autres, bien que mariés, n'ont pas eu d'enfants.

« Les ouvrages les plus grands et nobles, dit Bacon, sont dûs à des hommes sans descendants ; ils ont cherché d'exprimer les images de leur esprit, quand celles du corps leur manquèrent. Ainsi ont eu un plus grand soin de la postérité ceux qui n'en eurent point » (2).

Et La Bruyère : « Ces hommes n'ont ni ancêtres, ni postérité ; ils forment à eux seuls une descendance entière. »

Crooker, dans la Vie de Johnson, *remarque que tous les grands poètes anglais, mêmes les médiocres, n'eurent point de postérité. Il cite : Shakespeare, Johnson, Otway Milton, Dryden, Rowe, Addison, Pope, Swift, Gay, Johnson, Goldsmith, Cowper.*

Camden, Hobbes et beaucoup d'autres ont échappé au mariage pour se consacrer avec plus de liberté à l'étude.

Michel-Ange disait : « J'en ai bien assez de l'art, en fait d'épouse. »

Parmi les célibataires on remarque aussi : Kant, Newton, Pitt, Fox, Fontenelle, Beethoven, Gassendi, Galilée, Descartes, Locke, Spinoza, Bayle, Leibnitz, Dalton, Hume, Gibbon, Macaulay, Bentham, Leonard de Vinci, Reynolds, Haëndel, Mendelsshon, Meyerbeer, Camoëns, Voltaire, Flaubert, Alfieri, Cavour, Pellico, Mazzini.

Et parmi les femmes ont trouve Florence Nightingale, Catherine Stanley, Gaïtane Agnesi, mathématecienne et Louise Laure Bassi.

Saint Paul vantait sa continence absolue.

(1) Cesare Lombroso. L'Homme de Génie. Paris, Alcan, 1889.
(2) Bacon. Essay. VI. Of Parents and Children.

Cavendish manquait tout à fait de l'instinct sexuel, et il avait pour les femmes une antipathie maladive.

Flaubert écrivait à George Sand : « La muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrins que la femme. Je ne peux accorder l'une avec l'autre. Il faut opter » (1)

Adam Smith se disait « galant seulement dans les livres ».

Chamfort, le misanthrope a écrit : « Si l'homme suivait l'aveu de sa propre raison, personne ne se marierait — quant à moi je n'en ferai rien de crainte d'avoir un fils qui me ressemble. »

Et un poète français a dit :

> « Les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
> Ont très peu de talent pour former leurs semblables » (2).

Et cependant, psychologues et philosophes ne prônent nullement la continence.

Dans ses « Bases de la Morale Evolutionniste», Herbert Spencer nous dit :

Le principe que l'homme moral idéal est celui chez lequel l'équilibre mobile est parfait ou approche le plus de la perfection, devient, lorsqu'on le traduit en langage physiologique, cette vérité qu'il est celui chez lequel les fonctions de tous genres sont convenablement remplies. Chaque fonction a quelque rapport, direct ou indirect, avec les besoins de la vie : son existence même est un résultat de l'évolution, car elle est elle-même une preuve qu'elle a été produite, immédiatement ou de loin, par l'adaptation des actions intérieures aux actions extérieures Le non-accomplissement d'une fonction dans ses propor-

(1) Flaubert. Lettres à Georges Sand. Paris, 1885.
(2) Destouches, Philos. mariés

tions normales est donc le non-accomplissement de quelque chose de nécessaire à une vie complète. Si une fonction marche d'une manière incomplète, l'organisme éprouve certains dommages par suite de cette insuffisance. S'il y a excès, il se produit une réaction sur les autres fonctions, qui diminue d'une manière ou d'une autre leur efficacité.

Sans doute, à l'époque de la pleine vigueur, lorsque les actions organiques ont beaucoup de force, le désordre causé par un excès ou une défaillance légère de quelque fonction disparaît bientôt : la balance se rétablit. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il résulte certains désordres de l'excès ou du défaut, que cet excès ou ce défaut exerce une certaine influence sur chaque fonction du corps et de l'esprit, et qu'il constitue un abaissement de la vie.

Outre l'altération temporaire de la vie complète par l'effet de l'exercice peu convenable ou inadéquat d'une fonction, il en résulte aussi, comme dernier résultat, une diminution de la vie. Si telle fonction est ordinairement remplie plus ou moins qu'il ne faut, et si, par suite, il se produit une perturbation répétée des fonctions en général, il en résulte un dérangement chronique dans la balance des fonctions. En réagissant nécessairement sur la structure et en imprimant en elle ses effets accumulés, ce dérangement produit une détérioration générale, et, si les énergies vitales commencent alors à décliner, l'équilibre mobile, plus éloigné de la perfection qu'il ne l'aurait été autrement, est bientôt détruit : la mort est *plus ou moins* prématurée.

Il s'en suit que l'homme moral est un homme dont les fonctions nombreuses et variées dans leurs genres,

comme nous l'avons vu, sont toutes acccomplies à des degrés convenablement proportionnés aux conditions d'existence.

Quelque étrange que la conclusion paraisse, c'est cependant une conclusion qu'il faut tirer ici : l'accomplissement de toutes les fonctions est, en un sens, une obligation morale.

On pense d'ordinaire que la morale nous commande seulement de restreindre certaines activités vitales qui dans notre état actuel, se développent souvent à l'excès, ou qui sont en opposition avec le bien-être spécial ou général ; mais elle nous commande aussi de développer ces activités jusqu'à leurs limites normales. Si on les comprend ainsi, toutes les fonctions animales, aussi bien que les fonctions plus élevées, ont leur caractère obligatoire.

Sans doute dans notre état actuel de transition, caractérisé par une adaptation très imparfaite de notre constitution aux conditions d'existence, des obligations morales d'ordre suprême rendent souvent nécessaire une conduite préjudiciable au point de vue physique ; mais nous devons reconnaître aussi que, laissant de côté les autres effets, il est immoral de traiter le corps de manière à diminuer la plénitude ou la vigueur de sa vitalité.

Après les pères de l'Eglise et le Concile de Trente, nous avons cité sur ce sujet Spencer.

Citons encore ces lignes d'un philosophe mort trop tôt pour l'Evolution de la Pensée Humaine. (1)

Le complément naturel et pratique du mysticisme est l'ascétisme : c'est là encore un élément de la morale reli-

(1) Marc. Guyau. L'Irréligion de l'Avenir.

gieuse qui va diminuant de plus en plus dans l'esprit moderne.

Il y a deux sortes d'austérités, l'une d'origine toute mystique, méprisant l'art, la beauté, la science; l'autre qui a son principe dans un certain stoïcisme moral, dans le simple respect de soi-même. Celle-ci n'a rien d'ascétique, elle est faite en majeure partie de l'amour même pour la science et pour l'art, mais c'est l'art le plus haut qu'elle aime, et c'est la science pour la science qu'elle poursuit. L'excès d'austérité, auquel aboutissent si souvent les religions, est à la vertu simple ce que l'avarice est à l'économie. L'austérité ne constitue pas *par elle-même* un mérite et une supériorité. La vie peut même être plus douce, plus sociable, meilleure sous beaucoup de rapports chez un peuple aux mœurs libres, comme étaient les Grecs, que chez celui qui prend l'existence durement et sèchement, avec la brutalité de la foi et ignore l'allègement du sourire et la mollesse des larmes.

On aimerait peut-être mieux encore vivre avec des prodigues qu'avec des avares. Seulement l'avarice, comme état de transition chez une famille ou chez un peuple, est bien supérieure économiquement et moralement à la prodigalité. De même pour le rigorisme. Ce sont des défauts utiles par leurs conséquences, qui amoindrissent la vie pour lui donner ensuite plus de résistance et de force. Mieux vaut pour la race, sinon toujours pour l'individu, s'économiser à l'excès que se dépenser avec intempérance : les courants resserrés ont plus d'énergie et de vitesse, ils renversent tout obstacle. L'austérité, comme l'avarice, est un moyen de défense et de protection, une arme. Les conquérants ont eu souvent dans l'Histoire des pères avares, qui leur ont

amassé de l'argent et du sang à répandre. De temps en temps, il est bon de se traiter soi-même en ennemi, de vivre et de coucher en cotte de mailles...

La dernière conséquence d'un rigorisme extrême est l'obsession du péché. Cette obsession est, avec la peur de l'an mille, une des plus grandes tortures inutiles que se soit infligées l'humanité. Il est dangereux de grossir ses vices comme ses vertus ; se croire un monstre n'est pas plus exempt d'inconvénient que de se croire parfait. Le péché, en lui-même et philosophiquement considéré, est une conception difficile à concilier avec l'idée moderne du déterminisme scientifique qui, expliquant tout, est bien près non pas de justifier tout, mais de pardonner tout. Nous ne pouvons plus avoir ni les affres, ni la vanité du péché, étant à peine sûrs aujourd'hui que nos péchés soient bien les nôtres...

Nos premiers pères n'avaient pas de *tentation* proprement dite, parce qu'ils cédaient à tous leurs désirs et qu'il n'y avait même pas en leur cœur de lutte intestine. Le péché ou mal moral s'explique : 1° par la lutte des instincts et de la réflexion ; 2° par la lutte des instincts égoïstes et des instincts altruistes. Cette double lutte de l'inconscient et du conscient, de l'égoïsme et de l'altruisme, est une nécessité de toute vie arrivée à la connaissance de soi et c'est une condition du progrès : se connaître, c'est sentir le tiraillement plus ou moins douloureux des diverses tendances dont l'équilibre mouvant constitue la vie même ; se connaître et en général connaître, c'est être tenté. Vivre, c'est toujours plus ou moins pécher, car on ne peut ni manger, ni même respirer sans quelque affirmation des instincts bas et égoïstes.

Aussi l'ascétisme aboutit-il logiquement à la négation de la vie ; les ascètes les plus conséquents sont les Yoghis de l'Inde, qui en viennent à vivre sans respirer et sans manger, à entrer vivants dans le tombeau (1). Seulement, en croyant ainsi avoir réalisé la renonciation absolue, c'est l'égoïsme entier qu'ils ont réalisé, car les derniers vestiges de la vie végétative qui circule en eux ne circulent que pour eux, et pas un frisson de leur cœur engourdi n'a pour objet un autre être qu'eux ou une idée supérieure : en appauvrissant et en annihilant la vie, ils ont supprimé cette générosité que produit le trop-plein

(1) Le fait a été constaté par les autorités anglaises de l'Inde, et il a été commenté par le physiologiste W. Preyer (Uebea die Erforschung des Lebens (Iéna, et Sammlung physiologischer Abhandlum gen). Des Yoghis arrivés au plus haut degré de la perfection, insensibles au froid et à la chaleur, ayant enfin contracté par une suite de pratiques empiriques l'habitude de ne presque plus respirer, ont pu être enterrés vivants et ressusciter au bout de plusieurs semaines.

On a noté au réveil l'élévation de la température, comme dans le réveil des mammifères hibernants, et c'est en effet des phénomènes de sommeil hibernal que se rapproche le plus cet étrange sommeil volontaire, ce retour mystique à la vie végétative, cet anéantissement dans l'inconscient où le Yoghi espère trouver Dieu. Pour en arriver à cet état, les Yoghis diminuent par degrés bien ménagés la quantité d'air et de lumière nécessaires à la vie ; ils vivent dans les cellules où l'air et le jour ne pénètrent que par une seule fente, ils ralentissent tous leurs mouvements pour ralentir la respiration, ne parlent qu'intérieurement pour répéter douze mille fois par jour le nom mystique d'Om, restent de longues heures dans une immobilité de statue.

L'air rejeté par l'expiration, ils s'exercent à le garder pour le respirer de nouveau, et plus ils mettent de temps entre une inspiration et une expiration, plus ils sont parvenus haut dans les degrés de la sainteté ! Enfin, ils bouchent soigneusement toutes les ouvertures de leur corps avec de la cire ou du coton, ferment la glotte avec la langue, que des incisions permettent de replier en arrière et tombent finalement dans une léthargie où les mouvements de la respiration peuvent être suspendus sans que la vie soit définitivement brisée.

de la vie ; en voulant tuer le péché, ils ont tué la charité. Le véritable idéal moral et religieux ne consiste pas à tout retrancher de soi pour en retrancher le péché. Il n'y a rien d'absolument mauvais en nous toutes les fois qu'il n'y a rien d'excessif; quand nous taillons à vif dans notre cœur, nous ne devons avoir qu'un but, celui qu'on a en émondant les arbres : augmenter encore la fécondité. Nos penchants multiples doivent donc être satisfaits à leur heure, nous devons faire comme la mère qui, voyant son fils mourant, trouve le courage de manger au milieu de ses larmes, pour avoir la force de le veiller jusqu'au bout. Il ne doit pas bouder avec la vie, celui qui veut vivre pour autrui : pour celui qui a le cœur assez grand, nulle fonction de la vie n'apparaît comme impure.

Aussi les ascètes et les prêtres ont-ils essayé de lutter contre la tentation en restreignant la pensée humaine, en l'empêchant de s'appliquer aux choses de ce monde C'est impossible, car les choses de ce monde sont précisément celles qui, toujours présentes, sollicitent le plus la pensée, se reflètent en elle constamment ; et plus la pensée fait effort pour chasser ces images, plus elle leur donne de force attractive. Ce qu'on voudrait ne pas regarder est toujours ce qu'on voit le mieux, ce qu'on voudrait ne pas aimer est ce qui fait battre le cœur avec le plus d'emportement. Non, le remède à la tentation, si redoutée des esprits religieux, ce n'est pas de restreindre la pensée, mais au contraire de l'élargir. On ne peut pas faire disparaître le monde visible, c'est folie que de l'essayer ; mais on peut l'agrandir à l'infini, y faire sans cesse des découvertes, compenser le péril de certains points de vue nouveaux, enfin abîmer l'univers connu dans l'immensité de ce que nous ne connaissons pas. La pensée

a son remède en elle-même ; une science assez grande est plus sûre que l'innocence, une curiosité sans limites guérit d'une curiosité bornée. L'œil qui voit jusqu'aux étoiles ne se pose pas longtemps sur rien de bas : il est sauvegardé par l'étendue et la lumière de son regard, car la lumière est une purification. En rendant la « tentation » infinie, on la rend salutaire et vraiment divine. Se dessécher par l'ascétisme ou au contraire se flétrir dans la fausse maturité des mœurs dissolues, cela revient souvent au même. Il faut garder en son cœur un coin de verdure et de jeunesse, un petit coin où l'on n'ait rien récolté encore, où l'on puisse toujours semer quelque plante nouvelle. « Je ne me suis point fait homme avant l'âge, » disait Marc-Aurèle. L'ascétisme et la débauche font tous deux les vieillards précoces, qui ne savent plus aimer, s'enthousiasmer pour les choses de ce monde ; Cérigo et la Thébaïde sont des déserts semblables, des terres également desséchées. Rester jeune longtemps, rester enfant même, par la spontanéité et l'affectuosité du cœur, garder toujours non dans ses dehors, mais au fond même de soi, quelque chose de léger, de gai et d'ailé, c'est le meilleur moyen de dominer la vie ; car quelle force plus grande y a-t-il que la jeunesse ? Il ne faut ni se roidir et se hérisser contre la vie, ni s'y abandonner lâchement ; il faut la prendre comme elle est, c'est-à-dire, suivant la parole populaire, « comme elle vient, » avec un bon sourire d'enfant qui s'éveille et qui regarde, — sans autre souci que de se posséder soi-même en tout événement, pour posséder les choses.

Le problème du célibat est intimement lié à la question de la continence.

Le besoin de créer tourmente la nature,

s'écriait A. Chénier, et Ducis :

De l'affreux égoïsme est né le célibat (1).

Pour P. J. Stahl :

Il n'y a qu'un état qui soit plus ridicule que l'état du mariage, c'est le célibat. Il n'y a qu'un homme qui soit plus ridicule qu'un mari trompé, c'est un vieux garçon allant chercher fortune...

Et il ajoute : C'est très joli la vie de garçon, tant qu'on a l'âge de se marier, tant qu'on a des cheveux sur la tête, mais après !..

Homo sum et nihil humani a me alienum puto !

C'est réveiller la curiosité d'une femme, dit Blondel, que de lui défendre quelque chose. La défense excite et enflamme les désirs, qui sont pour l'ordinaire, ardents pour les choses permises, mais insatiables pour les défendues.

On a réduit les femmes à placer leur honneur dans une ? mais il s'ensuit qu'elles seront dépravées quand elles auront manqué de continence, parce que l'on n'a plus rien à éviter, lorsqu'on n'a plus rien à perdre, écrit, justement, de Sénancourt.

(1) Déjà Paul-Louis Courier s'était élévé contre la continence et le célibat, principalement contre le célibat des prêtres ;

Ces gens sont dévôts sans nul doute, et Mingrat l'est aussi, amoureux de plus, c'est-à-dire, sujet à l'amour, qui chez les hommes de sa robe, se tourne souvent en fureur. Un grand médecin l'a remarqué : cette maladie, sorte de rage qu'il appelle érotomanie, semble particulière aux prêtres. Les exemples qu'on a vus, assez nombreux sont tous de prêtres catholiques tels que celui qui massacra, comme raconte Henri Estienne, tous les habitants d'une maison, hors la personne qu'il aimait ; et l'autre dont parle Buffon.

... Le célibat, morne, désert et rude,
N'est plus la liberté, mais bien la solitude,

dit Emile Augier.

Ce problème, d'ailleurs, est vieux comme le monde, c'est le cas de le dire, et tous les peuples, anciens ou modernes, barbares, sauvages ou soi-disant civilisés, ont dû s'en occuper.

C'est ainsi que chez les Hovas, paraît-il, tout homme non marié est mineur.

Il y avait autrefois des rigueurs analogues contre les célibataires, chez beaucoup de peuples.

D'ailleurs l'historique du célibat est en elle-même assez intéressante.

L'homme ni la femme ne sont faits pour vivre seuls, d'après l'historique même de la création. Dès que l'homme fut placé sur la terre, Dieu lui donna une compagne et leur fit ce premier et suprême commandemant : *Croissez et multipliez*. L'interprétation de ce grand fait

Celui-là, parce qu'on sut à temps le lier et le traiter, guérit; sans quoi il eût commis de semblables violences. Il a lui-même écrit au long, dans une lettre qui depuis est devenue publique, l'histoire de sa frénésie, dont il explique les causes, aisées à concevoir. Dévot et amoureux, jeune, confessant les filles, il voulut être chaste.

Quelle vie, en effet, quelle condition que celle de nos prêtres ! On leur défend l'amour, et le mariage surtout; on leur livre les femmes. Ils n'en peuvent avoir une et vivent avec toutes familièrement; c'est peu; mais dans la confidence, l'intimité, le secret de leurs actions cachées, de toutes leurs pensées. L'innocente fillette, sous l'aile de sa mère, entend le prêtre d'abord, qui bien tôt l'appelant, l'entretient seul à seule; qui, le premier, avant qu'elle puisse faillir, lui nomme le péché. Instruite, il la marie; mariée, il la confesse encore et la gouverne. Dans ses affections,

(1) Garnier. Célibat et Célibataires.

peut sans doute différer suivant les doctrines régnantes ; mais qu'il ait été spontané, conformément au texte biblique, ou qu'il soit résulté graduellement des forces et des lois naturelles de l'évolution, cette loi suprême n'en est pas moins impérieuse et inéluctable en s'étendant à toute la nature végétale et animale ; les minéraux même, aident à son exécution par leurs propriétés et leurs forces. Le devoir de l'homme, placé au sommet de l'échelle, est donc d'obéir à cette loi divine ou naturelle, en parfait accord avec les lois physiologiques et sociales de l'humanité.

Le célibat dut être ignoré dans la société naissante, sinon réduit aux cas de difformités physiques s'opposant à l'union sexuelle. Pourquoi chacun ne se serait-il pas soumis avec empressement, le pouvant, à cette loi si douce et naturelle, lorsqu'il y était incité ? Celle-ci devait cons-

il précède l'époux et s'y maintient toujours. Ce qu'elle n'oserait confier à sa mère, avouer à son mari, lui, prêtre, le doit savoir, le demande, le sait, et ne sera point son amant. En effet, le moyen? n'est-il pas tonsuré? Il s'entend déclarer à l'oreille, tout bas, par une jeune femme, ses fautes, ses passions, ses désirs, ses faiblesses, recueille ses soupirs sans se sentir ému, et il a vingt-cinq ans !

Confesser une femme ! imaginez ce que c'est. Tout au fond de l'église, une espèce d'armoire, de guérite, est dressée contre le mur exprès, où ce prêtre, non Mingrat, mais quelque homme de bien, je le veux, sage, pieux, comme j'en ai connu, homme pourtant et jeune (ils le sont presque tous), attend le soir après vêpres sa jeune pénitente qu'il aime ; elle le sait : l'amour ne se cache point à la personne aimée. Vous m'arrêterez là : son caractère de prêtre, son éducation, son vœu... Je vous réponds qu'il n'y a vœu qui tienne ; que tout curé de village, sortant du séminaire, sain, robuste et dispos, aime sans aucun doute une de ses paroissiennes. Cela ne peut être autrement ; et si vous contestez, je vous

tituer alors le mariage comme dans l'état sauvage. L'enfant qui en était le sceau formait le lien indissoluble entre les parents.

La doctrine de Zoroastre enseignait à ses sectateurs la sainteté du travail et du mariage, comme elle leur inspirait l'horreur du mensonge et des plaisirs honteux. La Genèse, dans ses dénombrements des premiers hommes, tout en signalant la polygamie, l'inceste, l'adultère, le viol, l'onanisme et la sodomie parmi ces peuples primitifs, ne cite aucun cas d'homme ni de femme vivant seuls, Joseph n'était qu'un jouvenceau pudibond lorsqu'il résista aux attaques de la femme de Putiphar; il se maria dès sa sortie de prison avec Ascenath, qui lui donna Manassé et Ephraïm. Il est impossible de rencontrer aucun indice de l'origine de cet état anormal dans ce premier livre de l'histoire théocratique du monde. Tous sacrifiaient avec empressement au commandement souverain donné à leurs ancêtres.

dirai bien plus, c'est qu'il les aime toutes, celles du moins de son âge; mais il en préfère une, qui lui semble, sinon plus belle que les autres, plus modeste et plus sage, et qu'il épouserait; il en ferait une femme vertueuse, pieuse, n'était pas le pape. Il la voit chaque jour, la rencontre à l'église ou ailleurs, et devant elle, assis aux veillées de l'hiver, il s'abreuve, imprudent! du poison de ses yeux.

Or, je vous prie, celle-là, lorsqu'il l'entend venir le lendemain, approcher de ce confessionnal, qu'il reconnait ses pas et qu'il peut dire : C'est elle ! que se passe-t-il dans l'âme du pauvre confesseur ? Honnêteté, devoir, sages résolutions, ici servent de peu, sans une grâce du ciel toute particulière. Je le suppose un saint; ne pouvant fuir, il gémit apparemment, soupire, se recommande à Dieu; mais si ce n'est qu'un homme, il frémit, il désire, et déjà malgré lui, sans le savoir peut-être, il espère. Elle arrive, se met à ses genoux, à genoux devant lui, dont le cœur saute et

Au contraire, la stérilité et le célibat étaient une sorte d'opprobre parmi les Hébreux et une cause d'exclusion des assemblées du peuple. « Celui qui est eunuque, soit pour avoir été froissé, soit pour avoir été taillé, n'entrera point dans l'assemblée de l'Eternel. » (*Deutéronome*, XXIII, 1, 2.). Ses ordonnances proscrivaient également la prostitution : « Qu'il n'y ait point de prostituées entre les filles d'Israël et qu'aucun de ses fils ne se prostitue à l'infamie. » (*Idem* XVII.) Elles prescrivaient et encourageaient le mariage par la dispense du service militaire. « Quand quelqu'un prendra une nouvelle femme, il n'ira point à la guerre et on ne lui imposera aucune charge; un an durant, il sera exempt dans sa maison et il réjouira la femme qu'il aura prise. » *Idem*, XXIV, 5.)

palpite. Vous êtes jeune, monsieur, ou vous l'avez été, que vous semble, entre nous, d'une telle situation? Seuls la plupart du temps, et pour témoins que ces murs, que ces voûtes, ils causent ; de quoi ? hélas! de tout ce qui n'est pas innocent. Ils parlent, ou plutôt murmurent à voix basse, et leur bouche s'approche, leur souffle se confond. Cela dure une heure ou plus et se renouvelle souvent.

Ne pensez pas que j'invente. Cette scène a lieu telle que je vous la dépeins, et dans toute la France, chaque jour se renouvelle par quarante mille jeunes prêtres, avec autant de jeunes filles qu'ils aiment, parce qu'ils sont hommes, confessent de la sorte, entretiennent tête à tête, visitent parce qu'ils sont prêtres, et n'épousent point parce que le pape s'y oppose. Le pape leur pardonne tout, excepté le mariage, voulant plutôt un prêtre adultère, impudique, débauché, assassin, comme Mingrat, que marié. Mingrat tue ses maîtresses; on le défend en chaire : ici, on prêche pour lui ; là on le canonise S'il en épousait une, quel monstre ! il ne trouverait d'asile nulle part. Justice en serait faite bonne et prompte, comme du maire qui les aurait mariés. Mais quel maire oserait?

En vieillissant, le monde se corrompit et il se forma bientôt une classe d'égoïstes vivant pour eux seuls et s'inquiétant peu de la société où ils tenaient une place. Ainsi se forma et se répandit le célibat, au point que tous les grands législateurs patriotes furent obligés de réagir, à l'exemple de Moïse contre cette redoutable lèpre sociale

Lycurgue à Sparte, 900 ans après lui, décrète ainsi les célibataires d'infamie, en les excluant des charges civiles et militaires, voire même des spectacles et des jeux publics.

La civilisation romaine, sous l'influence des mêmes abus, dut recourir aux mêmes lois contre le célibat. Les descendants de ceux qui avaient enlevé les Sabines ne pouvaient voir d'un bon œil des citoyens rester inutiles à la patrie. A chaque recensement quinquennal, une amende était imposée par les censeurs aux célibataires ; elle s'appelait *æs uxorium*. Après le siège de Veis, Camille les força même à épouser les veuves des citoyens morts en défendant la patrie.

Réfléchissez maintenant, monsieur, et voyez s'il était possible de réunir jamais en une même personne deux choses plus contraires que l'emploi de confesseur et le vœu de chasteté ; quel doit être le sort de ces pauvres jeunes gens, entre la défense de posséder ce que nature les force d'aimer, et l'obligation de converser intimement, confidemment avec ces objets de leur amour ; si enfin ce n'est pas assez de cette monstrueuse combinaison pour rendre les uns forcenés, les autres je ne dis pas coupables, car les vrais coupables sont ceux qui, étant magistrats, souffrent que de jeunes hommes confessent de jeunes filles, mais criminels et tous extrêmement malheureux. Je sais là-dessus leur secret.

J'ai connu à Livourne le chanoine Fortini, qui peut-être vit encore, un des savants hommes d'Italie, et des plus honnêtes du

« En continuant à se corrompre, dit Montesquieu, les mœurs contribuèrent beaucoup à dégoûter les citoyens du mariage, qui n'a plus que des peines pour ceux qui n'ont plus de sens pour les plaisirs de l'innocence. »

L'éloignement du mariage fut considéré comme le degré supérieur de la perfection religieuse et saint Justin le condamna « comme un usage illégitime servant à satisfaire le désir de la chair. » Tertullien écrivait à sa femme, avec cette dialectique qui en fit l'un des premiers et des plus grands rhétoriciens de la nouvelle doctrine : « Si nous lisons dans les Ecritures qu'il vaut mieux se marier que brûler, quel cas doit-on faire, je vous le demande, *d'un bien qui n'est bien qu'en égard au mal ?* S'il est permis de se marier, ce n'est qu'autant que cela est moins mauvais que de brûler ; mais combien n'est-il pas plus salutaire et plus heureux de ne point se marier et de ne pas brûler ? »

monde. Lié avec lui d'abord par nos études communes, puis par une mutuelle affection, je le voyais souvent, et ne sais comme un iour je vins à lui demander s'il avait observé son vœu de chasteté. Il me l'assura, et je pense qu'il disait vrai en cela comme en toute autre chose. Mais, ajouta-t-il, pour passer par les mêmes épreuves, je ne voudrais pas revenir à l'âge de vingt ans. Il en avait soixante-dix. J'ai souffert, Dieu le sait, et m'en tiendra compte, j'espère ; mais je ne recommencerais pas. Voilà ce qu'il me dit, et je notai ce discours si bien dans ma mémoire, que je me rappelle ses propres mots.

A Rocca di Papa, je logeais chez le vicaire où je tombai malade. Il eut grand soin de moi, et prit cette occasion pour me parler de Dieu, auquel je pensais plus que lui et plus souvent, mais autrement. Il voulait me convertir, me sauver, disait-il. Je l'écoutais volontiers ; car il parlait toscan, et s'exprimait des mieux dans ce divin langage. A la fin je guéris ; nous devînmes amis : et comme il me prêchait toujours, je lui dis : Cher abbé, demain je

Au moyen âge, le célibat était regardé, à Venise, comme l'état le plus heureux, en permettant de se livrer au jeu, à l'amour et à l'intrigue, qui sont les trois grandes passions de ses habitants.

Dans la plupart des Etats européens, cet état des plus iniques, au point de vue de la justice, de l'équité et de la morale, persista jusqu'à la Révolution française. En abolissant le droit d'aînesse et les privilèges, elle émancipa les peuples et il ne resta sous le joug du célibat que ceux qui le voulurent bien. En France, il est parfaitement loisible à tous les citoyens de le garder sans encourir ni la censure des lois, ni celle de l'opinion publique.

Telle est la tradition historique du célibat, contredite par l'observation moderne.

« Le vieux garçon et la vieille fille sont des *phénomènes* en Chine, dit-il ; ce sont des produits essentiellement occidentaux. Cette manière de vivre est absolument contraire aux mœurs de l'Empire du Milieu, où quicon-

me confesse, si tu veux te marier et vivre heureux. Tu ne peux l'être qu'avec une femme, et je sais celle qu'il te faut. Tu la vois chaque jour, tu l'aimes, tu péris. Il me mit la main sur la bouche, et je vis que ses yeux se remplissaient de pleurs. J'ai ouï conter de lui, depuis, des choses fort étranges et qui me rappelèrent ce qu'on dit d'Origène.

Voilà où les réduit le malheur de leur état. Mais pourquoi, me direz-vous, quand on est susceptible de telles impressions, se faire prêtre ? Hé ! monsieur, se font-ils ce qu'ils sont. Dès l'enfance, élevés pour la milice papale ; séduits, on les enrôle : ils prononcent ce vœu abominable, impie, de n'avoir jamais femme, famille, ni maison ; à peine sachant ce que c'est, novices, adolescents, excusables par là ; car un vœu de la sorte, celui qui le ferait avec une pleine connaissance, il le faudrait saisir, séquestrer en prison, ou reléguer au loin dans quelque île déserte. Ce vœu fait, ils sont oints,

que est bon pour le mariage se marie. Le célibat y est considéré comme un vice, il faut avoir des raisons pour l'excuser; tandis que l'on donne parfois des explications et des excuses au mariage en Europe, comme s'il n'était pas naturel et moral. » (*La Chine et les Chinois*, Paris, 1884.)

Dartigues s'était élevé vivement sur le Célibat, nuisible à la morale et à la santé.

L'abandon du Mariage est un signe de démoralisation. L'institution courait les plus grands périls chez les Romains, lorsque Auguste, dans sa vieillesse, fit une série de lois pour la remettre en honneur. Il était trop tard : le peuple était corrompu, et la décadence commençait.

Montesquieu a dit : Moins il y a de gens mariés et moins il y a de fidélité dans les mariages. Le Célibat est donc un danger pour les mœurs.

Au point de vue social, le Célibat n'a pas de moins grands inconvénients. Marc (Dict des Sc. méd.) nous dit que sur 100 célibataires, il en est 10 au plus dont le congrès soit fécond. La stérilité des Femmes célibataires est bien plus grande encore. Or, si l'on porte ordi-

et ne s'en peuvent dédire : que si l'engagement était à terme, certes peu le renouvelleraient. Aussitôt on leur donne filles, femmes à gouverner. On approche du feu le soufre et le bitume ; car ce feu a promis dit-on, de ne point brûler. Quarante mille jeunes gens ont le don de continence pris avec la soutane, et sont dès lors comme n'ayant plus ni sexe ni corps. Le croyez-vous ? De sages, il en est, si sage se peut dire qui combat la nature. Quelques-uns en triomphent ; mais combien, au prix de ceux que la grâce abandonne dans ces tentations ? La grâce est pour peu d'hommes et manque même au plus juste. Comment auraient-ils, eux, ce don de continence, jeunes dans l'ardeur de l'âge, quand les vieux ne l'ont pas ?

nairement le nombre d'enfants qui naissent dans la règle par mariage à celui de 4, il en résultera que, dans un espace de 25 à 30 annés, durée commune de la fécondité féminine 100 célibataires auront frustré la société de 360 citoyens. Est-il guerre meurtrière, ajoute l'auteur dont les résultats funestes pour la population, puissent être comparés à celui-ci ?

Le célibat provoque l'homme et la femme à l'onanisme ; il est une cause puissante du satyriasis et du priapisme chez le premier, de l'hystérie et de la nymphomanie chez la seconde (docteur Antonin Bossu.)

De tous les moyens que la nature a mis en œuvre pour prévenir l'exaltation de l'instinct dont il est question, il n'en est aucun dont l'effet salutaire puisse être comparé à celui qui résulte de la consommation même de l'acte vénérien lorsque la modération y préside et que sa fréquence n'est pas fondée sur des besoins factices, sur cette ardeur de l'imagination que le luxe, l'oisiveté ou des vices d'éducation excitent si fréquemment dans les grandes cités.

Loin d'affaiblir les forces, le coït semble alors leur donner une nouvelle énergie.

Une abstinence trop rigoureuse finit toujours par produire un effet tout opposé à celui que l'on attendait ; elle conduit à une exaltation d'appétence ; et si, dans cette situation, les circonstances favorisent un premier sacrifice à Vénus, ce moment devient le signal d'une suite non interrompu de désirs toujours croissants. C'est ainsi qu'après plusieurs années d'une vie chaste, nous voyons souvent des prêtres et des religieuses se livrer aux excès les plus déréglés du libertinage.

Les célibataires deviennent, en général, les suppôts de

la luxure : obligés d'apaiser à tout prix leurs désirs, peu délicats sur le choix de leurs amours passagères, ils vont souvent puiser dans les lieux de débauche un poison fatal qu'ils versent ensuite dans le sein des victimes dont ils ont séduit l'innocence.

Quel est alors le sort de ces enfants illégitimes ? Combien n'en périt-il pas faute de soins ? Combien n'en est-il pas dont la chétive existence dépasse le libertinage et l'insouciance de leurs auteurs ?

Heureux encore lorsque les célibataires n'apportent pas le trouble et les maladies dans les ménages !

Si le célibat est l'ennemi des mœurs et de la santé publique, il le devient nécessairement aussi de la repopulation.

Il est donc évident que ce qui tend à diminuer l'énergie de l'homme et de la femme est contraire à la procréation : aussi plus les sexes s'isolent, s'adonnant à une incontinence illimitée et neutralisant, par leurs debordements, l'ardeur de l'amour, plus ils se dégradent et moins ils remplissent le but de l'union sexuelle.

Au contraire, toute séparation, toute opposition, toute barrière, tout obstacle qui ne fait que retarder le plaisir, avive le besoin et ouvre l'une des plus délicieuses sources de l'amour. C'est vraiment alors que la femme devient une déesse pour l'homme, et celui-ci un dieu pour elle ! que l'illusion et le délire de l'enchantement montent au comble et que, dans ces ravissements ineffables de mystères et de chimères pendant lesquels on respire l'immortalité, de la vie se communique à un nouvel être, seul but digne de nos hautes destinées !

Il n'est peut-être pas un législateur de l'antiquite qui n'ait porté des lois contre cette privation absurde

qu'on prétend ériger en vertu parmi nous ; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il semble qu'on ait besoin de violenter des hommes pour les porter à suivre le doux penchant de la nature.

Le célibat perpétuel est une anomalie plus contraire encore à la santé de la femme qu'à celle de l'homme. Voyez, en effet ces filles chlorotiques, langoureuses, semblables à ces fleurs pâles qui attendent les rayons fécondants de l'astre qui les anime. Elle coulent de tristes journées loin des feux de l'amour. Aussi l'aménorrhée et les irrégularités du flux menstruel, l'inertie générale de toutes leurs fonctions, les accidents innombrables de l'hystérie, le dégoût de l'existence ou d'étranges désirs de lascivité, altèrent leur santé et abrègent leurs jours.

Telles étaient jadis les vestales chez les Romains ; telles furent les vierges du Soleil dans les temples de Cusco ; telles sont encore, hélas ! parmi nous, ces pauvres filles qui se consacrent, dans l'ombre des cloîtres, à de puérils devoirs par des vœux éternels.

Le célibat est contraire aux usages des nations policées non seulement parce qu'il est l'ennemi des mœurs et de la santé publique, mais surtout parce qu'il le devient aussi nécessairement de la population. Le motif de religion qu'on invoque ne saurait faire excuser la violation des lois de la nature.

Sans doute, une personne parvenue à l'âge de raison a le droit de déterminer elle-même si l'accord entre le moral et le physique est assez solidement établi chez elle, pour ne pas s'opposer à la vocation qu'elle croit avoir. Mais aussi combien de fois cette prétendue connaissance de soi-même n'est qu'une pure illusion dépendant d'une certaine légèreté de caractère ou surtout d'un état de diversion

morale, dans laquelle on a eu soin d'entretenir les jeunes gens pendant de longues années d'épreuves !

Cette illusion ne se dissipe que trop souvent, hélas ! avec l'impossibilité de rétrogader ou lorsque un genre de vie plus libre que celui des prisons monastiques, *rend aux organes affolés leur énergie primitive. En effet, ce jeune homme et cette jeune fille qui, à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans se consacrent au service des autels, quittent-ils immédiatement le monde pour cela? Est-ce parce qu'ils sont dégoûtés de ses travers, ou qu'après s'être mûrement étudiés ils sentent en eux une grâce céleste, qu'ils se décident au sacrifice de leur liberté? J'ai peine à le croire et ne saurais voir d'un œil indifférent le sort malheureux de ces innombrables victimes d'une vocation artificielle.*

Qu'attendre en effet, d'un être qui, à peine pubère, se trouvant séquestré de la société, est obligé de renoncer à tous les plaisirs, à toutes les expansions de son âge ; qui, à une époque où les organes sont susceptibles des plus vives impressions, est tenu de se livrer à des méditations abstraites, à de longues lectures incapables de le satisfaire, d'observer des jeûnes rigoureux, d'user même, pour mortifier sa chair, d'expédients physiques dont le nénuphar et le camphre sont sans contredit les plus innocents?

N'est-ce pas s'emparer ainsi avec violence des facultés morales aux dépens des falcultés physiques ? N'est-ce pas déterminer la maladie de ces facultés qui ne résisteront qu'avec la perte du bonheur et de la tranquillité de celui qu'elle a frappé, lorsqu'une situation plus indépendante rappellera ses organes à leur première intégrité.

Si le célibataire, dans l'état-civil, n'agissant que d'après son libre arbitre, est un être nuisible à la société,

que dire de ceux qui par des vœux éternels se comdamnent à une prison perpétuelle en violant les lois les plus sacrées de la nature ?

On attribue encore (1) à la continence certaines affections cérébrales et même la mort : ainsi périt, dit-on, saint Casimir, fils du roi de Pologne, qui refusa, malgré les conseils des médecins, de chercher dans le mariage un remède assuré. Meyer raconte d'après Burdach, l'histoire d'un jeune ecclésiastique, rigide observateur de ses vœux, qui fut atteint d'aliénation mentale et ne recouvra la santé qu'après l'accomplissement de l'acte vénérien. Buffon a aussi publié le mémoire que lui adressa un curé de Cours, près de la Réole, et dans lequel cet ecclésiastique décrivait les terribles luttes qu'il eut à soutenir pour résister aux aiguillons de la chair.

Mais ce sont des cas exceptionnels, car il est bien démontré que le célibat continent peut se concilier avec la santé la plus parfaite et n'abrège en rien la durée de la vie. Les ecclésiastiques occupent même le premier rang dans l'échelle de la longévité. Ainsi, d'après Casper, sur 100 individus de chaque profession arrivés à soixante-dix ans, il y a 42 ecclésiastiques, 29 avocats, 28 artistes, 27 professeurs, 24 médecins. Les Encratiens et les Ariens, qui repoussaient le mariage, ainsi que les anachorètes de la Thébaïde, ont eu une existence très longue. Newton mourut vierge à quatre-vingt ans. Des exemples, pris chez les animaux, semblent prouver que la continence, au lieu d'abréger la vie, la prolongerait : Hervieux assure qu'un serin qui fait des petits chaque année ne vit pas plus de huit ans ; tandis qu'il arrive jusqu'à vingt-deux ans, quand on

(1) G. J. Witkowski. La Génération Humaine. Paris. H. Lauwereyns, 1882 (Ex. colorié à la main).

reste célibataire. De même le pigeon, d'après Bacon, ne vit guère que huit ans, « alors que la chaste tourterelle et le fidèle ramier parviennent jusqu'à vingt et même cinquante ans. »

Le préjudice que le célibat porte à la vie individuelle et à l'accroissement de la population fait que, de tout temps, il a été flétri et le mariage encouragé. Cependant le Concile de Trente a reconnu que le célibat est préférable au mariage, et quiconque le nie encourt l'anathème. Cette décision était d'accord avec la parole de saint Paul qui, dans son *Epître aux Corinthiens*, dit : « Il est bon à l'homme de ne toucher point de femme. » Malgré ce passage du *Nouveau Testament*, la religion protestante a toujours été favorable au mariage. « Enjoindre le célibat dit Luther, est tout aussi raisonnable que décrèter que l'on vivra sans boire ni manger. »

Les anciens regardaient le célibat comme une sorte d'opprobre et en faisaient un cas d'inaptitude aux fonctions publiques. Les Romains refusaient aux célibataires le droit de témoignage, et, chez les Spartiates, ils étaient fouettés tous les ans par les femmes, au pied de la statue de Junon. Moïse récompensait les personnes mariées en les dispensant du service militaire. César défendait aux femmes, en âge d'avoir des enfants et qui n'étaient pas mariées, de porter des pierreries. « Nous voulons dit Louis XIV, dans ses *Ordonnances*, que dorénavant tous nos sujets taillables, qui auront été mariés avant ou dans la vingtième année de leur âge, soient et demeurent exempts de toutes contributions ou tailles, impositions et autres charges publiques, sans y pouvoir être compris ni employés, qu'ils n'aient ving-cinq ans révolus et accomplis. Comme aussi nous voulons que tout père de famille qui aura des enfants

vivants, nés en loyal mariage, non prêtres, religieux ni religieuses, soit et demeure exempt de la collecte de toute taille et autres impositions, guet, garde, et autres charges publiques. Voulons que les gentilshommes et leurs femmes, qui auront dix enfants, jouissent de mille livres de pension par chacun an, et ceux qui en auront douze, deux mille livres. « Actuellement en France, le père de quatre enfants est dispensé du service des vingt-huit jours. Il faudrait encourager la paternité par beaucoup d'autres faveurs. C'est eucore pour favoriser l'accroissement de la population que certains législateurs ont proposé d'établir un impôt sur les célibataires. »

On revient beaucoup aujourd'hui sur les idées physiologiques trop souvent préconçues antérieurement.

La continence, dit Féré (1) que l'on confond souvent avec la chasteté en diffère cependant. La chasteté est la conséquence d'une disposition naturelle à éviter les abus et les plaisirs illicites, qui n'a rien de pénible par conséquent, et est compatible avec le mariage. La continence (*continere*, contenir) suppose un effort et une victoire. Les médecins se sont montrés tantôt les défenseurs (2), tantôt les détracteurs (3) de la continence. Il s'en est trouvé pour la considérer comme physiologique (4); d'autres l'ont accusée des maux les plus divers (5), et en particulier de nombreuses névropathies ou psychoses. Cette

(1) Ch. Féré. Loc. cit.

(2) Barbery. Consid. médicales et philosophiques sur la continence th. 1832, n° 151.

(3) Quesnel. Rech. relatives à l'influence de la continence sur l'économie animale, th. 1817, n° 201.

(4) J.-E. Dufieux. Nature et virginité, consid. physiologiques sur le célibat religieux.

(5) De Montègre. Art. Continence, Dict. des sc. méd.. VI, 1813, p.401.

opinion est surtout basée sur la fréquence relative de la folie chez les célibataires. Le curé que Buffon a accusé d'être devenu fou par continence était avant tout un scrupuleux qui s'était obstiné à lutter par l'insomnie contre les anges de la nuit et à refuser le secours de la nature. En réalité, comme l'a bien montré Verga, l'influence du célibat qu'il ne faut pas confondre avec la continence (1), malgré l'étymologie soutenue par Scaliger sur la folie, n'est qu'apparente. Le célibat est plus souvent la conséquence que la cause de l'anomalie ; il a moins de part dans les aliénations mentales des célibataires que le mariage dans les aliénations mentales des gens mariés soumis à une multitude de soucis évités aux célibataires. On peut en dire autant des autres plaies attribuées au célibat par Bertillon. Dans la discussion qui eut lieu à la Société de médecine de Lyon, à propos du livre de Dufieux (2) qui faisait l'apologie du célibat religieux, ses adversaires n'ont rien trouvé à objecter à la négation des maladies attribuées à la continence (3). Mantegazza, qui ne se fait pas remarquer parmi les apôtres de la continence, ne lui

(1) Héullard d'Arcy. Le célibat et le mariage étudiés au point de vue de la morale, de l'hygiène et du ralentissement dans l'accroissement de la population (l'Abeille médicale, 1867, p. 317, 329, 346, 353).

(2) Perrin, Diday, Devay, Brachet, Bonnet, etc. (Annales de la Soc. de méd. de Lyon, 1855, III, p. 171).

(3) Que répondre cependant à Michelet quand il dit si justement : « Ce jeune prêtre qui, d'après vous, croit que le monde est encore ce monde effroyable, qui arrive au confessional avec cette vilaine science, l'imagination meublée de cas monstrueux, vous le mettez, imprudents ! (ou comment vous nommerai-je ?) en face d'une enfant qui n'a pas quitté sa mère, qui ne sait rien, n'a rien à dire, dont le plus grand crime est d'avoir mal appris son catéchisme ou blessé un papillon. Je frémis de l'interrogatoire qu'il va lui faire subir, de tout ce qu'il va lui apprendre dans sa brutalité consciencieuse. Mais il a [illegible]

reconnaît cependant aucun inconvénient (1). Les physiologistes, au contraire, lui ont trouvé des avantages. Harvey et Haller connaissaient ses effets heureux sur la longévité chez les oiseaux, et la physiologie moderne n'est pas en contradiction avec eux sur ce point (2). La conti-

demander... elle ne sait rien ne dit rien. Il la gronde, et elle pleure. Les pleurs seront bientôt séchées, mais elle rêvera longtemps.

«... Quand je songe à tout ce que contient le mot de confession, de direction, ce petit mot, ce grand pouvoir, le plus complet qui soi au monde quand j'essaie d'analyser ce qui est, je suis effrayé. Il me semble que je descends par la spirale infinie d'une mine profonde et ténébreuse. J'avais pitié tout à l'heure de ce prêtre, et maintenant j'en ai peur...

« Ce qui a entendu, prenez garde, ce n'est pas le bois, le chêne noir du confessional ; c'est un homme de sang et de chair. Et cet homme sait maintenant sur cette femme ce que le mari n'a pas su, dans les longs épanchements des nuits et des jours, ce que ne sait pas sa mère qui croit l'avoir tout entière, l'ayant eue tant de fois nue sur ses genoux. Il sait, cet homme, il saura. Et n'ayez pas peur qu'il oublie : si l'aveu est en bonne main, tant mieux ! car c'est pour toujours... Elle aussi, elle sait bien qu'il y a un maître de sa pensée intime ; jamais elle ne passera devant cet homme sans baisser les yeux...

«... Le prêtre tient donc l'âme, dès qu'il a le gage dangereux des premiers secrets, et il la tiendra de plus en plus. Voilà un partage tout à fait entre les deux époux (car maintenant il y en aura deux), l'âme à un, à l'autre corps... Chose humiliante, de n'obtenir rien de ce qui fut à vous, que sur une autorisation et par indulgence : d'être vu, suivi dans l'intimité la plus intime, par un témoin invisible qui vous règle et vous fait votre part ; de rencontrer dans la rue un homme qui connaît mieux que vous vos plus secrètes faiblesses, qui salue humblement, se détourne et rit...

«... Le célibat ecclésiastique est une institution contre nature, qui rend nécessairement le prêtre malheureux, envieux et malfaisant. La confession ouvre à cet homme, qui n'a pas de famille, la porte de toutes les familles. Elle lui livre la mère, et, par celle-ci, il met la main sur les enfants. S'il ne peut atteindre le père, il l'isole et le remplace.»

(1) P. Mantegazza. L'hygiène de l'amour. p. 232.

(2) E. Ray Lankester. On comparative longevity in man and the lower animals. London. 1870, p. 85.

nence réalise une réserve de forces. L'économie sexuelle favorise la longévité et les diverses formes de l'activité intellectuelle.

On a souvent cité parmi les génies continents, Newton, Pascal, Leibnitz, Kant, Beethoven ; la continence n'exclurait pas la valeur guerrière; Scipion l'Africain et Bayard ont été rangés parmi les abstinents. On peut faire toutes les réserves sur ces exemples légendaires, mais il n'est pas nécessaire d'appeler en témoignage, à l'exemple de Devay, tous les prêtres catholiques pour pouvoir affirmer que la continence est compatible avec la santé et qu'elle est généralement favorable à l'activité psychique, aussi bien qu'à l'activité physique. Ceux qui accusent la continence de causer tous les maux de la femme ne peuvent pas mieux faire que de préconiser le mariage comme le « remède universel » (1). Ils font abstraction du sort du mari-médicament qui a intérêt à ne pas ignorer que l'obéissance impulsive aux besoins somatiques est négative des adaptations intellectuelles et morales.

On a reproché à la continence de réduire à leur minimum les désirs vénériens et l'activité des organes sexuels qui pourraient même s'atrophier; Galien rapporte que les chanteurs et les athlètes qui s'abstenaient, avaient les organes génitaux flétris comme les vieillards. Mais on a relevé que cette remarque ne concorde pas avec les faits bien observés. La continence somatique ne peut être nuisible que si elle coïncide avec une excitation psychique. L'impuissance n'est pas le produit de l'abstinence, mais bien souvent de l'abus. Hammond a bien montré que l'impuissance des Majerados du nouveau Mexique, et

(1) J.-J. Vitrey. De la femme sous les rapports physiologique, moral et littéraire, 2e éd., 1825, p. 118, 127.

aussi peut-être celle des Scythes doit être attribuée surtout à l'onanisme (1).

Le professeur suédois Seved Ribbing s'est étendu longuement sur les maladies de la continence et a cité des extraits des plus sérieux sur ce sujet.

Etudions maintenant, dit-il (2), les troubles attribués à la continence. En ce qui concerne les formes particulières sous lesquelles cette maladie se produit chez l'homme, c'est-à-dire l'impuissance, la spermatorrhée, l'hypocondrie, tous ces symptômes ne résultent jamais, ou du moins bien rarement, de la véritable continence. Ils sont, au contraire, souvent produits par des excès, des habitudes vicieuses ou l'hérédité.

Au sujet de l'hystérie, Kraft-Ebing dit :

« L'opinion généralement admise dans le public, que cette maladie est due à un manque d'exercice des fonctions génitales de la femme, cette opinion, dis-je, est absolument sans fondement. Si les vieilles filles vierges sont quelquefois hystériques, cela tient à des causes morales et non psychiques.

Les femmes non mariées et qui remplacent le mariage par des occupations sérieuses auxquelles elles se donnent cœur et âme, comme par exemple, les sœurs de charité, qui se dévouent aux malades et à l'enfance, ces femmes ne deviennent qu'exceptionnellement hystériques (3). » A un autre endroit, cet auteur ajoute : « C'est une

(1) Hammond, The disese of the Scythians (morbus feminarum) and other analogous conditions (Amer. Journ. of neur. and psych., 1882, p. 339.)

(2) Seved Ribbing, Professeur à l'Univeasité de Lund (Suède). L'hygiène sexuelle et ses conséquences morales. Traduct. F. Alcan, Paris.

(3) Ueber gesunde und kranke Nerven, p. 123.

triste preuve de l'insuffisance des connaissances hygiéniques, que nous fournissent encore actuellement les médecins qui espèrent guérir les maladies nerveuses, comme l'hystérie par exemple, par le mariage, et qui conseillent à leurs clients de se marier » (1).

Le neurologiste américain Hammond émet à ce sujet l'opinion suivante : « A mon avis, la disposition plus marquée des femmes célibataires à l'hystérie, ne tient ni à ce que leur instinct génital n'est pas satisfait ni à l'inactivité des organes génitaux ; cette névrose doit être attribuée bien plutôt à ce qu'il manque un véritable but à ces femmes et qu'elles rapportent constamment toutes leurs réflexions, toutes leurs pensées, toutes leurs sensations à leur MOI ; cet état d'esprit est indissolublement lié au célibat de la femme. Les femmes non mariées, qui doivent subvenir elles-mêmes à leur entretien, ne sont pas plus prédisposées à l'hystérie que les femmes mariées (2). »

Dans une monographie sur l'hystérie, le professeur Jolly écrit : « Scanzoni a trouvé que, sur un grand nombre d'hystériques 75 p. 100 avaient eu des enfants, 65 p. 100 en avaient eu plus de trois ; ces faits, suffisent à réfuter l'opinion qui voudrait faire de cette maladie une « *affectio virginum et viduarum* ».

L'abstinence peut quelquefois conduire de jeunes veuves à l'hystérie, ou encore des femmes mariées avec des maris impuissants. Mais la surexcitation des organes génitaux doit être incriminée beaucoup plus souvent (3).

(1) Loc. cit., p, 80.

(2) A treatise on the diseases of the nervous system. 7e édition, Londres 1882, p. 759.

(3) Handbuch der speciellen Pathologie und Therapie. Edit. par H. von Ziemsson, XII, 2e édition. Leipzig, 1877, p. 503 et suiv.

Quant à l'*anémie*, la science et l'expérience quotidienne nous enseignent qu'elle est en partie congénitale, qu'elle peut affecter les deux sexes à tous les âges, et de plus que ses rapports avec les fonctions génitales sont plus que problématique. Enfin, cette affection trouve de nombreuses causes de développement dans la façon dont on comprend actuellement la vie intellectuelle.

Les troubles de la menstruation peuvent aussi bien s'observer chez les femmes mariées que chez celles qui ne le sont pas. Ils sont souvent associés à de l'anémie ou à des lésions de la matrice qui n'ont pas le moindre rapport avec le fonctionnement ou l'inactivité de cet organe.

Malgré tout ce que j'ai dit, je ne conteste pas qu'une femme mariée à un homme sain, raisonnable, sachant ménager son épouse, se porte mieux que lorsqu'elle était jeune fille et même qu'une femme du même âge, non mariée. Je reconnais encore que, d'après les statistiques, la mortalité est moins grande chez les femmes mariées ayant passé la première jeunesse, que, chez les célibataires. Mais tout cela ne prouve ni qu'il existe des maladies produites par l'abstinence, ni que l'état physique et psychique de la femme serait amélioré, si cette dernière prenait part aux jouissances génitales, selon le précepte de Nordau et de Brandès, en s'affranchissant des préjugés actuels...

Le célibat n'a-t-il pas ses inconvénients et ses calamités pour un homme qui est parvenu à la maturité génitale ? Citons encore Acton :

« Deux opinions extrêmes ont été émises à ce sujet. Pour les uns, un jeune homme ne devrait pas avoir de commerce avec une femme ; d'ailleurs, le besoin ne s'en

ferait pas sentir, ou, du moins, ne serait pas impérieux. Il ne serait même pas nécessaire de mettre les jeunes gens en garde contre certaines relations, ni de leur prêcher la chasteté.

« Dautres pensent, au contraire, que les ennuis qui résultent de la chasteté sont si considérables, qu'ils justifient leur impureté, ou tout au moins l'excusent. Entre ces deux opinions extrêmes, on trouve tous les intermédiaires. A mon avis, pour un jeune homme qui a été élevé dès son enfance avec attention et dont l'âme n'a pas été souillée par des penséee impures, la pureté est un but facile à atteindre, sans qu'il soit pour cela besoin d'efforts surhumains. Chaque année d'abstinence volontaire lui rend, par la force de l'habitude, la chasteté moins dure. Mais il est cependant difficile de nier qu'un nombre respectable de jeunes gens plus ou moins continents, sont tourmentés, de temps à autre, par des troubles qui ne sont pas négligeables...

« Les hommes à demi-continents, ceux qui voient le droit chemin devant eux, qui l'approuvent, mais qui suivent le mauvais, ces hommes qui n'ont ni le cynisme des matérialistes endurcis, ni la force de l'homme qui reste chaste pour sa conscience, souffrent à la fois de ce qu'ils se refusent à eux-mêmes certains plaisirs et des remords que leur suscite l'idée de leur chute. Nombre de faits confirment ce que nous venons de dire, et ces exemples se trouvent aussi bien dans la jeunesse dont nous nous occupons plus particulièrement, que chez les hommes mûrs. L'expérience journalière nous amène des malades qui se plaignent que leur continence prolongée leur occasionne une telle surexcitation du système nerveux qu'il leur est complètement impossible de fixer leur

attention sur un sujet quelconque. Leurs études deviendraient impossibles sous prétexte qu'ils ne peuvent rester assis tranquilles ; aussi les travaux qui doivent être faits assis sont-ils complètement interrompus par les pensées érotiques, qui viennent hanter notre malheureux patient.

« Quand j'entends des hommes formuler ces plaintes, je suis bien certain de l'aveu qu'ils vont me faire immédiatement après, aveu qui devra nous expliquer tous ces troubles. Je m'attends à ce que ces malades me disent que le remède qu'ils ont choisi eux-mêmes a été tout puissant : les rapports sexuels ont permis à l'étudiant de reprendre immédiatement son travail ; le poète a senti de nouveau couler sa veine poétique ; les visions obscurcies du peintre s'éclairent plus puissantes et plus vives, alors que l'écrivain qui, pendant plusieurs jours, n'avait pas été capable d'écrire deux phrases de suite, s'étonne, après avoir vidé ses vésicules séminales, de créer les plus adorables chefs-d'œuvres !

« Chez les individus dont nous venons de parler, l'abstinence produit sûrement cette surexcitation. Mais aucun de ces symptômes, si manifeste qu'on le dise, n'autorise le médecin à prescrire le remède que le malade avait choisi, ni même à l'approuver tacitement.

« Je proteste de la façon la plus énergique contre le droit que s'arroge un médecin qui conseille un tel remède. Il est préférable pour un jeune homme de mener une vie pure. Ceux qui s'abstiennent de tout commerce avec les femmes ne souffrent que peu ou point de cette surexcitation, tandis que l'homme impur peut bien compter que dès qu'il se produira une pléthore séminale, il sera torturé par l'un ou l'autre des symptômes dont

nous parlions plus haut. La satisfaction de ses instincts exige, pour devenir un moyen efficace, d'être répétée dès que de nouvelles sensations insolites se reproduisent.

« La vérité est que beaucoup d'excellents jeunes gens sont beaucoup trop heureux de trouver une excuse à leurs désirs, pour essayer de les régler et de les dominer. Je suis convaincu, pour ma part, que tous ces troubles génitaux sont fort exagérés, sinon inventés de toutes pièces, dans le but que nous savons (1).

« Si un jeune homme voulait endurer les plus graves inconvénients que puisse procurer la vie sexuelle, il n'aurait pas de plus court chemin pour arriver à son but que de prendre une maîtresse dans l'intention de redevenir continent, quand une fois il aurait passé sa pre mièer fougue.

« La difficulté de rompre avec une habitude qui s'enracine si rapidement dans chaque fibre de l'organisme humain est si grande que l'on peut dire à tout jeune homme qui entre dans la voie du vice : « Tu t'aventures dans un chemin où tu « ne pourras jamais revenir sur tes pas (2). »

Les troubles purement physiques qui accompagnent la

(1) Il me paraît intéressant d'opposer à ce témoignage médical l'opinion de Geijerstam : « Savez-vous qu'un homme qui passe sa vie remplir un tel devoir (c'est-à-dire l'abstinence continue) trouve à peine le temps et la possibilité de faire autre chose? Toute sa force est dépensée dans cette lutte homérique de l'autocrastion; ses plus belles années se perdent à livrer un dur combat dont l'influence paralysante, pour ne pas dire destructive, qu'il exerce sur ses facultés intellectuelles ne peut guère être soupçonnée que par celui qui en a été lui-même l'objet. Quand on connaît d'avance les suites défavorables qui résultent de cette pureté si obstinée, on devrait réfléchir à deux fois avant d'accepter d'être le juge d'un tel différend». Stridsfagar, p. 53-54.

(2) Loc. cit.

continence, aussi bien chez le jeune homme que chez l'homme marié ou le veuf, ne sont marqués chez les individus sains que par une sensation de pléthore sanguine, de tension, de légère pression, etc..., et ces troubles ne seraient pas si gênants s'ils n'étaient exagérés chez les jeunes gens, si leur imagination n'était excitée à un degré extraordinaire par des livres, des images et des caricatures érotiques.

Le professeur S. Ribbing, écrit encore : « Pendant mes vingt années de pratique médicale, j'ai eu l'occasion de voir ou de traiter beaucoup de personnes au point de vue génital surtout beaucoup de jeunes gens appartenant à toutes les classes de la société ; j'ai eu l'occasion de recueillir les opinions les plus diverses, de causer avec des hommes dont les uns avaient un passé irréprochable et dont les autres avaient eu une jeunesse impure ; mais je n'en ai jamais rencontré un seul qui, étant admise la bonne volonté du sujet, ait déclaré impossible la domination absolue de ses sens. »

Ces idées nous paraissent absolument justes.

Cependant les faits ne les viennent pas toujours corroborer. L'impitoyable, l'inexorable, l'inéluctable statistique est là, jetant toujours dans la balance sinon le poids, du moins le doute de ses chiffres.

L'autorité de M. Bertillon, s'impose ici.

Citons toutefois, auparavant, une statistique assez récente encore, et surtout très complète et très documentée, de *Laurent Martin* dans ses " Dangers de l'Amour, de la luxure et du libertinage".

MORTALITÉ

Célibataires de 25 à 45 ans........................	28/100
Hommes mariés de 25 à 45 ans....................	18/100

Longévité

Sur 100 hommes mariés ; sur 100 célibataires :

78	»	»	40	atteign.	42	ans
48	»	»	22	»	60	»
9	»	»	3	»	80	»

Suicidés

Sur 100 : 67 célibataires ; 33 mariés.

Prévenus

Sur 100 : 62 célibataires ; 38 mariés.

Aliénés

Sur 1726 : 746 mariés ; 980 célibataires.

Ce tableau, par la froide netteté de ses chiffres, parut effrayant lors de sa publication.

M. Bertillon, cependant, ne fit que les confirmer.

De ses calculs, il résulte en effet que : pour les

Crimes contre les personnes

Pour : 67 célibataires ; 33 mariés.

Crimes contre la propriété

Pour : 60 célibataires ; 40 mariés.

Voila pour la *criminalité* (1).

Suicidés

La statistique du *suicidé* nous montre encore un chiffre de célibataires bien supérieur au chiffre des mariés :

(1) Dans son « Mariage théorique et pratique », P. Marrin cite une statistique relevée sous l'Empire (Duruy, ministre) sur la criminalité dans les écoles.

Pendant 30 mois, 34.873 écoles laïques ont fourni 10 crimes et 80 délits ; pendant ces mêmes 30 mois, 3.531 écoles congréganistes ont fourni 23 crimes et 32 délits, soit 4 fois plus de délits, 12 fois plus de crimes.

Cette enquête fut de suite enrayée, parait-il.

Pour 100 suicidés mariés, 112 célibataires selon Bertillon

Pour 100 suicidés mariés, 129 célibataires selon Brierre de Boismont.

ALIÉNÉS

Enfin, atteints de *folie*, on trouve

Pour 100 mariés, près de 240 célibataires.

Il est vrai de dire pour expliquer cette supériorité considérable que la folie est, à juste titre, une cause d'empêchement au mariage.





CHAPITRE IV

L'HARMONIE DU COIT

I

La Science du Coït

(ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE SEXUELLES)

DE tous les précurseurs de la Révolution française, Montesquieu est peut-être celui qui a eu les vues les plus larges et les plus fécondes en résultats pratiques.

Au point de vue général, au point de vue social, au point de vue individuel, par l'acte lui-même, par ses conséquences (et la première, l'enfant) Montesquieu avait vu l'importance, et en philosophe au sens pratique, avait longuement parlé du Coït qu'il appelle « LA PRIÈRE MUTUELLE » (1).

Acte essentiellement naturel, s'il se trouve toujours des Chloé se disant : « Pour sûr il doit y avoir quelque chose de plus que le baiser, » combien peu de Daphnis ont besoin des leçons de Lycenion (2).

C'est le propre de l'amour de savoir sans avoir appris(3).

D'ailleurs, depuis le frôlement délicieux des oiseaux, jusqu'à la liaison si longuement complète de la race ca-

(1) Montesquieu, Lettres persanes.

(2) Cependant le Docteur Bossu, Garnier, Villemont, citent quelques cas de ces ignorances.

(3) Michelet, L'Insecte.

nine, tous les animaux donnent à l'homme de trop nombreux exemples, pour qu' « il en ignore. »

Etudié dans la sphère des organes copulateurs, c'est-à-dire examiné dans les phénomènes purement locaux, le coït ne peut avoir lieu qu'après une période de préparation pendant laquelle les organes des deux sexes entrent en érection sous l'influence de l'éréthisme vénérien. (1)

Quand le membre viril pénètre dans le vestibule, le gland du pénis vient heurter le gland du clitoris qui, placé à l'entrée du canal copulateur, peut céder et se flétrir à la faveur de sa position et de l'angle que fait son corps.

Après cette première excitation des deux foyers sensitifs, le gland pénien glisse sur le rebord des deux bulbes, par un mouvement brusque et saccadé; le collet et le corps du pénis sont embrassés par la saillie de ces bulbes; le gland, au contraire, qui s'est avancé plus loin, est au contact avec la surface fine et délicate de la muqueuse vaginale, rendue elle-même élastique par la doublure que lui constitue le tissu érectile que j'ai dit ramper entre ses membranes (2).

Cette disposition, permettant au vagin de se mouler

(1) Roubaud. Loc. cit.

(2) Venette, dans son « Tableau de l'Amour Conjugal » avait écrit et résumé cette matière :

De la proportion naturelle & des défauts des parties génitales de l'homme & de la femme.

Si nous remarquions ce qui se passe tous les jours dans le monde parmi les animaux les plus parfaits, touchant l'ouvrage de la génération, nous observerions que Dieu, ou, si l'on veut, la nature, qui est l'organe universel de sa puissance, a donné à chaque espèce des parties différentes pour se perpétuer : que les uns reçoivent les parties des autres, lorsqu'il se fait une jonction des corps pour la propagation de chacune. Les parties génitales ne se font pas par hasard dans les

sur le volume de la verge, augmente encore la turgescence, et par conséquent la senbilité du clitoris, en forçant le sang, chassé des parois du vagin, de se rendre, en partie du moins, aux bulbes du vestibule à travers les veines émissaires dépourvues de valvules, et de parvenir ainsi, d'une manière médiate et directe, jusqu'au clitoris.

Kobelt, à la fin de sa monographie, se croit en mesure

flancs des femelles. Les âmes dans les bêtes, et les intelligences dans les femmes, font tout l'attirail des parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, par le commandement de la nature.

L'intelligence, ou, si l'on peut parler autrement de l'âme que Dieu a créée et placée ensuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine, pour me servir de cet exemple, choisit dans le corps de sa mère, qui vient de concevoir, la matière la plus proportionnée à former toutes les parties qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas besoin de modèle pour cela ; il suffit qu'elle exécute les desseins de la nature pour garder toutes les mesures et les proportions qu'il est nécessaire de garder dans la figure des parties secretes de cet homme à venir. Elle place donc ces parties dans un lieu naturel ; elle fait une étroite liaison de tout ce qui les compose, pour les faire un jour agir commodément quand il sera besoin.

D'ailleurs, une autre intelligence qui est de la même nature que l'autre, s'occupe au milieu de la France à choisir, dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir, la matière la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille ; elle agit si bien en cette rencontre, qu'elle les rend propres à être un jour le lieu où un homme doit être engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfants sont si justes, leurs ouvertures si mesurées, leurs profondeurs si réglées, leurs distances si proportionnées, enfin, toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le ministère de ces deux intelligences ; car, bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles ont cependant si justement fabriqué les deux parties secretes de l'un et de l'autre sexe que lorsque les parties seront un jour en état de se joindre amoureusement, rien ne manquera à leur conjonction ; elles se présenteront si commodément de tous côtés, que l'on dirait qu'elles ont été coulées au moule, tant elles sont proportionnées les unes aux autres.

de décider auquel des deux sexes appartient la plus grande somme de volupté dans l'acte vénérien. Je ne sais, en présence de toutes les circonstances qui influent sur le sens génital, s'il est possible de résoudre *à priori* un semblable problème.

Mais, si ces intelligences manquent de matière pour former les parties de la génération de l'un des deux sexes; si la matière est trop abondante, qu'elle ne soit pas flexible, ou qu'elle ait des qualités et des figures rebelles, si la figure de la matrice de la mère est incommodée, et que son tempérament soit déréglé, quelle apparence y a-t-il que ces intelligences puissent réussir à façonner ces parties qui doivent un jour perpétuer les hommes?

Je ne saurois accuser ni la nature ni ces intelligences de commettre ces défauts; elles ne font jamais rien d'elles-mêmes de défectueux, et surtout quand elles se proposent la génération et la conservation des hommes?

Ces manquements et ces maladies n'arrivent pas seulement aux parties naturelles de l'enfant qui se forme dans les flancs de sa mère, il en est encore attaqué après qu'il en est sorti, ainsi que nous le dirons ailleurs.

ARTICLE I

De la proportion des parties naturelles de l'Homme & de la Femme, selon les loix de la nature

Quoique l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mystères de l'amour nous savons pourtant tout ce qui ce passe dans l'action du mariage, et nous sommes fort contens, lorsque nous en avons des connoissances plus parfaites. Si d'un côté le péché a attaché de la honte à cette connoissance, pour me servir de la pensée de saint Augustin, de l'autre la nature n'y a rien mis que de bienfaisant.

La nature qui n'a jamais rien fait sans dessein, a établi des loix pour toutes les parties qui nous composent : celles que nous appelons amoureuses ont ordinairement leur dimension dans les hommes et dans les femmes; et le membre de l'homme, selon ces mêmes loix, ne doit avoir communément que six ou huit pouces de long, et que trois ou quatre de circonférence : c'est la plus juste mesure que la nature ait gardée en formant cette partie dans la plupart des hommes. Si la verge est plus grande ou plus grosse, il faut trop d'artifice à la faire mouvoir; et les habitants sont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Cependant la question a trop souvent occupé des hommes sérieux, pour ne faire connaître la pensée du professeur H.Kobelt,résumée ainsi dans une note finale : « Avec ces données anatomiques et physiologiques, dit-il, si nous essayons de résoudre la question, controver-

Le conduit des parties secrettes de la femme est ordinairement de six ou huit pouces de profondeur, et la circonférence interne n'a point de mesure déterminée; car par une admirable structure, ce conduit s'ajuste si proprement à la partie de l'homme, qui en est pressée, qu'il devient plus ou moins large, selon les instruments qui le touchent.

L'auteur ensuite s'étendait sur les proportions et disproportion nuisibles ou utiles à la volupté du Coït causes quelquefois de grandes jouissances, plus souvent de maladies.

ARTICLE II

Des défauts des parties naturelles de l'Homme

Les Casuistes et les jurisconsultes traitent ces sortes de matières aussi bien que les Médecins; mais ils les traitent d'une façon toute différente. Les premiers croient être obligés d'en parler pour le salut des âmes, en refusant le mariage à ceux qu'ils en jugent incapables et en séparant pour quelque temps l'homme et la femme, que quelques incommodités des parties auroient troublés dans le mariage.

Les juriconsultes se sentent aussi excités par l'intérêt de la Justice et pour le bien de l'Etat, d'agiter ces mêmes questions : ils veulent par là sçavoir les causes de la dissolution du mariage, pour en coriger les abus; mais, parce que ces matières difficiles sont souvent fort mal touchées par les uns et par les autres, je tâcherai d'éclaircir les difficultés qui en dépendent, afin que l'on puisse juger sainement différents qui tomberont entre les mains de ceux qui en doivent être ou les juges ou les arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la femme, l'on doit souvent en accuser les défauts naturels des unes ou des autres; mais, pour comprendre comment ces défauts arrivent, il faut s'imaginer que l'intelligence qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans les entrailles de sa mère, ne trouvant pas toujours assez de matière pour former les parties naturelles d'un enfant, elle est obligée de rendre défectueuses ces mêmes parties; et parce que les parties qui servent à la vie sont beaucoup plus nécessaires que celles qui contribuent à la propagation de l'espèce; que

sée tant de fois, relativement à la somme de volupté ou d'orgasme qui revient à chacun des sexes dans l'acte de la copulation, nous trouverons, quant à l'individu fémi-

d'ailleurs celles-là sont plutôt formées que celles-ci, il arrive quelquefois que l'intelligence emploie aux parties nécessaires à la vie, presque toute la matière qui étoit destinée aux parties secrettes, et ainsi ces dernières parties deviennent fort petites dans sa suite du temps, leur matière ayant été ménagée pour d'autres. Ce fut là la cause d'une des observations de Platerus, qui croit qu'un homme n'avoit que le gland couvert d'un prépuce au lieu de membre viril.

Les défauts des parties secrettes, aussi bien que des autres dont nous sommes souvent composés, ne sont pas toujours naturels et le gentilhomme dont nous parle Paul Zachias, n'auroit jamais engendré, s'il eut manqué dès le ventre de sa mère, de la moitié de ses parties naturelles.

La mortification de la chair et la chasteté sont souvent de puissantes causes pour diminuer nos parties naturelles. L'exemple de saint Martin nous le fait bien voir, lui qui pendant sa vie avoit tellement macéré son corps par des austérités inouies et qui s'étoit tellement roidi contre les libertés de son siècle, qu'après sa mort, si nous croyons Sulpice, sa verge étoit si petite, que l'on auroit point trouvée, si l'on n'eût su le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop grosses ne sont pas les plus propres, ni pour la copulation ni pour la génération. Elles incommodent les femmes et ne produisent rien ; si bien que pour la commodité de l'action, il faut que la partie de l'homme soit médiocre et que celle de la femme soit proportionnée, afin de s'unir l'une à l'autre et de se toucher agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce vice naturel que l'abondance de la matière dans les première semaines de la conception; si bien que l'intelligence qui a soin de cette partie, aussi bien que des autres, ne sachant que faire de tant de matière qui reste après les principales parties formées, elle l'emploie à faire une grosse et longue verge.

S'il est vrai ce que les physionomistes nous disent, que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges et qu'ils sont plus robustes et plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'Heliogabale, que la nature avoit favorisé de grandes parties génitales, comme l'écrit Lampridius, choisissoit des soldats qui avoient de grands nez afin d'être plus en état, avec moins de troupes, de faire quelques expéditions de guerre, ou de résister plus

nin, que la dimension considérable de ses bulbes, comparée au volume du gland du clitoris, que leur action immédiate sur cet organe que la compression énergique

fortement aux efforts de ses ennemis; mais il ne s'apercevoit pas en même temps que ces gens aux grandes verges étoient les plus étourdis et les plus stupides des hommes.

Souvent des petits hommes ont un membre plus grand que les autres; il s'en est même trouvé autrefois qui avoient la verge si longue, si nous en croyons Martial, qu'ils étoient souvent en etat de flairer; et je ne sais si ce poète ne vouloit point parler de Clodius, qui viola Pompeia, femme de Cesar, dans le temple de la déesse Bona; lequel, au rapport de l'histoire, avoit le membre aussi gros que les deux plus grosses verges que l'on eût pu joindre ensemble.

On doute que la semence qui passe par une longue verge est prolifique. Galien, après Aristote, a agité cette question. Ils disent tous deux que les esprits résident abondamment par la longueur du chemin, la semence n'est plus, ensuite, capable de production. Mais plusieurs Médecins et entr'autres le savant Hucher, sont d'un tout autre sentiment. Car la semence se portant directement dans le fond de la matrice sans être altérée de l'air ni par aucune autre cause étrangère, elle a toutes les dispositions nécessaires pour la génération, et les histoires que ce grand Médecin nous rapporte sur ce sujet, nous font bien voir que la vérité est toute pour lui.

A moins que les deux parties génitales des deux sexes ne soient bien proportionnées, comme je l'ai dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles se joignent étroitement l'une à l'autre, car, si l'homme est un peu membru et que la femme soit fort étroite, la conjonction n'est point agréable et l'on ne peut se souffrir l'un et l'autre. Mais, si ce même homme se joint ensuite amoureusement à une autre qui soit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaisir, au lieu des plaintes et des douleurs qu'il causoit à la première Si bien qu'il est vrai de dire ce que celui qui nous a donné tant de remèdes contre l'amour, nous a laissé par écrit que si nous aimions les personnes qui ont des inclinations et des parties proportionnées aux nôtres, notre flamme est heureuse, et il ne vient de notre amour légitime que des tendresses et des voluptés permises.

En effet, si les deux femmes dont Platerus nous fait l'histoire avoient pu souffrir leurs maris, elles ne se seraient jamais plaintes en justice et jamais les juges n'auraient prononcé d'un commun consentement, que leurs mariages étoient invalides avec injonction aux femmes d'en-

qu'ils éprouvent de la part de la verge, et surtout le grand nombre de nerfs concentrés dans un si petit espace (*multum in minimo*), tout cela joint à la grande sensibi-

trer dans la solitude et permission aux hommes de se remarier à d'autres qui ne furent pas si sensibles après leurs mariages, que de se plaindre de la grosseur des parties naturelles de leur maris.

Je ne parle point ici de la grosseur prodigieuse de la verge de quelques hommes : on sait qu'ils ne sont pas destinés au mariage, et l'on auroit eu grand tort si l'on avoit voulu remarier l'homme dont parle Fabrice de Hilden, qui l'avoit aussi grosse qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses et les petites verges qui sont des défauts dans les hommes, elles sont encore défectueuses, si elles sont mal figurées, ou si toutes les parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel, car, parmi les Chrétiens, les noces n'étant instituées que pour avoir des enfants, il n'y a pas lieu de douter que, si un homme a les parties naturelles si mal figurées qu'il ne puisse consommer le mariage et que ces défauts soient incurables, le mariage ne doive être déclaré invalide.

Enfin, il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de son action ordinaire, qu'il faudroit faire un discours particulier sur cette matière pour les décrire tous ; car, pour le dire en peu de mots, on ne sauroit caresser agréablement une femme, et encore moins engendrer, si l'on est maltraité d'une gonorrhée cordée ou d'un nodus virulent, si les parties naturelles sont affligées de porreaux, d'ulcères ou cicatrices, si le prépuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridee par le fil du gland, ou, enfin si l'on est attaqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme, et qui souvent sont la cause de la dissolution du mariage, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

ARTICLE III

Des défauts des parties naturelles de la Femme

Je suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, et qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmités que lui. La stérilité, qui en est une des plus considérables, vient le plus souvent plutôt de son côté que de celui du mari : car, entre cette infinité de parties qui composent les parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit défectueuse, la génération ne peut s'accomplir, et une

lité générale de la femme, sont autant de raisons pour nous faire admettre que la part qui lui revient est la plus considérable... »

femme qui est ainsi imparfaite ne peut espérer l'honneur d'être appelée de ce doux nom de mère.

Je n'ai pas résolu ici de parler de toutes les parties qui concourrent du côté de la femme à la formation de l'enfant, il me semble en avoir assez dit au Chapitre précédent. Mon dessein n'est présentement que de découvrir les défauts des parties naturelles de la femme, qui peuvent empêcher la copulation, et qui peuvent être guéries.

Je ne m'étonne pas si les Phéniciens, au rapport de St-Athanase, obligeoient leurs filles, par des lois sévères de souffrir avant que d'être mariées que les valets les déflorassent; et si les Arméniens, ainsi que Strabon le rapporte, sacrifioient les leurs dans le temple de la déesse Anaitis, pour y être dépucelées, afin de trouver ensuite des partis avantageux à leur condition. Car on ne sauroit dire quels épuisements et quelles douleurs un homme souffre dans cette première action, au moins si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre la passion d'une femme, souvent on lui cause tant de chagrin et de haine, que c'est pour l'ordinaire une des sources du divorce des mariages. Il est bien plus doux de baiser une femme accoutumée aux plaisirs de l'amour, que de la caresser quand elle n'a point encore connu d'homme : car comme nous prions ici un serrurier de faire mouvoir les ressorts d'une serrure neuve qu'il nous apporte pour éviter la peine que nous prendrions le premier jour; ainsi les peuples, dont nous venons de parler, avoient raison d'avoir établi de semblables lois.

Jeanne d'Arc, appelée la Pucelle d'Orléans, étoit du nombre de ces filles étroites; et si elle eût prostitué son honneur, ou qu'elle eût été mariée, comme les ennemis de sa vertu et de sa bravoure le publient encore aujourd'hui, jamais Guillaume de Canda et Guillaume des Jardins, docteurs en médecine, n'auroient déclaré, lorsqu'ils la visitèrent dans la prison de Rouen, par l'ordre du Cardinal d'Angleterre et du comte Warwik, qu'elle étoit si étroite qu'à peine auroit-elle été capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'est pas ordinairement un grand défaut à une femme d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive quelquefois, jusqu'à s'opposer à la copulation et à la génération même. Le défaut est bien plus commun, quand ce passage est trop large, il ne faut pas toujours mal juger des filles qui ont naturellement le conduit de la pudeur aussi large que les femmes qui ont eu plusieurs enfants.

Les sensations génitales voluptueuses qui accompagnent l'acte du coït chez l'homme et qui sont nécessaires pour amener le réflexe de l'*éjaculation* ne paraissent pas

Bien que ce défaut n'empêche pas la copulation, cependant on ne voit guère de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles, parce qu'elles ne peuvent garder long-temps la liqueur qu'un homme leur a communiquée avec plaisir.

Le conduit de la pudeur est naturellement un peu courbé; il ne se redresse que lorsqu'il est question de le joindre amoureusement; car il étoit bien juste que d'un côté la nature le roidit, puisque de l'autre elle roidissoit les parties génitales de l'homme, pour favoriser la conjonction de l'un et de l'autre, et pour faciliter la génération.

L'amour tout seul n'est point capable de redresser ce canal, quand il est endurci. L'imagination n'a point assez d'empire sur cette partie pour la ramollir, et les esprits s'émoussent et perdent leur vigueur quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces et bénignes que la nature fait passer tous les mois pour adoucir et redresser ces parties endurcies. A moins de cela elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que *Platon* nous a laissé par écrit pour une république bien réglée, nous ne verrions point tant de désordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si avant que de se marier on s'examinait tout nuds, selon les lois de ce Philosophe, ou qu'il y eût des personnes établies pour cela, je suis assuré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquilles qu'ils ne le sont; et que jamais Hammeberge n'eût été répudiée par Theodoric, si ces loix eussent été alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des défauts qui s'opposent à la copulation. Quand son mari veut exécuter les ordres qu'il a reçus en se mariant, il trouve des obstacles qui s'opposent à sa vigueur. L'hymen ou les caroncules, jointes fortement ensemble, occupant le canal des parties naturelles de la femme, s'opposent à ces efforts. Il a beau pousser et se mettre en feu, ces obstacles ne cèdent point à la force; et quand il auroit autant de vigueur que tous les écoliers du Médecin Acquependens, jamais il ne pourroit dépuceler sa femme qui est presque toute fermée. Toutes les femmes fermées, et qui vivent après 15 ou 16 ans, ne sont pas entièrement fermées; elles ont un petit trou, ou plusieurs ensemble, pour laisser couler les règles, et pour donner quelquefois entrée à la semence de l'homme : car, bien que ces femmes ne soient pas capables de ce-

devoir accompagner nécessairement cet acte chez la femme, afin d'amener la *fécondation* ; (1) les seules conditions que doivent remplir les génitaux externes de la femme, c'est de permettre que la semence soit introduite dans le vagin et puisse y être retenue. (2)

pulation, elles peuvent pourtant quelquefois concevoir, et c'est ains qu'engendra Cornelia, mère des Gracques, à qui il fallut faire incision avant que d'accoucher.

L'accouchement est quelquefois accompagné d'accidents si fâcheux, que les femmes se fendent d'une manière étonnante, et j'en ai vu une dont les deux trous n'en faisoient qu'un. Ces parties se déchirent d'une telle façon, et la nature, en les repoussant, y voie tant de matière, qu'il s'y engendre plus de chair qu'auparavant, si bien qu'après cela l'ouverture en est presque toute bouchée, et quand ces femmes sont un jour en état d'être embrassées par leurs maris, elles sont fort surprises de n'être pas ouvertes comme auparavant.

Les ulcères véroliques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la même chose; ils collent tellement la chair d'un côté et d'autre quand ils se guérissent, qu'il ne reste le plus souvent qu'un petit trou qui sert à vider de temps en temps les ordures des femmes. Souvent il y a du risque pour la vie, si on les coupe et si on élargit le conduit de la pudeur. Celle qui, dans une pareille occasion, demandoit du secours à Benivenius, n'en fut pas pour cela exaucée car, ce Médecin craignant que s'il la coupoit, il n'en arrivât quelque funeste accident, aima mieux la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de défauts dans les parties naturelles des femmes qui s'opposent à la consommation du mariage, et par conséquent à la génération, qu'il faudroit faire un livre tout entier pour parler des uns après les autres. Il me suffira seulement d'ajouter à ce que nous avons dit ci-dessus, qu'il naît quelquefois des excroissances de chair dans le col de la matrice, dont la copulation est empêchée, que le clitoris devient si grand qu'il en défend l'entrée, et que les lèvres sont quelquefois si longues et si pendantes, que l'on est obligé de les couper avant que de les marier.

(1) Avant de pénétrer dans le vagin, le pénis doit, à la première approche sexuelle, vaincre la résistance que lui oppose l'anneau vulvaire, et il ne peut y parvenir que s'il est en érection. Une fois cet obstacle franchi, l'intromission du membre viril est favorisée par la forme co-

(2) Mathias Duval. Cours de Physiologie.

La membrane hymen, qui présente toujours une perforation de forme variable (hymen semilunaire, hymen en fer à cheval, annulaire, bilabié), n'oppose pas d'obstacle à cette introduction, et, du reste, elle est d'ordi-

nique du gland et par le liquide visqueux que les glandes vulvo-vaginales déversent à l'entrée du vagin. La difficulté qu'éprouve le pénis à pénétrer dans les voies génitales de la femme est d'autant plus grande, que l'orifice vulvaire est plus étroit, que la membrane hymen est plus épaisse. Nous avons déjà dit que la déchirure de cette membrane est accompagnée d'une légère hémorrhagie et d'une douleur vive due surtout au froissement de la vulve.

La faible effusion du sang qui résulte de la rupture de l'hymen est regardée à tort, nous le savons comme la caractéristique de la défloration. Elle peut, en effet, manquer dans les cas où cette membrane n'existe qu'à l'état rudimentaire, ou est assez relâchée pour se laisser refouler sur les bords de la vulve sans se déchirer. Certaines femmes déflorées avant leur mariage profitent de ces exceptions, assez communes, pour donner le change à un mari trop confiant et elles ont recours aux lotions astringentes dans l'espoir de rétrécir l'anneau vulvaire et de se « refaire une virginité. » Elles augmentent, en outre, l'étroitesse de cet orifice en contractant énergiquement le muscle constricteur du vagin au moment de l'accouplement. Montesquieu, dans ses « Lettres persanes, » écrit que des femmes adroites font de la virginité une fleur qui périt et renaît tous les jours, et se cueille la centième fois plus douloureusement que la première.

« La follie de presque tous les maris, dit encore Dionis, est de vouloir trouver de la difficulté dans les premières approches; c'est une espèce de triomphe pour eux de s'imaginer d'avoir forcé cette prétendue barrière, et plus ils y ont de peine, plus ils sont persuadés de la sagesse de leur femme.

« Un jeune homme marié depuis huit jours me vint trouver; il avait un paraphymosis; sa verge était extraordinairement enflée et le gland prêt à tomber en gangrène. Il s'imaginait que c'était un mal vénérien que sa femme lui avait donné ; je lui dis qu'au contraire c'était une preuve convaincante que sa femme avait son pucelage, et que, n'ayant pas le gland naturellement découvert, l'effort qu'il avait fait le premier jour de ses noces pour entrer dans le vagin était cause que le prépuce avait rebroussé par-dessus la couronne du gland, et fait après son resserrement une interruption aux vaisseaux qui vont du corps de la

naire brisée dans le premier coït ; mais parfois cette membrane présente une *sensibilitée* toute particulière, qui, mise en jeu par les plus heureux attouchements, amène par action réflexe une contraction énergique du sphincter du vagin, contraction accompagnée de violentes douleurs et mettant obstacle à tout coït.

C'est ce phénomène, si curieux au point de vue physiologique, que Mar. Sims (de New-York) a étudié sous le nom de *vaginisme*. Sims compare avec raison le vaginisme au blépharisme ou contradiction spasmodique

verge à sa tête. Il retourna trés-content de ma réponse qui l'assurait de la vertu de sa femme, et peut-être fut-il fâché de n'avoir pas encore plus souffert.

« Ce malheur arrive à très peu de personnes quand l'orifice externe de la femme est ouvert comme il le doit être naturellement; mais des faits extraordinaires ne sont point de règle, comme celui d'une dame à qui les lèvres de la matrice étaient tellement jointes que son mari ne put jamais y entrer. Il n'y avait qu'une petite ouverture dans le milieu par où l'urine et les ordinaires sortaient : il fallut avoir recours à la chirurgie et séparer en haut et en bas les deux lèvres l'une de l'autre : elle eut ensuite des enfants et j'ai quelquefois entendu son mary dire en plaisantant que son médecin en avait trop coupé, mais aussi qu'elle en accouchait plus facilement.

Il est d'autres causes, purement accidentelles, qui rétrécissent la vulve et font obstacle au coït. Nous rappellerons, comme exemple, l'aventure suivante, qui est arrivée à Lisfranc. Appelé auprès d'une jeune femme qui, à la suite d'un accouchement, avait eu une déchirure du périnée, il fit une suture. A quelque temps de là, un jeune homme vint le trouver dans son cabinet. — Monsieur le docteur lui dit-il, je suis marié depuis huit jours, et, malgré tous mes efforts, je ne suis encore que le fiancé de ma femme... Je me réjouis de la certitude que me donne cette situation, mais cependant je voudrais bien la voir cesser, et je viens vous demander s'il n'y a pas une opération à faire... Ma femme est dans le salon, et j'ai voulu, pour ne pas l'effrayer, venir d'abord vous mettre au courant. Lisfranc ouvre la porte... Notre jeune mariée était, vous l'avez deviné, la femme à la suture.

douloureuse et involontaire de l'orbiculaire des paupières, accompagnée d'une extrême sensibilité ou photophobie (1).

Sims a de plus montré que le vaginisme ne pouvait être détruit ni modifié par la dilatation forcée ou graduelle, tant qu'on ne s'adressait pas au point de départ du réflexe, c'est-à-dire à l'hymen ou à ses débris (caroncules myrtiformes), mais que l'excision et la cautérisation de ces membranes sensibles (surtout à leur face externe) font disparaître aussitôt les contractions spasmodiques qui étaient la suite de leur hyperesthésie.

Il est possible que le sperme soit lancé directement jusque dans l'utérus, car l'ouverture du méat urinaire du gland étant verticale, et celle du col de l'utérus transversale, il y a là une condition qui doit favoriser le passage dans la seconde ouverture de ce dernier; on a dit aussi que cette érection, dilatant la cavité de la matrice, amenait de la part de celle-ci une véritable aspiration sur le sperme.

Cependant l'observation directe chez les animaux (lapine) fait voir que le sperme n'est versé que dans le vagin (2) ; Coste à montré même qu'il s'écoule dix à vingt

(1) Voir pour plus de détails sur la physiologie pathologique du vaginisme : Stols, Contracture spasmodique de l'orifice vaginal par hyperesthésie (vaginisme). — Gazette médicale de Strasbourg, janvier 1782.

(2) Nous ne pouvons toutefois nous dispenser de rapporter une observation très curieuse faite chez la femme et qui confirmerait singulièrement la théorie d'une aspiration active de la matrice sur le sperme pendant l'orgasme vénérien. Cette observation, due à un médecin anglais, a été reproduite dans tous les journaux de médecine (Mouvement médical du 8 mars 1873). Il s'agit d'une femme atteinte de chute de la matrice et chez laquelle le moindre contact sur le col utérin amenait l'orgasme vénérien : « Je glissai la pulpe de mon in-

minutes avant que les spermatozoïdes commencent à se montrer dans l'ouverture du museau de tanche et dans la cavité du col. Aussi toute cause, naturelle ou artificielle, qui viendra atteindre la vitalité des spermatozoïdes (comme l'acidité du mucus vaginal) pendant le séjour dans le vagin, mettra obstacle à la fécondation.

Les recherches de J. Coste lui ont montré, chez la lapine, l'existence d'une sécrétion particulière au niveau du col de la matrice, sécrétion qui vient diluer le sperme et augmenter la vivacité des mouvements des spermatozoïdes. Le sperme aurait donc à subir dans cet antichambre de la matrice une élaboration comparable à celle qui résulte déjà, dans les voies génitales du mâle, de son mélange avec les produits des vésicules séminales, des glandes bulbo-urétales, etc. Il en serait de même dans l'espèce humaine, d'après les recherches de Arm. Desprès (*Académie de Médecine*, décembre 1869).

Le plaisir qui accompagne le coït, dit Witkowoki, est un stimulant employé par la nature pour assurer l'ac-

dicateur trois ou quatre fois le long du col de l'utérus; immédiatement l'orgasme survint. Le col utérin, au début etait dur, ferme et avait l'aspect normal; son ouverture était close et n'aurait pu admettre la sonde. Presque aussitôt après le contact, le museau de tanche s'ouvrit largement et bâilla cinq ou six fois, pendant que l'ouverture externe était attirée vigoureusement dans l'intérieur de la cavité du col; ces phénomènes durèrent environ vingt secondes, puis tout rentra dans l'état normal, l'ouverture se referma et le col reprit sa place... Quand j'aurai ajouté que la malade était très intelligente, qu'il n'y avait aucun état inflammatoire ni à l'ouverture ni dans le col utérin, ni dans le vagin, et que toutes les parties étaient saines, qu'il n'existait qu'un déplacement, on pourra penser avec moi que j'ai été témion de ce qui se passe pendant le coït, et que le passage du liquide spermatique dans l'utérus peut de cette façon s'expliquer clairement. »

complissement de cet acte et, par suite, la propagation de l'espèce.

Voltaire l'a dit :

Tout mortel au plaisir a dû son existence.

« Comme l'éjaculation, écrit Dionis, est la fin de l'action dans l'homme, c'est aussi le but qu'il se propose, parce que c'est le moment auquel le principal plaisir est attaché ; et tout ce qui précède ne se fait que pour arriver à l'instant de ce vif chatouillement si voisin de la douleur. C'est souvent ce plaisir si court qui détermine l'homme, plutôt que le désir d'avoir des enfants : en effet, si la nature n'avait pas mis dans les parties naturelles une volupté singulière qui se fait sentir dans les embrassements, cette action aurait été indifférente à l'homme, et il ne s'y serait porté que très rarement ; mais la nature, qui voulait perpétuer les espèces en les renouvelant sans cesse, à attaché à ces parties un plaisir qui contraint les animaux à s'accoupler, et auquel l'homme, avec toute sa raison, n'est pas capable de résister. »

La sensation voluptueuse n'exerce aucune influence directe sur le résultat final du coït, c'est-à-dire la fécondation. Ainsi les premiers rapprochements sont toujours douloureux pour la femme et sont ordinairement suivis de grossesse. Il en est de même des fécondations obtenues artificiellement à la suite des viols, pendant une syncope ou le sommeil provoqué par des vapeurs anesthésiques, ou encore dans l'état de catalepsie. On cite souvent l'histoire de ce religieux qui, veillant une jeune fille en léthargie, prise pour morte, fut épris de ses charmes et abusa d'elle. Repassant l'année suivante dans le même village, il apprit que cette personne avait

été rappelée à la vie et que, depuis, elle était accouchée d'un enfant dont elle ignorait le père. Il avoua sa faute et la répara en épousant celle qui lui avait inspiré une si violente passion.

La sensation voluptueuse est telle chez les animaux, qu'elle fait oublier même l'instinct de la conservation : on peut impunément mutiler les grenouilles mâles pendant l'accouplement, sans leur faire abandonner la femelle qu'ils étreignent avec force. Dans l'espèce humaine, la sensation n'est pas moins vive. « La plupart des animaux dit Voltaire, ne goûtent dans l'amour de plaisir que par un seul sens, et dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors l'homme, ne connaît les embrassements ; tout son corps est sensible ; ses lèvres surtout jouissent d'une volupté que rien ne lasse, et ce plaisir n'appartient qu'à son espèce. Enfin, il peut dans tous les temps se livrer à l'amour, et les animaux n'ont qu'un temps marqué. »

Il paraît que, sous le règne de saint Louis, les mariés ne pouvaient passer ensemble les trois premières nuits de leurs noces sans en acheter (?) la permission à leur évêque.

« C'est bien ces trois nuits-là, fait observer Montesquieu, qu'il fallait imposer car pour les autres, on n'aurait pas donné beaucoup d'argent. »

Le Concile tenu en 398, à Carthage, ordonnait la continence la première nuit seulement. Tobie, d'après l'Ecriture, garda la continence les trois premières nuits de ses noces et il les sanctifia par la prière.

Les anciens pensaient que les femmes prennent en amour plus de plaisir que les hommes, et ils firent partager cette opinion au devin Tirésias.

Tel était aussi l'avis de Platon, qui comparait les organes de la femme à « un animal glouton et avide, auquel si on refuse aliment en sa saison, il forcene, impatient de délai. »

C'est encore à cette prétendue ardeur féminine que fait allusion ce passage de l'Ecriture : « *Tria sunt insaturabilia... infernus et os vulvœ et terra.* » Il y a trois choses insatiables... les enfers, la vulve et la terre.

Il est, au contraire, reconnu que la femme éprouve moins vivement les sensations génésiques que l'homme. Et il devait en être ainsi pour permettre à ce dernier, le facteur actif de la génération, de déployer dans l'accomplissement de cette fonction toute l'énergie physique qu'elle nécessite.

Certaines femmes ressentent, pendant le coït qui doit être suivi de grossesse, un spasme voluptueux d'une nature particulière, qui ne les trompe jamais.

Nous ne voyons, pour notre part, aucune explication scientifique à ce phénomène.

Enfin, ce n'est pas le seul dans ce cas...

D'après Baude, le besoin des jouissances vénériennes n'entre que pour fort peu dans son amour

Selon Broussais, « les femmes véritablement lascives sont fort rares ; il y a chez elles un libertinage d'imagination qui les pousse à une répétition d'actes sans pouvoir atteindre le degré de plaisir convoité... »

Nous sommes loin ainsi du jugement de Tyresias (1).

(1) Une discussion s'était élevée, dans le ciel païen, sur la question de savoir lequel, du sexe mâle ou du sexe féminin éprouvait le plus de plaisir pendant l'acte génital ? — Junon affirmait que c'était l'homme; Jupiter prétendait que c'était la femme. La question restant indécise,

Kobelt a minutieusement mesuré l'étendue des surfaces des organes copulateurs chez l'homme et chez la femme. Roubaud a insisté davantage, nous l'avons vu, sur la compression vaginale et la pénétration pénienne.

C'est là de l'anatomie, c'est là de la physiologie absolument exactes, je le veux croire. Mais, vraiment dans la volupté du coït, *n'y a-t-il pas autre chose qu'un frottement et une intromission.*

En dehors des organes, de la vulve et du pénis, du clitoris et du vagin, du tissu érectile et des muscles, ne faut-il pas faire entrer en ligne de compte, sinon toujours, très souvent, cette part immatérielle, *considérable*, de nous-mêmes, vague de définition, mais parfaitement existante, pour mieux dire co-existante avec nous, le sentiment, le cœur, l'esprit, l'amour, ce je ne sais quoi d'étranger et d'étrange, que recherchent tant les poètes (1).

Aussi, croyons-nous volontiers, avec Roussel, que la nature n'est marâtre envers personne.

D'ailleurs, la question paraît être aujourd'hui résolue par convention, sinon par raison scientifique.

Quelques médecins, suivant probablement en cela les lois politiques de concessions mutuelles, ont proposé et fait admettre cette idée que nous énonçons au mieux :

« *Si l'homme au moment de l'éjaculation éprouve*

l'hermaphrodite Tyrésias qui possédait les deux sexes, fut pris pour juge; — voici sa réponse au maître des dieux :

« Le plaisir a dix degrés, la femme en éprouve neuf. ».

Junon, rouge de colère, punit l'indiscret en le rendant aveugle.

La réponse de Tyrésias faisait allusion à la durée de la sensation, beaucoup plus longue chez la femme que chez l'homme.

(1) Nous verrons d'ailleurs, au chapitre des préliminaires du coït, toute l'influence de tous les sens sur la volupté de l'acte.

plus de volupté que la femme, la femme en revanche, ressent pendant plus longtemps de la volupté. »

Cela nous paraît, en somme, bien exact.

D'ailleurs, ne serait-ce pas une simple revanche de la femme, dont la pudeur s'effarouche au commencement, aux préliminaires du coït, et n'ose souvent le demander.

... Ce doit être, car les pères jésuites et les confesseurs de l'Eglise se sont fort étendus là-dessus et Zacchias nous a, très obligeamment et très exactement décrit les signes auxquels l'époux doit reconnaître la demande « discrète et tacite de la femme. »

Les femmes, dit Zacchias, lorsque le désir vénérien naît en elles, ont l'habitude d'interpeller leurs maris sur les choses de l'amour; elles s'abandonnent d'elles-mêmes à eux, les flattent et les caressent; elles laissent apparaître, comme à leur insu, quelques parties de leurs corps nues ; leurs seins se gonflent; elles montrent plus d'alacrité que de coutume ; elles rougissent; leurs yeux étincellent, et si elles ressentent une grande ardeur, elles semblent balbutier, battre la campagne, être à peine maîtresses d'elles-mêmes ; leurs parties secrètes s'échauffent et se gonflent; autant de signes qui ne peuvent manquer de produire la conviction chez un homme tant soit peu soucieux de satisfaire sa femme.

Quelquefois aussi le respect de la femme défend à l'homme d'exiger brutalement et à mots ouverts le devoir; c'est à la femme de découvrir, à son tour, les signes extérieurs de cette demande tacite ; ces signes en dehors de l'érection du membre virile sont assez clairs; et une fois avertie, la femme est tenue de son côté à opérer de telle sorte que l'homme, sentant diminuer sa retenue et sa honte, puisse en toute sécurité exiger le

devoir, ce que lui rendront facile les caresses et les cajoleries de la femme, au moyen desquelles elle doit s'efforcer de décider son mari.

Un peu de psychologie, même sacrée, bien que sexuelle, ne messied pas après l'anatomie et la physiologie du coït.

D'ailleurs quelle exactitude de remarques, quelle vérité d'observation !

II

Saison, heure et lieu

Le Coït, selon nous doit être envisagé, étudié, avant tout dans son but ultime : la fécondation.

a. — Au point de vue de l'âge, donc principalement le Coït ne doit être conseillé et pratiqué *que lorsqu'il peut anatomiquement et physiologiquement avoir pour résultat la fécondation.*

A dessein nous ne parlons pas de puberté, ni de sénilité.

En effet, la puberté étant caractérisée, comme l'écrit le professeur Robin, par la première maturation avec chute de l'œuf et menstruation chez les filles ; par la première production et éjaculation des spermatozoïdes chez les mâles, n'indique pas absolument que les organes, autres que l'ovaire et le testicule, soient arrivés au degré d'évolution convenable.

Chez la femme, l'utérus, le vagin, le bassin, les cavités abdominale et thoracique, les mamelles, n'ont pas encore atteint ce degré. Si, au lieu d'un accroissement régulier ces organes en subissent un trop rapide sous l'influence d'une fécondité *ordinairement possible* dès la puberté, ils deviennent le plus souvent malades tout de suite ou peu après, et leur usage s'éteint de bonne heure chez la femme et même chez l'homme. Le fœtus, déve-

loppé dans des organes encore imparfaits, reste le plus souvent débile, et n'arrive pas ordinairement à l'âge moyen de la vie. L'accroissement des organes, convenables à la reproduction d'enfants bien constitués, n'est complet chez l'homme qu'à l'âge de vingt-quatre à vingt-six ans ; chez la femme il n'est complet que de dix-huit à vingt-deux ans, le plus ordinairement à vingt ans.

D'ailleurs, suivant la situation géographique, suivant le climat, suivant l'éducation même, l'époque de la puberté est vraiment par trop variable (1). Enfin en dehors de notre sujet.

(1) Mandelshof a vu aux Indes une fille qui avait les mamelles formées à 2 ans, elle fut réglée à 3 ans et accoucha à 5 ans. Mais ces femmes sentent, avant 30 ans, toutes les infirmités de la vieillesse ; car l'usage prématuré du plaisir, dans les pays mêmes où la nature semble avoir avancé le moment de son éclosion, hâte le terme de notre destruction.

Quoique les nègres de Guinée soient d'une santé ferme et très bonne, rarement arrivent-ils à une certaine vieillesse : ils paraissent vieux dès l'âge de quarante ans. Eh ! peut-on en accuser autre chose que les excès de débauche, surtout avec les femmes ! Rien de si rare, dit Buffon, que de trouver dans ce peuple quelque fille qui se puisse souvenir du temps auquel elle a cessé d'être vierge !

On voit quelquefois sous notre climat des exemples précoces de puberté. Le célèbre Joubert, chancelier de l'Université de Montpellier, a vu, en Gasgogne, une fille nommée Jeanne de Peirie, qui mit un enfant au monde à la fin de sa neuvième année.

Saint-Jérôme assure qu'un enfant de dix ans fit goûter les plaisirs de l'amour à une nourrice avec laquelle il couchait, et que celle-ci en devint enceinte.

Dans un village à deux ou trois lieues d'Ypres, une fille qui n'avait pas encore 6 ans, accoucha heureusement, en 1684, d'un garçon pleine de vie. L'âge de la fille fut justifié par le registre baptistaire. On peut, à ce sujet, consulter " Journal des Savants, " mai 1684.

Il est plus ordinaire d'observer de petites filles chez qui l'érup-

Il en est de même pour la sénilité. De nombreuses

on des menstrues semble annoncer une puberté des plus précoces, quoiqu'on ne doive pas regarder comme pubères celles qui n'en ont que ce seul symptôme. Une petite fille d'un an jouissait d'une bonne santé et était, à cet âge, sujette à l'écoulement périodique ordinaire aux filles qui entrent en âge de puberté.

Quelques médecins ont observé les règles chez des filles, depuis leur naissance, sans interruption. On les a vues paraître à six mois, à dix mois, à deux ans, à trois, à cinq, etc., chez les filles qui jouissaient d'une bonne santé.

Une enfant, âgée de 4 ans, avait les mamelles et les parties qui caractérisent son sexe formées comme chez une fille de dix-huit ans; sa hauteur était de trois pieds et demi. On peut citer également l'histoire d'un enfant de six mois, qui commençait à marcher : à 4 ans, il paraissait capable de génération; à 7 ans, il avait de la barbe et la taille d'un homme. Un autre enfant avait, à 4 ans, quatre pieds huit pouces et demi de haut. Il prenait des bottes de foin de quinze livres qu'il jetait dans les râteliers des chevaux.

Il naquit, aux environs de Prague, un enfant chez qui la nature avait tellement avancé le terme du développement, qu'à l'âge de trois ans il battait le grain à la grange, et était en état de soutenir les travaux les plus pénibles de la campagne, comme les plus robustes paysans. Il commença à cet âge d'avoir de la barbe, et les parties qui se couvrent de poils en parurent garnies. A douze ans et demi, il fut un homme fait, grand, robuste, et demandait le mariage avec les instances les plus vives.

Une femme du diocèse du Mans accoucha d'un garçon qui avait en naissant une grande chevelure blonde. A six mois, il avait la tête et le tronc du corps aussi gros qu'un homme de 30 ans, et les parties de la génération, couvertes de poils très épais et très longs, étaient favorisées de certains mouvements qui ne sont point ordinaires aux enfants. Il mourut âgé de 40 ans.

Au mois de juillet de 1753, il naquit à Cahors un enfant que l'on put croire en pleine puberté à l'âge de 4 ans. Les parties sexuelles avaient acquis alors le volume et exactement toute la forme extérieure qu'elles doivent avoir dans un homme de trente ans, bien conformé. Il eut alors un penchant bien déterminé pour le sexe. Il aime, dit le médecin qui a communiqué cette observation, à se trouver avec les filles, surtout quand elles sont nubiles ; et quand il est auprès d'elles, il donne tous les signes extérieurs d'une passion très sérieuse.

publications ont cité une multitude de vieillards, hommes ou femmes, ayant eu des enfants (1).

Nous considérons d'ailleurs notre loi comme plus générale puisqu'elle englobe tous les cas :

Sa physionomie enfantine, et sa raison qui n'est guère plus formée qu'elle ne l'est communément à son âge, font un contraste singulier avec son maintien passionné et ses désirs amoureux. Sa voix n'est pas moins merveilleuse que le reste : c'est une basse-taille !

Cette observation est insérée dans le " Journal de Médecine" du mois de janvier, année 1759. On trouve dans le même journal une autre histoire d'un enfant très précoce. La forme des parties de la génération de cet enfant aurait pu, dès l'âge de trois ans, faire honneur à un homme accompli !

(1) Begon, médecin au Puy-en-Velay, cite un homme de robe, de son temps et de son pays, qui se maria à soixante-quinze ans, mû par un principe de conscience et ne pouvant plus résister à l'éruption tardive, mais violente, d'un tempérament qui l'excitait à l'amour.

Un armurier de Montfaucon, âgé de quatre-vingts ans, sentit tout à coup renaître en lui des forces qu'il croyait à jamais perdues, se remaria, et donna le jour à de vigoureux enfants.

On trouve dans un grand nombre de recueils ce fait curieux, tiré des " Transactions philosophiques, " d'un Anglais nommé Thomas Parr, qui mourut à cent cinquante-deux ans, après avoir passé toute sa vie dans la plus austère frugalité. Cet homme épousa à cent vingt ans une veuve, et accomplit pendant longtemps encore l'acte matrimonial avec une ponctualité dont sa compagne se plaisait à lui rendre justice.

Au rapport de Valère Maxime, Massinissa, roi de Numidie, engendra Méthymate à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Félix Plater affirme que son grand-père eut des enfants jusqu'à l'âge de cent ans.

Mais voici une observation bien plus rare qu'on rencontre dans l'histoire d'un homme du diocèse de Séez qui épousa à quatre-vingt-quatorze ans une femme qui en avait quatre-vingt-trois et qu'il avait rendue enceinte. Celle-ci accoucha à terme d'un garçon. L'authenticité de ce fait est irrécusable, car elle fit en son temps une communication de l'évêque à l'Académie.

Ainsi le maréchal d'Estrées se maria, en troisièmes noces, à l'âge

Le Coït ne doit être conseillé et pratiqué que lorsqu'il peut anatomiquement et physiologiquement avoir pour résultat la fécondation.

b. — Notre définition englobe de même tous ces cas au sujet de l'époque du coït.

de quatre-vingt-onze ans, et se maria, dit-on, très sérieusement. Le duc de Lauzun vécut longtemps après avoir fait des excès de tous genres; le maréchal de Richelieu se maria, en secondes noces, à Mme de Roth, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et il se maria, dit on gaillardement et impunément.

Brantôme, toujours puissant scrutateur de la vie humaine avait noté des cas fort curieux sur ce sujet :

Puisque j'ay parlé cy-devant des vieilles dames qui aiment à roussiner, je me suis mis à faire ce discours. Par quoy j'accommence, et dit qu'un jour moy, estant à la Cour d'Espagne, devisant avec une fort et honneste belle dame, mais pourtant un peu aagée, me dit ces mots : « Que ningunas damas lindas, o allo menos pocas, se haçen viejas de la cinta hasta a baxo » « que nulles « dames belles, ou au moins peu, se font vieilles de la ceinture jusques en bas. » Sur quoy je lui demanday comment elle l'entendoit, si c'estoit ou pour la beauté du corps de cette ceinture en bas, qu'elle n'en diminuast aucunement par la vieillesse, ou pour l'envie et l'appetit de la concupiscence qui vinssent à ne s'en estreindre n'y s'en refroidir par le bas aucunement. Elle respondit qu'elle l'entendoit et pour l'un et pour l'autre; « car, quant à la « piqueure de la chair, disoit-elle, ne faut pas penser que l'on s'en « guérisse que par la mort, quoiqu'il semble que l'aage y vueille « répugner; d'autant que toute femme belle s'aime extresmement, « et en s'aimant ce n'est point pour elle, mais pour autruy; et « nullement ressemble à Narcisus, qui, fat qu'il estoit, aimé de « soy et de soy-mesme amoureux, abhorroit toutes autres amours. » La belle femme ne tient rien de cette humeur; ainsi que j'ay ouy raconter d'une très belle dame, laquelle, s'aimant, et se plaisant fort bien souvent seule et à part soy, dans son lit se mettoit toute nuë, et en toutes postures se contemploit, s'admiroit et s'arregardoit lascivement, en se maudissant d'estre voüée à un seul qui n'estoit digne d'un si beau corps, entendant son mary nullement égal à elle. Enfin elle s'enflamma tellement par telle contemplations et visions qu'elle dit adieu à sa chasteté et à son sot vœu marital, et fit amour et serviteur nouveau.

Or, la fécondation, dit Villemint, n'est possible que si les spermatozoïdes peuvent rencontrer l'ovule de la femme dans sa marche, et il s'en suit que les rapprochements sexuels ne sont généralement féconds qu'aux

J'ay ouy parler d'une grande dame, qui rencontroit le mot aussi bien que dame de son temps, laquelle, voyant un jour un gentilhomme qui avoit les mains très blanches, elle lui demanda ce qu'il faisoit pour les avoir telles : il respondit en riant et gaussant, que le plus souvent qu'il pouvoit il les frottoit de sperme. « Voilà, dit-elle donc, un malheur pour moy, car il y a plus de « soixante ans que j'en lave mon cas (le nommant tout à trac), « il est aussi noir que le premier jour; et si je l'en lave encore « tous les jours. »

J'ay ouy parler d'une dame d'assez bonnes années, laquelle se voulant remarier, en demanda un jour l'advis à un médecin, fondant ses raisons sur ce qu'elle estoit très humide et remplie de toutes mauvaises humeurs, qui luy estoient venues et l'avoient entretenue depuis qu'elle estoit veufve, ce qui ne luy estoit arrivé du temps de son mary, d'autant que, par les assidus exercices qu'ils faisoient ensemble, ces humeurs s'asséchoient et consommoient. Le médecin qui estoit bon compagnon, et qui luy voulut en cela complaire, luy conseilla de se remarier et de chasser les humeurs de son corps de cette façon, et qu'il valloit mieux estre sèche qu'humide. La dame pratiqua ce conseil, et l'approuva très-bien, toute surannée qu'elle estoit; mais je dis avec un mary et un amoureux nouveau qui l'aimoit bien autant pour l'amour du bon argent que du plaisir qu'il tiroit d'elle : encore qu'il y ait plusieurs dames aagées avec lesquelles on prend bien autant de plaisir et y fait aussi bon et meilleur qu'avec les plus jeunes, pour en sçavoir mieux l'art et la façon et en donner le goust aux amants. Les courtisannes de Rome et d'Italie, quand elles sont sur l'aage, tiennent cette maxime que « una galina vecchia fà miglior brodo che un'altra (*) ». Horace fait mention d'une vieille, laquelle s'agitoit et se mouvoit, quand elle venoit là, de telle façon et si rudement et inquiètement, qu'elle faisoit trembler non-seulement le lit, mais toute la maison. Voilà une gente vieille! Les Latins appellent s'agiter ainsi et s'esmouvoir « subare à sue », qu'est à dire une porque, ou truye. Nous lisons de l'em-

(*) Que d'une vieille poule on fait un meilleur bouillon que d'une autre.

époques où l'œuf chemine dans les organes sexuels, c'est-à-dire pendant les dix à douze jours qui *suivent* la fin des règles.

Bien que les découvertes sur lesquelles repose la détermination précise des époques de la fécondation soient toutes modernes, on savait, depuis une antiquité fort reculée, que le temps de la menstruation est le plus favorable à la conception.

pereur Caligula, de toutes ses femmes qu'il eut, il aima Cezonnia, non tant par sa beauté qu'elle eut, ni d'aage florissant, car elle estoit desja fort avancée, mais à cause de sa grande lascivité et palliardise qui estoit en elle, et la grande industrie qu'elle avoit pour l'exercer, que la vieille saison et pratique luy avoit apportée, laissant toutes les autres femmes, encor qu'elles fussent plus belles et jeunes que celles-là; et la menoit ordinairement aux armées avec luy, habillée et armée en garçon, et chevauchant de mesme costé à costé de luy, jusques à la montrer souventes fois à ses amys toute nuë, et leur faire voir ses tours de souplesse et de paillardise. Il falloit bien dire que l'aage n'eust rien diminué en cette femme de beau et de lascif, puisqu'il l'aimoit tant. Neantmoins, avec tout ce grand amour qu'il lui portoit, bien souvent quand il l'embrassoit et touschoit à sa belle gorge, il ne se pouvoit empescher de luy dire, tant il estoit sanglant : « Voilà une belle gorge, « mais aussi il est en mon pouvoir de la faire couper. » Hélas ! la pauvre femme fut de mesme avec lui occise d'un coup d'espée à travers le corps par un centenier, et sa fille brisée et accravantée contre une muraille qui ne pouvoit mais de la méchanceté de son père.

Il se lit encore de Julia, marastre de Caracalla, empereur, estant un jour quasi par négligence nüe de la moitié du corps, et Caracalla la voyant, il ne dit que ces mots : « Ha ! que j'en voudrois bien, s'il m'estoit permis ! » Elle soudain répondit : « S'il vous « plaist, ne savez-vous pas que vous estes empereur et que vous « donnez des loix et non pas les recevez ? » Sur ce bon mot et bonne volonté, il l'espousa et se coupla avec elle. Pareilles quasi paroles furent données à l'un de nos trois rois derniers, que je ne nommmeray point. Estant espris et devenu amoureux d'une fort belle et honneste dame, après lui avoir jeté des premières pointes

En parcourant un livre indien, écrit il y a quelque chose comme trois mille ans, nous y avons lu, non sans un certain étonnement, ce qui suit :

» Que le mari s'approche de sa femme dans la saison

et paroles d'amour, luy en fit un jour entendre sa volonté plus au long, par un honneste et très habile gentilhomme que je sçay, qui, luy portant le petit poulet, se mit en son mieux dire pour la persuader de venir là. Elle, qui n'estoit point sotte, se défendit le mieux qu'elle put, par force belles raisons qu'elle sceut bien alléguer, sans oublier sur tout le grand, ou, pour mieux dire, le petit point d'honneur. Somme, le gentilhomme, après force contestations, luy demanda pour fin, ce qu'elle voulait qu'il dist au Roy ? Elle, ayant un peu songé, tout à coup, comme d'une désespérade proféra ces mot : « Que vous luy direz ? dit-elle ; autre chose, sinon « que je sçay bien qu'un refus ne fut jamais profitable à celui ou « à celle qui le fait à son Roy ou à son souverain, et que bien souvent, usant de sa puissance, il sçait plustost prendre et commander que requérir et prier. » Le gentilhomme, se contentant de cette réponse, la porte aussitost au Roy, qui prit l'occasion par le poil et va trouver la dame en sa chambre, laquelle, sans trop grand effort de lutte, fut abattue. Cette réponse fut d'esprit et d'envie d'avoir affaire à son Roy, encore qu'on dit qu'il ne fait pas bon se joüer ni avoir affaire avec son Roy : il s'en faut ce point, dont on ne s'en trouve jamais mal si la femme s'y conduit sagement et constamment. Pour reprendre cette Julia, marastre de cet empereur, il fallait bien qu'elle fust putain, d'aimer et prendre à mary celui sur le sein de laquelle, quelque temps avant, il luy avoit tué son propre fils : elle estoit bien putain celle-là et de bas cœur. Toutesfois c'estoit grande chose que d'estre impératrice, et pour tel honneur tout s'oublie. Cette Julia fut fort aimée de son mary, encore qu'elle fust bien fort en l'aage, n'ayant pourtant rien abattu de sa beauté ; car elle estoit très belle et très-accorte, témoins ses paroles, qui lui haussèrent bien le chevet de sa grandeur...

Philippes-Maria, duc troisième de Milan, épousa en secondes nopces Béatrice, veuve de feu Facin Cane, estant fort vieille ; mais elle luy porta en mariage quatre cent mille escus, sans les autres meubles, bagues et joyaux, qui montoient à un haut prix et qui effaçoient sa vieillesse · nonobstant laquelle fut soupçonnée de son mary d'aller ribauder ailleurs, et pour tel soupçon la fit mourir. Vous voyez si vieillesse luy fit perdre le goust du jeu d'amour ;

« favorable à l'enfantement annoncée par l'écoulement
« sanguin, et lui soit toujours fidèlement attaché.

« *Seize jours et seize nuits* chaque mois à partir du
« moment où le sang se montre, avec quatre jours dis-
« tincts interdits par les gens de bien, forment ce qu'on
« appelle la saison naturelle des femmes. »

pensez que le grand usage qu'elle en avoit luy en donnoit encore l'envie.

Constance, reyne de Sicile, qui, dès sa jeunesse, et toute sa vie, n'avoit bougé vestale du cul d'un cloistre en chasteté, venant à s'émanciper au monde en l'aage de cinquante ans, qui n'estoit pas belle pourtant et toute décrépite, voulut taster de la douceur de la chair et se marier, et engrossa d'un enfant en l'aage de cinquante-deux ans, duquel elle voulut enfanter publiquement dans les prairies de Palerme, y ayant fait dresser une tente et un pavillon exprès, afin que le monde n'entrast en doute que son fruit fut apposté : qui fust un des grands miracles que jamais on ait veu depuis sainte Elisabeth. L'histoire de Naples pourtant dit qu'on le reputa supposé. Si fut-il pourtant un grand personnage; mais ce sont-ils ceux-là la pluspart des braves, que les bastards, ainsi que me dit un jour un grand.

J'ay cogneu une abesse de Tarascon, sœur de madame d'Uzey, de la maison de Tallard, qui se deffroqua et sortit de religion en l'aage de plus de cinquante ans, et se maria avec le grand Chanay, qu'on a veu grand joüer, à la Cour. Force autres religieuses ont fait de tels tours, soit en aage très-meur. Si telles font cela, que doivent donc faire nos dames, qui y sont accoutumées dès leurs tendres ans? la vieillesse les doit-elle empescher qu'elles ne tastent ou mangent quelquefois de bons morceaux dont elles en ont pratiqué l'usance si longtemps? Et que deviendroient tant de bons potages, restaurants, bouillons composez, tant d'ambres gris et autres drogues escaldatives et confortatives pour eschauffer et conforter leur estomach, viel et froid? Dont ne faut douter que telles compositions, en remettant et en entretenant leur débile estomach, ne fassent encore autre seconde opération sous bourre, qui les eschauffent dans le corps et leur causent quelques chaleurs vénériennes; qu'il faut par exprès expulser par la cohabitation et copulation, qui est le plus souverain remède qui soit, et le plus ordinaire, sans y appeler autrement l'advis des médecins,

Sans remonter à une antiquité aussi reculée, nous voyons Hippocrate conseiller aux femmes qui voulaient devenir mères de cohabiter avec leurs maris aux époques menstruelles. Plus tard, Boerhaave et Haller enseignè-

dont je m'en rapporte à eux. Et qui meilleur est pour elles, est, qu'estant aagées et venues sur les cinquante ans, n'ont plus de crainte d'engrosser, et lors ont pleiniere et toute ample liberté de se joüer et recueillir les arrerages des plaisirs, que possible à au-cunes n'ont osé prendre de peur de l'enflure de leur traistre ventre : de sorte que plusieurs y en a-t-il qui se donnent plus de bon temps en leurs amours depuis cinquante ans en bas, que de cinquante ans en avant.

J'ay ouy conter d'une grande dame qui avoit esté très belle et bien adonnée à l'amour : un de ses serviteurs ancien l'avant perdüë de vuë l'espace de quatre ans, pour quelque voyaye qu'il entreprit, duquel retournant, et la trouvant fort changée de ce beau visage qu'il luy avoit veu autres fois, et par ce en devint fort dégousté et reffroidy, qu'il ne la voulut plus attaquer, n'y renouveller avec elle le plaisir passé. Elle le recogneut bien, et fit tant qu'elle trouva moyen qu'il la vint voir dans son lict ; et, pour ce, un jour elle contrefit la malade, et lui l'estant venuë voir sur jour, elle lui dit : « Je sçay bien, monsieur, que vous me desdai-« gnez à cause de mon visage changé par mon aage ; mais tenez « voyez (et sur ce elle luy descouvrit toute la moitié du corps nud « en bas) s'il y a rien de changé là ; si mon visage vous a trompé, « cela ne vous trompe pas. » Le gentilhomme la contemplant, et la trouvant par-là aussi belle et nette que jamais, entra aussitost en appetit, et mangea de la chair qu'il pensoit estre pourrie et gastée. « Et voilà, dit la dame, monsieur, voilà comme vous « autres estes trompez. Une autre fois, n'adjoustez plus de foy « aux menteries de nos faux visages ; car le reste de nos corps « ne les ressemble pas toujours. Je vous apprend cela. » Une dame comme celle-là, estant ainsi devenue changée de beau visage, fut en si grande colère et despit contre luy, qu'elle ne le voulut oncques plus jamais mirer dans son miroir, disant qu'il en estoit indigne ; et se faisoit coiffer à ses femmes, et pour récompense, se miroit et s'arregardoit par les parties d'en bas, y prenant autant de délectation comme elle avoit fait par le visage autresfois.

J'ay ouy parler d'une autre dame, qui, tant qu'elle couchoit

rent que le coït est surtout fécond quand les règles viennent de finir.

Venette rapporte que Fernel, médecin du roi Henri II, consulté par son royal client sur les moyens de combattre le stérilité de Catherine de Médicis lui conseilla

sur jour avec son amy, elle couvroit son visage d'un beau mouchoir blanc d'une fine toile d'Hollande, de peur que, la voyant au visage, le haut ne refroidist et empeschat la batterie du bas, et ne s'en degoustast; car il n'y avoit rien à dire au bas du beau passé. Sur quoy il y eut une fort honneste dame, dont j'ay ouy parler, qui rencontra complaisamment, à laquelle un jour son mary luy demandant « pourquoy son poil d'en-bas n'estoit pas « devenu blanc et chenu comme celuy de la teste : Ha, dit-elle, « le meschant traistre qu'il est, nui a fait la folie ne s'en ressent « point, ny ne la boit point. Il la fait sentir et boire à d'autres de « mes membres et à ma teste; d'autant qu'il demeure toujours, « sans changer, et en mesme estat de vigueur, en mesme dispo- « sition, et surtout en mesme chaud naturel, et a mesme appetit « et santé, et non des autres membres, qui en ont pour luy des « mots et des douleurs. et mes cheveux qui en sont devenus « blancs et chenus. » Elle avoit raison de parler ainsi; car cette partie leur engendre bien des douleurs, des gouttes et des maux, sans que leur gallant du mitan s'en sente; et, pour trop estre chaudes à cela, ce disent les médecins, deviennent ainsi chenuës. Voilà pourquoy les belles dames ne vieillissent jamais par là en toutes les deux façons.

J'ay ouy raconter à aucuns qui les ont pratiquées, jusques aux courtisannes, qui m'ont asseuré n'en avoir veu guère de belles estres venues vieilles par là; car tout le bas et mitant, et cuisses et jambes, avoient le tout beau, et la volonté et la disposition pareille au passé. Mesme j'en ay ouy parler à plusieurs marys qui trouvoient leurs vieilles (ainsi les appeloient-ils) aussi belles que par le bas comme jamais, en vouloir, en gaillardise, en beauté et aussi volontaires, et n'y trouvoient rien de changé que le visage; et aimoient autant coucher avec elles qu'en leurs jeunes ans. Au reste, combien y a-t-il d'hommes qui aiment autant de vieilles dames pour monter dessus plutost que sur des jeunes; tout ainsi comme plusieurs qui aiment mieux des vieux chevaux, soit pour le jour d'un bon ahaire, soit par le manège et le plaisir, qui ont seté si bien appris en leur jeunesse, qu'en leur vieillesse vous

de cohabiter avec elle vers la fin de la menstruation. Le conseil fut suivi, et, après dix ans de stérilité, la reine devint mère de plusieurs enfants.

La loi physiologique qui règle ce phénomène et que nous venons dénoncer, a été établie et reconnue par Pouchet.

n'y trouverez rien à dire, tant ils ont esté bien dressés, et ont continué leur gentille addresse.

Davantage, quel plaisir et quel plus grand aise peut-on avoir en l'âme quand on voit entrer dans une salle du bal, dans des chambres de la Reyne, ou dans une église, ou dans une autre grande assemblée une dame aagée de grande qualité et « d'alta guisa » (*), comme dit l'Italien, et mesme une d'ame d'honneur de la Reyne ou d'une princesse, ou une gouvernante des damoiselles ou filles de la Cour, que l'on prend, et l'on met en cette digne charge pour la tenir sage ? On la verra qui fait la mine de la prude, de la chaste, de la vertueuse, et que tout le monde la tient ainsi pour telle, à cause de son aage, et, quand on songe en soy, et qu'on le dit à quelque sien fidèle compagnon et confident : « La voyez-« vous-là en sa façon grave, sa mine sage et dédaigneuse et froide « qu'on diroit qu'elle ne feroit pas mouvoir une seule goutte « d'eau ? Hélas ! quand je la tiens couchée en son lict, il n'y a gi-« roüette au monde qui se remüe et se revire si souvent et si sou-« vent et si agilement que font ses reins et ses fesses. » Quant à moy je croy que celuy qui a passé par là et le peut dire, qu'il est trés content en soy. Ha ! que j'en ay cogneu plusieurs de ces dames en ce monde, qui contrefaisoient leurs dames sages, prudes et censoriennes, qui estoient très débordées et vénériennes quand venoient là...

Aussi qu'en Italie l'on tient les dames ferraroises pour de bons friands morceaux, dont est venu le proverbe, « pota ferraso », comme l'on dit « cazzo mantouan ». Sur quoy, un grand seigneur de ce pays-là pourchassant une fois une belle et grande princesse de nostre France, ainsi qu'on le loüoit à la cour de ses belles vertus, valeurs et perfection pour la mériter, il y eut feu M. Dau, capitaine des gardes escossaises qui rentra mieux que tous, en disant : Vous oubliez le meilleur, « cazzo mentuan ». J'ay ouy dire un pareil mot une fois, c'est que le duc de Mantoue qu'on appeloit

(*) De haute apparence.

Cependant, il faut bien dire que cette loi quoique rigoureusement scientifique n'est pas absolue, et la fécondation peut cependant avoir lieu en dehors du temps prévu pour la chute de l'œuf. Cette durée varie, en effet, suivant les tempéraments des personnes et beaucoup d'auteurs rapportent des exemples certains de conceptions survenues plus de douze jours après la fin des règles.

M. Marion Sims en cite plusieurs exemples dont l'authenticité ne paraît pas douteuse et qui ne font que confirmer ceux que Wagner, Hirsh, etc... avaient mentionnés avant lui.

Le moment du Coït a été jugé assez important pour occuper aussi les théologiens.

Le R. P. Debreyne dans « Mœchialogia » édicte :

I. — DE LA PÉTITION ILLICITE DU DEVOIR OU DE CEUX QUI PÈCHENT MORTELLEMENT EN L'EXIGEANT

Un époux qui sait avec certitude que son mariage est nul par un empêchement dirimant quelconque, comme par exemple un empêchement d'affinité provenant d'un commerce criminel, ne peut, par aucun

le Gobin (*), parce qu'il estoit fort bossu, vouloit espouser la sœur de l'empereur Maximilian il fut dit à elle qu'il estoit ainsi fort bossu. Elle respondit, dit-on : « Non importa purche, la campana habbia qualche diffeto, ma ch'el sonaglio sia buono (**) » ; voulant entendre la « cazzo mantuan ». D'autres disent qu'elle ne profera le mot, car elle estoit trop sage et bien apprise ; mais d'autres le dirent pour elle.

(*) De cubinus, diminutif de cubus, comme qui diroit à quatre pointes ou bosses.

(**) Il n'importe pas que la cloche ait quelque défaut, pourvu que on battant soit bon.

motif, ni demander, ni même rendre le devoir conjugal, parce qu'il commettrait une véritable fornication mortelle.

L'époux qui doute prudemment et raisonnablement de la validité de son mariage ne peut demander le devoir jusqu'à ce que, après un mûr examen, il ait déposé son doute et formé sa conscience.

Celui, dit Bailly, qui, après le mariage consommé, a fait vœu de religion ou d'embrasser les saints ordres, peut demander et rendre le devoir, parce que par ce vœu il n'a contracté que l'obligation de prendre les ordres où d'entrer en religion que s'il survit. Mais, aussitôt après la mort de son conjoint, il est tenu d'accomplir son vœu. Mais, s'il a fait ces vœux avant la consommation du mariage, il est tenu de remplir avant la consommation, puisqu'il le peut licitement d'après l'hypothèse. S'il consomme le mariage, il pèche mortellement une première fois ; mais ensuite il peut demander et rendre le devoir pour les raisons alléguées.

II. — DE CEUX QUI PÈCHENT VÉNIELLEMENT EN EXIGEANT LE DEVOIR CONJUGAL

1° Plusieurs théologiens, d'après l'autorité de saint Thomas, regardent comme une faute mortelle l'usage du coït pendant que la femme a ses règles.

Nous ne pouvons croire, cependant, malgré la grande autorité de saint Thomas, que l'acte conjugal exercé pendant l'époque des règles soit un péché mortel. Il faudrait pour cela qu'il fût prouvé expérimentalement et physiologiquement que cet acte est essentiellement infécond ou contraire à la conception.

2° La grande majorité des théologiens affirme que la pétition conjugale, dans l'état de grossesse, n'est qu'une faute vénielle, pourvu qu'il n'y ait point de danger d'avortement. Mais ce danger est souvent très difficile à connaître ou à apprécier. Voici du reste, sur ce point, l'énoncé général de la science (*suit une longue dissertation technique et médicale*).

3· On demande si la pétition conjugale est permise les jours de fête, le dimanche et un jour de communion.

Saint Thomas répond : « L'acte matrimonial, quoique exempt du péché, cependant comme il abaisse la raison, à cause de la délectation charnelle, rend l'homme inapte aux choses spirituelles ; il n'est donc pas permis de demander le devoir les jours où l'on doit plus particulièrement vaquer aux choses spirituelles... Ces jours-là, on peut employer d'autres moyens pour réprimer la concupiscence, comme la prière, et beaucoup d'autres moyens de ce genre, employés par ceux qui gardent la continence perpétuelle ».

Mais Sanchez est d'un sentiment contraire, et avec lui de nombreux théologiens, parce que, disent-ils, la pétition conjugale n'est défendue aux jours précités par aucun droit divin ou ecclésiastique.

On demande si celui qui a éprouvé une contamination nocturne peut communier le jour suivant.

Voici ce que répond saint Grégoire, et sa décision sert de base à la pratique des confesseurs :

« Ou l'éjaculation provient d'un superflu de la nature et de la faiblesse, et alors n'est pas du tout coupable ; ou d'un usage excessif des aliments, et alors elle est un péché véniel ; ou d'une pensée précédente, et alors elle peut être mortelle Dans le premier cas, cette illusion

n'est pas à craindre ; dans le second, elle n'empêche pas de recevoir le sacrement ou de célébrer les mystères, s'il y a quelque motif de le faire, comme, par exemple, la circonstance d'une fête ou d'un dimanche ; mais, dans le troisième cas, on doit, à cause d'une telle pollution, s'abstenir ce jour-là des saints mystères, dit saint Grégoire ; cependant, si la pollution n'a pas été mortelle dans sa cause, ou si le pêcheur vraiment repentant en a été absous, et qu'il ait quelque raison de le faire, il pourra communier ».

D'ailleurs, les matrones elles-mêmes étaient fort documentées aussi, et leurs rapports très explicites.

En voici un :

Nous, Marie-Christophette Roine et Jeanne Porte-poullet, matrones jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que, le 22 d'octobre de l'année présente par ordonnance du prévôt de Paris, en date du 15 de ce dit mois, nous nous sommes transportées dans la rue Dampierre, dans la maison qui est située à l'occident de celle où l'Ecu d'argent pend pour enseigne, une petite rue entre deux, où nous avons vu et visité Olive Tisserand, âgée de trente ans ou environ, sur la plainte par elle faite en justice contre Jacques Mudont, bourgeois de la ville de la Roche-sur-Mer, duquel elle a dit avoir été forcée et violée et le tout vu et visité au doigt et à l'œil, nous avons trouvé qu'elle a :

Les tetons dévoyés, c'est-à-dire, la gorge flétrie.

Les barres froissées, c'est-à-dire, l'os pubis ou Bertrand.

Le lipion recoquillé, c'est-à-dire, le poil.

L'entrepet ridé, c'est-à-dire, le périnée.

Le pouvant débiffé, c'est-à-dire, la nature de la femme qui peut tout.

Les balunaus pendants, c'est-à-dire, les lèvres.

Le lipendis pelé, c'est-à-dire, les bords des lèvres.

Les barboles abattues, c'est-à-dire, les nymphes.

Les halérons démis, c'est-à-dire les caroncules.

L'entechenat retourné, et lacorde rompue, c'est-à-dire, les membranes qui lient les caroncules les unes aux autres.

Le barbideau écorché, c'est-à-dire, le clitoris.

Le guilboquet fendu, c'est-à-dire, le col de la matrice.

Le guillenard élargi, c'est-à-dire le conduit de la pudeur.

La dame du milieu retirée, c'est-à-dire, l'hymen.

L'arrière-fosse ouverte, c'est-à-dire, l'orifice interne de la matrice.

Le tout vu et visité, feuillet par feuillet, nous avons trouvé qu'il y avait trace de... et ainsi nous dites matrones certifions être vrai à vous, M. le prévôt, au serment qu'avons fait à ladite ville. Fait à Paris, le 25 octobre 1762.

C'est bien complet et bien exact, nous voulons le croire.

Mais revenons à l'acte fécondateur.

L'influence du coït sur la chute de l'œuf fécondé se trouve démontrée par les observations que Serre a faites sur un grand nombre de filles publiques. En examinant soigneusement le sang de leurs règles, il y a fréquemment trouvé des œufs dont le développement indiquait une conception datant de quatre à cinq semaines. Ce qui explique d'une façon toute physiologique la cause de la rareté des conceptions chez les courtisanes.

Courty, attribue à des causes autres que celle que nous venons d'indiquer le peu de fréquence relative des conceptions pendant la première année du mariage.

« Dans beaucoup de cas, la stérilité, dit cet auteur, ne peut être attribuée qu'à la froideur, au développement absolu du spasme, du sentiment voluptueux et probablement de l'orgasme ou de l'érection féminine qui y correspond ; même chez les femmes très désireuses de devenir mères. Bien plus, on voit la fécondité naître avec l'éveil des sentiments voluptueux, après un sommeil qui a duré plusieurs années, et poursuivre dès lors le cours normal de son évolution. On peut même déterminer, parfois, les conditions auxquelles est dû cet éveil des sentiments voluptueux, en analysant les circonstances au milieu desquelles il se produit. J'ai connu une dame âgée, qui, après quinze ans d'un mariage infécond, malgré la santé la plus florissante, avait eu de son amant un premier enfant dont la paternité ne pouvait être douteuse, suivi bientôt de deux autres dont l'auteur était bien réellement *is quem nuptiœ demonstrant* ; le sentiment voluptueux ne s'était éveillé chez elle qu'à l'époque de sa première fécondation. »

Cependant la sensation voluptueuse n'est pas indispensable pour que la fécondation ait lieu, et on n'a qu'à rappeler comme preuve les femmes devenues grosses à la suite de rapports pratiqués pendant le sommeil anesthésique et sans avoir ressenti la moindre impression pendant l'acte de la copulation.

Quant aux causes qui font qu'une femme éprouve ou n'éprouve pas de sensations voluptueuses pendant le coït, elles tiennent à la disposition du clitoris pendant les rapports sexuels, beaucoup plus qu'aux influences

morales dont parle le médecin que nous venons de citer. Ce qu'il dit quelques lignes plus loin vient, du reste, à l'appui de notre opinion. « J'ai reçu de la part de bien des maris avides de progéniture, de nombreuses confidences desquelles il résulte que le sentiment voluptueux n'avait été perçu par leurs femmes que lorsqu'elles étaient placées dans le décubitus latéral, où qu'elles subissaient le congrès *more bestiarum*, ou plus souvent lorsqu'elles renversaient les rôles et jouaient vis-à-vis de l'époux le rôle de succube. » Et Courty attribue ce phénomène « au contact du pénis contre le col de l'utérus » ; erreur évidente, car l'utérus est un organe très insensible sous ce rapport. Le résultat des positions que peut prendre la femme est uniquement de mettre en contact le clitoris et le pénis, contact qui ne s'établit pas toujours dans des rapports normaux.

Les injections d'eau froide après les rapprochements sexuels empêchent d'une façon absolue la fécondation en détruisant les spermatozoïdes avant qu'il aient pu pénétrer dans l'utérus. Il est parfaitement démontré aujourd'hui, dit M. Coste, que le sperme séjourne assez longtemps dans le vagin avant de pénétrer dans le col utérin. Si on ouvre, en effet des femelles de mammifères immédiatement après le coït, et même vingt minutes après, on trouve constamment des spermatozoïdes dans le vagin. Ils y conservent tous leurs mouvements, pourvu qu'ils ne se trouvent pas mis en présence d'une substance capable de détruire leur vitalité : l'eau froide et les substances astringentes, par exemple. Et, à ce sujet, le savant académicien cite un fait très curieux qui lui a été communiqué par le professeur Paul Dubois, relatif à une dame qui, par mesure de propreté ou par prudence, se

faisait une injection d'eau froide après chaque rapprochement sexuel. Tant qu'elle eut recours à cette pratique, elle resta inféconde ; mais un jour, n'ayant que de l'eau tiède sous la main, elle crut qu'il n'y avait pas d'inconvénient à s'en servir, et ce jour-là elle fut fécondée.

Les animaux ne copulent pas en dehors du rut.

Moins raisonnables dans ce cas que les animaux, beaucoup d'hommes ne tiennent aucun compte de l'état de grossesse de leur femme : au contraire, tel qui y mettait auparavant une certaine réserve, dans le dessein d'éviter les occasions de grossesse, voyant que celle-ci est arrivée dans un moment d'oubli, et sans qu'il sache bien comment, se livre alors sans ménagement à ses appétits charnels, à ses goûts de débauche, n'ayant plus rien à risquer.

L'utérus ébranlé par de pareils excès, est fort exposé à être troublé dans son travail de gestation : le sang y afflue en trop grande abondance ; de là, des coliques, des hémorragies, et, en dernier lieu, un part prématuré.

L'homme est, sur ce point, moins raisonnable que les bêtes, et c'est avec une ironie bien fondée que Beaumarchais a mis ces mots dans la bouche d'Antonio : *Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, c'est ce qui distingue l'homme des autres bêtes.*

On cite, à ce propos, l'exemple de Dionis, dont la femme eut vingt enfants, et qui se vantait de « n'avoir pas cessé de la fréquenter durant ses grossesses ».

Mais ce n'est à nos yeux qu'une exception, et nous trouvons beaucoup plus sage le prétexte qu'a formulé un médecin poète :

Pour conserver le fruit de vos chastes plaisirs,
Réprimez désormais vos amoureux désirs ;
Au feu qui vit en vous un autre feu peut nuire,
Et ce qu'amour a fait, amour peut le détruire.

Judicieusement, Le Bon, disait que « nulle étude ne présente plus d'importance que celle de l'organisation humaine. Cette étude, qui devrait servir de base de l'éducation de tout peuple civilisé, n'est cependant abordée que par un nombre d'individus infiniment restreint. Il semblerait qu'il y aurait péril pour la jeunesse à connaître la manière dont l'homme est construit, les lois qui président aux fonctions de ses organes, lois qu'on ne saurait enfreindre sans danger. On cache avec la plus mystérieuse précaution au jeune homme et à la jeune fille tout ce qui a trait à l'étude de la génération, et on croit avoir bien fait en laissant se subtituer aux froides réalités de la science les brûlantes chimères d'une imagination exaltée... »

L'heure la plus propice pour la copulation est la nuit, avant de se livrer au sommeil, lorsque la digestion est terminée, ainsi que le travail mental ou mécanique qui constitue l'occupation professionnelle des époux. Elle délasse alors agréablement les membres fatigués et prédispose au sommeil comme un doux narcotique. Mais c'est le contraire si les facultés mentales ont été excitées par une forte contention d'esprit, un bal, une soirée, réunion ou spectacle, qui ont pu stimuler l'érotisme d'une manière factice. Le corps et l'esprit exigent alors le repos et non une nouvelle fatigue. Mieux vaut remettre au lendemain matin.

On demandait un jour à Fontenelle s'il avait pensé quelque fois à se marier. « Parfois, en m'éveillent », répondit le célèbre philosophe. Et le fait est qu'il ne se maria jamais et observa toujours une hygiène assez sage pour vivre cent ans moins vingt-neuf jours. Il fit bien, car les érections du réveil sont loin d'être toujours l'ex-

pression d'un véritable besoin érotique. Le plus souvent, elles sont déterminées par l'accumulation de l'urine dans la vessie, par la chaleur du lit et surtout celle de la plume des oreillers ou du traversin sur le cerveau. « Savez-vous, disait Louis XV déjà vieux à l'un de ses familiers, que j'ai encore quelques érections le matin ? — En ce cas, urinez vite », répondit le courtisan. Conseil hygiénique qui prouve que le courtisan aimait bien le Sardanapale français. Le fameux lithotomiste Souberbielle n'était pas si sage dans ses dernières années, car âgé de plus de quatre-vingts ans, il faisait montre de cette virilité factice à ses visiteurs matinaux. (Withowski)

L'érection peut aussi être provoquée, entretenue par une irritation du cerveau, de la moelle épinière et des nerfs génitaux, par la présence de vers dans le rectum, l'irritation de la prostate, l'herpès du prépuce, l'irritation dartreuse du périnée, par la passion, l'imagination, etc. Preuves que ni sa fréquence, ni sa durée, ne sont pas toujours un signe d'un besoin réel et physiologique.

On doit combattre à ce sujet une préoccupation partagée par beaucoup d'hommes : c'est que la rétention du sperme entraîne l'indifférence. C'est une erreur. Les jouissances partielles énervent autant, sinon plus, que la copulation entière. Ces organes frustes, incomplets, irritent inutilement, se propagent à la vessie, enflamment la prostate et produisent des rétentions d'urine. Que les prodigues, les impuissants et les vieillards qui sont, le plus souvent, ceux qui en rappellent ainsi de leurs plaisirs passés, n'oublient pas cet avis.

Le coït est souvent dangereux immédiatement après le repas, et, pendant les deux ou trois heures que dure la

première digestion, des cas mortels par congestion ont été souvent notés.

Il faut surtout s'en priver pendant la période menstruelle, dès ses premières manifestations jusqu'à la fin. Moïse le prescrivit aux Juifs, sous peine de mort, pour prévenir l'abâtardissement et la dégénérescence de la race, et le Coran, plus rigoureux étend cette obligation aux huit jours qui précèdent la menstruation.

C'est beaucoup trop, surtout pour avoir des enfants.

Faut-il parler des influences extérieures ?

On se convaincra sans peine, que la copulation ayant lieu sous des influences physiques favorables, c'est-à-dire dans un endroit gai, au milieu du luxe, même d'un simple bien-être, dans un appartement décoré avec goût, etc., on se convaincra, disons-nous, que la copulation accomplie sous une pareille influence aura d'heureux résultats. Denys de Syracuse avait fait suspendre le portrait du beau Jason devant le lit de sa femme, afin d'avoir un bel enfant.

Voici un fait bien caractéristique observé par Galenus : « Un préteur romain, petit, laid et bossu, fit à sa femme un enfant exactement taillé sur le modèle d'Esope. Effrayé à la vue de ce petit monstre, et craignant de devenir le père d'une postérité aussi difforme, le romain alla consulter Galenus, qui lui conseilla de faire placer trois statues de l'Amour autour du lit conjugal : une au pied, les deux autres de chaque côté, de façon que les yeux de la jeune épouse fussent incessamment récréés par ces charmantes figures. Le préteur se conforma strictement aux avis du grand médecin, et sa femme mit au jour un enfant dont la beauté surpassa toutes ses espérances. »

Les Grecs s'entouraient de marbres et de peintures re-

présentant les dieux et les déesses sous les formes les plus gracieuses : partout dans les jardins, sur les places publiques, on voyait des statues d'Apollon, de Vénus, d'Hébé, etc.

Quant au lieu du coït, vraiment, tous les endroits de la terre ne conviennent-ils pas ? *ne sont-ils pas bons*, selon l'expression populaire ?

Ne voyons-nous pas, en cette fin de siècle, le coït se pratiquer, par économie ou par aberration, jusque dans les lieux d'aisance...

Comme pour la saison, d'ailleurs, on ne peut rien fixer.

Le lieu où l'on aimera le mieux, sera toujours celui où l'on aura le plus son aisance, le plus commode et le plus riant.

III

Quantum Satis

COEFFICIENT NUMÉRIQUE, INTERVALLE ET DURÉE

Q*uantum satis?*

Où finit l'*us*, où commence l'abus, l'excès?

A priori, par une loi générale, complète, certaine, il est matériellement impossible de le déterminer.

Il n'existe, dit Jozan, *qu'un seul mode d'appréciation* qui soit praticable : il consiste à juger des besoins génitaux par les *effets immédiats que produit sur l'organisme l'accomplissement de l'acte vénérien.*

Ainsi, le coït est-il suivi d'un sentiment de bien-être et de gaieté? le corps semble-t-il plus frais, plus fort, plus dispos? le jeu de la respiration semble-t-il plus souple? la tête est-elle légère et dégagée? vous sentez-vous une énergie inaccoutumée, une disposition toute nouvelle aux travaux du corps et de l'esprit, conservez-vous enfin dans les organes génitaux eux-mêmes un reste de vigueur et d'activité qui vous sollicite à la récidive? Vous avez, à coup sûr, satisfait un besoin réel; vous avez rempli le vœu de la nature dans l'intérêt de votre santé.

Le coït, au contraire, est-il suivi de fatigue, d'accable

ment, de dégoût, de mélancolie? avez-vous la tète lourde, le visage défait? vous sentez-vous de la tendance au repos et au sommeil? vos idées sont-elles paresseuses embarrassées? éprouvez-vous une sorte d'aversion pour l'acte qui s'est passé ou pour une future récidive?

Vous avez satisfait un besoin factice; vous ave cédé à des provocations ou à des excitations trompeuses; vous avez fait violence à la nature et porté atteinte à votre santé.

Aussi est-ce à tort, dit un vieil auteur (1), *que quelques législateurs ont voulu statuer par les Loix une action qui n'est soumise qu'à la Nature. Solon, cet oracle de la Grèce, la connaissoit-il bien lorsqu'il prescrivit à ses citoyens qu'il ne falloit approcher de leurs femmes que trois fois par mois Les Rabins qui n'avaiant en vue que la conservation dn peuple Juif taxoient le devoir qu'un paysan devait rendre à sa femme, à une nuit par semaine; celui d'un marchand ou voiturier à une par mois; celui d'un matelot, à deux nuits par an; et celui d'un homme d'étude, à une nuit en deux ans. On s'aperçoit qu'il y auroit plusieurs réflexions à faire sur ce sujet, si ce tarif étoit suivi à la rigueur; mais il s'en faut de beaucoup que les hommes, pour lequel il fut fait, s'y soient exactement conformés : l'âge, le tempérament, le climat parlent aux hommes avec plus de force que toutes les loix humaines* (2).

(1) De l'homme et de la femme considérés physiquement dans l'état du mariage, par M. de L..., chirurgien, avec figures en taille douce, à Lille, chez J.-B. Henry, Imprimeur-Libraire, MDCCLXXII, avec approbation et privilège du Roi.

(2) A l'appui, l'auteur cite quelques exemples curieux auxquels la plupart des auteurs depuis n'ont pas ajouté grand chose, mais qui, en revanche, ont été soigneusement exploités.

Mahomet ne permettait qu'un jour par semaine, le jour de Vénus *(Veneris dies)* le vendredi.

Hugo justement à écrit :

Le plaisir, fils des nuits, dont l'œil brillant d'espoir
S'éteint vers le matin et se rallume au soir.

Moins poétique, mais plus exact, Clément a établi que :

De vingt à trente ans, l'homme marié peut accomplir le devoir conjugal de deux à quatre fois par semaine, en laissant un jour d'intervalle;

De trente à quarante ans, deux fois;

De quarante à cinquante ans, une fois;

De cinquante à soixante ans, le moins souvent possible.

D'après Burnach, la faculté de répéter le coït est

Une Reine d'Arragon fut obligée de rendre un Arrèt contre un Catalan, dont la femme se plaignoit de l'excessive vigueur. Cet homme convint que chaque nuit étoit marquée par dix triomphes; sur quoi la Reine, après mûre délibération de Conseil, défendit à ce héros, sur peine de la vie, d'approcher sa femme plus de six fois chaque jour. "Elle ordonna, dit Montaigne, ce nombre, pour bornes légitimes et nécessaires : relaschant et quittant beaucoup du besoin et du désir de son sexe, pour établir, disoit-elle, une forme aysée, et par conséquent permanente et immuable... En quoi s'écrient les Docteurs, quel doit être l'appétit et la concupiscence féminine, puisque leur raison, leur réformation et leur vertu, se taille à ce prix (*)!

Ce fait rare est encore moins merveilleux que l'observation récente consignée dans le Journal de Médecine. Elle a pour sujet un vieillard âgé de quatre-vingt-seize ans, qui ayant épousé une femme qui n'en a que quatre-vingt-treize, remplit trois fois par

(*) L'Auteur des « Anecdotes de Médecine, » dit que c'est le Roi d'Arragon qui porta cet Arrêt, mais il y a tout lieu de donner plus de croyance au récit de Montagne, par les circonstances qu'il donne de cette cause singulière.

presque toujours en raison inverse de la durée de cet acte.

Les papillons diurnes dit ce physiologiste, restent unis fort peu de temps, mais répètent souvent l'acte, tandis que l'accouplement est long chez les coléoptères, qui ne l'accomplissent qu'une seule fois.

La femelle de l'élan s'accouple deux à trois fois dans l'espace d'une heure et la vache quatre à six.

Le coq répète l'acte jusqu'à cinquante fois par jour; le moineau, la bergeronnette, jusqu'à vingt fois par heure. Le coït est pour ainsi dire instantané pour le cerf, il est si rapide qu'on a cru longtemps qu'il n'était jamais effectué.

nuit les devoirs du mariage aussi vigoureusement que le pourroit faire l'homme le plus robuste. Je suis sûr, dit M.Behr,auteur de cette observation, autant qu'on peut l'être, de la vérité de ce fait. Ce qui me surprend le plus, continue-t-il, c'est que depuis trois ans que cet exercice dure presque toutes les nuits, ce vieux athlète n'a éprouvé aucune altération sensible dans sa santé (*).

Parmi les hommes que la vanité fait parler, on peut placer l'Empereur Procolus, lorsqu'en écrivant à son ami Métianus, il veut lui persuader qu'ayant pris en guerre cent filles Sarmates, il les avoit toutes métamorphosées en femme en moins de quinze jours. Il faut observer, pour augmenter la gloire de l'Empereur, que ces filles étoient vierges lorsqu'elles lui sont tombées entre les mains (* *).Crucius nous a laissé l'histoire d'un serviteur qui pendant une nuit, coucha non-seulement avec dix servantes, mais les rendit toutes fécondes. Il ne faut pas oublier l'aventure d'Hercule qui ayant couché pendant douze ou quatorze heures avec cinquante filles Athéniennes,leur fit à chacune un garçon, qu'on appela ensuite les Thespiades.

(*) « Journal de Médecine. » Avril 1757.

(* *) Proculus Metiano S. P. D. Centum ex Sarmatiâ Virginies cœpi, ex his, unâ nocte decem inivi ; omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies XV reddidi.

Au contraire, le kangurou, le porc sont très longs à pratiquer la copulation. Enfin, grenouilles et crapauds restent accouplés plusieurs jours, insensibles à toute souffrance.

Dans l'espèce humaine, l'accouplement a lieu en général, deux fois par semaine.

Le Prophète qui, au dire de Rabelais, « se vante dans son Alcoran d'avoir en ses génitoires la force de soixante gallefretiers », prescrit une intervalle de huit jours.

Solon imposait dix jours d'intervalle entre deux coïts successifs.

Le droit canon plus généreux, permettait trois ou quatre rapports sexuels dans la même nuit :

« *Non peccat negans, quando alter immoderato petit ter aut quater eadem nocte.*

Venette fixe à cinq par nuit, le nombre des « assauts amoureux».

Cette limite nous paraît déjà fort exagérée ; cependant elle peut être dépassée de beaucoup.

Tardieu a observé des individus, *atteints de satyriasis* qui pouvaient répéter l'acte vénérien plus de quarante fois en une nuit.

Les femmes possédées de la fureur érotique sont dans le meme cas. Cléopâtre, sous le nom d'une courtisane romaine, se rendit dans un lieu de débauche et surpassa, dit-on,en moins d'un jour, de vingt-cinq fois la courtisane que l'on estimait la plus brave en amour.

Messaline, supérieure encore, supporta les efforts de cent six hommes sans être assouvie.

La fréquence du coït ne peut pas être normalement limitée, même d'une façon approximative, car elle varie, non seulement d'un individu à l'autre,mais encore

suivant les instants chez le même individu, dit Witkowski.

« La modération est le trésor du sage, » pense Voltaire.

Il faudrait, comme pour l'alimentation, rester sur son appétit.

Il faut, dit le Dr Menville de Ponsan, quitter l'autel de l'amour avec la force d'y déposer encore une autre offrande (1).

Gentil Bernard, lui-même, a donné, dans *l'Art d'aimer*, de sages conseils sur ce sujet (2).

Enfin, on fera bien de méditer les observations suivantes qu'un vieux médecin adressait à un jeune homme (Witkowski) :

« Si votre constitution est faible et délicate, fuyez les plaisirs de l'amour ; il y a ici une couche d'épines enfouie sous les roses. Mais l'excitant prolifique vous agite-t-il sans cesse, conduisez-vous selon votre âge. De vingt-cinq à trente-cinq ans, vivez sur le revenu, de trente-cinq à quarante-cinq, faites des économies ; depuis

(1) Le plaisir sied très bien au sage
Il ressemble aux vins délicats ;
On peut s'en permettre l'usage ;
Buvez, ne vous enivrez pas.

(2) Mais redoutez, possesseur trop heureux,
L'excès fatal du tribut amoureux.
Q'un salamandre en ses premiers vestiges
Tombe épuisé pour conter ses prodiges :
Un sage athlète, au combat plus certain,
Retrouve au soir ses forces du matin.
Silène a bu ; mais la soif qui lui reste
Surnage encor sur sa coupe céleste.
Aimons ainsi ; l'amour doit avec soin
Laisser grossir le torrent du besoin.

quarante-cinq jusqu'à la fin, gardez précieusement le capital (1). »

C'est uniquement, exclusivement les données et les lois de l'anatomie et de la physiologie humaine générale qui doivent faire notre opinion, nous guider dans nos conseils pratiques journaliers.

Des conclusions nettes, uniformes toujours applicables chez chacun et chez tout le monde nous paraissent absolument impossibles à formuler, inutiles à conseiller, illusoires aussi d'ailleurs à pratiquer.

Cependant, quelques conseils pratiques, applicables chez la plupart des humains (et humaines), et dans la moyenne des cas, doivent être, selon nous, formulés, conseillés, et pratiqués.

Nous sommes persuadés, à cet égard, de faire œuvre utile pour l'hygiène, pour la morale et pour la santé publique.

Voici, selon nous, trois points essentiels :

1. — En thèse générale, *la durée d'un coït ne doit pas excéder dix minutes.*

L'éjaculation retardée, le coït prolongé à dessein est quasiment toujours nuisible.

2. — *Un quart d'heure,* tout au moins *est physiologiquement nécessaire, comme intervalle entre le premier et deuxième coït.*

(1) C'est le souhait d'Euripide à Vénus
Vénus, en beauté si parfaite,
Inspire de grâce à mon cœur,
La plus belle et plus vive ardeur.
Et rends dans nos amours mon âme satisfaite
Mais tiens si bien la bride à mes ardents désirs,
Que, sans en ressentir ni douleur ni faiblesse,
Jusque dans l'extrême vieillesse,
Je prenne part à tes plaisirs.

Pour exprimer même complètement notre sentiment personnel, c'est une bonne demi-heure que nous conseillons.

Le paroxysme de surexcitation a ainsi tout le temps de s'amender et disparaître. Les vibrations des nerfs se calment ; les muscles se détendent et se reposent.

L'organisme tout entier est plus et mieux prêt pour un deuxième coït.

3. — Enfin, nous estimons que *ce coefficient moyen, deux, doit* généralement *être observé* au nom de l'hygiène et de la santé générale.





CHAPITRE V

LA THÉOLOGIE DE L'UNION SEXUELLE

I

Unité originelle des religions

Rien *de moins original que le Christianisme, dit Ch. Letourneau (1) ; il est fait de pièces et de morceaux... Les Evangiles sont remplis de faits que, dans les autres religions, les mythologues ont l'habitude de rattacher à l'animisme, au spiritisme, à la magie.*

De fait, toutes les religions ont une commune origine, procèdent toutes d'un même point de départ, tendent toutes au même but.

Traités de morale, règles de conduite, elles sont toutes et avant tout, d'essence exclusivement humaine.

Elles sont enjolivées ou enlaidies, grossies ou diminuées de révélation *et de* mystères.

Révélations, mystères, des mots.

La vérité, dit Dupuis (2), ne connaît point de mystères ; ils n'appartiennent qu'à l'erreur et à l'imposture. Le besoin de tromper, si l'on peut admettre un pareil besoin, leur a donné à tous naissance. C'est donc hors des limites de la raison et de la vérité qu'il en faut cher-

(1) « L'Evolution religieuse dans les diverses races humaines », par Ch. Letourneau. Paris, Schleicher 1892.

(2) Dupuis. Origine de tous les cultes. (6 vol.)

cher l'origine. Aussi les dogmes se sont-ils toujours environnés de l'ombre et du secret. Enfants de la nuit, ils redoutent la lumière. Cependant nous allons essayer de la porter dans leurs antres ténébreux.

L'Egypte eut ses initiations, connues sous le nom de mystères d'Osiris et d'Isis, dont ceux de Bacchus et de Cérès furent en grande partie une copie. La comparaison que chacun peut faire des courses et des aventures de la Cérès des Grecs avec celles de l'Isis égyptienne, offre trop de ressemblance pour qu'on puisse méconnaître la filiation de ces deux fables.

Les poëmes sur Bacchus et l'histoire d'Osiris, les cérémonies pratiquées en honneur de ces deux Divinités, et l'identité de l'un et de l'autre, reconnue par tous les Anciens, ne nous permettent pas de douter que les mystères du premier n'aient donné naissance à ceux du second. Cybèle et Atys eurent aussi leurs initiations, ainsi que les Cabires ; mais nous ne ferons pas ici l'histoire des cérémonies particulières à chacune de ces différentes Divinités, non plus que l'énumération des lieux où ces mystères étaient établis.

Les mystères d'Eleusis, et en général tous les mystères, avaient pour but d'améliorer notre espèce, de perfectionner les mœurs, et de contenir les hommes par des liens plus forts que ceux que forment les lois. Si le moyen ne nous paraît pas bon, parce qu'il tient à l'illusion et au prestige, on ne peut disconvenir que le but, sous ce rapport, ne fût louable. Aussi l'orateur romain met-il au nombre des établissements les plus utiles à l'humanité, les mystères d'Eleusis, dont l'effet a été, dit-il, de civiliser les sociétés, d'adoucir les mœurs sauvages et féroces des premiers hommes, et de faire connaître les vé-

ritables principes de morale qui initient l'homme à un genre de vie qui seul soit digne de lui.

C'est ainsi qu'on disait d'Orphée, qui apporta en Grèce les mystères de Bacchus, qu'il avait apprivoisé les tigres et les lions cruels, et touché jusqu'aux arbres et aux rochers par les accents harmonieux de sa lyre.

Les mystères avaient pour but d'établir le règne de la justice et celui de la religion, dans le système de ceux qui ont cru devoir appuyer l'une par l'autre. Ce double but se trouve renfermé dans ce vers de Virgile :

Apprenez de moi à respecter la justice et les dieux

C'était une grande leçon que l'hiérophante donnait aux initiés. Ils venaient apprendre dans les sanctuaires ce qu'ils devaient aux hommes et ce qu'on croyait qu'ils devraient aux dieux. C'est ainsi que le Ciel concourait à établir l'ordre et l'harmonie sur la Terre.

Pour imprimer ce caractère surnaturel à la législation, tout fut mis en usage. Le tableau imposant de l'Univers et le merveilleux de la poésie mythologique fournirent aux législateurs le sujet des scènes aussi étonnantes que variées dont on donna le spectacle dans les temples de l'Egypte, de l'Asie et de la Grèce

Tout ce qui peut produire l'illusion, toutes les ressources de la mécanique et de la magie, qui n'étaient que la connaissance secrète des effets de la Nature et l'art de les imiter, la pompe brillante des fêtes, la variété et la richesse des décorations et des vêtements, la majesté du cérémonial, la force enchanteresse de la musique, les chœurs, les chants, les danses, le son bruyant des cymbales, destinés à exciter l'enthousiasme et le délire, plus favorables aux élans religieux que le calme de la raison

tout fut employé pour attirer et attacher le peuple à la célébration des mystères.

Sous l'appât du plaisir, de la joie et des fêtes, on cacha souvent le dessein qu'on avait de donner d'utiles leçons, et on traita le peuple comme un enfant, que l'on n'instruit jamais mieux que lorsqu'on a l'air de ne songer qu'à l'amuser.

C'est par de grandes institutions qu'on chercha à former la morale publique, et les nombreuses réunions parurent propres à atteindre ce but.

Rien de plus pompeux que la procession des initiés s'avançant vers le temple d'Eleusis. Toute la marche était remplie par des danses, par des chants sacrés, et marquée par l'expression d'une joie sainte. Un vaste temple les recevait : son enceinte était immense, si l'on en juge par le nombre des initiés rassemblés aux champs de Thriase lorsque Xerxès entra dans l'Attique ! ils étaient plus de trente mille. Les ornements intérieurs qui le décoraient, et les tableaux mystérieux qui étaient disposés circulairement dans les pourtours du sanctuaire étaient les plus propres à piquer la curiosité et à pénétrer l'âme d'un saint respect. Tout ce qu'on y voyait, tout ce qu'on y racontait était merveilleux, et tendait à imprimer un grand étonnement aux initiés : les yeux et les oreilles y étaient également frappés de tout ce qui peut transporter l'homme hors de sa sphère mortelle.

Non seulement l'Univers fut exposé en masse aux regards de l'initié, sous l'emblème de l'œuf, mais on chercha encore à en retracer les divisions principales, soit celle de la cause active et de la cause passive, soit celle du principe-lumière et du principe-ténèbres. Varron nous apprend que les grands dieux révérés à Samothrace

étaient le Ciel et la Terre, considérés l'un comme principe actif, l'autre comme principe passif des générations. Dans d'autres mystères, on retraçait la même idée par l'exposition du Phallus *et du* Cteis, *c'est-à-dire des organes de la génération des deux sexes. C'est le* lingam *des Indiens.*

Il en fut de même de la division du Monde dans ses deux principes, lumière et ténèbres...

De fait, le Priape *adoré des Grecs, le* Phallus *honoré des Egyptiens, le* Lingam *vénéré des Hindous, ne sont en réalité que trois formes successives de l'emblème d'un même culte religieux.*

*Le culte de la génération, de la fécondation, de l'*Union Sexuelle.

Comparons donc cette union sexuelle dans les principales manifestations théologiques humaines.

II

L'union Sexuelle d'après la Théologie Hindoue

La morale du Paganisme nous séduit par sa facilité, par l'art et la poésie qui l'accompagnent ; mais, à la réflexion, nous sommes frappés d'une supériorité de l'*Art d'Aimer* de Vatsyayana sur celui des poètes latins (1). Ceux-ci ne chantent que la volupté, le plaisir égoïste, et souvent le libertinage grossier d'une jeunesse habituée à la brutalité des camps. Vatsyayana donne pour but aux efforts de l'homme la satisfaction de la femme.

C'est déjà, indépendamment même de la procréation, un point de vue altruiste par comparaison avec celui auquel se plaçaient les rudes enfants de Romulus, tels que nous les ont dépeints Catulle, Tibulle et Juvénal. On sait que ce dernier commence sa satyre sur les femmes de son temps par le conseil de prendre un mignon plutôt qu'une épouse pour laquelle il faudrait se fatiguer les flancs.

La philopédie était plus en honneur à Rome que le

(1) Théologie Hindoue. Le Kama-Soutra, Règles de l'amour de Vatsyayana (morale des Brahmans). Traduit par E. Lamairesse. Paris. G. Carré 1891.

mariage ; elle était inconnue à l'Inde brahmanique ; Vatsyayana n'en fait même pas mention.

Un autre avantage des Indiens sur les Romains, c'était la décence extérieure dans les rapports entre deux sexes. Les bonnes castes de l'Inde n'ont jamais rien connu qui ressemble à l'orgie romaine sous les Césars et au cynisme de Caligula.

Dans l'antiquité, une intrigue amoureuse n'était point une affaire de cœur. Pas plus chez les Indiens que chez les romains, on ne trouve dans l'amour ce que nous appelons la tendresse ; c'est là un sentiment tout moderne et qui prête à nos poètes élégiaques, tels que Parny, André Chénier, etc., un charme que n'ont point les Latins ; Properce est le seul qui approche de la délicatesse moderne.

Mais la dureté romaine se retrouvait jusque dans la galanterie. Les jeunes romains maltraitaient leurs maîtresses. Au cirque, on représentait des scènes mythologiques où le meurtre, non point simulé, mais bien réel, se mêlait à l'amour quelquefois bestial, et où souvent ont figuré Tibère et Néron.

Au contraire, l'Inde obéit à ce précepte : « Ne frappez point une femme, même avec une fleur. »

Nous rappellerons enfin que, dans l'Inde, l'amour est au service de la religion, tandis qu'à Rome, la religion, (le culte de Vénus par exemple) était au service de l'amour comme de la politique.

L'érotisme joue un grand rôle dans toutes les fêtes religieuses des Hindous, il en est pour eux le principal attrait.

Tels sont les contrastes que notre travail fait ressortir et ils ne sont pas sans intérêt pour la science des

religions, termine Lamairesse dans son Introduction.

B. — C'est d'ailleurs en grande partie de la traduction de Lamairesse que nous tirons arguments et extraits, les autres traductions de théologies hindoues plus complètes à certains égards ne contenant point parfois tous les conseils de celle-ci sur l'Union sexuelle.

Au commencement, lisons-nous, le Seigneur des créatures (1) donna aux hommes et aux femmes, dans cent mille chapitres, les règles à suivre pour leur existence, en ce qui concerne :

Le Dharma ou devoir religieux (2);

L'Artha ou la richesse ;

La Kama ou l'amour...

Et judicieusement :

L'homme doit étudier le Kama Soutra après le Dharma et l'Artha, et la jeune fille elle-même doit en apprendre les pratiques ; d'abord avant son mariage, et, ensuite, après, avec la permisson de son mari (3).

On objecte à cela que les femmes, n'ayant point à étudier les sciences, ne doivent point non plus étudier le Kama Soutra.

A cela, Vatsyayana, répond : Que les femmes peuvent, sans étudier le traité et ses explications, en connaître la pratique, puisqu'elle est tirée du Kama-Schastra)ou les

(1) Le Seigneur des créatures est une qualification souvent donnée à Siva. Vatsyayana était donc Sivaïste comme tous les brahmes de son temps.

(2) Pour les Brahmes, le Dharma est le rite religieux, le sacrifice, d'offrande, le culte, l'obéissance à la coutume.

Pour les Bouddhistes, c'est la règle morale, le devoir philosophique.

(3) Dans les pays musulmans, les femmes sont éduquées en vue d'exciter les sens par la danse et la mimique, etc.

Règles de l'Amour) qu'on apprend expérimentalement, soit par soi-même, soit par des intimes. C'est ainsi que le Kama-Schastra est familier à un certain nombre de femmes, telles que les filles des princes et de leurs ministres.

Il convient donc qu'un jeune fille soit initiée aux principes du Kama Soutra par une femme mariée, par exemple sa sœur de lait, ou bien une amie de la maison éprouvée sous tous les rapports, ou une tante, une vieille servante, ou une mendiante qui a vécu autrefois dans la famille, ou une sœur (* et **).

Ces pratiques du Kama-Soutra sont empruntées à la partie du Kama-Shastra qui a rapport à l'union sexuelle, et que Babhravya intitule aussi les soixante-quatre arts...

(*). — Il y a dans le Kama-Soutra mille choses qui peuvent dépraver une jeune fille, et que, conséquemment, elle doit ignorer, lors même qu'elle est mariée aussitôt qu'elle a atteint l'âge de puberté, comme il est d'usage dans l'Inde.

Dans cette contrée, tout est fait pour provoquer les désirs charnels, même chez les jeunes enfants des deux sexes.

Les chars sacrés sur lesquels on promène les images des Dieux, dans les grandes fêtes publiques, sont chargés de peintures et de sculptures d'une obscénité indescriptible, publiquement exposées à tous les regards, sans que personne songe à en éloigner les enfants.

A la jeune fille indienne s'applique pleinement les vers d'Horace :

« . . . . . Incestos amores
A tenero meditatur ungui. »

Dès la plus tendre enfance, elle rêve d'impudiques amours.

(**). — Sauf quelques sculptures d'un naturalisme naïf dans des cathédrales du moyen âge et quelques pratiques équivoques, restes du paganisme qui lui ont survécu, on ne trouve rien de pareil chez les chrétiens d'aucune confession.

Pour arriver à ce nombre de (soixante-quatre), on a divisé ce qui a rapport au rapprochement de sexes, c'est-à-dire le Kama-Shastra, en huit parties ou sujets ; et dans chaque partie on a fait huit subdivisions principales. Il en a été de même dans le Kama-Soutra (1).

L'homme auquel sont familiers les (soixante-quatre) moyens de plaisir indiqués par Babhravya, atteint le but de son désir, et possède la femme la plus enviable (*).

On lit dans le P. Gury (traduction de Paul Bert) :

« 417. — Les regards jetés sans raison sur des choses honteuses constituent des péchés graves ou légers, suivant l'intention de la personne, le degré de turpitude et le danger de consentement à la débauche.

« En pratique, on excuserait difficilement d'un péché mortel un homme qui regarderait les parties honteuses d'une femme peinte, parce qu'il ne pourrait guère éviter d'y prendre un plaisir.

« 420. — 1° C'est un péché grave, en général, de parler, même par légèreté, de l'acte conjugal, de ce qui est permis ou défendu entre époux, des moyens d'empêcher la conception, de procurer la pollution ; surtout, si c'est entre jeunes gens de sexes différents.

« 2° Il y a grave péché à dire des choses honteuses par le seul plaisir qu'on trouve à y penser.

« Le confesseur ne recommande à de jeunes époux que l'abstention de ce qui pourrait aller contre le but du mariage, la procréation. »

Ainsi, la morale chrétienne est très sévère pour tout ce qui concerne la pureté,

(*). — L'éducation des belles par Ovide.

Les listes des (soixante-quatre) arts libéraux et des talents de voluptés, avec les portraits de la Padmini et de la Citrini, nous

(1) Evidemment, pour les divisions, le chiffre de soixante-quatre, est cher aux écrivains de l'époque ; selon les anciens commentateurs il est consacré par les Védas.

Celui qui parle bien sur les autres sujets, mais ne connaît par les (soixante-quatre) voluptés du Kama-Soutra, n'est point écouté avec faveur dans une réunion de savants.

Celui qui, au contraire, les possède toutes, quoique n'ayant pas d'autre science, prend la tête de la conversation dans toutes les sociétés d'hommes et de femmes

En raison de leur prestige et de leur charme, les

donnent l'idée de l'éducation féminine dans l'Inde à l'époque de Vatsyayana ; il est très intéressant de la rapprocher de celle qu'Ovide trace pour les Romaines dans son " Art d'Aimer ", livre III.

« O femmes! ne négligez aucun soin de votre personne!

« La figure s'embellit si on la soigne ; sans soins, le plus beau visage perd sa fraîcheur, fût-il comparable à celui de la déesse du mont Ida.

« Ne chargez point vos oreilles de perles de grand prix, et votre corps de vêtements tout pesants d'or. Une élégante propreté nous charme bien davantage. Choisissez la manière d'arranger votre chevelure qui vous sied le mieux. Un visage un peu allongé demande de simples bandeaux ; une figure arrondie un nœud léger sur le sommet de la tête et qui laisse les oreilles découvertes.

« Celle-ci laissera flotter ses cheveux sur ses deux épaules ; celle-là les relèvera à la manière de Diane chasseresse.

« Tandis que vous travaillez à votre toilette, laissez croire que vous êtes encore au lit ; vous paraîtrez avec plus d'avantages quand vous y aurez mis la dernière main. Vous pouvez toutefois faire peigner vos cheveux devant nous.

« Apprenez à rire avec grâce. Ouvrez modérément la bouche ; formez sur l'une et l'autre joue deux petites fossettes et couvrez avec la lèvre inférieure l'extrémité des dents supérieures. Ne vous fatiguez point les flancs par des éclats continuels ; que votre rire ait quelque chose de doux et d'agréable à l'oreille.

« Les femmes apprennent aussi à pleurer d'une manière à la fois gracieuse et intéressante ; elles pleurent quand elles veulent.

Acharyas, ou amateurs anciens, les plus recommandables, qualifient de *chers aux femmes* les soixante-quatre talents voluptueux.

L'homme, en effet, qui y est exercé, gagne le cœur de sa propre femme et celui des femmes des autre hommes et des courtisanes...

C. — Ces préliminaires généraux sur l'Amour établis et développés au milieu de quantité d'autres voyons les conseils spéciaux sur le Coït.

« Apprenez également à marcher, la démarche séduit ou fait fuir un homme qui ne vous connaît pas.

« Il est des femmes qui, par un mouvement de hanches étudié, font flotter leur robe au gré des vents ; elles s'avancent fièrement d'un pas majestueux. D'autres marchent à grands pas et d'un air effronté. Evitez que la première de ces démarches soit prétentieuse et que la dernière soit rustique. Cependant, laissez à découvert l'avant-bras depuis le coude jusqu'au poignet, si vous avez la peau d'une blancheur sans tache. Combien de fois j'ai été tenté de baiser un bras d'albâtre !

« Que les jeunes filles apprennent à chanter. Plusieurs ont trouvé dans leur voix un dédommagement à leur figure.

« La femme qui veut plaire doit s'appliquer à manier l'archet de la main droite et à pincer la harpe de la main gauche.

« Apprenez par cœur Sapho ; rien de plus voluptueux que ses vers ; lisez les poésies du tendre Properce et celles de mon cher Tibulle, l'Enéide et même mes Amours.

« Je voudrais encore qu'une belle sût danser (on ne dansait, à Rome, qu'au théâtre,) qu'elle fût habile aussi aux jeux des osselets, des dés et des échecs. Apprenez mille jeux ; souvent, à la faveur du jeu, l'amour se glisse dans les cœurs.

« Qu'une belle s'occupe de tout ce qui peut augmenter ses charmes ; qu'elle se donne en spectacle à la foule ; que partout elle soit empressée de plaire : qu'elle ait toujours l'hameçon prêt ; dans l'endroit qu'elle soupçonne le moins, elle trouvera du poisson qui viendra y mordre.

Il y a sept sortes d'unions, selon la théologie hindoue :

L'Union spontanée. — Deux personnes s'aiment et s'unissent par sympathie et par goût mutuel. Cette union a lieu entre deux amants de même naissance.

Les jeux d'amour avec une femme de bonne naissance, dit Barthriari, sont remplis de charme. D'abord, l'amante dit : non, non ! et semble dédaigner les caresses ; puis les désirs naissent, sans que la pudeur disparaisse ; ensuite, la résistance se relâche et la fermeté est abandonnée ; enfin elle ressent vivement le secret plaisir des ardeurs amoureuses ; laissant alors de côté toute retenue, elle goûte un bonheur inexprimable qui lui fait crisper les membres.

L'Union de l'amour ardent. — L'homme et la femme s'aiment depuis quelque temps, et ont eu beaucoup de

« Les funérailles d'un époux sont souvent une occasion d'en trouver un autre. Il convient alors de paraître échevelée et de donner un libre cours à vos pleurs.

« Pour garder la pureté de vos traits, évitez la colère, partage farouche des bêtes féroces ; elle enfle le visage et fait noircir les veines où le sang s'accumule.

« Evitez aussi un air de fierté. Un regard doux et gracieux captive l'amour. Nous haïssons aussi la tristesse ; c'est la gaieté qui nous charme dans une femme.

« Ne venez aux festins que tard, lorsque les flambeaux sont allumés ; vous paraîtrez toujours belle aux yeux troublés par le vin et la nuit voilera vos imperfections.

« Prenez les mets du bout des doigts (les Romains d'alors, comme aujourd'hui encore les Indiens, mangeaient avec les doigts) ; n'allez pas porter à votre bouche une main mal assurée ; ne vous gorgez pas de mets pour les vomir chez vous (usage des Romains), et mangez un peu moins que votre appétit. Il sied mieux qu'une jeune belle se permette quelques excès dans le

peine à se réunir ; ou bien, l'un deux revient de voyage, ou bien, deux amants se réconcilient après s'être querellés.

Dans ce cas, les deux amants brûlent de s'unir et se donnent mutuellement une complète satisfaction.

L'Union pour l'amour a venir. — Entre deux personnes dont l'amour n'est encore qu'en germe.

L'Union de l'amour artificiel. — L'homme n'opère la connexion qu'en excitant par les moyens accessoires qu'indique le Kama Soutra les baisers, les embrassements, ou bien l'homme et la femme s'unissent sans amour, le cœur de chacun d'eux étant ailleurs. Dans ce cas, il faut qu'ils emploient tous les moyens d'excitation enseignés par le Kama Shastr (*)

L'Union de l'amour transmis. — L'un des deux acteurs, pendant toute la durée de la connexion, s'imagine qu'il est dans les bras d'une autre personne qu'il aime réellement (**).

boire. Toutefois ne vous laissez point à table aller à l'ivresse ou au sommeil, qui vous livreraient sans défenses à toutes les entreprises des pires débauchés. » (Loc. cit.)

(*) L'union artificielle est blâmée par les poètes.

Bharthriari (stance 29 l'Amour) dit : En ce monde, l'amour a pour effet d'unir deux cœurs en une même pensée.

Quand les sentiments des amants ne sont pas confondus, c'est comme l'union de deux cadavres.

Le mariage sans l'amour est un corps sans âme, dit Tirouvallouvao (le divin Pariah). (Loc. cit.).

(**) Le Père Gury, Théologie morale (908) : L'usage du mariage est gravement illicite s'il a lieu dans un esprit d'adultère, de telle sorte qu'en approchant de son épouse, on se figure que c'est une autre femme.

Cet avis est évidemment celui de tous les théologiens.

L'UNION DITE DES EUNUQUES. — La femme est une porteuse d'eau (1) ou une domestique de caste inférieure à celle de l'homme ; la conjonction dure seulement le temps nécessaire pour éteindre le désir de l'homme. Dans ce cas, il n'y a point d'actes accessoires ou préliminaires.

L'UNION TROMPEUSE. — Entre une courtisane et un paysan, ou entre un homme de bonne éducation et une paysanne ; elle se borne à un acte brutal, à moins que la femme ne soit très belle.

D. — De même, sexuellement, la théologie hindoue divise les hommes en trois classes, d'après les dimensions de leur linga.

Classe N° 1, *Le lièvre.* — N° 2, *Le taureau.* — N° 3, *L'étalon.*

On divise également les femmes en trois classes correspondantes d'après les dimensions de leur yoni.

N° 1, *La Gazelle.* — N° 2 *La cavale.* — N° 3, *L'éléphant* (*).

G. Sand, dans " Mademoiselle de la Quintinie ", décrit une union de ce genre. (Ibid.)

(*). — DIMENSIONS DES ORGANES. — Beaucoup de rhétoriciens connaissent les distiques suivants :

OVIDE

Noscitur e pedibus quantum sit virginis antrum
Noscitur e naso quanta sit hasta viro.
Chez une femme : petit pied, petit bijou ;
Chez un homme ; gros nez, gros membre.

MARTIAL

Mentula tam magna est, tantus tibi, Papile nasus
Ut possis, quoties arrigis, olfacere.

(1) La porteuse d'eau est ordinairement attachée à une maison et y fait le service de propreté.

Il y a ainsi trois unions égales, c'est-à-dire entre des classes qui se correspondent, et six inégales, c'est-à-dire qui ne se correspondent pas.

Les unions du N° 2 (*taureau*) avec le N° 1 (*Gazelle*) et du N° 3 (*étalon*) avec le N° 2. (*cavale*), sont dites supérieures.

Celle du N° 3 (*étalon*) avec le N° 1 (*Gazelle*) est dite très supérieure.

Les unions N° 1 (*lièvre*) avec N° 2 (*cavale*), et N° 2 (*taureau*) avec le N° 3 *(éléphant)*, sont dites unions inférieures.

Celle N° 1 (*lièvre*) avec N° 3 (*éléphant*) est dite très inférieure.

Littéralement : Ton nez est si long, Hapilus, et ta mentule si grande que tu peux la flairer quand elle est debout.

En vers :

Jean a le nez si long et la verge si grande
Qu'il peut se moucher quand il bande.
(Théologie hindoue. Kama-Soutra)
Le même Martial, Livre XI, 71.

Lydie est aussi large que le derrière d'un cheval de bronze, qu'un vieux soulier tombé dans la boue, qu'un matelas vide de sa laine. On dit que j'ai besogné Lydie dans une piscine d'eau de mer ; c'est bien plutôt une piscine que j'ai besognée. (Loc. cit.)

« Lady L...r s'informa quelle sorte d'homme étoit cet officier ? A quoi la marquise répliqua qu'elle n'avoit jamais vu sa figure ; mais, qu'à en juger par ses larges épaules et par ses jambes, il sembloit être vigoureux et fort comme un Hercule. — Oh ! reprit Lady L...r, je ne remarque jamais un homme qu'au nez ; et plus il est long c'est le meilleur ; c'est, suivant moi, l'index le plus sûr qu'il est fort et bien taillé... »

L'âme de Madame Gr... occuperoit certainement le corps petit, mais chaud d'une grenouille d'autant que l'on assure que cet animal est de toutes les créatures vivantes, le plus long dans l'acte coïtien

Les unions supérieures sont celles qui procurent le plus de satisfaction.

On classe de la même manière les hommes et les femmes, d'après le degré d'intensité de la passion génésique, faible, moyen et fort (*).

Ce point de vue donne, pour les unions, autant de combinaisons que le précédent.

Il y a, en outre, une troisième classification semblable, d'après le temps au bout duquel se produit, chez l'homme et chez la femme, le spasme génésique, et elle donne lieu, pour les unions, aux mêmes combinaisons (**).

(*). — Intensité de la passion. — Martial X. 60. — Sur Chloé et Phlogis. (Ibid.).

Vous demandez laquelle de Chloé ou Phlogis vaut le mieux pour l'amour. Chloé, est plus belle, mais Phlogis est un volcan qui rajeunirait Nestor. Clhoé, au contraire, ne sent rien, ne dit rien. On la croirait absente ou de marbre. Dieu fasse que Phlogis ait les formes de Chloé et Chloé le feu de Phlogis.

(**). — Durée de l'acte charnel. — Ovide, "Art d'aimer" Livre II. — Allez doucement dans l'hyménée et ne vous hâtez pas d'atteindre le but ; ne laissez pas votre maîtresse en arrière, et ne souffrez pas non plus qu'elle vous devance dans la course. Le plaisir n'est parfait que lorsque, également vaincus, l'homme et la femme rendent en même temps les armes.

J'aime à entendre la voix émue de ma maîtresse exprimer son bonheur et me prier de le faire durer.

Qu'il m'est doux de la voir se pâmer de plaisir et me demander merci.

La nature n'a point accordé cet avantage à la première jeunesse de la femme; il est réservé à l'âge qui suit le septième lustre.

A cet âge, et même à un âge plus avancé, les femmes instruites

En combinant entre eux les numéros des trois classifications, on a un très grand nombre de cas.

Il appartient aux hommes, et surtout aux maris, de prendre, dans chaque cas, les moyens les plus propres à atteindre le but de l'union (*).

Dans le premier acte d'une réunion pour l'accouplement, la passion de l'homme est intense et son terme

par l'expérience, qui seule forme les artistes, savent mieux tous les secrets de l'art d'aimer.

Elles rajeunissent leur corps à force de soins ; par mille attitudes savantes, elles savent varier et doubler les plaisirs de Vénus ; elles font goûter le plaisir sans recourir à des moyens honteux pour rallumer vos feux ; la jouissance qu'elles procurent elles la partagent également. C'est pour vous, c'est pour elles qu'elles agissent alors.

Nous emprunterons la note suivante et quelques autres au " Bréviaire de l'amour expérimental " de Jules Guyot, petit livre publié après la mort de l'auteur par trois savants très haut placés dans l'estime publique, pour l'usage des gens du monde, même les plus chatouilleux au point de vue de la décence. (Loc. cit.)

(*). — Simultanéité des spasmes. — Docteur Jules Guyot, 11e méditation.

La meilleure préparation pour la fécondation est la continence de l'homme.

L'époque la plus favorable à conception est le septénaire qui suit la menstruation.

Les conditions nécessaires sont la simultanéité des deux spasmes ou, à défaut, le spasme de la femme provoqué le plus tôt possible après celui de l'homme.

L'ignorance ou la négligence de cette pratique est la cause des neuf dixièmes des unions stériles (cela explique et corroborre le conseil de Sanchez).

Cependant, par une déplorable facilité à la conception, la fécondation se produit très souvent sans que le spasme de la femm ait eu lieu. (Ibid.)

court ; c'est le contraire dans les actes suivants. Chez la femme, c'est l'inverse qui a lieu.

7. — Dans le coït même, il y a neuf actes que l'homme doit accomplir :

1 La pénétration ou mouvement en avant. — Les deux organes se portent tout droit l'un vers l'autre, exactement en face ;

2 La friction ou baratement. — Le linga tenu dans la main est tourné en rond dans le yoni, autour des bords (comme dans le baratement du beurre) ;

3 Le percement. — Le yoni est abaissé et le linga frappe sa partie supérieure ;

4 Le frottement. — Dans la même situation, le linga frappe contre la partie inférieure du yoni ;

5 La pression. — Le linga presse le yoni pendant un temps long ;

6 Le coup. — Le linga, tiré hors du yoni, y revient ensuite et le frappe fort et à fond ; la sortie rend de la vigueur au linga, retarde le spasme de l'homme ; le retour tend à accélérer celui de la femme ;

7 Le coup du verrat. — Le linga revient frapper seulement une partie du yoni ;

8 Le coup du taureau. — Le linga dans sa rentrée frappe à la fois les deux côtés du yoni ;

9 Le sport du moineau. — Le linga a un mouvement très rapide de va et vient dans le yoni sans en sortir.

Cela se fait généralement vers la fin de l'union, lorsque l'homme sent qu'il ne peut plus retarder son spasme...

Et tout est prévu, pesé, étudié soigneusement.

Ainsi, lorsque la femme prend le rôle actif, outre les neuf actes propres à l'homme elle fera encore les trois suivants :

Les pinces. — Elle tient le linga dans l'yoni, le fait pénétrer par une sorte d'aspiration répétée, le serre et le garde ainsi longtemps.

Le pivot. Pendant la connexion, la femme tourne autour de l'homme comme une roue horizontale autour d'un axe vertical.

Le balancement. — C'est l'inverse du baratement; l'homme soulève le milieu de son corps et imprime au milieu du sien et aux organes engagés un mouvement oscillatoire et tournant.

Quand la femme est fatiguée elle pose sa tête sur celle de son amant et reste ainsi, les organes continuant à être unis ; quand elle est reposée, l'homme tourne autour d'elle et recommence l'action...

Quelle amplitude, quelle plénitude de détails ! Quelle sérénité, quel charme ! Quelle richesse de renseignements, quelle minutie de conseils, complexes, complets et parfaits !...

III

L'Union Sexuelle d'après la Théologie Musulmane

Le Coran ou *Kitab-Allah,* livre d'Allah, ou simplement *Kitab*, le Livre par excellence, est un des feuillets détachés du Livre qui se trouve dans la Ciel, et qu'Allah a fait descendre sur la terre pour servir de guide aux hommes.

C'est dire que le Coran contient toute la morale musulmane dans ses soixante parties.

Mais vraiment si les 6.326 versets qui le composent, contiennent des règles sur tout ce qui a trait à la vie humaine, aucun sujet particulier n'y est traité dans un chapitre spécial.

Le Coran, dit Kasimirski, (1) est un assemblage informe et incohérent de préceptes moraux, religieux, civils et politiques, mêlés d'exhortations, et de promesses et de menaces...

Aussi, si nous avons de préférence étudié notre sujet dans le Coran, les théologies musulmanes pures nous ont-elles été d'un bien grand profit (2).

(1) Mahomet. Le Coran. Traduction nouvelle sur le texte arabe par M. Kasimirski, interprète de la légation française en Perse. 2e édit. 1880.

(2) Nous citons en particulier la traduction de El Ktab de Paul de Régla. G. Carré, Paris.

La richesse de la forme, comme la douceur des conseils dans la théologie musulmane n'ont rien à envier d'ailleurs à la théologie hindoue.

A — Tel ce beau passage sur l'union sexuelle :

En se dédoublant, Adam devenu Aish, sous la suggestion de ses premières ivresses et des joies parfumées et enivrantes du Paradis éthéré, vit qu'Aischa était belle ; grisé par sa beauté, il la prit sous lui et, guidé par ce qu'il croyait dans son immense orgueil une action divine, pratiqua le premier coït et engendra ainsi la grand famille humaine.

Et Adam vit que le Coït (1) était bon, car, tout en procurant à l'homme et à la femme d'ineffables jouissances, il faisait de l'homme, principe actif, un créateur, un exécuteur de la volonté engendrante de Dieu.

Il vit aussi que le coït était la base de toute la création, le principe qui devait en assurer la perpétuité et la conservation !

Et Adam loua Dieu, bénit son saint nom et le glorifia dans le présent et la suite des siècles.

Son acte achevé, Adam comprit pourquoi la pénétration du *principe* actif et fécondant dans le *réceptacle* passif et organisateur de la femme devait assurer la création universelle par les sensations de hautes jouissances qu'elle faisait naître et développer.

De ce qui précède il résulte donc que le coït, conformément aux paroles du saint Prophète, à qui Dieu fasse miséricorde ! est tout à la fois l'accomplissement de la lo

(1) Ce passage est conforme aux traditions bibliques. Il suffit pour s'en convaincre, de lire le chapitre III de la genèse (note de de R.)

divine de la procréation des êtres et une des causes conservatrices de la vie et de la santé (1).

Et Adam vit encore que la loi de copulation était universelle; qu'elle formait la base du renouvellement de la vie, de ses espèces et de ses variétés. Il vit que la *semence* du principe actif était au principe passif, où à la femme, ce que la pluie du ciel est à la terre qui, sans elle, sans cette puissance fécondatrice, resterait à tout jamais stérile, sèche, dénudée et inhabitable.

Et, devant cet immense spectacle, notre vieux père bénit encore toutes les créatures du Dieu vivant, et déclara qu'un jour viendrait où l'humanité adorerait et encenserait les mystères de la vie sous la forme symbolique du *principe actif* à l'état d'érection (2).

Et voilà comment, ô mes frères! le Dieu vivant, que son saint nom soit à tout jamais béni! a assuré l'accomplissement de la vie individuelle et universelle, en mettant dans son acte comme un cantique, comme un chant où, dans les spasmes de la volupté, réminiscence des suprêmes béatitudes paradisiaques, l'homme devient à son tour un dieu, créateur d'êtres semblables à lui.

Et voilà pourquoi aussi, les peuples qui nous ont précédés ont si bien compris l'importance du coït qu'ils ont

(1) Ici l'auteur semble synthétiser les paroles suivantes du Cheikh Djélâl-ed din, Abou Soleiman Dàoud : « Le coït, s'il ne dépasse pas, dans l'usage, les règles de la modération, revivifie la chaleur naturelle, réjouit, dispose à prendre de la nourriture, dissipe les tristes pensées les préoccupations mélancoliques, moroses, sombres. Plus d'une fois, la continence a amené des maladies. Le coït est une des causes conservatrices de la santé. » (de R.)

(2) Allusion au culte du Phallus.

fait de son agent principal, le Dkeur (1), l'emblême du principe de la création et de la vie des êtres et des mondes en sa forme active, fécondatrice et génératrice.

Plusieurs peuples allèrent même plus loin ; ils firent du symbole un Dieu, et tombèrent ainsi dans l'idolâtrie, comme devaient le faire plus tard les disciples de Jésus et de Mariam (2), ce qui rendit nécessaires, six siècles après la naissance miraculeuse de Jésus, — que Dieu bénisse son saint nom ! — la naissance et la mission de notre saint prophète, Mohammed, à qui Dieu fasse miséricorde !

Si donc, nous considérons, ô hommes (3) ! toute la puissance du FAIT dont l'accomplissement reconstitue l'*unité*, en faisant fusionner la femme et l'homme, nous serons bien obligés de conclure que c'est là l'acte le plus important de tous ceux qui se passent sur la terre, pour la glorification du Dieu puissant qui créa, par une *éjaculation* de sa volonté, l'homme, les animaux, les végétaux les minéraux et leur grande *matrice* à tous : LA TERRE.

Mais, pour être pratiqué suivant les lois divines, le coït exige une connaissance pleine et entière de tout ce qui touche à l'homme et à la femme, au moment où, par leur connexion, ils en arrivent à ne plus faire qu'un et à s'identifier, en une seconde, à la puissance créatrice universelle.

(1) Dkeur, membre, ou outil viril. Le mot El zeubb a la même signification, mais il est plus vulgaire et grossier (de R.)

(2) Marie.

(3) Cette allocution se rencontre souvent dans le Koran, elle signifie : « ô vous qui m'écoutez ». Les prédicateurs s'en servent toujours quand ils haranguent le peuple dans une mosquée ou sur une place publique (de R.)

C'est pour donner cette connaissance à ceux de mes frères qui m'ont souvent interrogé sur ce sujet que je vais décrire, dans les chapitres suivants, tout ce qui concerne les rapports sexuels de l'homme et de la femme.

Je décrirai aussi, avec le coït naturel, tel que le pratiquèrent les saints prophètes et notre glorieux Mohammed, que Dieu augmente sa gloire ! coït auquel les anges mêmes assistent, les procédés pervers que les mauvais esprits, les anges rebelles et méchants, les *anges du serpent*, suggérèrent aux hommes. Ces procédés, ô hommes, sont à l'acte parfait, inéluctable, ce que les brouillards et la nuit sont aux splendeurs du soleil, cet autre grand fécondateur de la terre.

Que le Dieu de justice, de gloire et de miséricorde, que le grand inspirateur de toutes sciences et de toutes vérités (1), me guide dans cette route parsemée de roses, de jasmin, de musc, de ronces et d'épines.

Ainsi soit-il, au nom du Dieu clément et miséricordieux qui contient et enferme tous les êtres !

D'ailleurs c'est toujours sous les auspices de Dieu que l'Union sexuelle doit être pratiquée. C'est le premier acte que Dieu ait exigé de l'homme.

Et quels conseils, quelles recommandations justifiées pour ce grand acte :

Au nom du Dieu clément et miséricordieux (2).

Un jour qu'Ali (3) interrogeait notre saint prophète

(1) Le Khôdja veut ici, probablement, faire allusion à l'ange Gabriel l'intermédiaire entre Dieu et Mohammed, l'inspirateur du Koran et du Prophète.

(2) Le Khôdja commence tous les chapitres de son livre par cette exclamation qui se trouve également en tête de tous les chapitres du Koran, le chapitre IX excepté.

(3) Le gendre du Prophète.

sur le mariage et le coït, celui-ci, à qui Dieu fasse miséricorde ! lui répondit :

Le coït est une des causes de la conservation de la santé. Que celui d'entre vous qui est en état de suffire à la copulation se marie; le mariage donne de la modération au regard (1) et détourne plus obligatoirement de l'inceste et de l'adultère. »

Si ce précepte, ô mes frères ! vous tous les véritables croyants, les seuls qui soyez au-dessus des chrétiens ! avait toujours été suivi, que de folies et de crimes nous eussent été épargnés !

Avec cette sage recommandation, que les traditionnistes — louanges à eux ! — nous ont conservée, Mohammed nous donne la clef du grand mystère qui assure, avec la perpétuité des espèces et des êtres, l'accomplissement de la volonté du Dieu tout puissant, du Dieu qui créa et enveloppa de son immense amour le firmament et les étoiles, la terre et l'insecte le plus faible, le plus petit et le plus imparfait.

Le saint prophète a encore dit : « Va, prends pour femme une vierge que tu caresses et qui te caresse. Ne te mets pas en coït avant de l'animer par des caresses. » Et il a encore dit, dans le chapitre II du Koran, verset 223 « Les femmes sont votre champ. Cultivez-le de la manière que vous l'entendrez, ayant fait auparavant quelque acte de piété. Craignez Dieu et sachez qu'un jour vous serez en sa présence ! »

Quelle sagesse aussi, quelle douceur, quelle circons-

(1) Donner de la modération au regard signifie que l'œil moins occupé à regarder les femmes, perd de son ardeur et de sa concupiscence (de R.)

pection et quelle prudence dans la conduite à tenir auprès d'une vierge. Lisez :

La vie, avec le soleil ; l'ivresse, avec la rose et son parfum capiteux ; eh bien ! voilà ce que renferme la vierge dont les flancs sont encore purs de tout contact (1).

Voilà pourquoi aussi, ô vous tous, les croyants et les fidèles ! il est préférable de prendre pour femme une vierge, conformément aux paroles du saint Prophète, qu'une femme dont le ventre a déjà tressailli sous l'aiguillon du mâle.

Mais, si le choix entre la fleur qui s'entr'ouvre à peine et celle qui a déjà reçu les caresses de la lumière et de l'air n'est point douteux, de combien de responsabilités ce choix ne charge-t-il pas celui qui l'a fait !

Certes, ce n'est pas toujours une chose facile que de conduire à bien l'œuvre qui va faire une femme de la vierge que tu as dans tes bras.

C'est là une terre qui peut être fertile et féconde si tu sais la labourer et l'ensemencer, mais qui peut devenir ingrate et stérile si tu la soignes mal.

La vierge, saine et vigoureuse, c'est le champ fécond qui te donnera au centuple les joies et les ivresses dont tu lui auras confié la semence ; mais c'est aussi pour toi une source de calamités si tu ne sais pas la féconder avec prudence et avec douceur, sans léser l'épanouissement de sa fleur.

En cette circonstance, agis donc avec douceur et avec

(1) Les Arabes désignent par un même mot la virginité — pucelage — et le commencement du matin. Ce mot, c'est : s'BAH. S'bah, en effet, n'indique pas l'aurore, mais le passage même de l'aurore au jour ou lever du soleil ; c'est le crépuscule (de R.)

prudence ; ne cherche pas à briser, par un choc violent, l'ineffable résistance de son calice encore fermé. Sache mettre un frein à la violence de ton ardeur ; et si la nature t'a créé trop *fort* et trop puissant, n'hésite pas à remettre au lendemain, et même au surlendemain, le parachèvement de ton œuvre de défloration.

N'oubliez pas, ô hommes ! que des lésions fort graves peuvent résulter d'une action trop impétueuse et violente. Ces lésions, ces désordres, peuvent occasionner la stérilité ou des maladies nerveuses, par le déplacement de la matrice et sa projection à droite ou à gauche, loin de tout équilibre.

Usez donc avec modération de la vierge que Dieu vous confie. Sachez cultiver votre champ en homme qui veut la durée et non la rapidité éphémère de son rapport.

Dieu est miséricordieux, parce que tout vient de lui, et est en lui ! Soyez donc comme lui, ô hommes ! miséricordieux et cléments et, si vous ne l'êtes pas en vue du jour du grand jugement (1), soyez-le en vue de la durée de votre félicité et de vos ivresses amoureuses.

La crainte de Dieu revient à chaque instant et pour tous les actes.

Elle est notée ici pour l'hygiène sacrée de l'Union sexuelle.

Par cette recommandation de « craindre Dieu, » le saint Prophète entend qu'il faut préluder à la copulation en se pénétrant bien de l'importance divine de l'acte qu'on va accomplir.

Certes, il est bon de rechercher le plaisir et les jouissances, mais il ne faut pas que ce soit avec cette seule

(1) Le Khôdja veut parler ici du jugement dernier, qui, dans le Koran, porte aussi le nom de l'Evénement. (Voir ch. LVI de P. de R.)

pensée que l'on prélude au grand acte de la procréation

Si la chose est bonne, excellente en elle-même, elle peut donner naissance à des fruits diaboliques et nous mettre en état de perdition (1).

Voici donc, ô hommes ! comment il faut se conduire en cette circonstance, et comment vous devez pratiquer le coït.

Le mieux est d'accomplir l'acte le soir, après la digestion et lorsque le corps est dans un état modéré et normal de chaleur et de froid, de réplétion, en un mot, dans un état aussi équilibré que possible.

Si, pourtant, on se livre au coït, ainsi que l'a dit le savant Djdlâl-ed-din, Abou Soleiman Dâoud, dans « une circonstance inopportune, l'inconvénient sera moindre si l'on est repu. Le fils d'Omar ne copulait jamais qu'après avoir mangé. »

Le même auteur dit encore qu'«il faut pratiquer le coït lorsque le besoin s'en fait vivement sentir et que le désir n'en est ni par effort, ni par des idées érotiques, ni par des regards ; c'est l'accumulation seule de la liqueur spermatique qui doit animer et appeler à la copulation.»

Il est permis, Dieu lui-même l'a dit dans son saint Koran, de copuler dans la nuit du jeûne, car « vos femmes sont vos vêtements et vous êtes le leur (2). » Mais c'est

(1) Luther n'a-t-il pas dit la même chose quand il écrivit ces lignes « Une femme ne peut se passer d'un homme ; c'est une nécessité impérieuse comme le repos et les aliments. Mais aussi un homme ne peut-il se passer d'une femme pour les mêmes raisons. La nature est une loi vindicative : si on la blesse, elle obtient pourtant son droit, mais par un détour innaturel qu'on a nommé le libertinage, l'onanisme, la pédérastie, la tribadie, l'adultère, la masturbation, etc. »

(2) Koran, chap. II, v. 183.

surtout du coït de cette nuit qu'il a été également dit : « Voyez vos femmes dans le désir de recueilllr les fruits qui vous sont réservés (1).

Il est bon, dans cette nuit comme dans les autres, de prononcer, au moment où le *Dkeur* pénètre dans la vulve, la parole sacrée : *Au nom du Dieu clément et miséricordieux !* On éloignera ainsi les djinns et les mauvais esprits, dont la mission est de présider à la confection des enfants difformes et malsains.

Il faut toujours vous abluer avant de vous approcher de votre femme ; celle-ci devra agir de même. Il en sera encore ainsi quand, après avoir copulé une première fois, vous voudrez récidiver ; car le prophète a dit ceci : « Lorsqu'un d'entre vous a pratiqué le coït et qu'il veut renouveler la copulation, il faut qu'il fasse ses ablutions avant de recommencer et prononce deux fois la formule *Bïsm illâh* (2). »

Si la copulation est pratiquée en voyage, en pleine campagne, et que l'eau fasse défaut, on se conformera au précepte de Koran : on s'abluera avec du sable (3)

(1) Koran, même chap., même v.

(2) Au nom du Dieu ! C'est la première partie de la formule koranique : Au nom du Dieu clément et miséricordieux !

Voici le passage du Koran auquel le Khôdja se reporte : « O croyants ! purifiez-vous après la cohabitation avec vos épouses ; mais, si vous êtes malades ou en voyage, quand vous aurez satisfait vos besoins naturels ou lorsque vous aurez eu commerce avec une femme, dans le cas ou vous ne trouveriez pas d'eau, frottez-vous le visage et les mains avec du sable fin et pur. Dieu ne veut vous imposer aucune charge ; mais il veut vous rendre purs et mettre le comble à ses bienfaits, afin que vous lui soyez reconnaissants » (Chap. V, v. 9.)

(3) L'auteur de la « Médecine du Prophète, » le cheikh Djélâl-ed-din Abou Soleiman Dâoud, dit à ce sujet : « Il est louable et bien de dire « Bïsm illâh » au moment de se mettre en copulation ; c'est se confor-

Dieu toujours intervient, règle les préliminaires, l'heure, le moment de l'Union sexuelle.

Dieu est miséricordieux !

J'ai dit, ô hommes! que le meilleur moment pour coïter était le soir, après le dernier repas, la digestion terminée.

Quand donc vous voudrez accomplir cet acte, vos ablutions étant faites, vous attirerez votre femme près de vous et lui direz les douces choses qui, en lui faisant plaisir, devront la préparer à être votre digne partenaire.

Vous la caresserez et elle vous caressera; vous la baiserez sur les joues, sur les lèvres, sur les seins, sur la nuque, et vous jouerez avec ses cheveux.

Si la nature est froide, si vous voyez que l'agitation de ses sens n'est pas en correspondance avec la vôtre, vous porterez votre main sur son clitoris et, s'il le faut absolument, vous l'exciterez légèrement ou énergiquement, mais sans aller jusqu'à l'*onanisme* car la loi réprouve cette pratique.

Ces caresses, votre femme vous les rendra ; elle devra même vous précéder dans ces jeux charmants, que le saint Prophète a recommandés en plusieurs circonstances.

Quand tout sera prêt pour la *pénétration*, quand la femme, humectée par le désir, vous montrera, par ses

mer à cette parole du prophète : « Lorsqu'un de vous s'approche de sa femme et dit : « Au nom de Dieu ! ô mon Dieu ! » vous mettez tous les deux le diable en déroute : car c'est absolument comme si vous disiez : Eloigne le diable des bienfaits que tu nous dispenses. » L'enfant que vous procréerez ne sentira jamais le poids du démon. » Comme on le voit, ce sont presque les mêmes phrases. Quant à l'idée, elle est identique (de R.)

soupirs et par ses petits cris, qu'elle est en mesure de recevoir, avec profit, la liqueur spermatique, vous vous mettrez sur elle, visage contre visage, ventre contre ventre, sans brusquerie, avec une énergique douceur, et vous commencerez la pénétration en évitant les fortes secousses. C'est à ce moment-là que, pour mettre le diable en fuite, vous direz tous deux : *au nom du Dieu !* Si, au moment du spasme final, au moment de l'éjaculation, la femme se tenant immobile, comme en extase, vous pouvez ajouter le reste de la formule sacrée : *clément et miséricordieux !* l'œuvre sera parfaite et l'enfant que vous procréerez ne sentira jamais la main du démon.

Le coït terminé, vous vous abluerez, userez de parfums et rendrez grâce à Dieu, conformément à ces paroles du Prophète : « Ce que j'aime dans votre monde, ce sont les femmes et les parfums (1) ; puis je vais rafraîchir mes yeux et ma pensée par la prière ; les parfums sont les éléments qui réveillent l'esprit, et l'esprit est la monture ou dromadaire coureur des forces de l'homme. Rien n'est meilleur, n'est plus salutaire que les parfums après la copulation. »

D'ailleurs toujours rituelle, morale, ainsi réglée, l'union sexuelle est rigoureusement défendue *autrement*, nous entendons ces procédés qui « sont à l'acte parfait, inéluctable, ce que le brouillard et la nuit sont aux splen-

(1) « En appelant au réconfort de la prière après les jouissances du coït et des parfums, » disent les juristes canoniques, « c'est indiquer que la copulation fait évanouir la matière ou le principe des entraînements érotiques, de ces agitations voluptueuses qui annulent la netteté de l'esprit, troublent les regards du plus clairvoyant, étreignent la pensée en coupant toute voie à la réflexion et au raisonnement, en faisant divaguer le sentiment religieux. »

deurs du soleil, cet autre grand fécondateur de la terre » selon sa propre expression.

C'est encore et toujours *au nom du Dieu, clément et miséricordieux*, le Dieu de justice, de gloire et de miséricorde, qu'elle défend les unions sexuelles incestueuses ou adultères, comme d'ailleurs toutes les unions sexuelles tous les coïts autres que le coït rituel quelle nous montre.

Et nous voyons :

Mais, si le coït, ainsi pratiqué, est un acte saint, émanant de la volonté directe de Dieu, il n'en est plus de même quand il devient de la *fornication* (1), et que cette dernière est pratiquée sans discernement, avec toutes espèces de femmes et de femelles.

Oh ! coït sacré auquel les anges même assistent !

(1) Ce mot n'est pas exactement celui du manuscrit du vieux savant. Le mot arabe ne peut se traduire que par son explication même ; il ne possède pas d'équivalent dans notre langue. La fornication doit donc être considérée ici comme l'expression d'un coït brutal. sans ménagement, analogue à celui des nymphomanes. C'est, en un mot, l'acte dans toute sa brutale matérialité, opéré sur n'importe qui ou n'importe quoi (de B..)

III

L'union Sexuelle selon la Théologie Catholique

Nous ne trouvons dans la théologie catholique presque rien de cette douceur de conseils, de cette circonspection affinée de cette affable et bonne prudence des théologies musulmane et hindoue.

Ici, quasiment toujours, c'est la loi, c'est la volonté, c'est l'autorité, *c'est le Dogme.*

A peine avons-nous trouvé le court passage de Zacchias sur « la demande tacite et discrète » (cité plus haut) d'une exactitude de remarque d'ailleurs parfaite.

Généralement les recommandations sont des ordres, les conseils des articles de loi, — ordres et lois, articles de foi indiscutables, inexaminables, inéluctables.

Etonnants parfois, sages souvent, autoritairement imposés toujours, et cependant si différents suivant les siècles ou simplement les années, suivant les juges, suivant les personnes. Papes et prêtres mariés et prônant le mariage, divorces des rois toujours admis et jamais divorces permis au Peuple, etc...

Au surplus, fatalement des transformations, des changements, une évolution enfin, doit se produire dans la

théologie catholique, si le rêve de domination universelle de l'Eglise romaine doit se réaliser.

Pour notre sujet simplement, l'Union Sexuelle, quelles différences n'avons-nous pas trouvées entre les sources les plus sérieuses et les plus autorisées cependant, comme :

Le Guide des Curés par l'abbé Dieulin, (2 vol.) ;
La Science du Confesseur (2 forts vol.) ;
Les Diaconales, de Mgr Bouvier ;
L'Embriologia Sacrata du P. Debreyne ;
La Clé d'Or, de Mgr Claret ;
Le Compendium des Conciles ;
Le Guide des pécheurs, par Louis de Grenade ;
Sanchez, Billuard, Saint Thomas, pour ne citer que ceux-là :
Et enfin, Mœchialogia (morale matrimoniale) par un ancien Chanoine (Paris. Per Lamm.)

Dans ce dernier ouvrage précisément, nous avons trouvé souvent exposée l'historique catholique, parfois intéressante, de certaines questions.

Ainsi :

A. — Quels sont le quoties *et le* quantum *requis pour satisfaire à l'obligation du devoir conjugal ?*

Et d'abord y a-t-il péché grave à refuser le devoir une ou deux fois ?

Il n'y a pas faute grave et mortelle, dans certains cas, disent quelques théologiens, à refuser rarement, une ou deux fois, le devoir conjugal, parce qu'il n'y a pas là matière suffisante pour constituer le péché mortel. « Par exemple, dit Sanchez, un homme a coutume de demander le devoir quatre fois par mois ; s'il le demande une cinquième fois, il n'y aura pas péché mortel de la part

de l'épouse à le lui refuser. De même, ajoute-t-il, il y aura légèreté de matière, si l'on ne rend pas le devoir aussitôt qu'il est demandé, mais qu'on en remette la reddition à un temps assez rapproché ; dans le cas, par exemple, où, sollicité le matin, l'un des époux remet au soir ; à moins, bien entendu, que ce retard n'occasionne chez l'époux frustré ou une grave maladie, ou le danger d'une pollution involontaire. »

L'opinion opposée soutient que refuser une seule fois, ou différer le devoir quand il est demandé sérieusement et avec insistance, constitue un péché mortel. Les raisons invoquées à l'appui de cette opinion sont tirées de la considération des conséquences que ce refus ou ce retard pourraient entraîner au point de vue de la race, la génération pouvant résulter d'un seul acte conjugal ; ou au point de vue du danger d'incontinence et de la discorde qui pourraient s'en suivre.

Quoi qu'il en soit, les théologiens s'accordent à reconnaître que la femme ne pèche pas en refusant le devoir conjugal, si l'homme le demande faiblement et sans insistance ; elle est aussi exempte de faute, si, lorsqu'elle le demande, même instamment, elle finit par céder aux prières du mari qui refuse pour quelque motif légitime.

De même, tous les théologiens reconnaissent qu'il n'y a pas de faute à refuser, dans le cas où la demande est immodérée et excessive. Ils ne diffèrent d'opinion que lorsqu'il s'agit de déterminer ce qu'il faut entendre par une demande *immodérée* ou *excessive*.

Les uns exemptent de péché mortel l'époux qui par exemple, après trois copulations dans la même nuit, refuserait la quatrième. D'autres, avec Sanchez, sont d'avis

qu'en refuser une fois sur cinq par mois n'est pas un péché. Saint Liguori repousse cette dernière opinion, et il en donne cette raison : « D'un côté, demander cinq fois par mois est une exigence très modérée et, de l'autre, refuser une fois par mois paraît chose assez grave. »

Quant à la remise du devoir du matin au soir, ou du soir au matin saint Liguori est de l'avis de Sanchez, en faisant remarquer toutefois que la copulation du jour n'autorise pas à refuser celle de la nuit.

En résumé, les époux sont obligés de se rendre mutuellement le devoir autant de fois qu'il est exigé modérément et discrètement, et que celui qui doit le rendre le peut sans détriment sérieux pour sa propre santé.

Zacchias fait remarquer justement que la raison de la modération dans l'exigence du devoir n'est pas la même pour l'homme et pour la femme : l'homme est bien plus facilement affaibli et épuisé par le coït, qui ne peut avoir lieu de sa part sans une émission de sperme, tandis que la femme peut s'y livrer sans perdre beaucoup de ses forces, le coït, pour être effectif et produire la conception pouvant se passer de la spermatisation de la femme. L'exigence de la femme pourra être dite *immodérée*, si, par exemple, elle l'exige une ou deux fois par jour, tandis que du côté de l'homme cette même exigence ne sera pas dite *immodérée*, quand même il l'exigerait dix fois par jour.

De fait au point de vue exclusivement médical, le coefficient dix pour la femme n'est pas immodéré. Mais vraiment Dix Coïts par jour chez un homme, cela nous paraît tout à fait susceptible d'être immodéré, quoiqu'en dise le saint auteur.

B. — Voilà pour le *quoties*. Quant au *quantum*, ou à

la mesure de continuité que doit atteindre l'acte conjugal, il controverse entre les théologiens, pour savoir *si l'homme est tenu de continuer la copulation après l'émission du sperme, jusqu'à ce que la femme ait émis le sien ; et si, d'un autre côté, au cas où l'homme a déjà éjaculé, la femme pèche en se retirant avant sa propre sémination.*

Sanchez établit d'un côté, que la femme ne commet aucun péché en se retirant aussitôt après la sémination de l'homme, sans attendre la sienne et de l'autre, que l'homme n'est nullement tenu à attendre la sémination de la femme. Zacchias est d'avis que l'homme y est tenu dans le cas où c'est la femme qui a exigé le devoir, en vue d'éteindre en elle les aiguillons des désirs charnels : « cet effet, dit-il, ne peut se produire, si elle ne répand pas sa semence. Quand elle demande le devoir, ce n'est pas pour la simple copulation, mais en vue de l'effusion de sa semence, qui seule peut éteindre son désir. Donc l'homme qui se retirerait sans l'attendre n'éviterait pas, comme il y est tenu, le danger d'incontinence chez sa femme ; il ne ferait au contraire que le rendre plus pressant. »

Ce danger est double pour elle, pour son corps et son âme. Il est à craindre qu'elle n'éprouve des pollutions pendant son sommeil, ou, ce qui est plus grave, qu'elle ne s'en procure elle-même à l'état de veille. La plupart des femmes en effet, quand dans l'acte conjugal elles n'ont pas satisfait leur désir, s'excitent par des mouvements désordonnés à mener à fin l'éjaculation que cet acte a stimulée; quelques unes, parce qu'elles n'y emploient pas la main, s'imaginent qu'elles ne commettent en cela aucun péché. Elles y sont encore encouragées par l'opinion de quelques théologiens qui sont d'avis que

la femme, après le coït, peut s'exciter à l'émission de sa semence pour amener la conception (1) : ce qui paraît tout à fait inutile aux médecins, et pourra paraître coupable aux canonistes (2), puisque la sémination de la femme est vaine, si elle n'a pas lieu simultanément avec celle de l'homme ou un peu avant ou après. Il y a donc un aussi grand péché à provoquer l'effusion de la semence après le coït qu'en dehors de tout coït : cette effusion est aussi vaine dans un cas que dans l'autre. Quant au danger du corps, les femmes, stimulées à l'expulsion de la

(1) C'est en effet l'opinion la plus généralement adoptée par les théologiens. La raison qu'ils en apportent est que la semence de la femme appartient essentiellement à la consommation de l'acte conjugal ; de même qu'elle peut se préparer à la copulation par des attouchements, de même elle peut par le même moyen en procurer l'accomplissement. Si, d'un côté, la femme était tenue d'apaiser l'excitation de l'organe génital produite par le coït, elle serait grandement exposée au danger de pécher mortellement, l'homme, le plus souvent, la devançant dans l'émission du sperme. Saint Liguori repousse cette dernière raison : si cela, dit-il, était permis à la femme, on devrait aussi le permettre à l'homme dans le cas où la femme, en se retirant après sa sémination, le laisserait en état d'excitation ; or les docteurs sont généralement d'avis que cela n'est pas permis à l'homme. (Saint Liguori, De Matrim. 910.)

(2) « Nous pensons, dit le P. Debreyne avec Zacchias, que cela n'est point permis à la femme, parce que cette action solitaire n'a plus aucun but physiologique dans l'ordre de la procréation, ni aucune relation avec l'acte conjugal, et que ce serait une véritable pollution. Quant au soulagement ou au besoin à satisfaire, nous n'y voyons d'autre remède que la prolongation de l'acte ou un autre acte plus complet et plus normal. Disons encore que ces actions solitaires et postcoïtales peuvent inspirer à la femme la passion de l'onanisme solitaire, comme l'expérience nous l'a appris depuis peu. »

semence sans l'émettre, sont facilement exposées à éprouver les douleurs hystériques, des affections et des passions mélancoliques. Donc, dans le cas posé, où la femme a exigé le devoir, le mari est tenu de continuer la copulation, jusqu'à ce qu'elle ait consommé l'acte conjugal, ou à revenir à sa femme peu de temps après, s'il le peut, pour lui permettre d'achever ce qu'elle n'a pu obtenir une première fois, à moins cependant que la femme ne repousse cette seconde copulation, et prétende se contenter de la première quoiqu'il arrive souvent que les femmes se disent satisfaites quand elles ne le sont pas.

« Il est vrai qu'on pourra objecter que cette seconde copulation sera vaine au point de vue de la génération et qu'une nouvelle agitation pourra exposer le sperme reçu par l'utérus à s'en détacher : ce second coït ne pouvant aboutir qu'à la propre délectation de la femme, on peut douter qu'il soit licite. A cela ont peut répondre qu'il n'est pas nécessaire que tout coït aboutisse de fait à la conception, et qu'il suffit pour la licité de l'acte que les époux, autant qu'il est en eux, n'y mettent point obstacle ; alors ce n'est que par accident et contre leur intention que l'émission de leurs semences n'a pas été simultanée, et que la conception n'a pas eu lieu. »

En résumé, Zacchias, d'accord avec tous les médecins de son temps, établit qu'un époux ne peut pas retarder l'émission de sa semence pour attendre celle de l'autre, parce qu'une rétention de semence ou une interruption d'effusion est très dangereuse pour les reins et la vessie : elle peut provoquer des tumeurs dans ces parties ou dans les testicules, amener la gonorrhée, l'obstruction des conduits séminifères chez l'homme, et chez la femme

des affections hystériques. Ce retard peut aussi empêcher la conception ; car le sperme, mis en mouvement sans être expulsé, perd sa vigueur et se refroidit ; ce qui le prouve, c'est que chez la femme, comme chez l'homme, après de telles interruptions, l'éjaculation se fait avec moins de plaisir et moins d'impétuosité.

Ces remarques physiologiques sont tout à fait exactement notées.

Nous ne saurions rien y ajouter vraiment.

C. — A ce sujet Zacchias se pose encore deux questions :

1. *Un époux peut-il retarder l'émission de la semence pour laisser à l'autre le temps de se procurer plusieurs pollutions ?*

« Je crois, répond Zacchias, que les canonistes décideront que ce n'est pas licite, bien qu'il y ait des personnes qui peuvent à leur gré et sans inconvénient hâter ou retarder l'émission. Mais dans le cas où l'un des époux sera plus lent et l'autre doué d'une plus grande salacité, sera-t-il permis à celui-ci de s'exciter à une seconde pollution ? Il n'y a pas de difficulté à ce sujet ; car, si les canonistes permettent de continuer le coït après la sémination de l'un jusqu'à la sémination de l'autre, pourquoi ne serait-il pas permis à celui qui a devancé l'autre, de renouveler l'acte conjugal ? »

2. *Est-il permis de ne pas consommer un coït commencé ?*

Sans décider la question débattue entre les canonistes (1), Zacchias, leur rappelle qu'il faut encore ici distin-

(1) Si l'interruption du coït avant la sémination, disent les théologiens, se fait du consentement des deux époux, pourvu qu'il n'y ait pas de danger de sémination extra vas il n'y a pas

guer entre l'homme et la femme. « Du côté de l'homme, dit-il, il peut toujours y avoir, à se retirer avant la consommation de l'acte danger prochain de pollution spontanée, à cause de l'agitation et de l'extrême chaleur des organes génitaux; ce qui a moins souvent lieu chez la femme, qui peut exercer le coït sans érection, sans chaleur accrue, sans aucun appétit ou mouvement vénérien. Le danger sera donc plus grand et la faute aussi, si faute il y a, pour l'homme que pour la femme. »

Cette restriction, *si faute il y a*, contentera beaucoup d'amoureux.

— Mais la restriction arrive de suite.

D. — Que faut-il penser de l'acte conjugal pratiqué uniquement par une passion vénérienne ou pour la seule volupté?

Le grand principe, qui préside à la solution de cette question, c'est que l'acte conjugal ne peut être parfaitement pur de toute faute, s'il est recherché en dehors des fins légitimes qui constituent les liens du mariage. Donc, se livrer à l'accouplement conjugal dans le seul but de se procurer un plaisir charnel ne saurait être exempt de péché véniel. C'est en vertu de ce principe qu'Innocent XI condamna en 1679 la proposition suivante : « L'acte conjugal pratiqué pour le plaisir qu'il procure est exempt de tout péché, même véniel. »

péché mortel, parce qu'ordinairement ce danger est à craindre. En tout cas, dit saint Liguori, il serait difficile d'excuser cet acte de péché véniel. — Dans le cas où la femme a déjà émis sa semence, ou est sur le point de l'émettre, l'homme ne peut se retirer sans faute grave, parce qu'alors il serait cause de cette déperdition de semence; à moins cependant qu'il ne se retire pour éviter un grave danger ou un grand scandale (Saint Liguori : De Matrimonio, 918.)

Billuart, avant saint Thomas, en donne cette raison : on ne peut sans pervertir l'ordre naturel, prendre le moyen pour la fin ; or, la nature a ordonné la délectation en vue de l'opération, et non l'opération pour la délectation ; donc... En outre, agir en vue de la seule délectation sensible est le fait des brutes, et non de l'homme, qui doit toutes choses en homme, c'est-à-dire selon la raison, et, par conséquent, se proposer dans ses actes une fin honnête et conforme à la raison.

Certains théologiens n'hésitent pas, avec saint Jérôme (1), à taxer ce désordre de péché mortel, en vertu de cette considération qu'en se proposant une telle fin, les époux oublient Dieu et mettent dans la créature leur fin dernière, « *quod mortale esse dubitat nemo* ». C'est à ce point de vue qu'ils réprouvent aussi, comme péché mortel, tout moyen artificiel employé pour exciter la passion et multiplier le coït.

Saint Bonaventure, tout en reconnaissant la probabilité de cette opinion ne peut s'empêcher de la qualifier de très dure, *valde durum.*

D'autres, mais en très petit nombre, ont soutenu l'opinion opposée, que l'acte conjugal, exercé pour le seul plaisir, est exempt de toute faute : il faut dire que la seule autorité sur laquelle ils s'appuient est celle d'Aristote.

En présence de ces deux opinions extrêmes, voici les conclusions de Sanchez, conclusions acceptées par tous les théologiens modernes :

a) Quand la volupté dépasse les limites imposées par

(1) « Adulter est in suam uxorem amator ardentior. » Lib. I, contrà Jovinianum. « Celui qui aime trop ardemment son épouse est adultère. »

le mariage, de telle sorte, par exemple, que l'époux, sous l'empire de sa passion, approche de sa femme, avec la disposition de s'en approcher quand même elle ne serait pas la sienne, il y a un péché mortel. C'est l'opinion de saint Thomas, universellement suivie (1). Dans ce cas, en effet, dit Sanchez, l'époux ne songe qu'à forniquer, bien que son intention ne soit que conditionnelle. Il faut bien remarquer cependant, ajoute Sanchez, que pour que cette faute soit considérée comme une véritable fornication, il faut que cette intention coupable soit actuelle, et non habituelle, parce que ce n'est pas l'habitude, mais l'acte qui fait le mérite ou le démérite.

b) L'acte conjugal exercé pour le seul plaisir, quand ce plaisir ne dépasse pas les limites du mariage, n'est qu'une faute vénielle. Telle est aussi l'opinion de saint Augustin, de saint Grégoire, de saint Anselme : « L'acte conjugal, dit saint Augustin (*De bono conjug.*, cap. 6), exercé en vue de satisfaire la concupiscence, n'emporte qu'une faute vénielle. » De là, ajoute Sanchez, on peut conclure aussi que l'usage des moyens artificiels employés pour exciter l'ardeur amoureuse, si d'ailleurs ces moyens n'ont rien d'illicite, n'emporte aussi qu'une faute vénielle.

C'est aussi l'opinion, croyons-nous, de Billuart et de Louis de Grenade.

E. — Une question plus sérieuse devait être examinée,

(1) Il y aurait de même pour l'homme, de l'aveu de tous les théologiens, péché grave à s'approcher de sa femme dans une intention adultère, à s'imaginer, par exemple, dans l'acte du coït, une autre femme que la sienne ; le péché serait moindre s'il songeait à un autre accouplement avant le coït, pour s'y exciter, ou à la beauté d'une autre femme.

et l'a été à peu près complètement : les positions du coït.

Nous voyons dans Mœchialogia :

a) *La position dans l'accouplement.* — Quelle est la position *naturelle* à l'homme et à la femme dans l'accouplement sexuel ? telle est la question autour de laquelle gravitent à ce sujet toutes les recherches des théologiens et des casuistes, disposés à condamner plus ou moins sévèrement tous les modes de *concubitus* s'écartant plus ou moins de la nature.

La plupart des canonistes, avec Sanchez, établissent que le mode naturel du coït est : que l'homme soit *incube*, et la femme *succube* : « ce mode, dit Sanchez, est le plus propre à l'effusion de la semence, à sa réception et à sa rétention dans l'utérus, et le plus conforme à la nature, qui veut que l'homme soit actif, et la femme passive ». Toute déviation de ce mode sera donc plus ou moins opposée à la nature, selon qu'elle le sera plus ou moins à la fin à laquelle tend cette position.

D'après Zacchias, cette définition du monde naturel du monde *concubitus* n'est pas assez explicite ; elle ne dit pas quelle position doit avoir la femme, si elle doit être couchée sur le dos (*supina*) ou sur le ventre (*prona*).

Quelques casuistes, en effet, ont pensé que le mode le plus naturel était ce second, le premier leur paraissant plus voluptueux et par là plus opposé à la nature : dans cette position (*supina*), disent-ils, les époux recherchent moins la génération que la volupté résultant des baisers et embrassements mutuels et de la vie mutuelle de leurs corps ; d'autre part, l'autre (*prona*) est plus favorable à

la fécondation. Zacchias est d'un avis différent sur ce dernier point (1).

D'après lui, la position *prona* ne favorise pas la conception : le fœtus, dit-il, conçu par ce mode ne peut conserver à la sortie de l'utérus sa position naturelle ; et d'autre part, l'accouchement devient plus laborieux. Il y a cependant quelques cas où ce mode peut faciliter la conception ; les médecins l'ont constaté chez des femmes qui pendant de longues années n'avaient pu concevoir à cause de la position anormale de la matrice, et qui sont devenues enceintes par ce moyen.

(1) Zacchias réfute ailleurs cette même théorie, telle qu'elle est exposée dans Lucrèce :

« ... Nam more ferarum
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores ; quia sic loca sumere possunt
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis. »

Il ne veut cependant pas croire ce qu'on dit des naissances irrégulières attribuées à l'usage de cette position, en dépit même de sa propre expérience. Il cite à ce propos les cas suivants : « Une femme du peuple, dit-il, après avoir enfanté deux fois très difficilement à cause de la position anormale du fœtus qu'il avait fallu extraire chirurgicalement au péril de sa vie, venant me consulter à ce sujet, m'avoua que son mari n'usait que de ce mode de coït. Je l'exhortai à changer sa façon de faire ; il le fit, et l'accouchement qui suivit ne présenta plus aucune anomalie. — J'ai connu une autre femme noble, qui pendant quatorze ans était restée stérile avec un mari homme de bien et robuste. Je ne sais sur le conseil de quel médecin il s'avisa de coïter de cette façon ; le coït, à la vérité, fut suivi de la conception ; mais au moment de l'enfantement le fœtus s'offrit dans le ventre par le nombril. Ramené non sans difficulté à sa position naturelle, il naquit, mais les pieds et les mains en mauvais état, et mourut le surlendemain. » Et Zacchias conclut : « Quoi qu'il en soit, ce mode, puisqu'il comporte un certain péché, doit être tout à fait évité. »

Mais ces effets ne sont qu'accidentels: le mode vraiment naturel, recommandé comme tel par Hippocrate et tous les modernes, est que la femme soit couchée sur le dos, *divaricatis acclivibusque cruribus*, la tête un peu baissée; de cette façon, le col de l'utérus se trouvant légèrement élevé, l'utérus peut plus facilement attirer à lui la semence virile, et l'homme plus facilement éjaculer à l'ouverture même de l'utérus.

Nous montrerons plus loin cependant qu'il est une autre position beaucoup plus sûre, dans tous les cas, pour la fécondation

V

L'Union sexuelle selon la Théologie Juive

Dans une étude très documentée (1), M. S. Lévy met en parallèle les trois religions dites révélées; Le *Judaïsme Christianisme*, l'*Islamisme*, *Prophètes du Ciel :* Moïse, Jésus, Mahomet.

Au seul point de vue de nos recherches sur l'union sexuelle, nous avons déjà étudié parallèlement les conseils moraux selon la théologie hindoue, selon la théologie musulmane et selon la théologie catholique.

Il nous a paru curieux de publier à côté les pratiques juives, selon la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, le *Deutéronome* et le *Livre des Rois*.

Nous avons négligé à dessein le Cantique des Cantique et les Proverbes de Salomon, bien connus, que nous considérons d'ailleurs, avec beaucoup d'auteurs, comme postérieurs et moins complets aussi.

Voyons d'abord l'enseignement de la :

GENÈSE

I. 28. — Croissez et multipliez : remplissez la terre et soumettez-la ! commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, à tous les animaux qui se meuvent sur la terre.

(1) Moïse, Jésus et Mahomet, par Simon Lévy, grand rabbin.

24. — (C'est pourquoi l'homme abandonne son père et sa mère ; il s'unit à sa femme, et ils deviennent une seule chair.)

II. 18. — L'Eternel Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit isolé ; je lui ferai une aide digne de lui (1).

XX. 3. — Le Seigneur visita Abimélec dans un songe nocturne, et lui dit : Tu vas mourir, à cause de cette femme que tu as prise, et qui est en puissance de mari.

7. — Et maintenant, restitue l'épouse de cet homme, car il est prophète ; il priera pour toi et tu vivras.

(1) On lit aussi dans la Genèse :

XIX. 30. — Loth monta de Çoar et s'établit dans la montagne avec ses deux filles, car il n'osait rester à Çoar ; il demeura dans une caverne, lui et ses deux filles.

31. — L'aînée dit à la plus jeune : Notre père est âgé, et il n'y a plus d'homme dans le monde, pour s'unir à nous selon l'usage de toute la terre.

32. — « Eh bien ! enivrons de vin notre père, partageons sa couche, et par notre père nous obtiendrons une postérité. »

33. — Elles firent boire du vin à leur père cette même nuit ; la fille aînée vint partager sa couche, et il ne la reconnut point lorsqu'elle se coucha, ni lorsqu'elle se leva.

34. — Puis, le lendemain, l'aînée dit à la plus jeune : « Voici, j'ai partagé hier la couche de mon père ; enivrons-le encore cette nuit, tu iras partager son lit, et nous recevrons de notre père une postérité. »

35. — Elles firent boire cette nuit, encore du vin à leur père ; la cadette se leva, vint à ses côtés, et il ne la reconnut point lors de son coucher et de son lever.

36. — Les deux filles de Loth conçurent du fait de leur père.

37. — La première eut un fils qu'elle appela Moab ; ce fut le père des Moabites qui subsistent aujourd'hui.

38. — La seconde, elle aussi, eut un fils et le nomma Ben-Ammi ; ce fut le père des Ammonites qui subsistent aujourd'hui.

Il y a moins, dans l' :

EXODE

XXII. 16. — Si un homme séduit une vierge non encore fiancée et cohabite avec elle, il devra l'acquérir pour épouse.

17. — Que si son père refuse de la lui accorder, il paiera la somme fixée pour la dot des vierges.

En revanche, c'est un enseignement complet que prône le :

LÉVITIQUE

XXIII. 6. — Que nul de nous n'approche d'aucune proche parente, pour en découvrir la nudité : je suis l'Eternel.

7. — Ne découvre point la nudité de ton père..., celle de ta mère : c'est ta mère, tu ne dois pas découvrir sa nudité.

8. — Ne découvre point la nudité de la femme de ton père : c'est la nudité de ton père.

9. — La nudité de ta sœur, fille de ton père ou fille de ta mère, née dans la maison ou née en dehors, ne la découvre point.

10. — La nudité de la fille de ton fils, ou de la fille de ta fille, ne la découvre point ; car c'est ta propre nudité.

11. — La fille de la femme de ton père, progéniture de ton père, celle-là est ta sœur : ne découvre point sa nudité.

12. — Ne découvre point la nudité de la sœur de ton père : c'est la proche parente de ton père.

13. — Ne découvre point la nudité de la sœur de ta mère, car c'est la proche parente de ta mère.

14. — Ne découvre point la nudité du frère de ton

père : n'approche point de sa femme, elle est ta tante.

15. — Ne découvre point la nudité de ta bru : c'est la femme de ton fils, tu ne dois pas découvrir sa nudité.

16. — Ne découvre point la nudité de ton frère.

17. — Ne découvre point la nudité d'une femme et celle de sa fille ; n'épouse point la fille de son fils ni la fille de sa fille, pour en découvrir la nudité ; elles sont proches parentes, c'est une impudicité.

18. — N'épouse pas une femme avec sa sœur ; c'est créer une rivalité, en découvrant la nudité de l'une avec celle de l'autre, de son vivant.

19, — Lorsqu'une femme est isolée par son impureté, n'approche point d'elle pour découvrir sa nudité.

20. — Ne t'unis pas charnellement avec la femme de ton prochain : tu te souillerais par elle.

21. — Ne livre rien de ta progéniture en offrande à Molokh, pour ne pas profaner le nom de ton Dieu : je suis l'Eternel.

22. — Ne cohabite point avec un mâle, d'une cohabitation sexuelle : c'est une abomination.

23. — Ne t'accouple avec aucun animal, tu te souillerais par là, et qu'une femme ne s'offre point à l'accouplement d'un animal, c'est un désordre (1).

(1) A ce sujet le Lévetique ajoute :

24. — Ne vous souillez point par toutes ces choses ! car ils se sont souillés par elles les peuples que je chasse à cause de vous.

25. — Et le pays est devenu impur, et je lui ai demandé compte de son iniquité, et le pays a vomi ses habitants.

26. — Pour vous, respectez mes lois et mes statuts, et ne commettez aucune de ces horreurs, vous indigènes, ni l'étranger qui séjournerait parmi vous.

27. — Car toutes ces horreurs, ils les ont commises, les gens du pays qui vous ont précédés et le pays est devenu impur.

XX. 10. — Si un homme commet un adultère avec la femme d'un autre homme, avec la femme de son prochain, l'homme et la femme adultères doivent être mis à mort.

11. — Si un homme cohabite avec la femme de son père, c'est la nudité de son père qu'il a découverte : qu'ils soient mis à mort l'un et l'autre, ils ont mérité leur supplice.

12. — Si un homme cohabite avec sa bru, que tous deux soient mis à mort : ils ont agi désordonnément, ils ont mérité leur supplice.

13. — Si un individu cohabite avec un mâle, d'une cohabitation sexuelle, c'est une abomination qu'ils ont commise tous les deux ; qu'ils soient punis de mort, leur supplice est mérité.

14. — Celui qui épouse une femme et sa mère, c'est une impudicité : on les fera périr par le feu, lui et elles, pour qu'il n'y ait point d'impudicité parmi vous.

15, — Un homme qui s'accouplerait avec un animal doit être mis à mort, et l'animal vous le tuerez.

16. — Et une femme qui s'approcherait de quelque animal pour qu'il s'accouple avec elle, tu la tueras ainsi que l'animal : ils doivent être mis à mort, leur supplice est mérité.

28. — Craignez que cette terre ne vous vomisse si vous la souillez, comme elle a vomi le peuple qui l'habitait avant vous.

29. — Car quiconque aura commis une de toutes ces abominations, les personnes agissant ainsi seront retranchées du sein de leur peuple.

30. — Soyez donc fidèles à mon observance ; en ne suivant aucune de ces lois infâmes qu'on a suivies avant vous, et ne vous souillez point par leur pratique ; je suis l'Eternel, votre Dieu ! ».

17. — Si un homme épouse sa sœur, fille de son père ou fille de sa mère, qu'il voie sa nudité et qu'elle voie la sienne, c'est un inceste, et ils seront exterminés à la vue de leurs concitoyens : il a découvert la nudité de sa sœur, il en portera la peine.

Et cependant, Théologie hindoue ou théologie Juive, Musulmane ou Chrétienne, toutes admettent, défendent l'unité primordiale d'existence humaine :

ADAM,

L'*homme* primordial, l'homme unique ;

Puis, la *femme* primordiale, la femme unique, épouse de l'homme unique,

EVE,

La genèse, toutes les genèses, toutes les théologies, admettent, enseignent l'unité primordiale et exclusive du couple, d'*Un couple* et d'*Un seul couple.*

Toujours et partout.

Mais ensuite ? Toutes les théologies, toutes, admettent, décrivent, certifient des enfants à ce couple, enfants de qui nous sommes issus.

Donc ces enfants du PREMIER COUPLE *se sont fécondés entre eux.*

L'Inceste, *tous les Incestes*, ont été pratiqués selon toutes les théologies (1).

Toutes les théologies pêchent donc par la base terriblement. Règles de conduite, traités de morale, elles

(1) Voir d'ailleurs dans la Genèse, Ch. XIX. 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, l'inceste de Loth et de ses deux filles, qui « conçurent du fait de leur père », « l'une Moab, père des Moabites, l'autre Ben-Ammi, père des Ammonites. » (Ci-dessus page 279).

sont d'après elles-mêmes, elles-mêmes immorales dans leur point de départ (1).

Mais, revenons à notre sujet :

18. — Si un homme cohabite avec une femme qui souffre du flux, et découvre sa nudité, il a mis à nu la source de son sang, et elle-même a dévoilé cette source; ils seront retranchés, tous deux, du sein de leur peuple.

19. — Tu ne découvriras point la nudité de la sœur de ta mère, ni de la sœur de ton père; car c'est dévoiler la

(1) Nous ne saurions prôner son esprit, et cependant, il nous la faut bien citer cette page de Catulle Mendès, dans Zo'Har:

— Je dis que je t'aime, et que je te garde! Ta sœur ? soit! mais ta maîtresse. Parce que je suis la fille de ton père, en suis-je moins ta femme ? qu'est-ce que cela fait à notre lit d'amour que j'aie été conçue dans le lit de l'homme qui t'engendra ? Une chose vaut qu'on y songe, vaut que je vive, tant que je t'ai, vaudrait que je mourusse, si je ne t'avais plus, c'est que tu as baisé mes lèvres ! le reste, ce sont toutes les choses qui ne sont point : l'inutilité, la chimère, l'absence, le lendemain des pas sur le sable. Je t'aime, et nous dormons ensemble ! voilà ce qui est et mérite d'être.

Et puis, qui sait, poursuivit-elle avec un obscur sourire, si tu ne devrais pas bénir, toi qui m'aimes, — car tu m'adores, ô mon amour! — l'inceste que tu exècres. T'aurais-je voulu avec la même ferveur, s'il m'avait été permis de te vouloir ? Ne dois-tu pas, peut-être, l'excès délicieux de mon désir à ma colère contre tes remords? Toi-même, — descends au fond de ta pensée, interroge l'inavoué de ton être, — toi-même, tu m'aurais moins aimée si ton amour ne t'avait pas semblé un crime. Oui, tu m'avais rencontrée, dans une église, ignorant qui j'étais, une tendresse t'était venue, très vague, rêverie d'un voyageur par un beau jour d'été! pas même une amourette; la première brise eût éteint cette flamme de fétu. Mais nous nous sommes vus, nous connaissant; et alors, nous nous sommes aimés, avec passion, parce que nous n'aurions pas dû nous aimer. Nous avons été unis par l'effroi de ne pouvoir l'être; joints par la nécessité de l'éloignement, mariés par le divorce.

Ah! ne dis pas non, ne parle pas de tes luttes, de tes fuites! Oserais-tu jurer — devant ton Dieu! — que tu ne gardais pas en toi, toujours plus chère et toujours grandissante, l'espérance de la chute;

nudité de sa parente ; ils doivent expier leur péché, ils mourront sans lignée.

21. — Et si quelqu'un épouse la femme de son frère, c'est une impureté ; il a découvert la nudité de son frère, ils demeureront sans lignée.

La morale la plus complète nous est enseignée par le Deutéronome plus explicite et plus complet encore que le Lévitique.

Nous y lisons :

DEUTÉRONOME

V. 18. — Ne convoite point la femme de ton prochain, et ne désire la maison de ton prochain ni son champ, ni son esclave ni sa servante, son bœuf ni son champ, ni rien de ce qui est à ton prochain.

que tes résistances, en vain sincères, n'avaient pas pour but d'obliger ton amour à une plus difficile et plus magnifique victoire ? Tu as bien vite cru au mensonge de la Marchisio ! Si tu avais été sûr, absolument, d'avoir eu raison de t'en laisser convaincre, il t'aurait paru suffisant à convaincre les autres, et tu n'en aurais pas fait mystère à Ca...enac, à cet homme perspicace, que tu redoutes, et que tu détestes, n'est-ce pas, à cause des bons conseils qu'il t'a donnés ?

Avoue-toi donc que tu t'es hâté de saisir une excuse, la première venue, offerte à ton bonheur ; et avoue aussi qu'il eût été moins suprême, ce bonheur, qu'il n'eût pas crié, râlé et pleuré de joie sur ma chair, s'il n'avait été exacerbé par le souvenir honnêtement maudit des convoitises qui furent incestueuses, et par le peut-être, encore, du crime !

Mais, en vérité, dit Stéphana en un violent éclat de rire, je pense qu'à t'avoir eu, fou, dans mes bras, durant tant de nuits, je suis devenue folle à mon tour. Je parle de crime ! Quel crime ! qui m'expliquera en quoi et pourquoi c'est un crime de se posséder, frère et sœur ! un crime ? non, s'ils sont jeunes s'ils sont beaux le frère et la sœur, et s'ils s'aiment.

Pourquoi l'unité d'origine, la proximité des naissances s'opposeraient-elles à l'hymen dont elles furent comme le commencement, et le conseil ? Non, c'est bien plutôt une prédestination au lit conjugal que la parenté des berceaux.

XXII. 13. — Si un homme, ayant épousé une femme et cohabité avec elle, la prend en haine.

14. — Invente contre elle des prétextes d'accusation et répand sur son compte un bruit calomnieux, en disant : « Cette femme, je l'ai épousée; et en m'approchant d'elle, je ne l'ai point trouvée vierge. »

15. — Le père et la mère de la jeune femme se nan-

Le besoin de se mêler est plus naturel et plus légitime aux âmes, aux cœurs, aux corps fraternels; et, moi, souvent, dans nos radieuses nuits, j'ai pensé que si ton sang et le mien voulaient si impétueusement se joindre et se confondre, c'était parce qu'ils se souvenaient d'avoir été une seule vie dans les veines paternelles!

Hébété d'horreur, il reculait pas à pas, devant le surgissement de cette âme, formidable et abject comme l'éruption d'un volcan de boue.

Stéphana allait et venait par la chambre, devant la porte, qu'elle gardait; la jeune fille, déjà sinistre, bouton de fleur infernale, qui épouvanta la mère Marie-Angélique, était plus sinistre à présent, en l'orgueil de son entière éclosion.

Elle parlait encore.

— Mais, enfin, qu'est-ce que tu crains?

La réprobation des hommes? Ils sont loin de nous, ces juges; nu ne s'inquiète dans les villes où nous étions, de deux êtres disparus dans le lointain, dans l'exil, dans l'impossibilité du retour.

D'ailleurs, à ces hommes, tas de petites infamies grouillantes, fourmilière de vices médiocres et de basses vilenies, je refuse le droit de juger la grandeur, coupable ou non, de notre joie. Ta conscience? Il fallait l'accoutumer à l'acceptation et à l'admiration de ta volonté, la dresser à lécher ton désir; le maître est un imbécile qui se laisse mordre par son chien.

Est-ce Dieu qui t'épouvante?

Je ne sais plus s'il existe, moi, depuis que je t'aime.

J'ai fait descendre le ciel sur la terre et je l'ai mis dans mon lit, entre nous deux : je suis l'élue de ton baiser, la sainte de ton agenouillement; il n'y a pas d'autre paradis que notre amour.

Et quand même ce Dieu, insulté par nos caresses, nous en réserverait d'éternels châtiments, acceptons-les, sans faiblir. J'aimerai les supplices que nous auront valus nos extases; et je veux bien de son enfer, si je l'ai mérité, longtemps...

tiront des preuves de sa virginité, qu'ils produiront devant les anciens de la ville, au tribunal.

16. — Et le père de la jeune femme dira aux anciens : « J'avais donné ma fille pour épouse à cet homme, et il l'a prise en haine. »

17. — Et maintenant il invente des prétextes d'accusation, disant : « Je n'ai pas trouvé chez ta fille le signe de la virginité. » Or, voici la preuve de la virginité de ma fille ! » — et ils déploieront le drap devant les anciens de la ville.

18. — Alors les anciens de cette même ville se saisiront de l'homme et le châtieront

19. — Et ils le condamneront à payer cent sicles d'argent, qu'ils remettront au père de la jeune femme, parce qu'il a émis un bruit calomnieux sur une vierge d'Israël ; de plus, elle restera sa femme, il ne pourra la répudier de sa vie.

20. — Mais si cette accusation était vraie, si la jeune femme n'a pas été trouvée vierge.

21. — On la conduira à l'entrée de la maison de son père, et les gens de sa ville la lapideront jusqu'à ce que la mort s'ensuive, pour avoir commis une infamie en Israël en se prostituant dans la maison paternelle. Et tu extirperas ainsi le mal du milieu de toi.

22. — Si un homme est surpris ayant commerce avec une femme mariée, ils mourront tous deux également, l'homme qui a eu commerce avec la femme ainsi que cette dernière. Et tu feras disparaître ce mal en Israël.

23. — Si une fille est fiancée à quelqu'un, et qu'un homme, la rencontrant dans la ville, cohabite avec elle.

24. — Vous les conduirez tous deux à la porte de cette même ville et les ferez mourir par lapidation : la jeune

fille, par la raison qu'elle n'a pas crié à l'aide, étant en pleine ville ; et l'homme, par la raison qu'il a abusé de la femme d'autrui.

Et tu extirperas le mal du milieu de toi.

25. — Mais si c'est dans les champs que l'individu a rencontré la jeune fiancée, s'il lui a fait violence en cohabitant avec elle, mourra seul.

26. — Et à la jeune fille tu ne feras rien : elle n'a rien commis qui mérite la mort. Car, comme si un homme se jetait sur un autre et le tuait traîtreusement, ainsi s'est passée la chose.

27. — En effet, c'est dans la campagne qu'il l'a rencontrée ; la jeune fille aura crié, mais personne n'a pu la secourir.

28. — Si un homme, rencontrant une fille vierge non fiancée, la surprend et abuse d'elle, et qu'ils soient pris sur le fait.

29. — L'homme qui a eu commerce avec elle donnera au père de la jeune fille cinquante sicles d'argent et elle deviendra sa femme, parce qu'il l'a violée ; il ne pourra la répudier de sa vie.

XXIII. 1. — On ne doit pas épouser la femme de son père, et découvrir ainsi la couche paternelle.

2. — Celui qui a les génitoires écrasés ou mutilés, ne sera pas admis dans l'assemblée du Seigneur.

18. — Il ne doit pas y avoir une prostituée parmi les filles d'Israël, ni un prostitué parmi les fils d'Israël.

XXIV. 1. — Quand un homme aura pris une femme et cohabité avec elle ; si elle cesse de lui plaire, parce qu'il aura remarquée en elle quelque chose de malséant, il lui écrira un libellé de divorce, le lui mettra en main et la renverra de chez lui

2. — Si, sortie de la maison conjugale, elle se remarie et devient l'épouse d'un autre homme,

3. — Et que ce dernier l'ayant prise en aversion, lui écrive un libellé de divorce, le lui mette en main et la renvoie de chez lui : ou que ce même homme qui l'a épousée en dernier lieu, vienne à mourir.

4. — Son premier mari, qui l'a répudiée, ne peut la reprendre une fois qu'elle s'est laissée souiller, car ce serait une abomination devant le Seigneur. Or, tu ne dois pas déshonorer le pays que le Seigneur, ton Dieu, te donne en héritage.

5. — Si quelqu'un a pris nouvellement femme, il sera dispensé de se rendre à l'armée, et on ne lui imposera aucune corvée ; il pourra vaquer librement à son intérieur pendant un an, et rendre heureuse la femme qu'il a épousée.

XXIII. 20. — « Maudit, celui qui a commerce avec la femme de son père, découvrant ainsi la couche paternelle ! »

Et tout le peuple dira : Amen !

21. — « Maudit qui s'accouple avec quelque animal ! »

Et tout le peuple dira : Amen !

22. — « Maudit qui cohabite avec sa sœur, fille de son père ou fille de sa mère ! »

Et tout le peuple dira : Amen !

23. — « Maudit qui cohabite avec sa belle-mère ! »

Et tout le peuple dira ! Amen !

Enfin :

LIVRE DES ROIS

XXIII. 7. — Il démolit les salles des prostituées attenantes à la maison du Seigneur, où les femmes tissaient des pavillons pour Achêra.

Telle est, dans tous ses détails, la morale sexuelle juive (1).

Plus prude que les autres au point de vue de l'acte, de l'union, elle n'en est pas moins explicite au sujet des sanctions légales, des aberrations ou des anomalies, des perversions sexuelles.

(1) Il resterait peut-être à examiner l'union sexuelle selon la morale des écrivains ou des artistes de tous les temps.

Cela nous a paru fastidieux.

Nous aurions d'ailleurs été bien souvent gêné dans nos citations.

Ainsi ce huitain de Voltaire dans " Le Sottisier " :

MADEMOISELLE CUJAS

F..... un seul coup sans y faire retour,
C'est proprement d'un malade le tour.
Deux bonnes fois à son aise le faire,
C'est d'homme saint suffisant ordinaire.
L'homme galant va même jusqu'à trois,
Le moine à quatre, et cinq aucune fois.
Pour six ou sept, ce n'est pas là le lot
D'homme d'honneur : c'est pour monsieur Dulot.

Ainsi ce passage d'un physiologiste :

L'homme et la femme peuvent aimer avec la même force, mais ils n'aiment jamais de la même manière, car, sur l'autel de la passion, ils apportent des natures profondément différentes, mais également en dehors des diverses missions génésiques qui incombent à chacun d'eux.

Tant qu'il y aura sur notre planète un homme et une femme, ils pourront éternellement échanger et se renvoyer cette immense plainte :

« — Ah ! tu ne m'aimes pas comme je t'aime ! »

Et elle sera éternellement justifiée, cette plainte, parce que jamais la femme n'aimera comme l'homme, et jamais l'homme ne pourra aimer comme la femme. (Paolo Mantegazzo. La physiologie de l'Amour.)

Ainsi enfin ces lignes d'une belle étude « A travers le mariage » d'un jeune sociologue (Dr F. Morucci de Marseille).

L'Eglise en poursuivant l'amour de ses malédictions, en excommuniant le baiser a créé l'hypocrisie. Le capital, en transportant sur les lèvres des amants ses spéculations et ses marchés, a tué l'enthousiasme et les rêves et a donné naissance à l'égoïsme. Ces deux fatalités néfastes unies dans un déplorable concert, et faisant sans cesse appel aux perversités humaines, guident l'immonde éducation des vices.



CHAPITRE VI

LES UNIONS RITUELLES

I

Généralités sur la Série Animale

Chaque espèce d'animal a son mode d'accouplement particulier, naturel, le plus commode suivant la forme du corps de l'animal, sa souplesse ou sa lourdeur, son agilité ou sa paresse.

Les oiseaux délicieusement se frôlent à peine, sans introduction, sans intromission d'organe, en plein vol, entre deux coups d'aile.

Les crapauds, les grenouilles au contraire, cinq, six, huit jours entiers s'accouplent, fermement serrés l'un contre l'autre.

Les serpents s'entrelacent.

Certains vers (annélides) hermaphrodites, s'accouplent tête queue, l'organe mâle de l'un dans l'organe femelle de l'autre et inversement ; mieux encore, les longues excroissances fibrillaires qui garnissent tout le long du corps de chaque animal, enserrent violemment le partenaire.

Ici, c'est la lenteur d'union des araignées ; là, la vitesse des mouvements des lapins ; ailleurs la longueur d'intromission des mouches, le gonflement considérable du pénis des chiens...

Chez l'homme, il y a, selon nous, *non une seule*, *mais plusieurs positions rituelles*, nous entendons plusieurs positions fécondantes, ne tenant jamais compte de l'acte que dans son but, la fécondation.

Les écrivains religieux, dit P. Marrin (1), considérant seulement la morale, ont cherché le *fas* et le *nefas*; les hygiénistes et les médecins se sont appliqués à enseigner ce qui est utile pour la fécondation ou nuisible aux deux acteurs. La doctrine des premiers est résumée dans ces lignes de l'abbé Craisson, ancien vicaire général du diocèse d'Avignon : « *Situs naturalis est ut mulier sit succuba et vir incubus hic enim modus aptior est effusioni seminis virilis et receptioni in vas fœmineum ad prolem procreandam. Unde si coïtus aliter fiat, nempe sedendo, stando, de latere, vel præpostere (more pecudum), ut si vir sit succubus et mulier incuba, innaturalis est. Sed tenam minime peccant conjuges si ex justa causa situm mutent, nempe ob ægritudinem, veri pinguedinem, vel ob periculum abortus quandoque ait S. Thomas, sine peccato esse potest quando dispositio corporis alium modum non patitur.* »

Avicenne, célèbre médecin persan du onzième siècle, donne aussi de très sages préceptes : « *Et in coitu quidem sont figuræ malæ, sicut si ascendat mulier super virum. Figura enim in coïtu illa est mala, ex qua timetur ramex et inflatio et ulcera virgæ et vesicæ, propter laborem ejectionis spermatis, et dubitatur si currat aliquid in virgam ex parte mulieris. Et scias quod retentio spermatis in coitu est mala valde. Et quandoque perducit ad contritionem unius duorum ovorum. Et oportet ne coitus fiat necessitate fæcis aut mingendi mota, nequecum exercitio et motu, aut post passinem animalem fortem.* »

Il y a, on le voit, une certaine analogie entre les inter-

(1) Loc. cit.

dictions du vieux médecin païen et celles du prêtre contemporain écrivain *ad usum confessariorum*; tous deux défendent sévèrement la position dans laquelle la femme est placée au-dessus de l'homme, comme pouvant être dangereuse pour ce dernier et étant très peu faite pour favoriser la fécondation. Il faut également admirer l'indulgence de saint Thomas qui tolère tout changement apporté au mode naturel en cas de maladie, d'obésité, de menace de fausse-couche, et la prudence d'Avicenne réprouvant tout mouvement exagéré pendant cet acte solennel.

Toutes les théologies s'étendent d'ailleurs sur ce sujet.

II

Unions rituelles chez les Hindous

Il nous faut bien, ici encore, citer le Kama-Soutra, toujours complet :

Dans l'union supérieure, la femme doit se placer de manière à ouvrir l'yoni.

Dans l'union égale, elle se couche, sur le dos dans la position naturelle et laisse l'homme lui faire un collier de ses bras.

Dans l'union inférieure, elle se pose de façon à rétrécir l'yoni ; il est bon aussi qu'elle prenne des médicaments propres à hâter le moment où sa passion est satisfaite.

Pour la femme *Gazelle*, N° 1, couchée, il est trois positions :

Pleinement ouverte. Elle tient sa tête très basse, de manière à élever le milieu du corps. L'homme doit alors appliquer sur son linga ou sur l'yoni de la salive ou quelque onguent lubréfiant pour faciliter l'introduction.

Baillante. — La femme lève les cuisses et les écarte.

Celle de l'épouse d'Indra. — Elle croise ses pieds sur ses cuisses, ce qui exige une certaine habitude. Cette position est très utile pour l'union très supérieure (N° 4 *étalon*, avec N° 1 *gazelle*).

Pour les unions inférieures et très inférieures, on a :

1° La position bouclante : l'homme et la femme étant

couchés, ont leurs jambes étendues et appliquées directement, celles de l'un sur celles de l'autre.

La position peut être horizontale, de côté ; dans cette dernière position, l'homme doit se tenir sur le côté gauche.

Cette règle doit être suivie toutes les fois que l'on est couché et quel que soit le numéro typique de la femme.

Position de pression. — Après que la connexion s'est faite dans la position bouclante, la femme serre son amant avec ses cuisses.

Position entrelacée. — La femme croise, avec l'une de ses cuisses, la cuisse de l'homme.

Position dite de la cavale. — La femme serre, comme dans un étau, le linga engagé dans son yoni. Cela s'apprend seulement par la pratique et se fait, principalement, par les femmes du pays d'Andra.

Souvarnanabha donne en outre :

La position montante. — Dans laquelle la femme lève ses jambes toutes droites.

La position baillante. — La femme place ses deux jambes sur les épaules de l'homme.

La position serrée. — L'homme serre contre lui les deux pieds croisés et relevés de la femme ; si un pied est seulement levé, la position est demi-serrée. La femme met un pied sur l'épaule de l'homme et étend l'autre jambe de côté ; puis elle prend une position semblable du côté opposé, et continue ainsi alternativement.

L'enfoncement du clou. — Une des jambes de la femme est sur la tête de l'homme et l'autre est étendue de côté.

LA POSITION DU CRABE. — Les deux pieds de la femme sont tirés et placés sur son estomac.

LE PAQUET. — La femme lève et croise ses cuisses.

LA FORME DU LOTUS. — Dans cette position, la femme croise ses jambes l'une sur l'autre, en tenant les cuisses écartées. Cette position est celle indiquée plus haut sous le nom de l'épouse d'Indra.

LA POSITION TOURNANTE. — L'homme, pendant la connexion, tourne autour de la femme sans se détacher d'elle, ni interrompre l'acte, tandis que la femme tient son corps embrassé ; cela s'apprend seulement en s'y exerçant.

Il est facile et il convient, dit Souvarnanabha, de s'unir de toutes les manières possibles étant dans le bain ; mais Vatsyayana condamne toute connexion dans l'eau, comme contraire à la loi religieuse (1).

Quand la femme se tient sur ses mains et ses pieds comme un quadrupède, et que son amant la monte comme un taureau, cela s'appelle l'union de la vache. Dans

(1) Ovide ne voit dans les attitudes diverses qu'un moyen de coquetterie pour les belles.

Que les femmes, dit-il, apprennent à se connaître pour s'offrir avec tous les avantages aux combats de l'amour.

Si vous brillez par la beauté de vos traits, couchez-vous sur le dos ; si vous avez une croupe élégante, présentez en aux yeux toutes les richesses. Si vos jambes sont bien faites, placez sur les épaules de votre amant, comme Mélanion posait sur ses épaules les jambes d'Atalante. Si vous êtes de petite taille, que votre amant remplisse le rôle de coursier. Celle dont la taille a des inflexions voluptueuses appuiera ses genoux sur le lit, en inclinant légèrement la tête. Celle dont les cuisses ont la ferme beauté de la jeunesse, dont les seins ont une courbure gracieuse, se couchera obliquement sur le lit de manière que son amant, debout près d'elle, la voie dans cette position charmante.

cette position, on peut faire sur le dos toutes mignardises qui se font ordinairement sur le devant du corps. L'homme peut aussi saisir avec sa main droite les seins et avec la main gauche titiller le clitoris, tandis qu'il meut son linga dans le vag n, ce qui double la volupté de la femme ainsi caressée et peut hâter son spasme de manière à le faire coïncider avec celui de l'homme.

Rien de plus exact.

Celle dont les flancs portent les traces des travaux de Lucine combattra comme le Parthe, le dos tourné.

Vénus, la mère des amours, en sait varier les jeux de mille manières ; mais la position la plus simple et la moins fatigante, est de s'étendre sur le côté droit.

Déjazat avait l'habitude de dormir sur le dos, parce que, disait-elle arrive qui plante *.

III

Unions rituelles chez les Musulmans

El Ktab donne des conseils merveilleux au point de vue médical et auxquels vraiment Guéneau de Mussy n'a pu guère ajouter.

Si, par votre faute, par celle des mauvais esprits, ou par la fatalité des choses, le mal est accompli et que la matrice, comme une fleur froissée par l'orage, se soit rejetée à droite ou à gauche de son domaine, ou que, repliée en elle-même, elle soit dans une situation trop élevée pour recevoir dans de bonnes conditions l'émission de votre liqueur séminale, voilà comment il faudra opérer pour forcer la nature à n'être plus réfractaire et à remplir ses devoirs créateurs.

Examinons chacun des cas qui peuvent se présenter.

La stérilité, conséquence des désordres que je viens de vous indiquer, peut avoir pour cause, à part l'état général des humeurs, le tempérament trop froid ou trop chaud et les défauts inhérents à la constitution, la stérilité, dis-je, peut avoir pour cause un des quatre déplacements suivants de la matrice.

Repoussée par la violence des chocs imprimés par le *Dkeur*, la matrice, fatiguée, meurtrie, s'est portée vers le côté gauche. Avec le temps, les ligaments qui la suspendent se sont raccourcis d'une part, allongés de l'autre.

Le même résultat s'est produit, mais sur le côté droit. Dans chacun de ces deux cas, la matrice n'est plus perpendiculaire, son col faisant face à l'entrée du vagin. Comme un vaisseau couché par la force du vent, elle s'est inclinée sur un côté ou sur l'autre, et le *Dkeur*, en pénétrant dans le vagin, n'est plus en face de l'ouverture du col par lequel s'introduit et passe la liqueur fécondante, la rosée suprême de l'enfantement (1).

Par les chocs d'un *Dkeur* trop long, le col de la matrice a été relevé d'avant en arrière et de bas en haut. Le fond de la matrice repose maintenant en avant, alors que son extrémité est enfoncée, relevée dans le cul-de-sac vaginal. Dans cet état le fond de la matrice peut s'appuyer sur la vessie, et son col sur le bas du rectum (2).

Enfin, le même cas se produit encore, mais en sens contraire : c'est-à-dire que le fond de la matrice est en arrière et pèse sur le rectum, alors que le col, porté en avant, pèse sur la vessie (3).

Chacun de ces cas peut se constater en introduisant l'index, un peu huilé, dans le vagin, et en explorant le col utérin avec l'extrémité de ce même doigt. Point n'est besoin pour cette constatation d'avoir recours aux médecins.

Je pense bien. Les diverses versions utérines sont ici décrites aussi exactement que dans un traité de médecine.

Dans le premier cas, le coït, pour être fécond, devra se pratiquer ainsi qu'il suit.

(1) L'auteur indique dans ces deux paragraphes les états qui constituent les déviations de la matrice.

(2) C'est de l'antéversion dont il est ici question, et cette situation anormale de l'utérus est parfaitement décrit par notre Khôdja.

(3) Il s'agit dans ce paragraphe d'une rétroversion.

Après avoir préludé par les caresses et les paroles qui, par leur flamme, engendrent le désir, l'homme se mettra à la droite de la femme ; celle-ci soulèvera un peu les reins et portera sa cuisse et sa jambe droite sur les cuisses de son mari ; celui-ci, alors, se mettra sur le côté gauche et, passant son bras gauche sous la taille de la femme, il l'attirera légèrement à lui ; ceci fait, la femme restant toujours couchée sur le dos, l'homme en descendant ou remontant un peu, se mettra dans une telle posture qu'il n'aura qu'à prendre son *Dkeur* avec sa main droite, et à l'introduire doucement et progressivement dans le vagin. Il aura soin, au moment de l'éjaculation, de ne pas trop changer sa position, et il évitera de pousser avec trop d'énergie.

Pour le second cas, l'homme se conduira de même, mais avec cette différence qu'il se mettra sur le côté gauche de la femme et sur son côté droit à lui.

Dans le troisième cas, l'homme agira comme pour le coït ordinaire, mais il aura soin de mettre sous les reins de la femme plusieurs coussins, de manière à ce que le bassin soit relevé en proportion du déplacement de la matrice.

Dans cette occasion, comme dans les autres, du reste, il sera bon, avant l'introduction finale, de se rendre compte par le doigté, de la situation exacte de l'organe.

Enfin, dans le quatrième cas, l'homme se conduira également comme dans le coït ordinaire, mais il faudra que tout le corps de la femme soit sur une pente assez prononcée, et que l'homme opère plus de bas en haut qu'horizontalement. Il pourra aussi, dans cette circonstance, agir avec sa femme comme le font les quadrupèdes, le taureau en particulier.

Avec ces quatre manières de copuler, vous avez toutes les chances possibles, ô vous qui croyez ! de mettre l'extrémité de votre *Dkeur* juste en face du col de la matrice, et dans des conditions telles que les *homnicules*, qui se trouvent dans la liqueur séminale, puissent franchir la porte du col, et, après avoir traversé les obstacles que la nature a semés le long du col, se loger dans l'œuf qui attend son imprégnation dans le fond de la matrice. Ce qui est conforme à ce que nous dit le Prophète, à la parole de vérité irréfragable, quand il a déclaré qu'il se trouve dans la matrice, au moment de la copulation, un ange qui s'écrie : « O Seigneur, une goutte ! O Seigneur, un germe ! » (1).

Si à ces causes physiques et physiologiques vous ajoutez, ô hommes ! la puissance de la prière et la force des paroles sacramentelles qui doivent préluder au coït des justes et des croyants, vous aurez mis dans votre jeu toutes les chances de succès pour chasser le démon de la stérilité.

Mais il est des cas où, en outre des causes mécaniques ou physiques, la stérilité peut être causée par les effets du mauvais œil, les sorts, les charmes, les ensorcellements et tout ce qui tient à la *Sahr* (magie). C'est à ces cas que faisait allusion le Prophète, quand il disait : « L'effet du regard de l'œil est vrai ; et, s'il y avait au monde rien qui pût aller plus rapide que la destinée, ce serait le coup de l'œil. Lorsque l'on vous demande de

(1) La physiologie moderne ne repousse pas cette explication de l'enfantement. Si les spermatozoaires remplacent les homnicules du vieux savant arabe, si certains mots diffèrent, le fond reste le même. (de R.)

laver celui que le coup d'œil a atteint, satisfaites à la demande. »

Comme j'ai traité dans une partie de mon livre, à l'article *Maléfices*, de tout ce qui concerne cette question, et que j'y ai donné les moyens de combattre avec succès le mauvais œil et les sorts jetés sur les gens, les animaux et les plantes, je n'en parlerai pas ici.

Dieu est puissant et miséricordieux !

En ce qui concerne les autres manières de coïter, soit que la femme prenne la place de l'homme, soit qu'elle soit à demi-penchée sur le bord d'un haut sopha, soit qu'elle se tienne debout, ou adossée à un arbre, soit qu'elle se mette dans la posture des femelles des animaux, ce sont là jeux d'amoureux, que la loi autorise, conformément à cette parole du Prophète : « Les femmes sont votre champ ; cultivez-le de la manière que vous l'entendrez, ayant fait auparavant quelque acte de piété » (1).

Sages conseils, netteté et exactitude des remarques anatomiques et physiologiques.

(1) Koran, chap. II v. 223.

Cette partie du chapitre est plus développée dans le manuscrit du Khôdia. Elle renferme des détails par trop... naturels, que j'ai cru devoir passer sous silence, me contentant d'en donner l'essence, le résumé. Beaucoup de mes lecteurs partageront, j'espère, ma manière de voir ; quant aux autres, quant aux curieux impitoyables des choses de l'amour pratique, ils doivent en avoir assez sur cette matière, pour se montrer indulgents à la castration d'une partie non nécessaire au développement et à la nature instructive du Ktab de feu mon vieil ami, Omer Haleby, Abou Othmân.

IV

Examen des Coïts dans la Théologie catholique

Les théologiens catholiques ont, comme toujours, scrupuleusement étudié et envisagé tous les détails de tous les coïts.

Dans Mœchialogia, (par un ancien chanoine) nous lisons volontiers ce passage.

Sanchez distingue un certain nombre de positions s'écartant plus ou moins de la position naturelle : les positions de côté, *a latere*, assis, ou debout, *sedendo standove*, lui paraissent des déviations moins graves ; les plus coupables, dit-il, sont celles qu'on appelle *præposteræ*, ou celle qui a lieu à la façon des bêtes, et celle où l'homme prend la position de la femme et devient *succube*.

Un certain nombre de théologiens taxent ces positions, les deux dernières surtout, de péché mortel ; la première ravalant l'homme à la condition de la brute, et la seconde s'opposant généralement à la génération, et étant un renversement de la nature. Vincent de Beauvais, dans son *Speculum*, saint Thomas, saint Antonin, les réprouvent énergiquement.

Une seconde opinion, à laquelle se rattachent Sanchez et le plus grand nombre des théologiens, soutient

qu'il n'y a dans ces positions qu'une faute vénielle, bien qu'il faille reprendre sévèrement les époux qui en usent. La raison qu'il en donne est tirée de son fameux principe sur la vertu d'attraction du sperme viril que possède la matrice.

Il rappelle à ce sujet l'histoire des conceptions produites dans des bains, et ce fait rapporté par saint Thomas, d'une femme qui, couchée avec son père dans le même lit, attira à elle la semence que celui-ci avait répandue en songe, et devint enceinte sans coït effectif.

Aucune position, conclut-il, ne s'oppose donc réellement à la génération, et par conséquent ne peut constituer une faute mortelle : il n'y a de coupable que la recherche d'une volupté désordonnée en dehors des limites du mariage.

D'où cette autre conclusion plus générale, que rien de ce que font les époux dans l'acte conjugal ne dépasse le péché véniel, pourvu qu'ils s'en tiennent au vase naturel. L'effusion même d'une partie de la semence en dehors de ce vase ne suffirait pas pour constituer un péché mortel, parce qu'il suffit, pour qu'il y ait conception qu'une parcelle de cette semence soit retenue par la matrice.

Sanchez va jusqu'à dire, contre l'opinion de saint Thomas, qu'il n'y a pas péché mortel, si les époux s'entendent pour prendre une de ces positions anormales en vue de rendre la génération moins certaine : « Ils ne sont pas tenus, dit-il, de tenir la voie la plus sûre pour arriver à la conception, ni d'user des moyens les plus propres à rendre la conception plus facile ; mais seulement de ne rien faire qui nuise à la conception, le désir de ne pas avoir d'enfants n'étant pas une faute mortelle. »

Zacchias combat ici Sanchez au point de vue de l'expérience médicale. « Il n'est pas vrai, comme le prétend Sanchez, que la génération ne soit empêchée dans aucun mode de coït, pourvu que le coït ait lieu dans le vase naturel. L'opinion générale des médecins est que toute déviation du mode naturel peut empêcher totalement ou partiellement la conception, en empêchant tout rapprochement des organes, ou en resserrant le col de l'utérus, ou en le déplaçant, ou en empêchant le membre viril d émettre sa semence en lieu opportun. En tout cas, il est certain que le plus souvent le changement de position entrave la génération et nuit grandement à la santé. »

Et Zacchias ajoute :

« Mais la lascivité humaine va si loin que, ne tenant aucun compte de la santé, non contente des plaisirs que la nature a mêlés à l'acte sexuel, elle en a cherché malicieusement de plus grands, de telle sorte qu'elle ne s'est bornée à un ou deux modes qu'a peut-être pu dicter la nature, mais qu'elle en a inventé d'innombrables, qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre du silence que de les découvrir à notre souveraine honte. »

C'est ainsi que Cyrène la prostituée en comptait douze ce qui la fit appeler *Dodecamechanos*, et que cette Eléphantis dont parle Suidas décrivait ces mille figures et formes d'accouplement dont Tibère ornait son alcôve, afin d'avoir toujours, dit Suétone, des modèles présents pour les postures, qu'il ordonnait de prendre. Elles sont si nombreuses, dit Martial, que le débauché le plus achevé s'y perd :

« Sunt illic veneris novœ figurœ
Quales perditus audiat futuor. »

« Plût à Dieu que nous n'ayons pas autant de difficultés aujourd'hui qu'autrefois à exposer « *quibus verbis concumbat quisque, modis quot* ».

La position de côté, sans nuire à la santé, empêche tout à fait la conception, en rendant très difficile la réception du sperme par la femme.

La position où les époux sont tous deux debout empêche la conception et est très nuisible à la santé, parce qu'elle fatigue beaucoup l'homme et dispose le corps à des maladies articulaires.

L'accouplement qui a lieu, l'un des époux assis, ou tous deux, est laborieux et contraire à la conception.

Le plus opposé à la génération et le plus nuisible à la santé de l'homme est celui où la femme est incube et l'homme succube.

Ces observations de Zacchias étaient de nature à modifier le jugement porté par les canonistes et les casuistes sur tel ou tel cas particulier ; mais elles laissaient intact le principe général posé par saint Thomas, que le changement de position, s'il n'est pas faute mortelle en soi, peut le devenir comme signe d'une concupiscence et d'un dérèglement mortellement grave, d'une tendance à la bestialité et à la sodomie. Zacchias et tous les théologiens avec lui étaient d'accord que ce changement pouvait être sans péché dans les cas où il était légitimé par une juste cause, telle que la maladie, une trop grande obésité, ou la crainte d'avortement.

Quant au danger, dans certaines positions, de répandre la semence hors du vase naturel Zacchias en faisait assez bon marché, partageant l'avis des médecins qu'une seule parcelle de cette semence suffisait pour la fécondation.

C'était aussi, nous l'avons vu, l'opinion de Sanchez.

Quelques théologiens modernes, à la suite de saint Liguori, ont donné plus d'importance à cette considération. Celui-ci pense que ce danger existe plus particulièrement dans les trois positions *stando*, *sedendo* et *muliere incuba*.

Cependant il n'ose pas condamner l'avis de Sanchez: « car, dit-il, bien qu'il ne soit pas permis de perdre la semence, ceci ne s'applique rigoureusement qu'au cas où la semence est éjaculée hors du vase, et non celui où, comme dans l'hypothèse, elle est éjaculée à l'intérieur et ne s'en échappe que par accident, parce qu'alors la matrice en attire une quantité suffisante pour la génération et repousse le reste comme superflu. »

Tout cela vraiment est bien complexe, et pour aboutir à un peu de vérité, que de recherches, de discussions et trop souvent de confusion.





CHAPITRE VII

L'UNION TOUJOURS FÉCONDE

Le vrai Coït de Fécondité

L*a conclusion de Zacchias, après saint Thomas, saint Paul et quelques autres encore, au sujet des positions du coït est la recommandation du coït qu'Hippocrate... n'a pas toujours conseillé.*

La femme couchée sur le dos, la tête un peu baissée, les reins légèrement élevés, de façon que l'utérus « peut plus facilement attirer à lui la semence virile, et l'homme plus facilement éjaculer à l'ouverture même de l'utérus », disent-ils.

D'après Zacchias, le mode anormal qui s'éloigne le moins de la nature et qui soit le moins nuisible à la santé, c'est le mode dit *posticus*, celui où la femme, à l'instar des animaux, se tient droite sur ses jambes, à moitié penchée en avant (*prona*) ; ce même mode est bien plus exposé à la conception et plus nuisible à la santé de la femme, quand elle se couche sur le ventre les jambes étendues. Si l'homme, dans cette position, soulève de ses bras l'une ou l'autre des jambes de la femme ou toutes les deux à la fois, il augmente sa fatigue, et la semence risque de ne pas être projetée en ligne droite à l'ouverture intérieure de l'utérus, mais de s'arrêter aux parois extérieures.

Et encore d'après Mœchialogia :

Ce ne peut être que dans le degré où ces divers modes de *concubitus* sont opposés ou défavorables à la conception qu'on peut arguer de leur plus ou moins d'opposi-

tion à la nature, et par conséquent de leur plus ou moins de culpabilité. C'est ce qu'il était assez difficile d'établir à des théologiens, qui, n'étant pas médecins, ne pouvaient savoir au juste quel mode empêchait plus ou moins la conception, et ne faisaient attention qu'à ses caractères et à sa forme extérieurs ; c'est ainsi qu'ils ont voulu contre la vérité, que le coït pratiqué à l'instar des animaux fût le plus opposé à la nature, et qu'ils ont considéré la position *de côté* comme plus inoffensive ; tandis que cette dernière position qui, pour la figure, diffère peu du coït naturel, en dévie fort, en ce qu'elle rend la conception très difficile, sinon impossible.

N'en déplaise à tous ces saints auteurs, à beaucoup de confesseurs, et même à de très nombreux médecins, nous estimons que le coït dit naturel, la femme couchée sur le dos, l'homme par dessus, non seulement n'est pas le seul coït favorisant ce que nous recherchons avant et par dessus tout, la fécondation, mais encore que cette position n'est pas la vraie position, le vrai coït de fécondité.

Nous prétendons anatomiquement et physiologiquement montrer et démontrer que le seul coït qui, dans tous les cas, chez tous les couples, est suivi de fécondation (à condition, bien entendu qu'aucune sécrétion génitale ne les détruise) de pénétration, de conjugaison des éléments mâle et femelle, le seul coït, disons-nous, toujours apte à être suivi de fécondation, est le coït a posteriore, *selon le mode de la plupart des quadrupèdes.*

Réexaminons bien l'anatomie de l'Utérus.

L'utérus, dit Testut (1), vulgairement appelé matrice,

(1) L. Testut. Traité d'anatomie humaine. Paris. O. Doin, 97.

est un organe creux, à parois épaisses et contractiles, destiné à servir de réceptacle à l'ovule après la fécondation. Il reçoit ce dernier au sortir de la trompe, le retient dans sa cavité pendant toute la durée de son évolution et, quand il est arrivé à sa maturité, contribue par ses contractions à l'expulser au dehors. L'utérus devient ainsi l'organe de la gestation et de la parturition. On le rencontre chez tous les animaux dont les œufs ne portent pas en eux-mêmes les matériaux nutritifs nécessaires au développement de l'embryon et du fœtus : il fait défaut, par conséquent, chez les oiseaux, les reptiles, les batraciens et les poissons ; mais son existence est constante dans toute la série des mammifères depuis les Monotrèmes jusqu'aux Primates.

POSITION DE L'UTÉRUS.

Sur l'embryologie de l'Utérus tous les auteurs sont d'accord.

Il n'en est pas de même sur la position et les rapports de position de l'Utérus avec les divers organes contenus dans la cavité pelvienne.

Testut nous dit :

S'il est en splanchnologie une question controversée, c'est bien certainement celle qui a pour objet de définir la position normale de l'utérus. On a écrit sur ce sujet de volumineux mémoires.

Cette solution comporte la réponse aux deux questions suivantes :

1° Quelle est la direction de l'utérus en elle-même, c'est-à-dire indépendamment de ses rapports avec les parois de l'excavation pelvienne, l'organe étant considéré à l'état d'isolement ;

2° Quelle est la direction de l'utérus en place ou, ce

qui revient à peu près au même, sa direction par rapport aux parois pélviennes, par rapport au plan horizontal.

Sur la première question, les auteurs s'accordent généralement à admettre que l'axe du corps et celui du col ne sont pas exactement dans la même direction, mais qu'ils s'inclinent très légèrement l'un sur l'autre, de façon à former par leur ensemble une ligne courbe dont la concavité regarde la symphyse pubienne.

L'inclinaison réciproque des deux axes du corps et du col est mesurée par l'angle que forment ces deux axes en se rencontrant. Cet angle, que l'on pourrait appeler *angle d'incurvation de l'utérus*, est toujours très obtus, du moins à l'état normal : il oscille ordinairement entre 140 et 170 degrés.

On rencontre assez fréquemment des angles beaucoup moins ouverts, des angles de 120 et 100 degrés ; mais des inflexions aussi prononcées ne paraissent pas normales : elles sont forcées ou pathologiques.

Quoi qu'il en soit du degré d'ouverture de l'angle d'incurvation de l'utérus, cet angle est à peu près constant : Boulard l'a observé 98 fois sur 107 sujets, et, d'autre part, les recherches de Panas (*Arch. de méd.*, 1869) et de Crédé (*Arch. f. Gynekol.*, 1870) nous apprennent que l'utérus sans courbure antérieure, ne s'observerait que dans le tiers des cas.

En ce qui concerne la deuxième question, la direction de l'utérus par rapport à l'excavation pelvienne, nous nous trouvons en présence des opinions les plus contradictoires.

Les uns, avec Cruveilhier, Sappey, Langer, Bandi, Kœlliker, enseignent que l'axe de l'utérus se confond avec celui de l'excavation.

D'autres admettent que l'utérus, fortement incliné en avant, presque horizontal, repose sur la face postérieure de la ; cette opinion, ardemment défendue par SCHULTZE, est encore acceptée par HIS et par WALDEYER.

Enfin, pour un grand nombre d'anatomistes et de gynécologistes, parmi lesquels citons CLAUDIUS, LUSCHKA, BRAUME et RUDIMGER, l'utérus, au lieu de s'incliner en avant comme tout à l'heure, se renverserait en arrière pour s'appliquer contre le rectum.

Adoptant une opinion mixte, TSCHAUSSOW conclut de nombreuses recherches, entreprises sur des sujets de différents âges, que l'utérus est incliné en avant chez l'enfant et la femme nullipare, incliné en arrière chez la femme multipare. Comme on le voit, le désaccord est on ne peut plus complet.

DIRECTION DE L'UTÉRUS, DU COL ET DU VAGIN.

Au point de vue de la position normale de l'Utérus dans la cavité pelvienne il y a donc déjà désaccord complet entre les auteurs.

Mais ce qu'il nous importe plus encore de connaître, ce sont les directions *de l'Utérus et du Col par rapport au Vagin.*

Le corps de l'utérus est pour ainsi dire en équilibre instable et, de ce fait, obéit à toutes les sollicitations quelque légères qu'elles soient, qui le poussent en avant du côté de la vessie, ou, en arrière, du côté du rectum

Or, ces sollicitations sont pour ainsi dire continuelles. Elles proviennent de la vessie, du rectum et de la masse intestinale...

Dans ces déplacements passifs que subit l'utérus sous l'influence des organes voisins, trois ordres de faits peu-

vent se produire, constituant ce qu'on appelle des versions, des flexions et des torsions.

Dans les *versions*, l'utérus bascule autour d'un axe horizontal passant entre le corps et le col : il en résulte naturellement que les deux extrémités de l'organe se portent en sens inverse.

Suivant que le corps de l'utérus se déplace en avant, en arrière ou sur les côtés, le déplacement prend le nom d'*antéversion*, de *rétroversion* et de *latéroversion*, cette dernière se subdivisant naturellement en deux variétés, la *latéroversion droite* et la *latéroversion gauche*.

Dans les *flexions* par déplacement du corps, celui-ci s'incline plus ou moins sur le col en formant un angle, l'*angle de flexion*, dont l'ouverture diminue au fur et à mesure que l'inclinaison augmente.

Ici encore, suivant l'orientation de l'angle précité, on distingue les quatre variétés suivantes : l'*antéflexion*, la *rétroflexion*, la *latéroflexion droite* et la *latéroflexion gauche*, dénominations suffisamment expressives par elles-mêmes pour ne pas avoir besoin de définition.

Enfin, dans les *torsions*, l'utérus subit un mouvement de spire à axe vertical, mouvement de spire en vertu duquel ses deux extrémités se portent en sens opposé. Du reste, cette torsion peut se faire à droite ou à gauche, créant ainsi deux variétés, la *dextrotorsion* quand la face antérieure de l'utérus regarde à droite et *l'ævotorsion* quand elle regarde à gauche.

Les torsions de l'utérus existent rarement seules : elles coïncident le plus souvent avec l'un des déplacements précités, principalement avec les rétroversions.

Nous devons ajouter que, sur la plupart des sujets adultes, surtout après de nombreuses grossesses, l'utérus

s'incline un peu du côté droit ou du côté gauche, mais de préférence du côté droit (1).

A cette déviation latérale (*latéroversion droite*), s'ajoute ordinairement un léger mouvement de torsion sur l'axe, en vertu duquel l'angle supérieur gauche de l'utérus est situé sur un plan un peu antérieur à celui qu'occupe l'angle supérieur droit ; autrement dit, la face antérieure de l'organe regarde légèrement à droite, la face postérieure légèrement à gauche (*dextrotorsion*).

Pour expliquer cette disposition, on a invoqué la présence du rectum à gauche, hypothèse peu conciliable avec ce fait, que dans la grande majorité des cas l'origine du rectum est à droite et non à gauche. Il paraît plus rationnel de la rattacher à l'influence du côlon pelvien qui, comme on le sait, se porte de gauche à droite et d'avant en arrière, direction qui répond exactement aux déviations précitées du corps de l'utérus...

Mais, et c'est pour notre sujet, le principal:

D'autre part, le vagin ne continue pas exactement la direction de l'utérus. Les axes des deux organes s'inclinent l'un sur l'autre de façon à former un angle dont

(1) Au moment de la menstruation, l'utérus se congestionne, devient turgescent et présente pour ainsi dire, pour employer une expression de Rouget, une sorte d'érection. Par suite, son volume augmente et sa consistance s'atténue ; les lèvres du col, notamment, offrent un certain degré de ramollisement, que l'on perçoit facilement à l'aide du toucher.

Mais, c'est la muqueuse du corps qui subit, pendant la période menstruelle, les changements les plus notables. L'hyperhémie active dont elle est alors le siège amène une réplétion exagérée des capillaires et finalement leur effraction.

Dès lors, l'hémorrhagie se produit et un sang noir, visqueux, mêlé de cellules épithéliales, s'écoule à l'orifice externe du col d'abord, puis à la vulve.

l'ouverture regarde la symphyse. Cet angle varie naturellement avec la direction de l'utérus, laquelle se modifie, comme nous l'avons vu, dans les conditions les plus diverses ; il mesure en moyenne, la vessie étant à l'état de demi-réplétion, de 90 à 110 degrés.

Unité de direction — Sureté de fécondation.

Ces données de l'Anatomie et de la Physiologie bien comprises, la démonstration est faite de la loi que nous avons énoncée, du coït que nous conseillons, prônons, défendons de toute notre énergie contre la routine, contre l'habitude invétérées, au nom, non seulement de l'intérêt supérieur de la Patrie, mais encore de la procréation générale, de l'Humanité.

La position a posteriore *est la seule où l'angle formé par les deux directions de l'Utérus et du Vagin est de 0 ou 180 degrés.*

C'est ce qu'il fallait démontrer.

Et de fait, dans cette position, l'Utérus maintenu entre la vessie et l'intestin, est précisément dans la même direction que le col, et, mieux encore, Utérus, Col et Vagin (*celui-ci soutenu et maintenu par le pénis*) ont tous trois la même direction, et par conséquent, le jet spermatique aura lui aussi, précisément, cette même direction.

Fatalement, *si déjà le pénis n'a pas éjaculé directement dans le col*, fatalement la liqueur séminale pénètrera dans le col, les spermatozoïdes arriveront dans l'Utérus, *la fécondation aura lieu.*

Mais déjà, cette position n'était-elle pas indiquée, connue, pratiquée des Romains ?

Les peintures retrouvées à Herculanum et à Pompeï, la planche 23 en particulier du Musée secret des reproductions, ne laissent aucun doute à cet égard.

Mieux encore, le bon vieux Lucrèce, dans son admirable, De natura rerum, *ne nous dit-il pas :*

On pense généralement que la posture la plus favorable à une épouse pour concevoir est celle des quadrupèdes de toute espèce, parce qu'alors les seins étant appuyés et les reins soulevés, les germes trouvent naturellement leur place. Une femme légitime n'a, d'ailleurs, nul besoin de se livrer à des mouvements voluptueux. Lorsqu'une femme enivrée de plaisir stimule l'homme en s'agitant de manière à épuiser ses entrailles qui se fondent, elle s'empêche elle-même de concevoir. Elle fait ainsi sortir le soc du sillon, elle écarte la semence de la place qui lui est destinée. Les filles s'agitent ainsi dans leur intérêt, pour n'être pas trop souvent réduites à la langueur de la grossesse, et en même temps pour éveiller chez leurs amants des plaisirs plus vifs ; mais nos épouses n'ont nul besoin de pareils artifices.

Il arrive quelquefois qu'une femme sans beauté se fait aimer, sans que le courroux des dieux et les flèches de Vénus y soient pour rien. Car, par son adresse, par sa complaisance et par les soins qu'elle donne à sa personne une femme peut accoutumer un homme à vivre agréablement avec elle. Au reste, l'habitude amène l'amour. Car des impressions souvent répétées, si légères qu'elles soient, finissent par triompher de tout et par tout ébranler à l'aide du temps. Ne vois-tu pas que de simples gouttes d'eau qui tombent sur la roche finissent avec le temps par percer la roche même ?

Lucrèce et les Romains d'ailleurs, ne furent pas les seuls, ni les premiers.

La théologie (1) *hindoue enseignait déjà :*

(1) A tous égards, les études exégétiques sont intéressantes et fruc-

Quant la femme se tient sur ses mains et ses pieds comme un quadrupède, et que son amant la monte comme un taureau, cela s'appelle l'union de la vache.

Dans cette position, on peut faire sur le dos toutes mignardises qui se font ordinairement sur le devant du corps.

L'homme peut aussi saisir avec sa main droite les seins et avec la main gauche titiller le clitoris, tandis qu'il meut son linga dans le vagin, ce qui double la vo-

tueuses. Ainsi dans „La Mort et le Diable”, de Pompeyo Gener, nous lisons

DE L'HYPOSTASE FÉMININE DE IAHVEH. — Il est véritable Dieu du monothéisme, il n'a ni compétiteur ni femme. »

Il résulte des études exégétiques de M. Ch. Clermont Ganneau (Revue critique, 12 janvier 1880) que Iahweh, le dieu des Israélites, aurait eu, avant la captivité de Babylone, son hypostase féminine, de la même façon que les autres dieux sémites. Cette hypostase est la Rouah (son souffle), qui, à cette époque, était considérée comme un être autonome, corporel même. Cet auteur estime que dans un grand nombre de passages bibliques où apparaît la Rouach, le texte portait primitivement une mention directe de la parèdre femelle de Iahweh; parèdre dont le nom a été systématiquement supprimé. Il croit que cette déesse, forme palestinienne d'Astarté-Anata, a été connue sous le nom de Qodech ou Qadech. Cet esprit féminin de Iahweh était donc son émanation immédiate, de même que la Tanit de Carthage était celle de Baal-Hammon. L'auteur assimile la Rouach, issue de la bouche et des narines de Iahweh, à l'Athénée sortie, de la tête de Zeus, et il fixe sa forme d'après les indications bibliques. Cette forme doit être à la fois anthropomorphe et ornithomorphe. L'oiseau, sous l'aspect d'un épervier, d'une chouette ou d'une colombe, rappelle la forme d'abord et ensuite les attributs de la déesse ; il permet aussi d'établir un rapport entre l'Athénée et ses prototypes orientaux.

Cette théorie vient donc expliquer la formation de l'Esprit-Saint et celle de la Vierge dans la pensée israélite. Le Saint-Esprit (Rouach-Qodech), sous forme de blanche colombe, ne fut que la représentation plastique de la mère dans la trinité : et la Vierge ne serait à son tour qu'un doublet anthropomorphique...

lupté de la femme ainsi caressée et peut hâter son spasme de manière à le faire coïncider avec celui de l'homme.

C'est la position où la matrice est la mieux située pour la conception, car alors son fond est plus bas que son orifice. C'est la plus naturelle et la moins voluptueuse, car le clitoris n'est point touché, à moins qu'on y porte la main.

Rien de plus exact.

A l'encontre de l'habitude, de la routine, à l'encontre des théologiens et de pas mal de médecins, nous estimons que le seul coït apte à être suivi de fécondation, dans tous les cas, chez tous les couples, — et non pas seulement dans les cas d'obésité comme on le conseille — le vrai coït de fécondité, est la position a postériore, *de par l'Anatomie et la Physiologie même.*

Dans cette position, si déjà le pénis n'a pas éjaculé directement dans le col, fatalement la liqueur séminale pénétrera dans le col, les spermatozoïdes arriveront dans l'Utérus, *la fécondation aura lieu*





DEUXIEME PARTIE

DES CARESSES





UNIONS ET CARESSES

CHAPITRE PREMIER

I

Les Unions et les Caresses

A coup sûr, une grande partie des lecteurs, après quelques auteurs aussi, seront, de prime abord, étonnés, de trouver sous le titre *Caresses* l'étude et l'examen anatomique et physiologique de certains coïts.

Ils le seront moins à la réflexion.

Pour nous, en effet, c'est à dessein que nous avons éliminé de la première partie de notre ouvrage, *Les Coïts*, et ramené dans cette seconde partie, *Les Caresses*, les Unions sexuelles qui n'ont pas pour but unique, ce que nous voulons exclusivement examiner, étudier, *répandre* : LA FÉCONDATION.

D'ailleurs encore, un peu plus d'attention fera remarquer la disproportion considérable que *nous avons voulue* entre les deux parties de cette étude.

Il nous répugne en effet d'avoir à noter des unions qui ne prêtent pas à la fécondation. Nous n'avons pas voulu les classer dans les coïts rituels, vrais, suivis de fécondation.

Ces unions, ne sont pas des coïts, selon nous, mais de simples et vulgaires caresses.

Nous les effleurerons à peine, ne les citerons que pour les stigmatiser comme elles doivent l'être, pour les rejeter vraiment et à tout jamais des pratiques humaines.

II

Unions vulgaires selon le rite Hindou

Tous les moralistes les comprenaient bien ainsi, comme nous.

Aussi, dans le Kama-Soutra, consacraient-ils à peine quelques lignes aux Unions vulgaires, eux si prolixes dans les coïts sacrés.

Lorsque l'homme et la femme s'unissent debout, appuyés l'un contre l'autre ou bien contre un mur ou un pilier, c'est l'*union appuyée.*

Quand l'homme, adossé à un mur, soulève et soutient la femme assise sur ses mains jointes, tandis que celle-ci, les bras entrelacés autour de son cou, l'embrasse avec ses cuisses vers le milieu du corps, et s'imprime à elle-même un mouvement à l'aide de ses pieds qui touchent le mur auquel l'homme est appuyé, cela s'appelle la *connexion par suspension.*

(Cette position est figurée dans la collection des fermiers généraux, reproduction des camées érotiques antiques).

On peut, de même, imiter l'acte du chien (1), du

(1) N° 1. Martial, livre X. — « Deux galants se rencontrèrent un matin chez Phillis, elle les satisfit tous les deux en même temps: l'un la prit par devant, et l'autre par derrière. »

N° 2. La Sodomie. — Dans l'Inde, cette pratique, à cause des

bouc, du daim, la montée et la pénétration forcée de l'âne et du chat, le bond du tigre, le frottement du verrat et la saillie de la jument par l'étalon, en opérant comme ces différents animaux avec leur femelles.

souillures qu'elle est censée entraîner, n'a jamais eu beaucoup de faveur.

Les musulmans l'y ont propagée en l'approuvant.

Il ne paraît être ici question que de l'union basse, entre un homme et une femme : elle est moins révoltante que la sodomie parfaite, qualification que les théologiens donnent à l'union avec un mignon.

Le P. Gury, art. 434. — « La sodomie parfaite n'est pas de même espèce que la sodomie imparfaite parce que, dans la première, l'homme est porté vers le même sexe et contre la nature, dans la seconde il est porté contre la nature.

« La première a un nom grec, la Philopédie, amour des jeunes garçons. »

On sait combien la philopédie était en faveur chez les Grecs et les Romains. Tous les vers d'Anacréon sont consacrés à Batyle. Qui ne connaît le vers de Virgile :

« Formosum pastor Corydon ardebat Alexim !

N° 3. Les Latins. — Parmi les poètes latins qui ont chanté l'amour, Ovide est le seul qui se taise sur les mignons.

Catulle et Tibulle se montrent attachés à leurs mignons autant qu'à leurs maîtresses. Catulle, poésie XV : « Je te recommande mes amours, Aurélius, toi qui est redoutable à tous les adolescents beaux ou laids. Satisfaits ta passion quand et comme il te plaira, dans toutes les ruelles où tu trouveras un mignon de bonne volonté, je n'en excepte que le mien seul ; mais si ta fureur lubrique s'attaque à lui, malheur à toi ! Puisses-tu, les mains liées, publiquement exposé, subir l'affreux supplice que le raifort et les mulets font souffrir à l'adultère (sans doute le même qu'en Chine).

Tibulle, dans l'Elégie IV, livre I, donne des leçons aux amants des jeunes garçons.

« Prête-toi à toutes les fantaisies de l'objet que tu aimes.

« Pour l'accompagner, ne crains ni la fatigue de la route, ni le chaud, ni le froid, ni les intempéries.

« Veut-il traverser l'onde azurée, prends la rame.

« Veut-il s'excercer à l'escrime, badine d'une main légère, et souvent laisse ton flanc à découvert, alors tu pourras essayer de lui ravir un baiser qu'il laissera prendre en résistant.

L'UNION D'UN HOMME AVEC DEUX FEMMES. — Quand un homme caresse deux femmes dans le même moment, cela s'appelle l'union double. Elle peut se faire lorsque

« Bientôt, il accordera ces baisers à tes prières, et enfin, de lui-même, il s'enlacera à ton cou.

« Mais hélas, les jeunes garçons ont pris l'habitude d'exiger des présents. Enfants, aimez les doctes poètes, l'or ne doit pas l'emporter sur la muse. Que le barbare qui est sourd à leur voix, qui vend son amour, soit attaché au char de Cybèle, qu'il se mutile honteusement au son de la flûte phrygienne.

« Vénus elle-même veut qu'on écoute les doux propos : elle s'intéresse aux plaintes de l'amant qui supplie, à ses larmes touchantes. »

Dans son célèbre chapitre : Des Amours, Lucien complète ces leçons par la description de la séduction finale...

N° 4 Martial adresse nombre d'épigrammes aux philopèdes et aux gitons.

IX, 64. — « Tous les gitons t'invitent à souper, Phébus; celui qui vit de sa mentule n'est pas, je pense, un homme pur.

XI, 22. — Il maudit un pédéraste masturbant...

XI. 26, — Au jeune Théophorus. « Donne-moi, enfant, des baisers parfumés de Falerne et passe-moi la coupe après y avoir trempé tes lèvres. Si tu m'accordes, en outre, les vraies jouissances de l'amour, moins heureux sera Jupiter avec son Ganymède. »

XII, 64. — Sur Cinna. « D'un esclave plus blond, plus frais que le fût jamais esclave, Cinna fait son cuisinier ; Cinna est un fin gourmet. »

XII, 69. — A Paullus. « Comme pour tes coupes et tes tableaux, Paullus, tu n'as, en fait d'amis, que des modèles. »

XII, 75. — Sur les mignons. « Politimus n'est bien qu'avec les jeunes filles ; Atticus regrette ingénument d'être garçon ; Secondus a les fesses nourries de glands ; Diodymus est lascif et fait la coquette ; Amphion pouvait naître fille. Je préfère, amis, les douces faveurs de ces mignons, leurs dédains superbes et leurs caprices à une dot d'un million de sesterces. »

XI, 43. — Contre Sabellus.

« Tu m'as lu, Sabellus, sur des scènes de débauche, des vers par trop excessifs et tels que n'en contiennent pas les livres obscènes d'Elephanta. Il s'agit de nouvelles postures érotiques, de l'accouplement par cinq formant une chaîne, enfin de tout ce qu'il est possible de faire quand les lumières sont éteintes ; ce n'est pas la peine d'être si éloquent. »

deux femmes se tiennent horizontalement sur le bord d'un lit, l'une sur l'autre, face à face, comme deux amants, et les jambes en dehors du lit; le linga passe

« N° 6. La sodomie dans les armées et chez les femmes.

D'après Catulle, la philopédie était de son temps tout à fait générale à Rome, dont la plupart des citoyens étaient encore à cette époque des soldats. C'est dans les camps, sans doute, qu'ils avaient contracté ces habitudes qu'on trouve déjà chez les Grecs dans les armées.

Ainsi on lit dans la Retraite des Dix mille (Xénophon) que, pour alléger la marche, on ne permit aux mercenaires d'emmener avec eux aucun impedimentum, butin ou esclave, excepté un jeune garçon pour chaque soldat.

Les Mille et une Nuits, sont un recueil de Sodomies que la traduction de Galand a transformées en galanteries décentes.

Cette débauche existe dans nos corps indigènes d'Afrique et, pour ce motif, on ne devrait point y admettre de Français, même comme engagés volontaires.

Malheureusement on la trouve aussi dans les compagnies de discipline. On voit à quelle démoralisation sont exposés les enfants de familles honnêtes condamnés par les conseils de guerre.

Il fut un temps où quelques officiers d'Afrique avaient pris goût à la sodomie imparfaite. (L. Loc. cit.).

Les patronnes de quelques maisons de tolérance de France se plaignaient des offenses faites par eux à la dignité de leurs nymphes.

Cependant quelques femmes provoquent à cette débauche et y prennent un certain plaisir (la proximité du rectum et du canal vaginal établit une sympathie du premier avec le vagin et l'utérus) et elles l'accompagnent ou la font accompagner d'une autre, le clitorisme.

« La sodomie s'observe à tous les âges de la femme, depuis huit ans jusqu'à cinquante et même plus ; elle est surtout fréquente entre seize et vingt-cinq ans parmi les observations recueillies à l'hôpital d Lourcine. Les femmes qui viennent là ne présentent pas des habitudes invétérées de sodomie comme les prostituées. » (J. Guyot).

A. Tardieu avait fait les mêmes remarques, et il nous dit :

« Chose singulière, c'est principalement dans les rapports conjugaux que se sont produits les faits de cette nature. C'est, en général, très peu de temps après le mariage que les hommes commencent à imposer à leurs femmes leurs goûts dépravés. Celles-ci, dans leur innocence, s'y soumettent d'abord, mais, plus tard, averties par la douleur ou

alternativement d'un yoni dans l'autre, par des coups successifs, les uns à *recto*, les autres à *retro*.

L'union simultanée avec plusieurs femmes s'appelle l'union avec un troupeau de vaches.

On a de même l'*union dans l'eau* ; c'est celle de l'éléphant avec plusieurs femelles, qui ne se pratique, dit-on, que dans l'eau ; l'*union avec plusieurs chèvres, celle avec plusieurs gazelles*, c'est-à-dire que l'homme reproduit avec plusieurs femmes les mêmes actes que ces animaux avec plusieurs femelles.

Dans le Gramaneré, plusieurs hommes jeunes jouissent d'une femme qui peut être l'épouse de l'un d'eux, l'un après l'autre ou tous en même temps. La femme est étendue sur l'un deux ; un autre consomme l'hyménée de l'yoni et du linga ; un troisième se sert de sa bouche, un quatrième embrasse le milieu de son corps et ils continuent de cette manière, en jouissant alternativement des différentes parties de la femme.

La même chose peut se faire quand plusieurs hommes

renseignées par une amie, par leur mère, elles se refusent plus ou moins opiniâtrement à des actes qui ne sont plus dès lors tentés ou accomplis que par la violence. C'est dans ces derniers cas seulement que le médecin intervient, consulté par la justice. La cour suprême a rendu plusieurs arrêts consacrant le principe que le crime d'attentat à la pudeur peut exister de la part du mari se livrant sur sa femme à des actes contraires à la fin légitime du mariage, s'ils ont été accomplis avec violence physique. »

Les révélations des hommes de l'art expliquent comment des théologiens ont pu, sans être des érotomanes ou des exploiteurs de conscience, tracer aux confesseurs la règle suivante :

« Immédiatement avant le mariage, avertir la fiancée qu'elle devra se refuser à tout ce qui est contraire à la procréation, et, en cas de doute sur l'application de cette prescription dans le mariage, consulter au besoin son confesseur. »

sont en compagnie avec une courtisane, ou quand il n'y a qu'une courtisane pour satisfaire un grand nombre d'hommes.

L'inverse peut se faire par les femmes du harem royal, quand, accidentellement, elles peuvent y introduire un homme.

Dans le sud de l'Inde, on pratique aussi l'union basse, c'est-à-dire l'introduction du linga dans l'anus.

L'aphorisme suivant forme, en deux vers, la conclusion du sujet :

« L'homme ingénieux multiplie les modes d'union en imitant les quadrupèdes et les oiseaux ; car ces différents modes pratiqués suivant l'usage de chaque pays et les goûts de chaque personne inspirent aux femmes l'amour, l'amitié et le respect. »

Respect et Amitié, où allez-vous vous loger, dieux grands !

III

Unions vulgaires selon le rite Musulman

Et l'auteur de « El Ktab » ne dit-il pas aussi :

On m'a demandé, et on me demande encore souvent, si le *Aze*, ou détournement de la semence fécondante, que d'autres appellent *Sreuk'* — soustraite frauduleusement, — afin d'éviter la conception, était une chose licite ou illicite?

Je répondrai que, conformément à plusieurs traditionnistes, cet acte serait licite si les deux époux étaient d'accord sur son accomplissement ; mais qu'il n'y a rien dans le Koran de bien positif à cet égard. Djàber a bien raconté que : « Du temps du Prophète, et quand le Koran lui était envoyé et révélé du ciel, il s'abstenait, avec sa femme, du complément final, c'est-à-dire de l'éjaculation spermatique dans les organes génitaux de la femme. — Le Prophète en fut informé et, ajoute Djàber, il ne nous défendit pas cette pratique, mais il nous dit : « Pas un souffle — c'est-à-dire une âme — n'aura été créée par la créature jusqu'au jour de la résurrection générale, que ce souffle n'ait son existence sur la terre, sous la forme humaine ; et, par conséquent, quoique vous pratiquiez le coït imparfaitement, cela n'empêchera point, si Dieu le veut, que vos femmes deviennent mères à la suite de pareils coïts.

D'un autre côté, Omar a dit : « Le Prophète nous a défendu le coït incomplet, ou par détournement de sperme, avec la femme non esclave, à moins qu'elle n'y consente. » D'autre part, une tradition, émanée du Prophète, permet à la femme de se médicamenter pour supprimer ses règles, mais à condition que le médicament ne puisse nuire (1).

Je pense, sur tout ceci, avec les docteurs du rite *Chàfeite*, que la raison condamne ce détournement de sperme ; car, s'il en était ainsi, si cette pratique était permise, ce serait aller contre la loi même de la procréation. Quant à la femme, elle ne doit se médicamenter, dans le but de supprimer ses règles, que si son mari y consent.

Je sais bien, pour en finir avec cette question du détournement du sperme, que ceux qui en sont partisans s'appuient sur le verset 223 du chapitre II du Koran (2). Mais comme, en définitive, cette pratique est une forme de l'*onanisme*, et que ce *vice* est prohibé par tous les docteurs de loi, il en résulte qu'il faut condamner, en son principe, tout détournement de semence, quels qu'en soient le mode et la manière de l'opérer.

Il y a également une raison importante pour que vous

(1) C'est de cette tradition, que s'autorisent arbitrairement les sultans de Constantinople pour faire provoquer l'avortement de certaines princesses à l'aide d'une maîtresse sage-femme attachée au harem impérial, connue sous le nom de : « La sage-femme sanglante ».

(2) « Les femmes sont votre champ. Cultivez-le de la façon que vous l'entendrez, ayant fait auparavant quelque acte de piété. Craignez Dieu, et sachez qu'un jour vous serez en sa présence. Annoncez aux croyants d'heureuses nouvelles. »

Comme le Khôdja cite souvent ce passage du Koran, j'ai pensé qu'il était bon de le donner, une fois pour toutes, dans son entier (de R.)

évitiez d'avoir recours à cette action : cette raison, c'est qu'elle est nuisible à la santé qu'elle peut altérer profondément, physiquement et moralement, ainsi que nous en avons de trop nombreux exemples.

L'onanisme proprement dit concerne toute action qui, soit avec la main, soit avec la bouche d'une femme, d'un eunuque ou d'un jeune garçon, a pour but de provoquer l'éjaculation du sperme, au détriment de l'acte naturel et à celui de la femme. L'onanisme buccal est très répandu chez les chrétiens et dans les différentes sectes de cette croyance ; c'est un reste des anciennes orgies qui se commettaient dans certains temples païens ou idolâtres. Les chrétiens, en s'écartant des enseignements primitifs du prophète Jésus, que son nom soit glorifié ! tombèrent à leur tour dans l'idolâtrie (1) et conservèrent un grand nombre des cérémonies idolâtres que Jésus lui-même avait condamnées, et que notre saint Prophète a également flagellées. Il ne faut pas douter que l'onanisme buccal soit un legs de ces pratiques détestables, dont l'origine barbare remonte à la nuit des temps. Laissez donc, ô vous qui croyez ! ces pratiques aux chrétiens, aux idolâtres et aux juifs, car il est certain que l'onanisme, quelle que soit la manière dont il est pratiqué, « entraîne avec lui la tristesse, le manque de courage, et qu'il

(1) La doctrine exposée encore ici par le vieux savant est conforme en tout point à l'esprit du Koran et de l'Islam qui condamnent aussi bien l'avortement — voir la note de la page 198 — que l'onanisme, deux pratiques opposées au but final de la copulation : la procréation. Ce que le maître dit également des chrétiens se retrouve dans presque tous les chapitres du Koran. J'ajoute que c'est là, surtout pour les musulmans lettrés, la principale raison d'être de la mission de Mohammed.

affaiblit les appétences, les désirs, les puissances organiques, » ainsi que l'a si bien dit le cheikh, le savant Djélâl-ed-din, Abou Soleiman Dâoud, à qui Dieu fasse miséricorde !

Il est des docteurs qui, induits en erreur ou interprétant mal cette phrase, attribuée par les traditionnistes au Prophète, « faites tout, plutôt que de vous laisser allez à l'adultère et à l'inceste (1), » prétendent que l'on peut, dans certain cas, faute de femme, en voyage par exemple, soulager la nature, quand elle est trop ardente, en se débarrassant par l'onanisme simple, c'est-à-dire l'*eummaïra* (2), du surcroît de la liqueur spermatique. Ces mêmes docteurs affirment que, dans ce cas, seul, l'*eummaïra* est permise si elle n'a lieu que dans le but d'aider la nature en la soulageant, sans la recherche du plaisir et sans que la volupté lascive en soit l'ordonnatrice.

Contrairement à cette opinion et en raison du moyen que la nature possède de se débarrasser pendant le sommeil — par des rêves éjaculateurs (3) — de ce qui peut produire la congestion des organes, je n'hésite pas à condamner cette manière de voir de certains docteurs et

(1) Le Koran, chap. XVI, v. 34, dit textuellement ceci : « Evite l'adultère, car c'est une turpitude et une mauvaise route. »

(2) Masturbation pratiquée sur soi-même avec la main.

(3) Dans" De Natura serum, Lucrèce, universel, avait noté :

E, que dirai-je de l'adolescent ? Quand la semence mûrie par les années dans toutes les parties de son corps, commence à envahir les étroits canaux ouverts par la jeunesse, des simulacres détachés de diverses personnes viennent le visiter dans son sommeil et lui présentent un beau visage, un teint frais, dont la vue émeut et sollicite en lui les organes gonflés par la semence : l'illusion va souvent jusqu'à lui tenir lieu de la réalité, si bien qu'un flot abondant échappé de se veines inonde son vêtement.

a déclarer, le Koran en main, qu'à tous les points de vue, l'onanisme, dans toutes ses pratiques, doit être considéré comme une œuvre démoniaque, dangereux à la santé du corps et de l'esprit, capable des plus grands maux, indigne d'un homme raisonnable (a).

Mais si, ô vous tous qui croyez ! vous êtes tombés dans cette erreur, qui est plus une faute qu'un grand péché, que le livre des chrétiens lui-même condamne, Dieu est miséricordieux et aime à pardonner, quand le repentir est entré dans notre corps, ainsi que le Koran l'a dit textuellement : « Si vous évitez les grands péchés qu'on vous a défendu de commettre, nous effacerons vos fautes, et nous vous procurerons une entrée honorable au paradis (1). »

Le Rite hindoue conseillait ces unions vulgaires. Le Rite musulman les pardonne seulement.

Il y a progrès.

(a) Quoi qu'en dise notre Khôdja, l'onanisme est assez répandu chez les musulmans adultes et célibataires. Très rare parmi leurs enfants et leurs jeunes gens, ce vice, dont les méfaits sont si considérables chez nos garçons et nos fillettes, se rencontre chez les hommes faits, parmi les arabes en particulier, mais sans les terribles effets que son abus produit sur les chrétiens. Les musulmanes, en revanche, se masturbent peu. Beaucoup ignorent même cette pratique. Quant à l'onanisme buccal, il n'est pratiqué par aucune musulmane : les prostituées, celles qui se rencontrent en Algérie, se refusent énergiquement à cette pratique, si commune, il faut bien le constater, chez les chrétiennes de cette catégorie (de R.)

(1) Koran, chap. IV, v. 35.

Unions vulgaires selon le rite Catholique

Toutes les règles de morale se réclament de Dieu.

Pompeyo Gener (1) s'est étendu sur la transition du culte de la Nature aux cultes Phalliques, puis des cultes phalliques à l'Ascétisme chrétien.

L'esprit qui anime les théologiens, dit-on dans Mœ-

(1) La Mort et le Diable. Histoire et philosophie des deux négations suprêmes par Pompeyo Gener (contribution à l'Etude de l'évolution des Idées) Préface de Littré. Paris, Reinwald. 1880.

« C'est pourquoi la chair qui d'abord avait été l'objet d'un culte fut dès lors stigmatisée. La Nature, qu'on avait divinisée, devient odieuse. »

La transition du culte de la Nature à l'ascétisme ne fut pas violente ; elle fut le résultat d'une évolution lente du paganisme qui se transformait en monothéisme, pendant que le christianisme apparaissait comme étant encore en quelque sorte une religion de la Nature. La tendance antinaturaliste, le divorce avec ce monde, triompha plus tard. Le Khristos, cette émanation du dieu bon des premiers chrétiens alexandrins, à certains égards avait le caractère d'un dieu phallique comme Adou, Tammuz et Osiris. Les premiers chrétiens alexandrins avaient un Evangile, lequel fut commenté plus tard par Vapias ; Evangile qu'on trouve cité dans Eusèbe et Clément d'Alexandrie. Cet Evangile, que ce dernier auteur appelle Protoplaste, raconte que « lorsque Salomé demandait au

chialogia, depuis saint Thomas jusqu'à saint Liguori, dans les recherches sur les relations sexuelles entre époux, peut se résumer en quelques lignes. L'œil toujours fixé sur le texte sacré, ils savent que, si saint Paul a fait aux époux chrétiens un devoir rigoureux « de ne

Seigneur à quel moment ces choses qu'il disait arriveraient (on parlait de son règne), le Seigneur dit : Quand vous aurez foulé au pied le vêtement de la pudeur ; quand deux deviendront un, le mâle avec la femme, ni homme ni femme (Clém. d'Alex., p.553). Le même auteur dit dans ses Stromates (p. 704) : « La philosophie a compris que le Bon est le seul beau... le Logos a fleuri, et il a porté ses fruits dans le paradis, et il est devenu chair, et il a vivifié ceux qui ont goûté sa douceur, et nous le connaissons seulement par le bois. » « Nec absque ligno nobis venit in cognitionem. » Puis, Agapius nous apprend que le Khristos est l'arbre aux pommes, comme nous allons voir, et les deux affirment que le pommier, c'est le phallus. Saint Clément fait cette citation de l'Apôtre : « Quels sont donc ces deux et trois qui sont unis au nom du Seigneur et au milieu desquels est le Seigneur? C'est l'homme et la femme et le fils qu'il nomme Trois, car la femme s'unit à l'homme par Dieu. » « Quinam sunt autem illi duo et tres qui congregantur in nomine Domini in quorum medio est Dominus? An non virum et mulierem et filium tres dicit, quoniam mulier cum viro per Deum conjungitur. » Il faut remarquer que, selon M. de Rougé, le phallus, dans les hiérogliphes égyptiens, est représenté par le nombre 3. Ce fils qui est au milieu de l'homme et de la femme, ce seigneur ne serait autre donc que le phallus ou le lingam ; c'est pourquoi il est en fête quand l'homme et la femme sont unis. Nous avons vu que, dans un autre passage, saint Clément appelle le dieu fils le président de la génération (p. 541 et 542, édit. d'Ofsord). En définissant la raison du repos le septième jour, ce docteur produit une étrange correspondance entre les nombres, les organes de la génération et les fonctions de ceux-ci : « Le mariage, dit-il, est une union, et, de même que le mariage produit le fils par l'union de la femme et de l'homme, de même le nombre de six est le produit de l'impair ternaire qu'on appelle

disposer des sources de la vie que dans l'honneur et la sainteté » (I, *Thessal*, IV, 5), d'autre part il n'a pas manqué de signaler aux fidèles les embûches et les tribulations que les époux avaient à redouter de la part de

mâle et du nombre binaire qu'on appelle femelle. Le septénaire n'est pas produit, car deux fois trois deviennent six. C'est donc avec raison que le septénaire est considéré sans enfants... une espèce de repos où l'on ne marie pas.»(Strom., 811.) Saint Epiphane pensait d'une façon analogue. Plutarque nous raconte que Bubaste, la lune sous l'aspect de vierge en Egypte, présidait ce nombre 7, lequel signifiait l'inaction du Père.

Dans la rédaction primitive des Epitres de Paul, on lisait : « C'était le fils qui donnait la vie. » Et on trouvait chez l'Apôtre cette étrange imprécation tout à fait osirienne : « Ne soyez pas fornicateur... Je couperais les membres du Khristos et je ferais de vous les membres d'une prostituée. » (1re aux Corinth., chap. VI.) — Il faut rapprocher ce passage de celui du Papyrus de Deveria (p. 34, liv. VI); il s'exprime textuellement ainsi : « Ordre prononcé par la majesté de ce Dieu : « Faites les mutilations des membres du père Osiris, aux corps des méchants, des charnels, des déchus. » Les fornicateurs, les impurs étaient après leur mort, mutilés dans leur membre viril, pour avoir suivi Typhon, Timée de Locres menace aussi les dissolus de ce châtiment.

L'Apôtre dit encore, dans un autre passage : « Evitez les jeunes veuves qui ont fait la luxure en Khristos; elles ne veulent pas renoncer à ce plaisir; qu'elles se marient donc et qu'elles fassent des enfants. »

Il faut lire ce texte dans saint Epiphane (p. 67), où l'on trouve textuellement : « In Christo luxuriatæ sunt... nubere volunt. » Car les moines ont postérieurement mis à la place « contra Christum » ou « en secouant le joug de Jésus-Christ, » ce qui n'offre pas de sens, du moment que saint Paul ne pouvait donc considérer que cette luxure effectuée par les veuves pendant qu'elles étaient mariées, était contraire à Jésus-Christ. La rédaction primitive se présente au contraire très claire du moment que l'on considère l'idée que ces chrétiens, imbus de platonicisme et d'égyptianisme, se

cette chair, qui « convoite au rebours de l'esprit et tend à l'avilir » (*Galat.*, V., 7). Toute la sagacité théologique s'est donc appliquée à établir en théorie un équilibre raisonnable entre ces deux puissances adverses, de manière à ce que, tout en faisant à la nature charnelle de l'homme les concessions que réclame sa faiblesse, les droits de la chasteté fussent sauvegardés, et le précepte de l'Apôtre pratiqué dans la mesure des forces humaines soutenues par la grâce du sacrement : « Que votre union soit pleine d'honneur, et votre lit nuptial immaculé ! » (*Hébr.* XIII, 4).

C'est la meilleure des conclusions à l'examen donné des plaisirs ou délectations charnelles permises ou interdites aux époux.

On peut poser en prince que les époux pourront se permettre toutes les démonstrations d'amour qui tendront directement à la fin légitime du mariage, c'est-à-dire à la génération : ce que les théologiens formulent ainsi : « Dès que la fin est licite, les moyens proportionnés à cette fin le sont aussi ; là où la consommation est permise, tout ce qui peut y aider, y acheminer, l'est également. »

faisaient du Christ. Le Christ était pour eux l'émanation du dieu Agathos, laquelle s'incarne en chaque homme en lui donnant, en même temps que l'intelligence la force, et en produisant la vie par la génération. L'Apôtre ne prêchait-il pas : « Nous sommes tous membres du Christ? (1re aux Corinth., chap. VI, v. 3 et 27.) Saint Clément, cité par Photius (p. 286), dit que « le fils est appelé Logos, qu'il a le même nom que le logos du Père, mais une certaine vigueur, une puissance du Dieu, comme l'écoulement de son logos devenu intelligence et qui parcourt les cœurs des hommes. » Les Elkhésaïtes, contemporains d'Origène, proclamaient le Khristos supérieur descendu du ciel pour pénétrer le Christ terrestre.

Toute la doctrine théologique sur ce point peut se résumer dans ce passage de Billuart :

« Tous baisers, attouchements, regards, entretiens obscènes entre époux, *en dehors du danger de pollution et dans les limites de l'honnêteté naturelle,* sont licites s'ils se font dans l'intention du coït ; ce ne sont que des péchés véniels, si l'on s'y arrête sans se proposer le coït. J'ai dit : *dans les limites de l'honnêteté naturelle,* parce que cette indulgence n'est donnée aux époux, qu'en tant que les actes susdits sont ordonnés selon la nature et la droite raison en vue d'un coït naturel et humain ; et ils sont plus ou moins pécamineux selon qu'ils s'écartent plus ou moins de ces limites. Les époux transgressent gravement ces limites quand ils commettent quelque acte sodomique, ou agissent avec danger de pollution ; hors de ces deux cas, quelque honteux que soient les actes, ils ne paraissent pas excéder le péché véniel. »

a) *Les attouchements, regards impudiques, etc., entre époux, échangés pour le seul plaisir, sans rapport au coït, et en dehors de tout danger de pollution, sont-ils des péchés mortels ?*

Oui, répond une première opinion, parce que tout acte vénérien, qui ne se rapporte pas à la copulation conjugale, est un péché mortel. — Non, répond une seconde opinion, plus généralement acceptée : la raison en est que l'état conjugal, de même qu'il légitime la copule, légitime aussi ces actes : autrement, la société entre époux étant si étroite, l'impossibilité où il sont de si souvent s'accoupler les exposerait à de continuels dangers, si de tels actes étaient gravement illicites. Cette licence leur est accordée, alors même qu'ils devraient

s'abstenir du coït pour cause de maladie, ou d'impuissance accidentelle. Saint Liguori incline pour cette seconde opinion, « plus vraie, » dit-il, que la première.

b) *Ces mêmes actes sont-ils permis, dans le cas où les époux prévoient qu'il y aura pour l'un d'eux danger de pollution ?*

Ces actes sont exempts de toute faute, si la pollution n'est pas voulue, (Sanchez) et s'il n'y a pas danger d'y consentir. Encore faut-il qu'ils soient légitimés par une cause honnête, celle, par exemple de rendre à l'autre époux les caresses qu'on en a reçues, ou de se témoigner un mutuel amour ; à moins cependant que ces caresses ne constituent un commencement de pollution, comme dans le cas où l'homme se ferait directement exciter à l'érection par la femme ou « *digitum morose admoveret intra vas femineum.* » De tels attouchements sont comme une pollution commencée, et ne disposent nullement à la copulation, puisque dans l'hypothèse, ils en tiennent la place ; l'époux y consentant, même sans y prendre une part active, pèche aussi mortellement.

Une seconde opinion distingue entre les attouchements *pudiques* et les *impudiques*, ceux-ci étant toujours un péché mortel, dès qu'on prévoit qu'ils amèneront la pollution. — Une troisième opinion taxe de péchés mortels, dans ce cas, les attouchements pudiques (baisers, embrassements, etc.) aussi bien que les impudiques.

Saint Liguori estime, comme l'opinion la plus probable, que ces actes sont mortels, à moins qu'ils ne soient pratiqués en vue de s'exciter à un coït prochain, le droit à la copulation entraînant celui de s'y préparer par de tels actes, quand même il arriverait par accident que

a pollution précédât la copule. Mais, d'après lui, témoignages impudiques ou pudiques d'amour sont des péchés mortels, si l'on prévoit qu'ils doivent être suivis de pollution, à moins qu'ils ne soient occasionnés par une cause grave et urgente, comme celle, par exemple, de *donner des marques d'amour capables de faire tomber les soupçons* qu'un des époux pourrait avoir conçus sur la fidélité de son conjoint.

c) An sit semper mortale, si vir immittat pudenda in os uxoris (1) ?

L'opinion la plus commune, suivie par saint Liguori, établit que cette espèce de luxure, contre nature, dite *irrumatio*, est un péché mortel, parce que la chaleur de la bouche est une cause prochaine de pollution. Quelques théologiens plus relâchés, condamnés par saint Liguori, excusent cet acte et autres attouchements analogues de péché mortel, à condition qu'il n'y ait pas danger prochain de pollution, et qu'ils aient lieu comme excitation à l'acte conjugal (2). — Sanchez taxe de pé-

(1) Ce cas est loin d'être chimérique; la confession nous a révél qu'il est plus fréquent qu'on ne le supposerait. (Note de Mœchialogia).

(2) La théologie hindoue admettrait cette caresse repoussante non seulement comme préliminaire du Coït, mais comme un Coït. Ainsi (Kama-Soutra) :

De l'Auparishtaka ou hyménée avec la bouche

Il y a deux sortes d'eunuques : ceux qui s'habillent en hommes et ceux qui se font passer pour des femmes.

Ce que l'on fait aux femmes sur le Jadgana, se fait dans la bouche de ces eunuques; cela s'appelle l'auparishtaka. C'est le moyen d'existence de ces eunuques qui vivent comme des courtisanes.

Les eunuques qui s'habillent en hommes cachent leurs désirs. Quand ils veulent y donner cours, ils font le métier de masseurs.

ché mortel l'acte de l'homme, « *qui in actu copula immitteret digitum in vas prœposterum uxoris,* » cet acte tendant à la sodomie. Saint Liguori, moins sévère que Sanchez, fait remarquer qu'il n'y a rien d'essentiellement sodomique dans cet attouchement ; mais que le confesseur ne saurait reprendre trop sévèrement ceux qui se livrent à de pareilles turpitudes.

Un eunuque de cette sorte tire à lui les cuisses de l'homme qu'il masse et lui touche les joints des cuisses et le jadgana.

S'il trouve le linga en érection, il l'excite par le jeu de la main.

Si l'homme qui connaît par là son intention, ne lui dit pas de procéder à l'auparishtaka, il commence de lui même à besogner.

Si, au contraire, l'homme lui en fait la demande, l'eunuque paraît s'offenser d'une telle proposition, n'y consent et ne s'y prête qu'avec difficulté.

Il se livre alors à huit exercices gradués, mais ne passe de l'un à l'autre que sur la demande de l'homme.

1° L'union nominale. — L'eunuque, tenant le linga dans la main et le pressant entre ses lèvres, imprime le mouvement à sa bouche.

2° La morsure sur les côtés. — L'eunuque saisit avec ses doigts ramassés comme le bouton d'une plante ou d'une fleur le bout du linga et il en serre les côtés avec ses lèvres et même avec les dents.

3° La succion extérieure. — L'eunuque presse le bout du linga avec ses lèvres fortement serrées et le pousse dehors par cette pression, puis le reprend avec ses lèvres et répète le même jeu.

4° La succion intérieure. — L'eunuque introduit le linga dans sa bouche, le presse avec ses lèvres et le tire en dehors ; puis il le reprend dans sa bouche et continue ainsi.

5° Le baiser. — L'eunuque, tenant le linga dans sa main, le baise à la manière décrite pour le baiser de la lèvre inférieure.

6° — Le lèchement. — Après le baiser, l'eunuque touche le linga de tous les côtés avec la langue et en lèche le bout.

7° La succion de la langue. — L'eunuque met la moitié du linga dans sa bouche et le suce avec force.

d) Les attouchements impudiques auxquels un des époux se livre sur lui-même en l'absence de l'autre, sont-ils des péchés mortels ?

8° — L'avalement. — L'eunuque introduit le linga tout entier dans sa bouche et en presse le bout au fond de sa gorge, comme s'il voulait l'avaler.

Les domestiques mâles font quelquefois l'auparishtaka à leur maître. Il se pratique aussi entre intimes.

Quelques femmes du harem, très ardentes, se le font aussi entre elles, en unissant la bouche à l'yoni (c'est un mode des amours lesbiennes ou saphiques, la titillation du clitoris par la langue).

Quelques hommes caressent ainsi le yoni des femmes et y font les mêmes actes et mignardises que dans le baiser de la bouche. Dans ce cas, quand la femme est renversée, la tête en bas, vers les pieds de l'homme, celui-ci caresse le yoni avec sa bouche et sa langue. C'est l'union de la corneille (figuré au temple souterrain d'Eléphanta).

Par passion pour cette sorte de plaisirs, des courtisanes quittent des amants généreux et possédant de bonnes qualités pour s'attacher à des esclaves et à des cornacs.

Contrairement à l'opinion des anciens casuistes qui sont plus sévères, Vatsyayana est d'avis que l'Auparishtaka n'est défendu qu'aux maris avec leurs femmes. Il ajoute que, pour les pratiques de l'amour, on ne doit obéir qu'à l'usage du pays et à son propre goût.

On retrouve cette maxime chez les philosophes grecs et chez ceux du XVIIIe siècle.

« L'amour, dit Zénon, est un dieu libre ; n'ayant d'autre fonction à remplir que l'union et la concorde. »

« Tout est femme dans ce qu'on aime, dit Lamettrie, l'amour ne connaît d'autres bornes que celles du plaisir. »

Ce principe a été appliqué sans réserve, aussi bien dans le siècle du grand Frédéric que dans celui de Périclès. Frédéric lui-même passait pour sodomiste ; Catherine de Russie se livrait à toutes les dépravations et avaient constamment deux amants bien choisis : Que n'a-t-on pas dit du Régent et de ses filles ? (Loc. cit.)

Des ceux opinions contraires qui répondent à cette question, saint Liguori adopte, comme la plus probable, celle qui affirme, parce que, en dehors de l'acte conjugal, impossible dans l'hypothèse, l'homme n'a pas de droit sur son propre corps, et que ces attouchements, lorqu'ils se font *morose*, et avec commotion des esprits, tendent à la pollution, et en occasionnent le danger prochain.



CHAPITRE II

LES DÉVIATIONS SEXUELLES

I

Déviations et perversions de l'Instinct sexuel

Ramdohr (1) déjà avait noté la précocité de l'instinct sexuel. Ainsi *Dante* amoureux à neuf ans, *Byron* à huit de Mary Duff, *Canova* à cinq.

Mais c'est selon nous *Krafft-Ebing* qui s'est le plus étendu sur l'instinct sexuel et ce que nous appelons les *déviations sexuelles.*

Le terme *homosexualité* fut employé d'abord pour désigner le penchant d'un homme vers un homme.

Westphal ensuite élargit la définition par son expression de *perversions sexuelles.*

Krafft-Ebing établit la nette différence entre les mots *perversion* et *perversité.*

Enfin, *Chevalier* avait distingué les perversions sexuelles inconscientes, des perversions acquises, et il avait crée le terme d'*inversions sexuelles.*

Depuis, quasiment tous les auteurs se servent de l'appellation *Perversions sexuelles* pour désigner tous les penchants sexuels qui ne sont ni le Coït de fécondité,

(1) Friedr. Wilh. Basil. Von Ramdohr — Venus Urania Leipzig 1798.

ni les Unions rituelles, ni les Caresses vulgaires dont nous nous sommes occupés jusqu'ici.

Nous estimons qu'aucune des définitions employées n'est suffisamment assez explicite ni assez exacte.

Homosexualité est incomplet. Inversion est trop particulier, incomplet aussi. Perversion sexuelle est tout à fait inexact.

La Perversion en effet, selon tous les dictionnaires, est le « *changement de bien en mal* (Larousse). »

Pour notre sujet donc, le terme est impropre. Krafft-Ebing l'avait compris quand il avait voulu écarter du mot perversion, tout sens de *perservité*.

Cela est impossible.

Dans perversion il y a toujours un sens, une idée très nette *de volonté*.

L'expression est donc absolument fausse appliquée à des penchants, inconscients souvent, involontaires, « indépendants de la volonté et dont personne ne peut être rendu responsable, du moins aux yeux d'un juge impartial » dit justement A. Moll (1).

Nous avons cherché une définition complète et exacte Nous proposons DÉVIATIONS DE L'INSTINCT SEXUEL, ou plus simplement, DÉVIATIONS SEXUELLES.

Cette définition embrasse en effet tous les cas ; elle n'implique aucune idée de volonté directrice, mais au contraire a un sens bien déterminé de tendance indépendante de la volonté, de penchant non général, mais à point de départ, à origine commune avec ce penchant généralement manifesté.

Pédérastes, Uranistes, Saphistes, Lesbiennes..., sont

(1) A. Moll. Les perversions de l'instinct génital. Paris G. Carré 1893.

des pratiquants, des impulsés particuliers de ***déviations sexuelles***. Tous rentrent parfaitement dans notre définition.

Déviations sexuelles est net, complet, exact, embrasse toutes les formes, tous les penchants, tous les cas, inconscients, voulus ou involontaires.

Prêt d'ailleurs à nous incliner devant une meilleure, nous entendons plus complète et plus exacte, nous emploierons donc toujours à l'avenir notre définition de DÉVIATIONS SEXUELLES.

II

Les déviations sexuelles dans l'antiquité et de nos jours

DÉVIATIONS SEXUELLES DANS L'ANTIQUITÉ

DANS le cours de notre étude, nous avons vu, généralement rejetées en notes, combien les pratiques des *déviations sexuelles* étaient en honneur quasiment chez les Hindous, suivies ou pardonnées chez les Musulmans ; combien enfin les confesseurs catholiques s'étendaient sur ce chapitre, par conséquent combien ces pratiques sont communes chez les chrétiens.

Ces *déviations sexuelles* d'ailleurs, ont existé de tout temps.

Dans le Banquet de Platon (chap. VIII et IX) nous lisons : « *Pas d'Aphrodite sans Eros...*

« *L'amour de l'Eros Pandémos est celui avec lequel aiment les hommes ordinaires ; par contre, l'Eros de l'Urania n'a choisi aucune partie féminine, mais préfère la partie masculine, et ceci est l'amour pour les garçons. C'est pour cela que les individus animés de cet amour s'adressent au sexe masculin* »...

D'ailleurs, d'après Ramdohr, Krause, et une observation personnelle, sur un chien, les tendances unisexuelles

se rencontrent souvent chez les animaux, principalement chez le singe et chez le chien.

Dans l'antiquité :

La *Bible* édicte des peines aux sodomistes, nous l'avons vu.

L'*Orient* a été le vrai berceau de la pédérastie

a). — Chez les *Grecs*, les amours de Jupiter et Ganymède sont connus (Banquet de Xénophon), celles d'Apollon et d'Hyacinthe, d'Hercule et Hylas, d'Achille et Patrocle.

Homère, Eschine, Eschyle, Aristophane, Plutarque, Aristote, Hippocrate, Platon, pour ne citer que ceux-là, en offrent mille exemples, après les enseignements de Socrate.

Les lois de Solon reconnaissaient la pédérastie.

Plus tard ces pratiques paraissent être venues de l'Asie mineure, importées là peut-être de l'Inde.

Elles se répandirent vite partout.

La Crète, Lesbos, virent triompher ces déviations (1).

Des temples s'élevèrent, des prêtresses se vouèrent à ces cultes.

b). — Florissante en Grèce, la pédérastie, et d'ailleurs toutes les *déviations sexuelles*, s'implantèrent et se dé-

1) Anacréon a consacré plusieurs odes à Batylle, ainsi :

Entre ses cuisses fines,
Ses cuisses pleines de joie,
J'accomplis avec pudeur une impudeur
Qui aspire déjà vers l'amour.

Et encore :

Ton œil est bien jaloux,
Car son dos si joli,
Ce qu'il y a de meilleur il le cache.

veloppèrent vite à Rome, surtout après la guerre avec Carthage.

Avant les Césars déjà (Dionys, Valère, Maxime) des maîtres punirent les esclaves qui leur refusaient des faveurs.

« D'après Polybe, on pouvait, vers le milieu du IIe siècle avant J.-C., acheter à Rome, un garçon pour un talent. » (A. Moll) (1).

Cicéron, avant Suétone, souvent s'éleva contre ces pratiques.

Ainsi Jules César, selon le mot de Curion, était le mari de toutes les femmes et la femme de tous les hommes.

Après César, Octave, puis Tibère, enfin Caligula, Caligula simultanément actif et passif :

> Tres uno in lectu ; stuprum duo perpetiuntur
> Et duo committunt ; quatuor esse reor.
> Falleris, extremis da singula crimina, et illum
> Bis numeres medium; qui facit et patitur.

Claude, Néron, Galba, Othon, Titus, Domitien.

Adrien avait pour favori le splendide Antinoüs, en l'honneur de qui il fit fonder une ville.

« L'amour d'Héliogable pour l'eunuque Hiéroclès, dit Moll, alla si loin *ut eidem inguina oscularetur.* »

Voilà pour les empereurs.

Leur exemple était de tous quasiment suivi, peintres, sculpteurs, poètes en particulier, Horace lui-même.

Le roman de Pétrone, *Satyricon*, est le plus complet des écrits sur les *déviations sexuelles* d'alors.

c). — « En dehors des Grecs et des Romains, on retrouve aussi la pédérastie chez d'autres peuples anciens

(1) Loc. cit.

dit Moll ; Hérodote et Hippocrate ont décrit une affection particulière aux *Scythes*.

En Macédoine, en Germanie, en Gaule, partout on a noté ces déviations sexuelles.

Suétone, le plus acerbe critique, paraît à côté de ses efforts documentaires, s'être trop souvent laissé aller à la vengeance personnelle.

Aussi préférons-nous citer quelques extraits de Juvenal.

d). — « La postérité n'ajoutera rien à la dépravation de nos mœurs : je défie nos neveux de surpasser leurs pères. Le vice est au comble : déployons toutes nos voiles...

« Il lui faut une épouse de mœurs antiques. L'extravagant ! ouvrez-lui la veine. Pour toi, Postumus, cours te prosterner à l'entrée du Capitole ; sacre à Junon une génisse aux cornes dorées, si jamais tu deviens l'époux d'une femme pudique. Je n'en sache guère aujourd'hui qui soient dignes de toucher les bandelettes de Cérès, et dont un père ne redoutât les embrassements. Quoi qu'il en soit, couronne ta porte de guirlandes et de lierre. — Un seul homme suffit-il pas à Ibérina ? — Un seul ! tu l[illegible]ras plutôt à se contenter d'un seul œil. — J'en entends vanter une, contente, dit-on, de vivre dans les champs paternels. — Qu'elle vive seulement dans Fidène ou dans Gabies, comme elle a vécu dans les champs, et j'accorde tout. Encore, qui me garantira qu'il ne s'est rien passé sur les montagnes et dans les grottes ? Jupiter et Mars sont-ils si décrépits ? (1). »

(1) « Renonce à la concorde tant que vivra la m[illegible]e de ta femme ; elle saura l'instruire à te ruiner sans remords, à répondre avec art aux billets de ses amants, et s'il s'agit de tromper les Argus ou de les

Et encore :

« On sait à présent ce qui se passe aux mystères de la Bonne Déesse, quand la trompette agite ces autres ménades, et que, la musique et le vin excitant leurs transports, elles font voler en tourbillon leurs cheveux épars, et invoquent Priape à grands cris ! Quelle ardeur ! quels élans! quels torrents de vin ruissellent sur leurs jambes !

corrompre, ce sera son affaire. Alors elle fait appeler Archigène pour visiter sa fille, qu'elle retient sans maladie dans un lit dont elle affecte de soulever les couvertures trop pesantes, tandis qu'un amant, introduit en secret, caché dans un réduit, retient son haleine, et, plein d'impatience, s'excite lui-même au plaisir qui l'attend. Te serais-tu flatté qu'une semblable mère pût inspirer la vertu et donner à ses enfants d'autres mœurs que les siennes ? Ces vieilles infâmes ont trop d'intérêt à prostituer leurs filles.

« La couche nuptiale est un théâtre éternel de discordes renaissantes ; le sommeil en est banni Et quand tourmente-t-elle surtout son mari, plus furieuse qu'une tigresse privée de ses petits ? C'est lorsqu'elle a quelque perfidie à dissimuler : alors elle lui reproche, en gémissant, ou d'infâmes favoris, ou du moins une maîtresse imaginaire ; alors elle verse un torrent de larmes toujours prêtes, et qui n'attend que son ordre pour couler à son gré. Sot époux ! te figurant que l'Amour es arrache, tu t'applaudis, et tes lèvres les sèchent aussitôt. Quelles lettres tu lirais, et quels billets, si l'on t'ouvrait les tablettes de cette jalouse adultère! Mais la voici dans les bras d'un esclave ou d'un chevalier. Comment t'y prendrais-tu, Quintilien, pour colorer ce fait ? — Ici mon art est en défaut; qu'elle réponde elle-même. — « N'étions-nous pas convenus, dit-elle, que nous pourrions satisfaire, lui ses goûts, et moi tous mes penchants ? Qu'il éclate, qu'il tonne, je suis femme. » Rien n'égale l'audace d'une femme surprise : elle est d'autant plus furieuse qu'elle est criminelle. »

« Hippia, femme d'un sénateur, suivit un histrion jusqu'au Phare, jusqu'au Nil, jusqu'à la ville trop fameuse de Lagus, où la monstrueuse turpitude de nos mœurs révolta les habitants même de Canope. Oubliant sa maison, son époux, ses sœurs, la cruelle quitte sans regret sa patrie. ses enfants éplorés. Ce qui va t'étonner encore plus, elle abandonne les jeux, elle renonce à Pâris. Quoique élevée au sein des richesses, dans la maison paternelle,

Lauïella, pour obtenir la couronne offerte à la lubricité, provoque de viles courtisanes, et remporte le prix. A son tour, elle rend hommage aux fureurs de Médulline. Celle qui triomphe dans ce conflit est regardée comme la plus noble. Là, rien n'est feint : les attitudes y sont d'une telle vérité, qu'elles enflammeraient le vieux Priam et l'infirme Nestor. Déjà les désirs exaltés veulent être assouvis ; déjà chaque femme re-

où son enfance avait reposé sur le duvet d'un berceau magnifique, elle brave les flots : elle avait déjà bravé l'honneur, que ses pareilles sacrifient sans regret. Elle affronte avec intrépidité et la mer Tyrrhénienne et les ondes mugissantes de celle d'Ionie; rien ne l'effraye au milieu de tant de mers qu'elle franchit. Survient-il un motif honnête et légitime de s'exposer au danger, la terreur glace les femmes; leurs genoux chancellent et fléchissent, courageuses seulement lorsqu'il s'agit de se déshonorer. Qu'un époux l'ordonne, il est dur de s'embarquer : la sentine infecte, le grand air étourdit : mais celle qui suit son amant a le cœur affermi. L'une vomit sur le tyran; l'autre, mangeant avec les matelots, parcourt le pont et se plaît à manier les cordages. Sont-ce les grâces ou la jeunesse qui séduisirent et enflammèrent Hippia? Quel charme secret lui déroba la honte de s'entendre nommer la femme d'un histrion? Ce misérable commençait à vieillir; privé d'un bras, il avait droit d'obtenir son congé. Sa figure était d'ailleurs couverte de difformités; il portait au front une excroissance énorme, que le poids de son casque faisait descendre jusqu'au nez, et ses yeux éraillés distillaient sans cesse une humeur corrosive. Mais il était gladiateur; ce titre le rend aussi beau qu'Hyacinthe. Tel fut celui qu'Hippia préféra à ses enfants, à sa patrie, à son époux et à ses sœurs. C'est le fer qu'elles aiment. Sergius, au rang des émérites, devenait pour cette femme un autre Véienton.

« Mais pourquoi s'occuper des excès d'Hippia, des désordres d'une maison privée? Vois quels furent les rivaux d'un mortel égal aux dieux : écoute ce que Claude eut à souffrir. Dès que son épouse le croyait endormi, préférant un grabat au lit impérial,

connaît qu'elle ne tient dans ses bras qu'une femme impuissante, et l'autre retentit de ces cris unanimes : Introduisez les hommes, la déesse le permet. Mon amant dormirait-il ? qu'on l'éveille. Point d'amant ? Je me livre aux esclaves. Point d'esclaves ? qu'on appelle un manœuvre : à son défaut, et si les hommes manquent, l'approche d'un âne ne l'effrayerait point... »

Catulle est aussi exact et aussi dur :

SUR GALLUS

« Gallus a deux frères ; l'un a une jolie femme, l'autre un fils fort joli garçon. L'aimable homme que Gallus ! grâce à ses soins complaisants, un même lit reçoit la belle tante et son beau neveu. Mais Gallus est un grand sot, car il oublie qu'il est marié, et que les leçons d'adultère donnés au neveu pourraient bien tourner contre l'oncle.

SUR GELLIUS

« Gellius est mince comme une feuille : qui pourrait

cette auguste courtisane sortait du palais, suivie d'une seule confidente, se glissait, à la faveur des ténèbres et d'un déguisement, dans une loge fétide et misérable, qui lui était réservée. C'est là que, sous le nom de Lycisca, Messaline, toute nue, la gorge retenue par un réseau d'or, dévouait à la brutalité publique les flancs qui te portèrent, généreux Britannicus. Cependant elle flatte quiconque se présente, et demande le salaire accoutumé : puis, couchée sur le dos, elle s'abandonne sans mesure à tous les assauts qu'on lui livre. Le chef du lieu congédie ses courtisanes ; elle se retire à regret, mais du moins, prolongeant ses jouissances autant qu'elle le peut, elle ferme sa loge la dernière : le désir lui fait encore sentir ses aiguillons ; plus fatiguée qu'assouvie, elle sort, les yeux éteints, enfumés par la lampe, et rapporte l'odeur de cet antre sur l'oreiller de l'empereur ».

s'en étonner ? il a une mère si bonne et si vaillante, une sœur si jolie, un oncle si complaisant ; il compte dans sa famille tant d'aimables cousines ! comment pourrait-il engraisser ? Aussi, même en ne comptant que ses exploits incestueux, on devine la cause de sa maigreur.

SUR CÉLIUS ET QUINTIUS

« Célius et Quintius, la fleur des jeunes gens de Vérone, brûlent d'amour, l'un pour Aufilenus, l'autre pour Aufilena ; l'un pour le frère, l'autre pour la sœur. Certes, voilà ce qui s'appelle une confraternité ! Pour qui seront mes vœux ? pour toi, Célius ; oui, c'est un devoir que m'impose l'amitié dont tu m'a donné tant de preuves, lorque mon cœur était consumé des feux d'un amour insensé. Sois heureux, ô Célius ! et puisse ta vigueur répondre à tes amoureux désirs !

CONTRE NASON

« Tu en vaux deux à toi seul, ô Nason ! car lui seul, il en vaut deux, celui qui se suffit à lui-même. Oui Nason, tu en vaux deux..., tu es ton propre mignon ».

Avec ces mœurs, la décadence de la société romaine d'alors était fatale.

La société contemporaine est-elle préférable ?

DÉVIATIONS SEXUELLES DANS LES TEMPS MODERNES

a). — Europe :

D'après Paul Zacchias (Questionum medico legalium, tomi III, Lib. IV) la pédérastie était très répandue au moyen-âge (Moll).

Mantegazza a noté la généralisation de ces pratiques, après les croisades.

Boccace, Machiavel, Aretin, Voltaire se sont étendus sur ce sujet.

Le procès fameux des Templiers donne à cet égard

des détails typiques. C'est ainsi que dès sa réception même, le néophyte était « tenu d'embrasser à celui qui qui le recevait, nu, une partie du corps extraordinaire ou inconcevante, dénudée à cet effet. »

L'*Aurea Monita* des Jésuites défend la sodomie et la pédérastie... mais donne aux supérieurs le droit d'absolution.

« Le jeu favori des moines était de jouer au mariage, A. Moll (loc. cit.) »

Pour Weber (1), « c'est la loi du célibat édictée par Grégoire VII Hildebrand, qui fit tomber rapidement le clergé catholique dans la plus honteuse débauche. »

Orient :

Ce sont les Turcs surtout qui se lancèrent dans les *déviations sexuelles.*

« Beaucoup de guerres contre les chrétiens n'auraient eu d'autre but que de procurer des enfants chrétiens à la débauche des Turcs et de combler les vides survenus dans les rangs des pages (Loc. cit.) »

En Perse, la plupart des poètes, Sadi, Rumi, en particulier, chantent les déviations sexuelles.

Aujourd'hui :

Dans certaines régions de la Méditerrannée, dit Moll, la prostitution masculine se manifeste encore aujourd'hui d'une façon très nette. A Naples, le soir sur la via Toledo, des jeunes gens s'offrent aux passants, et les entremetteurs vantent (2) non seulement leur marchan-

(1) Das Pabsthum und die Pabste. Stuttgard, 1834. Tome 1, page 348.

(2) Communication orale de témoins oculaires dans ces dernières années. J. L. Casper fit une communication analogue en 1854. « A Naples et en Sicile les entremetteurs, dans la rue en plein jour, vous

dise féminine, mais encore leur marchandise masculine.

Je considère comme démontré que l'uranisme a toujours été plus répandu en *Italie* que dans les autre pays d'Europe. *Ramdohr* nous dit qu'au siècle dernier l'amour entre hommes était très fréquent en Italie. Sur l'Orient aussi nous possédons des faits nombreux relatifs à la pédérastie. *Heinrich. v. Malzahn* relate dans un de ses livres que dans les faubourgs de *Kaaba*, les garçons s'offrent aux étrangers, et un autre voyageur nous raconte qu'au Caire, comme il marchandait deux esclaves, le marchand lui dit ceci : « Tu comptes donc pour rien le plaisir qu'ils te procureront ! » *Lenz* mentionne, dans son livre de voyage, intitulé « Tombouctou, » les mauvaises mœurs des gros personnages de l'empire qui possèdent des négrillons châtrés. Ceux-ci sont pris parmi les enfants des esclaves, et ces habitudes sont tellement générales que personne ne s'y arrête plus et que les Européens seuls s'étonnent de la publicité avec laquelle on parle ou on traite de ces affaires.

Suivant *Krauss* (1), la pédérastie est encore aujourd'hui très répandue en *Chine*. D'après cet auteur, la ville de Tschang-Theu pullule d'entremetteurs pour pédérastes, connus sous le nom de « catamiti. » En province, ce sont ordinairement des esclaves qui jouent ce rôle. A Pékin, ils constituent officiellement une classe à part. Dans cette ville, du reste, il existe des établisse-

offrent un bellissimo ragazzo, quand vous refusez les femmes qu'ils vous proposent. » Casper a observé le même fait en Russie et en Turquie, ce qui corcorde, du reste, avec les communications orales qui m'ont été faites. (Loc. cit.).

1) A. Krauss. Die Psychologie des Verbrechens. Tubingen, 1884.

ments où des garçons de 11 à 12 ans sont éduqués en vue de la prostitution. Au théâtre on voit des citoyens honorables ayant derrière eux leurs Amasii, c'est-à-dire leurs amants favoris. Les orgies bestiales qui s'y passent ne peuvent guère se comparer qu'à celles de l'ancienne Rome.

Une personne qui a longtemps habité le *Japon* et en connaît bien les us et coutumes nous a dit que la pédérastie était assez fréquente dans ce pays. Elle serait surtout répandue parmi les élèves des pensionnats et des soldats casernés. Toutefois, au Japon, la *pédérastie* n'est pas aussi publique qu'en Chine.

Tarnowsky dit que la notabilité et la richesse du musulman s'évaluent d'après le nombre des garçons qu'il a à son service. Du reste, les faits relatifs à la pédérastie en Orient et en Afrique sont très nombreux.

Les mêmes phénomènes s'observent non seulement en Orient, comme on le croit souvent, mais encore dans bien d'autres régions exotiques. *Mantegazza*, auquel est emprunté un grand nombre de détails, donne sur ce sujet des renseignements précieux dans ses Etudes anthropologiques sur l'amour chez l'homme. D'après lui, dans certaines parties du *Mexique*, il y avait même dans le temps des mariages entre hommes. Les communications de voyageurs sur l'existence des pédérastes en *Californie* et à *Nicaragua* sont très positives.

D'après *Mantegazza*, au moment de la découverte de l'Amérique, on trouva chez les habitants de Panama des pédérastes, et ce fait démontre l'existence de la pédérastie chez les peuples primitifs. Du reste, toutes les données que nous avons sur l'Amérique nous montrent que la pédérastie y était déjà connue avant l'ar-

rivée des Européens ; il en est de même du Pérou (1).

A *Madagascar* il existe des danseurs habillés en femmes et pratiquant la pédérastie. D'après une notice de *Westphal*, dans la Zeitschrifft für Ethnologie (1869, Vol. I, § 88), le même phénomène existe chez les indiens. Il existe chez eux une classe d'hommes qui ne peuvent résister au désir de s'habiller en femmes et se conduisent tout à fait comme des femmes. Du reste *Virey*, dans son histoire naturelle du genre humain, parue à Paris en 1824, raconte que les rapports sexuels entre hommes existaient chez les peuples non civilisés de l'Amérique du Nord.

Hammond, comme nous le dit V. *Krafft-Ebing* rapporte un fait analogue chez les descendants des Aztèques du Nouveau-Mexique. Chaque branche de ces familles fournirait, sous le nom de *Mujerado*, un des leurs pour des rites religieux où la pédérastie joue un rôle important. Le *mujerado* reçoit une éducation particulière : par la masturbation et les promenades continuelles à cheval on provoque chez lui une impuissance paralytique. On obtient ainsi une atrophie du pénis et des testicules et une sorte d'effémination analogue à celle qu'on observe chez les eunuques. Les poils de la barbe tombent, la voix prend une tonalité plus élevée, de sorte qu'en dernière analyse le *mujerado* montre des tendances fémi-

(1) Pour ce qui est du Pérou, il ne faut pas oublier que les Espagnols ont attribué aux habitants de ce pays tous les vices possibles et imaginables pour justifier en partie les atrocités commises par Pizzaro et ses compagnons, pendant la conquête de ce pays (Joh. Scherr).

nines et se range complètement dans la catégorie des femmes (1) ».

(1) Citons quelques grandes (?) figures de l'Histoire.

Catherine de Médicis est accusée, à raison croyons-nous, de la propagation des mœurs pédérastes italiennes en France.

Ses deux fils, Charles IX et Henri III surtout, selon d'Aubigné, étaient soumis à ces déviations sexuelles.

Edouard II d'Angleterre eut pour grands favoris Pierre de Gaveston, puis Hugo Spencer.

Jacques VI d'Ecosse, fils de Marie Stuart, Rodophe de Habsbourg, Louis II, de Bavière suivirent ces illustres exemples.

Après les rois, les papes.

Paul II, le Formosus, est à noter, et Sixte IV à propos de qui l'on cite le distique :

Roma quod inverso delectaretur amore
Nomen ab inverso nomine fecit Amor.

Jules II, Michel Ange qui adresse à Cavalieri ces vers:

Je vois une lumière douce avec tes regards :
Mes yeux ne voient pas et je suis aveugle.
En marchant avec toi du même pas,
Le fardeau qui m'écrase toujours me paraît léger.
Emporté sur tes ailes
Je vole avec toi jusqu'au ciel.
Comme tu le veux : je vis intrépide ou tremblant,
Ayant froid au soleil, chaud dans les jours d'hiver.

Dans ta volonté repose la mienne,
C'est dans ton cœur que naissent mes pensées,
C'est dans ton esprit que se trouve la source des mots...

Charles VII de Suède, Guillaume d'Orange.

Léon X et Fiorillo, Razzi et Muret. Shakespeare lui-même, sont prouvés ou accusés.

Et les lettres du grand critique allemand Winckelmann au conseiller Frédérick Reinhold von Berg, de Livonie où il dit : « mon ami bien aimé est si beau ».

« Schopenhauer dans son livre « Le monde comme volonté et comme représentation » ne trouve guère à la pédérastie que des avantages (A. Moll) ».

Et tant d'autres contemporains qu'il est superflu de citer.

Quant aux femmes aux lesbiennes, aux saphistes, la nomenclature en serait vraiment par trop fastidieuse.

Aucune différence, nous le voyons, avec les mœurs antiques.

Cénac Moncaut dans son « Histoire de l'Amour dans l'antiquité » (Paris 1862) puis dans son « Histoire de l'Amour dans les temps modernes » (Paris 1863) en a cité les plus connus et les plus notables.

Lire à ce sujet Zyro, Plon, Ponqueville, Virey, William, Tegg, Parent-Duchâtelet...

Catherine Howard, femme de Henri VIII d'Angleterre, fut comme tribade condamnée à mort.

Les déviations sexuelles féminines d'ailleurs, sont aujourd'hui encore très répandues en Orient.

En Allemagne, ces rapports de femmes à femmes sont encore libres,

Ils se pratiquent d'ailleurs partout, et tous les littérateurs (Heine, Zola, Belot) s'étendent avec complaisance sur ce sujet.

III

Physiologie médicale des déviations sexuelles

LA où en vous la nature, encore qu'elle ait la loy à son aide, ne peut contenir votre intempérance dedans les limites de la raison, ainsi comme si c'estoit un torrent qui l'emportait à force, elle fait bien souvent et en plusieurs lieux de grands oultrages, de grands désordres et scandales contre la nature, en matière de cette volupté de l'amour ; car il y a eu des hommes qui ont aimé des chèvres, et des truies et des juments, etc...

Plutarque parle ainsi de la bestialité. Hérodote, les pièces du musée de Naples, les peintures et sculptures d'Herculanum et de Pompeï en font foi pour l'antiquité romaine, sans remonter plus loin.

Cette pratique existe d'ailleurs encore, on le sait, en Sicile, en Calabre, dans la Russie méridionale, dans les hauts plateaux espagnols et pyrénéens.

Nous avons vu précédemment l'historique et l'évolution de la pédérastie et de la sodomie, comme du saphisme aux diverses époques de l'Histoire, chez les divers peuples.

Le Masochisme, l'uranisme le tribadisme, le clitorisme, les déviations sexuelles encore :
membrum suum ponens juxta membrum alterius,
potentia cœundi et generandi,
immissio penis in os,
copula applicare ad unum alterius,
urinam mulierum bibere,
alter immitare urinam in os proprium,
lingua lambere atque in ejus os,
semen ejaculatur, dum semen non exspuit,
immissio membri in anum feminæ,
immissio membri in rectum,
lambere lingua genitalia alterius,
applicatio membri ad corpus alterius,
et chez les femmes...
introductio clitoris in vaginam alterius,
lambere lingua genitalia, alterius feminæ.
et toutes les : *frictiones, subigationes,* les frictrices, subigatrices, etc.

Les déviations sont encore plus nombreuses, encore plus complètes, chez celle-ci.

Et toujours « l'impulsion irrésistible », guidant ces pratiques physiologiques. Au point de vue exclusivement médical, citons ces lignes de la belle étude de Moreau (1).

L'amour grec, qui s'appelle encore *philopédie* dans le sexe masculin et *tribadisme* dans le sexe féminin, était, nous l'avons vu, toléré et accepté par le paganisme. Les personnages les plus célèbres de l'antiquité étaient soumis à son empire. Cet amour, d'après Hiéronyme, était

(1) Des aberrations des sexes génésiques par Paul Moreau (de Tours) L'édit. Paris 1887.

fort à la mode parmi les jeunes guerriers qui se liguaient pour renverser les tyrans de leur trône, et il cite en preuve Armodius et Aristogiton à Athènes, Careton et Ménalippe à Agrigente, le bataillon sacré à Thèbes.

Nous avons vu, dans des siècles rapprochés de nous, Henri III, le philosophe Vanini, le duc de Vendôme, Monsieur frère de Louis XIV, la tragédienne Raucour..... y sacrifier en raison du goût inné d'une passion instinctive.

Chaque année la police est saisie de plaintes pour outrages aux mœurs, commis par des gens que leur position sociale, leur éducation, devaient mettre à l'abri de semblables poursuites. Les plus grands noms ont figuré dans ces procès et ont été ignominieusement frappés de peines infamantes.

Parfois ce vice contre nature est exploité par de véritables sociétés en commandite, associations hideuses, dont les jeunes garçons destinés à assouvir les caprices des sociétaires affectent des attitudes féminines, ont les bras ornés de bracelets, le cou découvert, les mollets emprisonnés dans des bas de femme! Qui ne se rappelle les scandaleuses affaires d'Auch, de Bordeaux, de Béziers..., etc., qui ont défrayé la curiosité publique dans l'année 1878?

Que dire des inventions véritablement diaboliques de certains individus pour arriver à assouvir leur passion? (1)

(1) Le nom du fameux berger du Languedoc, Gabriel Gallien, est presque légendaire. Depuis l'âge de quinze ans jusqu'à vingt-six, il répète l'acte onanique plus de huit fois par jour, n'éjaculant souvent qu'un sperme rougi par le sang. Il se met ensuite pendant seize années, à titiller son urèthre avec un bâtonnet. La sensibilité s'émousse! il arme sa main d'un couteau, incise son gland

N'a-t-on pas vu, en 1877, un homme qui, se trouvant dans un cabaret, proposa à deux consommateurs de les attacher dos à dos, en leur assurant qu'il se faisait fort de les soulever ensemble avec les dents. Quand les deux individus furent liés l'un à l'autre, l'auteur de la proposition se livra sur eux à des actes d'obscénité qu'on ne peut indiquer ! (1)

Comment expliquer ces habitudes infâmes chez des gens intruits, bien élevés, haut placés, chez des hommes

suivant le trajet uréthral, et, comme une sensation voluptueuse en est la conséquence, il recommence cette opération des centaines de fois, jusqu'à ce qu'il ait divisé son canal jusqu'au pubis. Il reprend alors son bâtonnet pour exciter voluptueusement les orifices éjaculateurs, pendant dix ans encore. Un jour, la vessie avale le bâton et force le berger à entrer à l'hôpital de Narbonne. On pratiqua la cystotomie sur ce délirant épuisé, qui mourut, peu de temps après, de phtisie.

Nous avons, il y a quelques années, eu l'occasion d'opérer, à Lille, avec M. le docteur Houzé de l'Aulnoit, un enfant de six ans et demi, qui s'était, à 1 centimètre 1[2 environ du pubis, divisé le pénis jusqu'au canal uréthral, à l'aide d'une anse de lin. Ses parents, sachant qu'il se masturbait, le forçaient, durant le séjour au lit, à tenir en dehors des couvertures ses bras et ses mains, qu'ils attachaient pour plus de sûreté Mais ce masturbateur précoce sut tourner la difficulté. Pour ce faire, il attache, durant le jour, un fil autour de son pénis ; et lorsqu'il est au lit, l'extrémité de ce fil, placé entre les dents, lui permet, par l'extension de la flexion de la tête, de donner à sa verge un mouvement de va-et-vient, suffisant pour lui procurer le plaisir. Mais, à un moment donné, le fil cassa au ras du nœud, la verge se tuméfia considérablement, et se gangréna, au niveau de la constriction, depuis la peau jusqu'au canal de l'urèthre. La douleur, et surtout l'impossibilité de la marche, le forcèrent d'avouer son étrange manœuvre et l'on nous fit appeler.

(1) Courrier de Laon, avril 1877.

mariés, pères de famille même, si, ce n'est par une anomalie du sens génital amenant sympathiquement une véritable perversion morale? Qu'on lise la correspondance des pédérastes, et on y trouvera sous les formes de langage les plus passionnées des épithètes et des images empruntées aux plus ardents transports de l'amour une confirmation des faits que nous avançons.

« Il est difficile, dit le professeur Tardieu (1), de ne pas admettre chez les pédérastes une véritable perversion maladive des facultés morales. A voir la dégradation profonde, la révoltante saleté des individus que recherchent et qu'admettent près d'eux des hommes en apparence distingués par l'éducation et par la fortune, on se voit le plus souvent tenté de croire que les sens et leur raison sont altérés; mais on n'en peut guère douter lorsqu'on recueille des faits tels que ceux que je tiens d'un magistrat qui a apporté autant d'habileté que d'énergie dans la poursuite des pédérastes, Monsieur le conseiller C. Busserolles, et que je ne peux taire. Un de ces hommes, descendu d'une position élevée au dernier degré de la dépravation, attirait chez lui de sordides enfants des rues devant lesquels il s'agenouillait, dont il baisait les pieds avec une soumission passionnée avant de leur demander de plus infâmes jouissances. Un autre trouvait une volupté singulière à se faire donner par derrière de violents coups de pieds par un être de la plus vile espèce. Quelle idée se faire de pareilles horreurs, sinon les imputer à la plus triste et à la plus honteuse des folies? »

Nous aurions voulu ne pas nous étendre plus longue-

(1) Tardieu, Etude médico-légale sur les attentats aux mœurs. Paris 1873.

ment sur ces aberrations odieuses, mais il nous est impossible de ne pas dire un mot du vice honteux que l'antique Lesbos a légué aux sociétés modernes, de ces cohabitations de femmes entre femmes, de ces amours insensées que des auteurs modernes du plus grand renom n'ont pas craint de décrire, de glorifier même avec tout le talent qui leur est connu. Tristes et fatales leçons jetées en pâture à des imaginations ardentes qui ne tardent pas à les mettre en pratique !

Ces passions, comme toutes les autres, peuvent revêtir un caractère maladif, donner lieu à un véritable délire partiel, limité au sens génital, respectant l'intégrité des autres facultés.

Deux exemples donneront mieux que toute description une idée de ce genre de vésanie :

J..., 22 ans, est dépourvue de tout sens moral ; au regard lascif, douée de ce tempérament qu'on peut appeler génital. Elle entre à la Salpêtrière dans le service du Dr M... Bientôt, pour des motifs que la lettre suivante fera comprendre, on dut la faire passer dans une autre section : peu de jours après son arrivée, elle écrivait à une fille de service, dont l'honorabilité était au-dessus de tout soupçon, la lettre suivante :

« Ma bonne chérie, tu crois probablement que je t'oublie. Oh ! Je le voudrais que je ne le pourrais pas. Ton gracieux visage est bien trop gravé dans mon cœur. Je ne sais pas si ton amitié est réciproque à la mienne, j'ose l'espérer pourtant. Oui, bonne Célina, je veux te forcer à m'aimer ; car depuis bien longtemps mon cœur ne battait plus pour personne, et tu l'as fait palpiter ; tu es heureuse, bien heureuse ! Quel beau style, le plus gracieux des amoureux ne ferait pas mieux. Si tu savais,

l'autre jour, j'ai failli me trouver mal en apprenant que tu étais malade ; mais, oh ! bonheur sans pareil ! on s'était trompé On avait pris une autre pour toi. Je ne veux pas te donner le droit de te plaindre que je ne te donne pas de doux noms. Mon bijou, imagine-toi que voici deux heures que je me creuse la cervelle pour en trouver de plus doux les uns que les autres. Ils ne pourront jamais te dire assez combien je t'aime... »

Le second fait est beaucoup plus grave et constitue un exemple de la plus épouvantable perversion des sens et du plus incroyable attentat commis par une mère sur sa fille.

« Une femme, jeune encore, avait sous l'influence d'un dérèglement de l'imagination impossible à comprendre, défloré sa petite fille actuellement âgée de 12 ans, en lui introduisant les doigts très profondément, et à plusieurs reprises chaque jour, pendant plusieurs années dans les parties sexuelles et dans l'anus

« Cette femme prétendait qu'elle n'avait en vue, dans ces monstrueuses pratiques, que l'intérêt de la santé de son enfant, et les soins d'une propreté singulièrement raffinée. Mais la passion coupable se trahissait dans la nature même des attouchements et dans les circonstances du fait. L'enfant racontait, avec un accent de vérité saisissant, qu'il n'était pas rare que sa mère la réveillât, au milieu de la nuit, et se livrât sur elle à ces actes effrénés qui se prolongeaient pendant une heure entière ; et durant cette scène devant laquelle l'esprit recule, la mère était haletante, son teint, son regard, s'animaient, son sein s'agitait : elle s'arrêtait baignée de sueur (1)... »

(1) Tardieu, ouvr. cit.

Bornons-nous à ces citations : nous en avons assez dit pour faire comprendre tout l'intérêt qui se rattache à un examen approfondi de l'intelligence de ces individus. Tout en blâmant et en flétrissant avec raison ces crimes, l'esprit terrifié cherche une explication et une excuse morale (*rien de plus*) à ces actes odieux : il veut savoir ce qui a pu déterminer un homme honorablement connu de tous, jouissant (en apparence du moins) de la plénitude de ses facultés intellectuelles, à ces honteuses turpitudes. A ceci nous répondrons : « Ces hommes sont pour la plupart des intelligences anormales, de véritables candidats à la folie, ce sont de plus des héréditaires. »

Mais jetons un voile sur un sujet aussi triste pour l'honneur de l'humanité !



CHAPITRE III

CARESSES ET BAISERS

Les Caresses des sens

L'amour, dit Michelet, est sans nul doute, une flamme, un désir, un paradis qu'on peut trouver partout.

Aussi : « l'homme donnera sa vie pour l'amour, et il croira n'avoir rien donné ».

Tantôt excitant, tantôt calmant, but ou préliminaire, aliment de l'amour, nous avons étudié l'Union, les Coïts.

Préliminaires et suites du Coït, « non, rien, rien sur la Terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que nos mutuelles caresses » (J.-J. Rousseau).

Et la gamme en est si variée des caresses, depuis le simple regard, — caresse déjà, et si expressive, si communicative, si répandue aussi, — à travers tous les effleurements, tous les attouchements, plaisirs du tact, jusqu'à l'union des lèvres, l'enlacement des membres, la morsure des dents.

Les plaisirs sexuels, dit Mantegazza (1), doivent varier beaucoup en essence et en degré, suivant plusieurs conditions. Celles-ci peuvent être congénitales, et par cela même immuables, ou accidentelles et transitoires.

(1) Physiologie du plaisir par Paolo Mantegazza.

Ce physiologiste, toujours si documenté, n'a pas défini toutes ces conditions.

Nous estimons que les caresses, chaque caresse a son retentissement sexuel. Le plaisir sexuel d'ailleurs, étant bien différent des autres plaisirs des sens, plus difficile souvent à satisfaire.

« Dans l'ardeur de l'amour, écrivait déjà Lucrèce, on se flatte de trouver en la personne qui l'allume les moyens de l'éteindre ; or c'est le contraire qui arrive par l'effet des lois de la nature. C'est le seul cas où, plus on a, plus on désire, sans pouvoir jamais assouvir des appétits insensés. Les aliments, les boissons pénètrent dans notre corps ; et, comme ils y peuvent occuper une place certaine, il est facile ainsi de satisfaire le désir du boire et du manger. Mais, d'un beau visage et d'un teint frais, que pénètre-t-il dans notre corps, si ce n'est des simulacres impalpables ? Comment en pouvons-nous jouir ?... La vue d'une belle personne qu'il dévore des yeux ne saurait le rassasier, ses mains inquiètes et partout errantes ne peuvent rien enlever des charges qu'elles pressent (1). Enfin, il tient dans ses bras l'objet aimé : il jouit de cette fleur de jeunesse qu'il admire : déjà le moment du plaisir s'annonce, et Vénus est sur le point d'ensemencer son domaine. Que fait l'amant ? Il serre avidement ce corps qu'il tient dans ses bras, il mêle sa salive à la sienne ; il remplit de son haleine une bouche qu'il presse de ses dents : vains efforts ; il n'en peut rien enlever ; il ne peut pénétrer dans cette personne et s'y perdre tout entier. Car c'est là ce qu'il voudrait faire par moments, c'est là le but visible de ses efforts : tant

(1) De natura rerum.

il met de passion à resserrer les liens de Vénus, tandis que ses membres semblent fondre dans l'ivresse de la volupté. Enfin, après que les causes de désir amassées dans les veines ont trouvé leur issue, cette violente ardeur se relâche pour un moment. Puis survient un nouvel accès de la même frénésie : c'est que le malheureux ignore lui-même ce qu'il désire et ne peut trouver le moyen de surmonter son mal, tant la plaie secrète qui le mine égare son esprit ».

Dans ces quelques lignes, si exactes, Lucrèce a relevé toutes les caresses, depuis le simple regard jusqu'à la possession complète (1).

(1) Brantôme, analyste parfois complaisant, mais toujours scrupuleux des sentiments et des sensations humaines, s'est demandé aussi quel plaisir contente le plus en amour, ou le toucher, ou la veuë, ou la parole.

Or, quant à l'attouchement, certainement il faut avouer qu'il est très délectable, d'autant que la perfection de l'amour c'est de joüir, et ce joüir ne se peut faire sans l'attouchement ; car, tout ainsi que la faim et la soif ne se peut soulager et appaiser, sinon par le manger et le boire, aussi l'amour ne se passe ny par l'ouye ny par la veüe, mais par le toucher, l'embrasser et par l'usage de Vénus : à quoi le badin fat Diogène cynique rencontra badinement, mais salaudement pourtant, quand il souhaitoit qu'il peust abattre sa faim en se frottant le ventre, tout ainsi qu'en se frottant la verge qu'il passoit sa rage d'amour. J'eusse voulu mettre cecy en paroles plus nettes, il le faut passer fort légèrement ; ou bien comme fit cet amoureux de Lamia, qui, ayant esté par trop excessivement rançonné d'elle pour joüir de son amour, n'y put ou n'y voulut entendre ; et, pour ce, s'advisa, songeant en elle, se corrompre, se polluer, et pàsser son envie en son imagination : ce qu'elle ayant sceu, le fit convenir devant le juge qu'il eust à l'en satisfaire et la payer, lequel ordonna qu'au son et tintement de l'argent qu'il lui monstreroit, elle seroit payée, et en passeroit ainsi son envie, de mesme que l'autre par songe et imagination, avoit passé la sienne

De même le voluptueux Catulle dans ses belles poésies à Lesbie.

A LESBIE

Vivons pour nous aimer, ô ma Lesbie ! et moquons-nous des vains murmures de la vieillesse morose. Le jour peut finir et renaître ; mais lorsqu'une fois s'est éteinte la flamme éphémère de notre vie, il nous faut tous dormir d'un sommeil éternel. Donne-moi donc

Il est bien vray que l'on m'alléguera force espèces de Vénus que les anciens phylosophes deguisent ; mais de ce, je m'en rapporte à eux et aux plus subtils qui en voudront discourir. Tant y a, puisque le fruit de l'amour mondain n'est autre chose que la jouissance, il ne faut point la penser bien avoir, qu'en touchant et embrassant.

J'ay ouy dire à plusieurs dames et cavaliers qui ont mené l'amour, que sans la veüe et la parole, elles aymeroient autant ressembler les bestes brutes, lesquelles, par un appétit naturel et sensuel, n'ont autres soucy ne amitié que de passer leur rage et chaleur. Aussi ay-je ouy dire a plusieurs seigneurs et gallants gentilshommes qui ont couché avec de grandes dames, ils les ont trouvées cent fois plus lascives et débordées en paroles, que les femmes communes et autres. Elles le peuvent faire à finesse, d'autant qu'il est impossible à l'homme, tant vigoureux soit-il, de tirer au collier et labourer tousjours ; mais, quand il vient à la pose et au relasche, il trouve si bon et si appétissant quand sa dame l'entretient de propos lascifs et mots folastrement prononcés, que, quand Vénus seroit la plus endormie du monde, soudain elle est esveillée ; mesme que plusieurs dames, entretenant leurs amants devant le monde, fust aux chambres des reynes et princesses et ailleurs, les pipoient, car elles leur disoient des paroles si lascives et si friandes qu'elles et eux se corrompoient comme dedans un lict ; nous, les arregardans, pensions qu'elles tinssent autres propos. C'est pourquoy Marc Antine aima tant Cléopatre et la préféra à sa femme Octavia, qui estoit cent fois plus aimable et belle que la Cléopatre : mais cette Cléo-

mille baisers, ensuite cent, puis mille autres, puis cent autres, encore mille, encore cent ; alors, après des milliers de baisers pris et rendus, brouillons-en si bien le compte, qu'ignoré des jaloux comme de nous-mêmes, un si grand nombre de baisers ne puisse exciter leur envie.

A LESBIE

Tu me demandes, Lesbie, combien de tes baisers il

patre avoit la parole si affecttée, et le mot si à propos, avec ses façons et graces lascives, qu'Antoine oublia tout pour son amour.

Certes, pour retourner à notre dire premier, quand une dame se veut mettre sur l'amour, ou qu'elle y est une fois bien engagée, il n'y a orateur au monde qui die mieux qu'elle. Voyez comme Sophonisba nous a esté descrite de Tite Live, d'Appian et d'autres, si bien disante à l'endroit de Massinissa, lorsqu'elle vint à luy pour l'aimer, gaigner et réclamer, et après quand il lui fallut avaller le poison. Bref, toute dame, pour estre bien aimée, doit bien parler, et volontiers on en voit peu qui ne parlent bien et n'ayent des mots pour esmouvoir le ciel et la terre, et fust-elle glacée en plein hyver. Celles surtout qui se mettent à l'amour et si elles ne savent rien dire, elles sont si dessavourées, que le morceau qu'elles vous donnent n'a n'y goust ny saveur : et quand M. du Bellay, parlant de sa courtisane et déclarant ses mœurs, dit qu'elle estoit sage au parler et folastre à la couche, cela s'entend en parlant devant le monde et entretenant l'un et l'autre ; mais lorsque l'on est à part avec son amy, toute gallante dame veut estre libre en sa parole et dire ce qu'il luy plaist, afin de tant plus esmouvoir Vénus.

Parlons maintenant de la veuë. Certainement, puisque les yeux sont les premiers qui attaquent le combat de l'amour, il faut advouer qu'ils donne un très grand contentement quand ils nous font voir quelque chose de rare en beauté.

Hé, quelle est la chose au monde que l'on puisse voir plus belle qu'une belle femme, soit habillée ou bien parée, ou nue entre deux draps ? Pour l'habillée, vous n'en voyez que le visage à nud : mais aussi, quand un beau corps, orné d'une riche et belle taille, d'un port et d'une grâce, d'une apparence et superbe majesté, à nous se présente a plein, quelle plus belle monstre et agréable veuë peut-il estre au monde ? Et puis, quand vous en venez à joüir tout ainsi couverte et

faudrait pour me satisfaire, pour me forcer à dire : Assez ? Autant de grains de sable sont amoncelés en Libye, dans les champs parfumés de Cyrène, entre le temple brûlant de Jupiter et la tombe révérée de l'antique Battus ; autant d'astres, par une nuit paisible, éclairent les furtives amours des mortels, autant il faudrait à Catulle de baisers de ta bouche pour étancher sa soif délirante, pour le forcer de dire : Assez. Ah ! puisse leur nombre échapper au calcul de l'envie, à la langue funeste des enchanteurs !

superbement habillée, la convoitise et joüissance en redoublent encore que l'on ne voye que le seul visage de tout le reste des autres parties du corps : car malaisément peut-on joüir d'une grande dame selon toutes les commoditez que l'on désireroit bien, si ce n'estoit dans une chambre bien à loisir et lieu secret, ou dans un lict bien à plaisir ; car elle est tant éclairée.

Aussi, quand l'on songe que l'on brave, l'on foule, presse et gourmande, abat et porte par terre les draps d'or, les toiles d'argent, les clinquants, les estoffes de soye, avec des perles et pierreries, l'ardeur le contentement, s'en augmente bien davantage, et certes, plus qu'en une bergère ou autre femme de pareille qualité, quelque belle qu'elle soit.

Et pourquoy jadis Vénus fut trouvée si belle et tant désirée, sinon qu'avec sa beauté elle estoit toujours gentiment habillée, et ordinairement parfumée, qu'elle sentoit toujours bon de cent pas loin ? Aussi tenoit-on que le parfums animent fort à l'amour.

Voilà pourquoy les empérières et grandes dames de Rome s'en accomodoient bien fort, comme font aussi nos grandes dames de France, et sur-tout aussi celles d'Espagne et d'Italie qui, de tout temps, en sont esté plus curieuses et exquises que les nostres, tant en parfums, qu'en parures de superbes habits, desquelles nos dames en ont pris depuis les patrons et belles inventions ; aussi les autres les avoient apprises des médailles et statues antiques de ces dames romaines, que l'on voit encore parmy plusieurs antiquitez qui sont encore en Espagne et en Italie ; lesquelles, qui les contemplera bien, trouvera leurs coiffures et leurs habits en perfection, et très-propres à se faire aimer. Mais aujourd'huy, nos dames françoises surpassent tout : à la reyne de Navarre elles en doivent ce grand mercy.

« Viens donc, soulager mes douleurs par tes regards, écrivait Héloïse à Abélard ; que ma tête repose encore sur ton sein ; que je boive à longs traits le délicieux poison que j'ai pris dans tes yeux ».

De fait il ne leur restait plus que des caresses.

Et « le regard chez une femme, dit Marivaux, est un interprète toujours charmant qui se charge de dire avec complaisance ce que la bouche n'ose prononcer ».

Après la caresse des yeux, les frôlements de la main, « la semeuse de caresses »

La main est l'instrument essentiel du toucher, dit Balzac. Or, le toucher est le sens qui remplace le moins imparfaitement tous les autres, par lesquels il n'est jamais suppléé. La main ayant seulement exécuté tout ce que l'homme a conçu jusqu'ici, elle est en quelque sorte l'action même. La somme entière de notre force passe par elle . Jésus-Christ a fait tous ses miracles par l'imposition des mains. La main transue la vie, et partout où elle se pose, elle laisse des traces d'un pouvoir magique. Aussi est-elle de moitié dans tous les plaisirs de l'Amour.

Toujours prolixe au chapitre de l'Amour, la morale hindoue nous enseigne :

On conseille de ne point, dans les premiers rendez-vous, multiplier les baisers, les étreintes et autres accessoires de l'union sexuelle ; mais on pourra être prodigue dans les rencontres qui suivront (1).

(1) Bhartrihari (l'Amour, stance 26). « Heureux ceux qui baisent le miel des lèvres des jeunes filles couchées dans leurs bras, la chevelure dénouée, les yeux langoureux et à demi-clos, et les joues mouillées de la sueur qu'a provoquée la fatigue des plaisirs d'amour. »

On baise le front, les yeux, les joues, la gorge, la poitrine, les seins, les lèvres et l'intérieur de la bouche (1).

Les habitants de l'Est baisent aussi une femme aux jointures des cuisses, sur les bras et le nombril.

Avec une jeune fille, il y a trois sortes de baisers :

Le nominal, le mouvant et le touchant.

Le nominal est le simple baiser sur la bouche, par l'apposition des lèvres des deux amants.

Dans le baiser mouvant, la jeune fille presse entre ses lèvres la lèvre inférieure de son amant ; elle l'introduit dans sa bouche en lui imprimant un mouvement de succion.

Dans le baiser touchant, elle touche avec sa langue la lèvre de son amant, en fermant les yeux, et place ses deux mains dans les siennes.

Les auteurs distinguent encore quatre sortes de baisers :

Le droit, le penché, le tourné, le pressé.

Dans le baiser droit, les deux lèvres s'appliquent directement, celles de l'amant sur celles de l'amante.

Dans le baiser penché, les deux amants, la tête penchée, tendent leurs lèvres l'un vers l'autre.

(1) Les caresses et mignardises précédemment décrites sont considérées par les poètes latins et par beaucoup d'auteurs modernes, comme les excitants les plus efficaces à l'amour charnel.

Le docteur Gauthier pense, au contraire, que l'homme doit agir sur le cœur et sur l'imagination bien plutôt que sur les sens pour préparer la femme à l'union ou augmenter son amour. Il a sans doute raison quand il s'agit de la généralité des femmes honnêtes ; en tout cas, il est bon de ne recourir aux moyens physiques qu'après avoir épuisé tous ceux qui ménagent la pudeur et la délicatesse. (N. loc. cit).

Dans le baiser tourné, l'un des amants tourne vers lui, avec la main, la tête de l'autre, et, de l'autre main, lui prend le menton.

Le baiser est dit pressé lorsque l'un des deux amants presse fortement avec ses lèvres la lèvre inférieure de l'autre. Il est très pressé, lorsqu'après avoir pris la lèvre entre deux doigts on la touche avec la langue et la presse fortement avec une lèvre.

Entre amants, on parie à qui saisira le premier, avec ses lèvres, la lèvre inférieure de l'autre. Si la femme perd, elle doit crier, repousser son amant en battant des mains, le quereller et exiger un autre pari. Si elle perd une seconde fois, elle doit montrer encore plus de dépit, et saisir le moment où son amant n'est pas sur ses gardes, ou bien dort, pour prendre entre les dents sa lèvre inférieure, et la serrer assez fort pour qu'il ne puisse la dégager ; cela fait, elle se met à rire, fait beaucoup de bruit et se moque de son amant ; elle danse et s'agite devant lui, et lui dit, en plaisantant, tout ce qui lui passe par l'esprit ; elle fronce ses sourcils en lui roulant de gros yeux.

Tels sont les jeux et les paris de deux amants à l'occasion des baisers.

Les amants très passionnés en usent de même pour les autres mignardises que nous verrons plus loin.

Quand l'homme baise la lèvre supérieure de la femme pendant que celle-ci, en retour, lui baise la lèvre inférieure, c'est là le baiser de la lèvre supérieure.

Quand l'un des amants prend avec ses lèvres les lèvres de l'autre, c'est là le baiser agrafe.

Quand, dans ce baiser, il touche avec la langue les dents et le palais de l'autre, c'est là le combat de la langue.

Le baiser doit être modéré, serré, pressé ou doux, selon la partie du corps à laquelle il est appliqué.

On peut encore ranger parmi les baisers la succion du bouton ou du mamelon des seins qui, dans les chants des Bayadères du Sud de l'Inde, est mentionnée comme un des préliminaires naturels de la connexion (1).

Quand une femme baise au visage son amant endormi, cet appel est le *baiser qui allume l'amour.*

Quand une femme baise son amant qui est distrait ou affairé, ou bien le querelle, c'est le *baiser qui détourne.*

Quand l'amant attardé trouve l'amante couchée, et la baise dans son sommeil pour lui manifester son désir, c'est le *baiser d'éveil.* En pareil cas, la femme peut faire semblant de dormir à l'arrivée de son amant pour provoquer ce baiser.

Quand on baise l'image d'une personne réfléchie dans un miroir ou dans l'eau, ou bien son ombre portée sur un mur, c'est le *baiser de déclaration.*

Quand on baise un enfant que l'on tient sur ses genoux, ou une image, ou une statue, en présence de la personne aimée, c'est le *baiser que l'on transmet.*

Quand la nuit, au théâtre ou dans une assemblée d'hommes de caste, un homme s'approche d'une femme et lui baise un doigt de pied, si elle est assise ; ou bien quand une femme, en massant le corps de son amant, pose la figure sur sa cuisse, comme si elle voulait s'en faire un coussin pour dormir de manière à allumer son désir et lui baise la cuisse ou le gros du pied, c'est le *baiser de provocation.*

(1) D'après le docteur Jules Guyot (Bréviaire de l'amour expérimental), cette succion doit être forte pour produire l'effet voulu.

Au sujet de ces baisers on cite les vers suivants :

« Quelque chose que l'un des amants fasse à l'autre, celui-ci doit lui rendre la pareille : baiser pour baiser, caresse pour caresse, coup pour coup. »

L'enseignement de toute cette série de caresses, nous montrerait assez, si nous ne le savions déjà, avec quel art étaient pratiquées toutes les choses de l'amour.

Il y a quelques années, le monde scientifique en a sûrement encore souvenance, l'illustre Brown-Séquart, dans deux communications qui firent grand bruit à l'Académie des sciences, Brown-Séquart, à côté des injections hypodermiques de ses liquides physiologiques, conseilla, avec succès d'ailleurs, « les caresses frustes de jeunes filles sur les vieillards, comme excitant physiologique de ces derniers. »

A côté de la volupté amoureuse, l'utilisation médicale des caresses devait bien être notée (1).

(1) Une haute personnalité politique, croyons-nous, suit parfois les conseils de Brown-Séquart. Ses succès de tribune, les triomphes de ses rapports, confirmeraient la justesse de la médication.

II

L'Indéfinissable baiser

Un médecin anglais a défini le baiser : *La contraction des muscles orbiculaires de l'orifice buccal.*

La définition est scientifiquement exacte. Les littérateurs et les poètes n'y ont cependant guère applaudi.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le baiser est relativement récent dans l'histoire de l'Humanité, ignoré déjà chez les Egyptiens.

Le baiser est la plus grande marque d'affection qu'un être sensible puisse donner à son semblable, (Larousse).

Chez les anciens, il fut longtemps le salut ordinaire que l'on adressait soit aux statues des idoles, soit aux hôtes que l'on recevait ou qui s'éloignaient. On baisait la barbe, les cheveux ou même la bouche.

C'était aussi de la même manière que le vassal rendait à son suzerain l'hommage de fidélité.

Dans l'Orient moderne, le baiser d'hommage se donne sur la main ou sur les genoux.

En France, en Allemagne, en Angleterre, il n'y eut longtemps d'autre manière de saluer les dames que de les baiser sur la bouche (1).

(1) Montaigne à ce sujet, remarque : « C'est une déplaisante coutume

Les cardinaux conservèrent longtemps le droit de baiser les reines sur la bouche. (Larousse).

C'est le christianisme qui a lancé pour ainsi dire le baiser.

Dès les premiers temps, saint Paul écrivait aux fidèles de « se saluer par de saints baisers » et les rites modernes distinguent encore le *baiser de l'autel*, le *baiser de paix*, le *baiser de l'anneau, de la main* ou *des pieds*.

Et le pape Alexandre VII a déclaré : « c'est une opinion probable que celle qui prétend qu'il n'y a qu'une faute vénielle dans un baiser donné en vue de la délectation charnelle et sensible qui en est la suite, en dehors de tout péril de consentement ultérieur et de pollution. »

D'ailleurs, il y a des distinguo très suggestifs et très nets aussi, suivant les auteurs théologiques. Ainsi, on ne peut excuser de péché mortel :

1° En général, tous baisers ou embrassements, même dans les parties honnêtes, ayant pour fin une délection vénérienne.

2° Le baiser de bouche à bouche, s'il se prolonge avec délection et surtout si, comme dit Billuart, il est accompagné de l'introduction de la langue, ou *more colombino*.

3° Les baisers faits sur des parties insolites, comme la poitrine, les jambes, etc., à plus forte raison sur des parties déshonnêtes ; on doit les regarder comme libidineux, ou entraînant un grand danger de libertinage.

4° Tous baisers, même décents, qui mettraient en

et injurieuse aux dames, d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour malplaisant qu'il soit. »

danger prochain de pollution ou provoqueraient des mouvements de passion violente, bien qu'on n'ait aucun dessein de tomber dans la fornication.

Peuvent être excusés de péchés mortels :

1· Les baisers ou embrassements honnêtement donnés et reçus selon les habitudes du pays, pour cause de devoirs d'urbanité, d'amitié, de bienveillance ou de réconciliation ; ce ne sont pas même des péchés.

2· Les baisers honnêtes donnés et reçus par légèreté ou par jeu, sans grave danger de passion ou de mouvement libidineux.

3· Les baisers entre fiancés, s'ils sont honnêtes, exempts de toute délection vénérienne, et donnés en vue d'un légitime mariage.

D'ailleurs, pensons-nous, c'est encore le baiser qui résume la plus grande somme de volupté.

Dans ses lettres si aimantes, si tendres, si passionnées, adressées à Sophie, Mirabeau se montrait aussi délicat amant qu'il était grand tribun : « Quel charme dans tous mes sens, quelle volupté pure, continue, universelle ? ô mon amie si tendre, quel bonheur inattendu, quel torrent de volupté coule dans mon sein ! »

Nous avons cité des vers de Catulle à Lesbie. Il y aurait encore tous ceux de Tibulle ; puis encore les baisers de Jean Second au moyen-âge, si répandus, « code poétique du baiser » dit-on ; ainsi (5· baiser) des voluptueux, bouche contre bouche, et se dardant d'une langue palpitante. »

Cependant, simple copiage, adaptation sans grand changement des vers de Catulle, mêmes idées, même présentation, mêmes tournures de phrases et trop souvent mêmes expressions, mêmes mots.

Il convient de dire d'ailleurs, à la décharge de Jean Second, qu'il a été à son tour consciencieusement copié, traduit, et souvent mal travesti par tant de poètes du XVII[e] siècle (de Gentil Bernard, à Bertin, à Dorat).

La littérature contemporaine s'est moins étendue sur le baiser. Peut-être est-ce avec raison qu'au lieu de médecine et de physiologie, la psychologie plutôt a tenté les auteurs (1).

(1) Le sensuel A. Belot est vraiment à citer sur ce sujet :

Le baiser! c'est-à-dire la femme tout entière, le premier mot de l'amour et le dernier.

J'entends par le baiser, le baiser sur la bouche ; les autres ne comptent pas, ou comptent trop.

Le baiser provoque le désir, l'augmente, l'entretient, et quand il est satisfait, il le provoque encore.

C'est un excitant et un épuisement. Il irrite, calme et tue.

Un simple baiser apprend à l'homme d'expérience s'il est aimé et jusqu'à quel point on l'aime. Une femme par intérêt, par habitude par dépravation, se donnera entièrement, et savamment, mais son baiser ne vaudra quelque chose que si elle aime.

Elle vend sa personne ; elle donne son baiser.

Pour certaines femmes, le baiser est le hors d'œuvre du festin, l'aiguillon de l'appétit, le caviar qu'on mange entre les plats. Pour d'autres, c'est le plat de résistance, celui qu'elles préfèrent et qui parfois peut apaiser leur faim.

Malgré ses raffinements et ses hardiesses, le baiser de deux êtres qui s'aiment sincèrement est toujours pur.

Il est inutile d'aller à l'école du baiser. D'instinct, il peut être savant. En fait de baisers, de très honnêtes gens ont la science infuse.

Cependant beaucoup de femmes, très éprises, n'ont jamais rien compris au baiser. Elles le reçoivent et ne savent pas le rendre ; elles tendent les lèvres, ferment la bouche, serrent les dents, et croient que c'est ça. On pourrait dire de celles-là qu'elles ont l'ignorance infuse.

D'un baiser parfois dépend une longue liaison. S'il plaît, on va plus loin ; s'il déplaît, tout est fini.

Quand le cœur est épris, tous les baisers sont bons, même les plus inexpérimentés.



TABLE DES MATIÈRES

DES UNIONS SEXUELLES

CHAPITRE PREMIER

AFFINITÉ MONDIALE

CHAPITRE II

LE COIT CHEZ L'HOMME

CHAPITRE III

L'INSTINCT SEXUEL

CHAPITRE IV

L'HARMONIE DU COIT

CHAPITRE V

LA THÉOLOGIE DE L'UNION SEXUELLE

CHAPITRE VI

LES UNIONS RITUELLES

CHAPITRE VII

L'UNION TOUJOURS FÉCONDE

DES CARESSES

CHAPITRE PREMIER

UNIONS ET CARESSES

CHAPITRE II

LES DÉVIATIONS SEXUELLES

CHAPITRE III

CARESSES ET BAISERS



